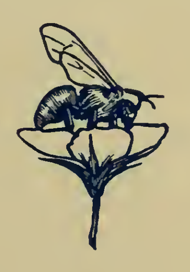
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

JUVENILIA
ŒUVRES POSTHUMES
RELIQUIÆ

II

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
MM. JACQUES CRÉPET ET CLAUDE PICHOIS



PARIS
ÉDITIONS LOUIS CONARD
JACQUES LAMBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCLII

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

LA PRÉSENTE ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES BAUDELAIRE

A ÉTÉ TIRÉE

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

EN VERTU D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES

EN DATE DU 26 MARS 1917.

Il a été tiré de cet ouvrage :

80 exemplaires, numérotés 1 à 80, sur papier Japon extra Barjon.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

JUVENILIA
ŒUVRES POSTHUMES
RELIQUIÆ

II

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
MM. JACQUES CRÉPET ET CLAUDE PICHOIS



PARIS
ÉDITIONS LOUIS CONARD
JACQUES LAMBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MDCCCCLII

AVERTISSEMENT.

L'abondance des matières jointe aux difficultés de l'heure présente nous a obligés de scinder en deux volumes le tome II du présent recueil. Nous nous en excusons auprès du lecteur.

Nous profiterons du moins de l'occasion pour remercier tous ceux qui, en nous accordant leur précieux concours, ont dans quelque mesure facilité notre tâche.

C'est à l'Institut de France, nous l'avons dit au tome I, mais il nous plaît de le reconnaître à nouveau, que nous devons de pouvoir publier le seul manuscrit important de Baudelaire qui fût resté jusqu'à ce jour inédit, manuscrit que l'obligeance de M. Marcel Bouteron, conservateur de la Collection de Spoelberch de Lovenjoul, nous a permis d'étudier tout à loisir.

C'est grâce à la libéralité de Mme Ronald Davis et du regretté François Montel que le texte intégral des Amœnitates Belgicæ *accompagne ici* Pauvre Belgique.

Mme Jules Marsan, MM. Armand Godoy, P. Cornuau, Van der Perre, W. T. Bandy et Maurice Chalvet nous ont soit communiqué des manuscrits inédits, soit autorisés à profiter de leurs découvertes ou des richesses de leurs archives.

MM. Mario Roques, Jean Pommier et René Huyghe, du Collège de France; MM. Jean Bonnerot, René Pintard

et Charles Pouthas, de la Sorbonne; M. André Ferran, de l'Université de Toulouse; M. Ed. Dolléans, de la Faculté de droit, nous ont aidés de leurs avis ou de leurs bons offices.

M. André Koszul, M. Randolph Hughes, le Dr Cunningham, M. Angus Wilson ont bien voulu faire pour nous des recherches au British Museum, comme, à Bruxelles, MM. Gustave Charlier, Camille Gaspar, Albert Kies, Raymond Massant et, à Mayence, M. Friedrich Hirth.

Enfin ce nous est un plaisir de reconnaître que nous avons aussi contracté bien des obligations envers MM. Daniel Halévy, André Billy, Henri Martineau et Georges Blin, comme envers M. Émile Dacier, Inspecteur des Bibliothèques, Mlle Damiron, de l'Institut d'art et d'archéologie, M. Hubert Delesalle, de la Direction des Musées de France, M. François Veuillot et M. Robert Fernier, président de la Société des Amis de Gustave Courbet.

Que tous veuillent bien trouver ici l'assurance de notre très sincère gratitude.

ESSAIS HUMORISTIQUES.

CHOIX DE MAXIMES CONSOLANTES SUR L'AMOUR.

Quiconque écrit des maximes aime charger son caractère ; — les jeunes se griment, — les vieux s'adonisent.

Le monde, ce vaste système de contradictions, — ayant toute caducité en grande estime, — vite, charbonnons-nous des rides ; — le sentiment étant généralement bien porté, enrubannons notre cœur comme un frontispice.

À quoi bon ? — Si vous n'êtes des hommes vrais, soyez de vrais animaux. Soyez naïfs, et vous serez nécessairement utiles ou agréables à quelques-uns. — Mon cœur, — fût-il à droite, — trouvera bien mille co-parias parmi les trois milliards d'êtres qui broutent les orties du sentiment !

Si je commence par l'amour, c'est que l'amour est pour tous, — ils ont beau le nier, — la grande chose de la vie !

Vous tous qui nourrissez quelque vautour insatiable, — vous poètes hoffmaniques que l'harmonica fait danser dans les régions du cristal, et que le violon déchire comme une lame qui cherche le cœur, — contemplateurs âpres et goulus à qui le spectacle de

la nature elle-même donne des extases dangereuses, — que l'amour vous soit un calmant.

Poètes tranquilles, — poètes *objectifs*, — nobles partisans de la méthode, — architectes du style, — politiques qui avez une tâche journalière à accomplir, — que l'amour vous soit un excitant, un breuvage fortifiant et tonique, et la gymnastique du plaisir un perpétuel encouragement vers l'action!

À ceux-ci les potions assoupissantes, à ceux-là les alcools.

Vous pour qui la nature est cruelle et le temps précieux, que l'amour vous soit un cordial animique et brûlant.

Il faut donc choisir ses amours.

Sans nier les *coups de foudre*, ce qui est impossible, — voyez Stendhal, *de l'Amour*, livre I, chapitre XXIII, — il faut croire que la fatalité jouit d'une certaine élasticité qui s'appelle liberté humaine.

De même que pour les théologiens la liberté consiste à fuir les occasions de tentations plutôt qu'à y résister, de même, en amour, la liberté consiste à éviter les catégories de femmes dangereuses, c'est-à-dire dangereuses pour vous.

Votre maîtresse, la femme de votre ciel, vous sera suffisamment indiquée par vos sympathies naturelles, vérifiées par Lavater, par la peinture et la statuaire.

Les signes physiognomoniques seraient infaillibles, si on les connaissait tous, et bien. Je ne puis pas ici donner tous les signes physiognomoniques des femmes qui conviennent éternellement à tel ou tel homme. Peut-être un jour accomplirai-je cette énorme tâche dans un livre qui aura pour titre : *Le Catéchisme de la femme aimée;* mais je tiens pour certain que chacun,

aidé par ses impérieuses et vagues sympathies, et guidé par l'observation, peut trouver dans un temps donné la femme nécessaire.

D'ailleurs, nos sympathies ne sont généralement pas dangereuses; la nature, en cuisine comme en amour, nous donne rarement le goût de ce qui nous est mauvais.

Comme j'entends le mot amour dans le sens le plus complet, je suis obligé d'exprimer quelques maximes particulières sur des questions délicates.

Homme du Nord, ardent navigateur perdu dans les brouillards, chercheur d'aurores boréales plus belles que le soleil, infatigable soifier d'idéal, aimez les femmes froides. — Aimez-les bien, car le labeur est plus grand et plus âpre, et vous trouverez un jour plus d'honneur au tribunal de l'Amour, qui siége par-delà le bleu de l'infini!

Homme du Midi, à qui la nature claire ne peut pas donner le goût des secrets et des mystères, — homme frivole, — de Bordeaux, de Marseille ou d'Italie, — que les femmes ardentes vous suffisent; ce mouvement et cette animation sont votre empire naturel; — empire amusant.

Jeune homme, qui voulez être un grand poëte, gardez-vous du paradoxe en amour; laissez les écoliers ivres de leur première pipe chanter à tue-tête les louanges de la femme grasse; abandonnez ces mensonges aux néophytes de l'école pseudo-romantique. Si la femme grasse est parfois un charmant caprice, la femme maigre est un puits de voluptés ténébreuses!

Ne médisez jamais de la grande nature, et si elle vous a adjugé une maîtresse sans gorge, dites : «Je

possède un ami — avec des hanches!» et allez au temple rendre grâces aux dieux.

Sachez tirer parti de la laideur elle-même; de la vôtre, cela est trop facile; tout le monde sait que Trenk, *la Gueule brûlée,* était adoré des femmes*; de la *sienne!* Voilà qui est plus rare et plus beau, mais que *l'association des idées* rendra facile et naturel. — Je suppose votre idole malade. Sa beauté a disparu sous l'affreuse croûte de la petite vérole, comme la verdure sous les lourdes glaces de l'hiver. Encore ému par les longues angoisses et les alternatives de la maladie, vous contemplez avec tristesse le stigmate ineffaçable sur le corps de la chère convalescente; vous entendez subitement résonner à vos oreilles un air *mourant* exécuté par l'archet délirant de Paganini, et cet air sympathique vous parle de vous-même, et semble vous raconter tout votre poème intérieur d'espérances perdues. — Dès-lors, les traces de petite vérole feront partie de votre bonheur, et chanteront toujours à votre regard attendri l'air mystérieux de Paganini. Elles seront désormais non-seulement un objet de douce sympathie, mais encore de volupté physique, si toutefois vous êtes un de ces esprits sensibles pour qui la beauté est surtout la *promesse* du bonheur. C'est donc surtout l'association des idées qui fait aimer les laides; car vous risquez fort, si votre maîtresse grêlée vous trahit, de ne pouvoir vous consoler qu'avec une femme grêlée.

Pour certains esprits plus curieux et plus blasés, la jouissance de la laideur provient d'un sentiment

* Nous aurions pu citer Mirabeau, mais cela est très-commun, et d'ailleurs, nous soupçonnons qu'il était d'une laideur sanguine, ce qui nous est particulièrement antipathique.

encore plus mystérieux, qui est la soif de l'inconnu, et le goût de l'horrible. C'est ce sentiment, dont chacun porte en soi le germe plus ou moins développé, qui précipite certains poètes dans les amphithéâtres et les cliniques, et les femmes aux exécutions publiques. Je plaindrais vivement qui ne comprendrait pas; — une harpe à qui manquerait une corde grave!

Quant à la faute d'orthographe qui pour certains nigauds fait partie de la laideur morale, n'est-il pas superflu de vous expliquer comment elle peut être tout un poëme [*sic*] naïf de souvenirs et de jouissances? Le charmant Alcibiade bégayait si bien, et l'enfance a de si divins baragouinages! Gardez-vous donc, jeune adepte de la volupté, d'enseigner le français à votre amie, — à moins qu'il ne faille être son maître de français pour devenir son amant.

Il y a des gens qui rougissent d'avoir aimé une femme, le jour qu'ils s'aperçoivent qu'elle est bête. Ceux-là sont des aliborons vaniteux, faits pour brouter les chardons les plus impurs de la création, ou les faveurs d'un bas-bleu. La bêtise est souvent l'ornement de la beauté; c'est elle qui donne aux yeux cette limpidité morne des étangs noirâtres, et ce calme huileux des mers tropicales. La bêtise est toujours la conservation de la beauté; elle éloigne les rides; c'est un cosmétique divin qui préserve nos idoles des morsures que la pensée garde pour nous, vilains savants que nous sommes!

Il y en a qui en veulent à leurs maîtresses d'être prodigues. Ce sont des Fesse-Mathieu, ou des républicains qui ignorent les premiers principes d'économie politique. Les vices d'une grande nation sont sa plus grande richesse.

D'autres, gens posés, déïstes raisonnables et modérés, les juste-milieu du dogme, qui enragent de voir leurs femmes se jeter dans la dévotion. — Oh! les maladroits, qui ne sauront jamais jouer d'aucun instrument! Oh! les triples sots qui ne voient pas que la forme la plus adorable que la religion puisse prendre, — est leur femme! — Un mari à convertir, quelle pomme délicieuse! Le beau fruit défendu qu'une large impiété, — dans une tumultueuse nuit d'hiver au coin du feu, du vin et des truffes, — cantique muet du bonheur domestique, victoire remportée sur la nature rigoureuse, qui semble elle-même blasphémer les Dieux!

Je n'aurais pas fini de sitôt, si je voulais énumérer tous les beaux et bons côtés de ce qu'on appelle vice et laideur morale; mais il se présente souvent pour les gens de cœur et d'intelligence un cas difficile et angoisseux comme une tragédie; c'est quand ils sont pris entre le goût héréditaire et paternel de la moralité et le goût tyrannique d'une femme qu'il faut mépriser. De nombreuses et ignobles infidélités, des habitudes de bas lieu, de honteux secrets découverts mal à propos vous inspirent de l'horreur pour l'idole, et il arrive parfois que votre joie vous donne le frisson. Vous voilà fort empêché dans vos raisonnements platoniques. La vertu et l'orgueil vous crient : Fuis-la! La nature vous dit à l'oreille : Où la fuir? Alternatives terribles où les âmes les plus fortes montrent toute l'insuffisance de notre éducation philosophique. Les plus habiles, se voyant contraints par la nature de jouer l'éternel roman de Manon Lescaut et de Leone Leoni, se sont tirés d'affaire en disant que le mépris allait très-bien avec l'amour. —

Je vais vous donner une recette bien simple qui non seulement vous dispensera de ces honteuses justifications, mais encore vous permettra de ne pas écorner votre idole, et de ne pas endommager votre *cristallisation* *.

Je suppose que l'héroïne de votre cœur ayant abusé du *fas* et du *nefas*, est arrivée aux limites de la perdition, après avoir — dernière infidélité, torture suprême! — essayé le pouvoir de ses charmes sur ses geôliers et ses exécuteurs**. Irez-vous abjurer si facilement l'idéal, ou si la nature vous précipite, fidèle et pleurant, dans les bras de cette pâle guillotinée, direz-vous avec l'accent mortifié de la résignation : Le mépris et l'amour sont cousins-germains! — Non point; car ce sont là les paradoxes d'une âme timorée et d'une intelligence obscure. Dites hardiment, et avec la candeur du vrai philosophe : « Moins scélérat, mon idéal n'eût pas été complet. Je le contemple, et me soumets; d'une si puissante coquine la grande Nature seule sait ce qu'elle veut faire. Bonheur et raison suprêmes! absolu! *résultante* des contraires! Ormuz et Arimane, vous êtes le même! »

Et c'est ainsi, grâce à une vue plus synthétique des choses, que l'admiration vous ramènera tout naturellement vers l'amour pur, ce soleil dont l'intensité absorbe toutes les taches.

Rappelez-vous ceci, c'est surtout du paradoxe en amour qu'il faut se garder. C'est la naïveté qui sauve, c'est la naïveté qui rend heureux, votre maîtresse

* Nous savons que tous nos lecteurs ont lu le Stendhal.
** Ainsi que l'*Ane Mort*.

fût-elle laide comme la vieille Mab, la reine des épouvantements! En général, pour les gens du monde, — un habile moraliste l'a dit, — l'amour n'est que l'amour du jeu, l'amour des combats. C'est un grand tort; il faut que l'amour soit l'amour; le combat et le jeu ne sont permis que comme politique en cas d'amour.

Le tort le plus grave de la jeunesse moderne est de *se monter des coups.* Bon nombre d'amoureux sont des malades imaginaires qui dépensent beaucoup en pharmacopées, et payent grassement M. Fleurant et M. Purgon, sans avoir les plaisirs et les priviléges d'une maladie sincère. Notez bien qu'ils impatientent leur estomac par des drogues absurdes, et usent en eux la faculté digestive d'amour.

Bien qu'il faille être de son siècle, gardez-vous bien de singer l'illustre don Juan qui ne fut d'abord, selon Molière, qu'un rude coquin, bien stylé et affilié à l'amour, au crime et aux arguties; — puis est devenu, grâce à MM. Alfred de Musset et Théophile Gautier, un flâneur *artistique,* courant après la perfection à travers les mauvais lieux, et finalement n'est plus qu'un vieux dandy éreinté de tous ses voyages, et le plus sot du monde auprès d'une honnête femme bien éprise de son mari.

Règle sommaire et générale : en amour, gardez-vous de la *lune* et des *étoiles,* gardez-vous de la Vénus de Milo, des lacs, des guitares, des échelles de corde et de tous romans, — du plus beau du monde, — fût-il écrit par Apollon lui-même!

Mais aimez bien, vigoureusement, crânement, orientalement, férocement celle que vous aimez; que votre amour, — l'harmonie étant bien comprise, —

ne tourmente point l'amour d'un autre; que votre choix ne trouble point l'état. Chez les Incas l'on aimait sa sœur; contentez-vous de votre cousine. N'escaladez jamais les balcons, n'insultez jamais la force publique; n'enlevez point à votre maîtresse la douceur de croire aux Dieux, et quand vous l'accompagnez au temple, sachez tremper convenablement vos doigts dans l'eau pure et fraîche du bénitier.

Toute morale témoignant de la bonne volonté des législateurs, — toute religion étant une suprême consolation pour tous les affligés, — toute femme étant un morceau de la femme *essentielle,* — l'amour étant la seule chose qui vaille la peine de tourner un sonnet et de mettre du linge fin, — je révère toutes ces choses plus que qui que ce soit, et je dénonce comme calomniateur quiconque ferait de ce lambeau de morale un motif à signes de croix et une pâture à scandale. — Morale chatoyante, n'est-ce pas? Verres de couleur colorant trop peut-être l'éternelle lampe de vérité qui brille au-dedans? — Non pas, non pas. — Si j'avais voulu prouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, le lecteur aurait le droit de me dire, comme au *singe de génie :* tu es un méchant! Mais j'ai voulu prouver que tout est pour le mieux dans le plus mauvais des mondes possibles. Il me sera donc beaucoup pardonné, parce que j'ai beaucoup aimé... mon lecteur... ou ma lectrice.

DE QUELQUES PRÉJUGÉS CONTEMPORAINS.

Qu'est-ce qu'un préjugé.
Une mode de penser.
De M. de Béranger — poëte et patriote.
De la Patrie au dix-neuvième siècle.
De M. de Lamartine — auteur religieux.
De la Religion au dix-neuvième siècle.
De la Religion aimable — M. Lacordaire.
De M. Victor Hugo — Romantique et Penseur.
De Dieu au dix-neuvième siècle.
De quelques idées fausses de la Renaissance Romantique.
Des filles publiques et de la Philanthropie.
(Des réhabilitations en général.)
De Jean-Jacques — auteur sentimental et infâme.
Des fausses Aurores.
Épilogue ou Consolations.

BIOGRAPHIE DES EXCENTRIQUES.[1]

Nous allons essayer d'esquisser les traits de quelques-uns de ces originaux dont l'Angleterre a cru nécessaire de conserver l'histoire. Si nous tenions à donner une galerie complète, il nous faudrait user dix plumes de fer. Contentons-nous de crayonner rapidement quelques figures.

Il serait injuste de refuser à lord Byron un brevet d'*excentricité;* sa vie est trop connue pour que nous insistions à cet égard; nous signalerons seulement un de ses amusemens favoris. Lorsqu'il était jeune, lorsqu'avant ses voyages, il résidait à sa terre de Newstead, amateur passionné de chiens, il avait pour compagnons inséparables deux énormes dogues de Terre-Neuve. Se plaçant dans un bateau avec ses deux amis, le futur auteur de Childe-Harold se rendait au milieu d'une vaste pièce d'eau qui faisait l'ornement de son parc et tout d'un coup il se jetait dans l'onde. Aussitôt les deux chiens de le saisir à belles dents par le bras, par la jambe, ou à la gorge et de le ramener à terre en nageant. Il aurait d'ailleurs pu se sauver sans leur aide, car il était un des plus intrépides nageurs de son époque. Émule de Léandre, il traversa l'Hellespont, sans qu'une nouvelle Héro

[1] Attribution tout à fait incertaine.

l'appelât sur la rive opposée du bras de mer. Il était encore plus vain de son adresse à tirer le pistolet et de ses hauts faits aquatiques que de sa renommée littéraire. L'originalité était, dans sa famille, disposition héréditaire, mais son grand-père avait abusé de la permission. Le vieux lord Byron se rendit illustre par ses folies et ses emportemens. Un jour son cocher se laisse couper par un autre équipage; le lord furieux saisit un des pistolets chargés qu'il portait toujours auprès de lui (manie qu'eut aussi le poète), il brûle la cervelle au serviteur mal appris, jette le cadavre dans la voiture aux pieds de lady Byron, monte sur le siége et conduit les chevaux. Une dispute s'élève une fois entre ses gardes-chasses et ceux de son voisin, sir John Chaworth; ce misérable incident occasionne entre le lord et le baronnet une dispute à l'issue d'un dîner de corps; ils veulent se battre à la minute et à bout portant; un ami officieux fournit des pistolets; les combattans étaient si acharnés que, si on les eût laissé faire, les extrémités des canons de leurs armes se seraient touchées; on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils se missent aux deux angles du salon. Ils s'y placent, le signal est donné, les deux coups partent; Chaworth tombe atteint au cœur; sa balle s'était enfoncée dans le mur. Lord Byron fut jugé par la Chambre des pairs comme accusé de meurtre; il invoqua pour sa défense quelques vieux priviléges de la pairie : il en fut quitte pour une amende; mais elle ne fut pas considérable. De retour chez lui, il se confina dans la retraite; il fit tout ce qu'il put pour ruiner son fils, coupable de s'être marié sans sa permission; il ne pouvait le priver d'un domaine substitué, mais il laissa les bâtimens

s'écrouler; il ne voulut pas qu'on cultivât les champs; il coupa les bois; il vendit les bestiaux au plus vil prix. Grâce à ces rancuneuses folies, le grand poète se trouva impliqué dans ces continuels embarras financiers, qui influèrent plus tard sur son humeur et sur son existence.

Parmi les originaux illustres, on doit mentionner Édouard Montague, le fils de la célèbre voyageuse, dont les lettres sont si connues. Tel était le goût de cet enfant pour une vie aventureuse, qu'à l'âge de quinze ans il avait trois fois déserté la maison de son père. Ambassadeur, allié aux premières familles britanniques, il avait été se mettre aux gages d'un vigneron d'Oporto; il s'était embarqué comme simple matelot. Sa mère ne lui légua qu'une guinée. Il voyagea beaucoup; il apprit l'arabe, l'hébreu, le persan; il se maria, dit-on, en cinq ou six endroits différens; il alla mourir à Venise, où il paraissait avoir embrassé le culte de Mahomet, se conformant à toutes les pratiques que recommande le Coran. Il portait, chose alors sans exemple, une barbe, qui lui venait à la ceinture; un os de perdrix l'étrangla, en 1767, au moment où il se préparait à aller en pélerinage à la Mecque.

Lord Baltimore ne professa pas les dogmes de l'islamisme, mais il adopta sur un point bien délicat les idées des Orientaux; il se fit construire un harem en tout point semblable à l'un des plus somptueux que renferme Constantinople; il le remplit de beautés qu'il n'envoya point acheter en Circassie, et qu'il soumit à la clôture la plus sévère. La chose fit grand bruit; elle parut dépasser les limites de l'excentricité. Contraint de congédier son sérail, lord Baltimore

quitta l'Angleterre et se mit en route pour la Turquie, espérant y vivre comme il l'entendrait. Il jouissait de plus d'un million de revenu, et c'est un avantage prisé en tout pays. Malheureusement pour lui, il mourut en route; à peine âgé de trente ans, il rendit le dernier soupir à Naples.

Le goût passionné pour la chasse, les courses, le *sport,* est une des faces de l'excentricité. Il se complique d'ordinaire de paris hasardeux proposés, tenus avec empressement. Ici, les exemples fourmillent.

Un amateur s'engage à faire à cheval 50 miles en deux heures (le mile anglais est égal à 1609 mètres); un autre à franchir 23 miles en une heure; un troisième à parcourir 100 miles par jour, et cela durant vingt-neuf jours de suite. On cite avec admiration un cavalier qui se rendit en deux heures vingt-cinq minutes de Cantorberry à Londres (il y a 55 miles et demi); on parle d'un autre qui, en 1824, ne mit que cinq heures pour parcourir 90 miles; il monta cinq chevaux différens.

A côté de ces nouveaux centaures, il est d'infatigables marcheurs dont les jarrets d'acier se plient à d'autres prouesses. Ils sont bien connus sous la dénomination de *pedestrians.* On en mentionne un qui promit de faire mille miles en dix jours, et il les fit. Moins heureux, un de ses émules voulut, en 1818, parcourir 600 miles en dix jours; à la fin du huitième jour, à l'expiration du 456e mile, il fut dans la nécessité de s'arrêter; l'année suivante un nouvel athlète se présenta, résolu à tenter pareil exploit; il en vint à bout, mais il était mourant; ce qu'il avait accompli est au-dessus des forces d'un cheval.

En 1824, cent miles furent, pour la première fois, franchis en dix-huit heures, tour de force souvent entrepris et jusqu'alors toujours sans succès. Deux ans après, un *pedestrian* célèbre offrit de faire sept miles en une heure, il y réussit; les paris engagés à cette occasion dépassaient 1.500 livres sterling. D'autres fois, ce n'est plus de la longueur de l'espace à dévorer qu'il est question mais de la rapidité avec laquelle une distance peu étendue doit être enjambée. Tom Bulford s'est rendu célèbre en 1827 pour avoir parcouru un mile en quatre minutes, 46 secondes. Il n'y a pas jusqu'ici un seul exemple d'une vélocité supérieure.

Renchérissant sur tout cela, un *pedestrian* promet de faire 40 miles en dix heures en marchant à reculons; il gagne; sa témérité s'accroît; il ne s'effraie pas de cent miles à parcourir en vingt-huit heures de la même façon. Il tomba évanoui, sans pouls ni voix, après avoir mis dix-huit heures à franchir 61 miles.

On cite une course faite sur la Tamise dans deux batelets attelés chacun de six oies.

On mentionne un pari qui consistait à avaler 18 huîtres pendant l'espace de temps nécessaire pour en ouvrir 24; ce fut le mangeur qui perdit; il resta de cinq huîtres en arrière.

Tous ces faits, que nous abrégeons beaucoup et que nous glanons parmi des milliers d'autres, sont consignés dans les ouvrages anglais les plus graves.

Le *pedestrian* se soumet à la vie d'un cheval de course; il se purge, il s'exerce matin et soir, il est au régime le plus rigoureux. Le plus illustre de tous, c'est le capitaine Barclay, dont l'histoire a été écrite

maintes fois, dont le portrait a été reproduit à profusion. Citons rapidement quelques-unes des prouesses de cet incomparable marcheur.

70 miles faits en quatorze heures.

150 miles en deux jours.

110 miles en dix-neuf heures, en dépit d'une pluie battante. On ne connaît rien de plus merveilleux.

2 miles franchis à la course en douze minutes.

Le capitaine était riche, et ses exploits l'ont conduit à une haute opulence. En 1803, il gagea 500 guinées qu'il ferait 90 miles en 21 heures; il gagna. Il renouvela en 1805 la même épreuve avec le même succès pour un enjeu de 2.000 guinées.

En 1807, il paria 5.000 guinées (près de 135.000 fr.) qu'il parcourrait 95 miles en 23 heures; il gagna d'une heure 37 minutes.

En 1808, il accomplit sa célèbre gageure des deux mille miles en mille heures. Plus de cent mille livres sterling étaient engagées sur ce tour de force; il fut accompli, et il occupa dans les journaux du temps plus de place que les événemens si graves dont l'Espagne était alors le théâtre.

Pour se tenir en haleine, pour conserver le jeu de ses articulations, le capitaine faisait régulièrement chaque jour, avant son déjeuner, 20 ou 30 miles. Pluie, soleil, neige ou vent, rien ne l'arrêtait. Il se préparait à des prouesses inouïes dans l'histoire du *pedestrianisme,* lorsque la mort le frappa dans la force de l'âge.

Sa perte fut regardée d'un bout à l'autre de la Grande-Bretagne comme une calamité publique; la nation était fière de lui; il avait reculé les bornes du possible dans l'art de la marche; il promettait

d'aller de plus fort en plus fort. Nul ne s'est encore élevé à sa hauteur.

La France est loin d'être aussi riche en excentriques que l'Angleterre, et l'on ne parviendrait pas à remplir deux ou trois volumes de l'histoire de nos originaux notables. Il en a pourtant existé quelques-uns dignes d'être connus : bornons-nous à en rappeler deux ou trois.

Il s'agira d'abord du marquis de Briqueville, personnage fort riche, qui passa pour fou, et qui l'était peut-être un peu : du moins, fit-il tout ce qu'il fallait pour justifier l'idée qu'on avait de lui. Un jour, il brûlait le pavé sous les roues de son brillant équipage ; un de ses chevaux s'abat, la voiture verse, le marquis reçoit une violente contusion. On le rapporte à son hôtel ; il s'emporte, il veut chasser son cocher. Le cocher se justifie ; l'accident ne provient en rien de sa faute ; tout le mal vient d'un des chevaux. — « Puisqu'il en est ainsi, dit le marquis, le cheval sera châtié ; tout délit vaut une peine. » Il fait venir tous les gens de sa maison, intendant, maître d'hôtel, valets de chambre, marmitons, palefreniers ; c'est une véritable cour de justice. Chacun prend place ; le marquis préside. Le coupable est amené ; il conserve, dans son noble maintien, le calme de l'innocence. Le cocher formule l'accusation ; le secrétaire du marquis, remplissant d'office les fonctions d'avocat, présente la défense du quadrupède. Il est long, lourd, sec, plat, tout comme s'il pérorait au parlement ; il cite le Digeste, il crache du latin ; il conclut par demander que son client soit renvoyé à l'écurie dont il faisait le plus bel ornement. La cause était entendue. Le marquis opina le premier ; il regarda

l'accusation comme prouvée; il vota pour la peine de mort. Tous ses valets se hâtèrent de se rallier à son avis; la chose leur paraissait d'ailleurs une plaisanterie : ils se trompaient. Le marquis fit dresser dans sa cour une potence; il adressa au condamné un prolixe discours, dans lequel il lui faisait fort bien sentir l'énormité de sa faute. Pendant ce morceau oratoire, le malheureux regardait l'instrument du supplice d'un œil ferme. Point d'affectation de courage, point d'abattement. Dès que le marquis eut fini, un palefrenier passa avec dextérité une corde au cou du patient, et quelques secondes après, la pauvre bête était suspendue en l'air, le cocher lui tirait les pieds, un laquais lui piétinait sur les épaules; pendaison aussi en règle que celles dont la place de Grève offrait alors le spectacle presque journalier. Les assistans étaient frappés de stupeur.

Plus tard, le marquis de Briqueville s'engoua d'un charlatan qui lui promit de lui donner le moyen de voler. Le marquis n'y tenait plus; il se voyait transformé en oiseau; il planait déjà au-dessus des maisons de campagne; il s'abattait où il voulait, il repartait à tire d'ailes; les idées les plus couleur de rose lui bouleversaient la cervelle. On lui fabrique des ailes de carton, de toile, de fil de fer, appareil compliqué qui devait le porter au-dessus des nues. Dans son enthousiasme, il dédaigne des précautions trop terre à terre; il s'affuble de son attirail et se lance aventureusement par sa croisée. Au lieu de monter avec la rapidité de l'aigle, il descend avec la vélocité d'un bloc de plomb; la force de sa chute est égale au produit de la masse multipliée par le carré de la vitesse; c'est une des lois les plus simples de la méca-

nique; il aurait dû se briser en mille morceaux; il en fut quitte pour se concasser les deux jambes.

Le comte de Lauraguais fut moins imprudent; il eut aussi la manie des expériences, mais il se borna à chercher les moyens d'opérer la combustion du diamant. Pair de France, il se fit recevoir avocat à Londres. Frondeur impitoyable, il se fit exiler et emprisonner maintes fois; il s'amusa, dans un mémoire lu à l'Académie sur l'inoculation, à cribler d'épigrammes la faculté et la magistrature; il en fut puni par un séjour à la Bastille. Il soutint un procès contre son secrétaire qui l'accusait d'avoir porté le trouble dans son ménage, et il se défendit par un factum, sous ce titre bizarre : *Mémoire pour moi, par moi.* Quoi qu'il pût faire, il n'atteignit pas à la célébrité du marquis de Brunoy.

Possesseur d'une fortune énorme, celui-ci la dépensa dans les extravagances les plus étranges; il donnait aux paysans de ses terres les repas les plus splendides. La femme d'un bourrelier mourut; il lui fit faire un enterrement tel qu'une princesse en aurait été vaine : 50.000 livres y passèrent. Il épousa Mlle d'Escars, l'un des plus beaux noms de la noblesse française; il donna à sa fiancée pour 700.000 livres de bijoux, de parures, et, le jour des noces, il disparut, s'enfuit dans un de ses châteaux. Il ne voulut jamais revoir sa femme. L'église de Brunoy tombait en ruines, le marquis la rebâtit, la dore, l'embellit, la fait plus riche que la cathédrale de Paris. La manie des cérémonies du culte devient chez lui une fureur; il se fait le parrain de tous les enfans, le fossoyeur de tous les morts; il paie 30.000 livres un dais, un chef-d'œuvre que le roi avait voulu voir, qu'il avait

trouvé trop cher pour l'acheter. Le 17 juillet 1772, il organise une procession d'une magnificence inouïe; il avait réuni plus de trois cents prêtres; il avait acheté plus de dix mille pots de fleurs. La cour et la ville ne parlèrent d'autre chose durant quinze jours. Il s'avisa ensuite d'annoncer qu'une croisade nouvelle va avoir lieu; il s'agit de conquérir la Terre-Sainte; le marquis invite tous les gens de cœur à se réunir chez lui afin de partir sous ses ordres; il promet quatre cents livres de rente à tous ces volontaires. La police s'opposa à la formation de cette armée. Le marquis avait déjà dépensé vingt millions en pareilles folies; sa famille veut le faire interdire, le parlement ne le trouve pas fou; une lettre de cachet le fait enfermer dans un monastère; il y mourut d'ennui à trente-trois ans.

Le château de Brunoy, où il avait englouti tant de trésors, devint la propriété d'un frère du roi, devenu plus tard roi lui-même; lorsqu'il n'appartint plus au comte de Provence, il eut pour maître un roi de théâtre, Talma; un charcutier dont le nom est bien connu, M. Véro, en est devenu le suzerain après la mort d'Orosmane.

LETTRES D'UN ATRABILAIRE.

[I]

L'Académie.
Les impies et les dévots.
Les Engouements.
Les Femmes.
Le Rédacteur en chef.
Le Monde des artistes.

Villemain.
Siècle.
Jeunesse.
Goût des Français.
(Dandies.)

[II]

Villemain. Pourquoi je suis content du mot atrabilaire.

Le Ballon.

Villemain. De la sottise académique. Elle prend toutes les formes. Voyez Duruy. Trop de zèle, goût de la popularité. Il a les suffrages du *Siècle*, une vérité par jour.

Duruy et Girardin.

Le pourquoi et le comment des succès de Villemain.

Le Siècle, ma passion pour la Sottise.

Utilité des mauvaises lectures. Balzac. Les journaux et les tables tournantes. Lumières des Tables. Lumières des journaux.

Le Siècle. Balzac, non pas un bel esprit, mais quelque chose de mieux.

Le Lavement. Les danses, se raser.

La Prière, Moi, le Siècle.

Perte irréparable, gros livre à faire. Classification d'animaux. Énumération des animaux du *Siècle*, à partir de l'homme aux belles bottes.

Les romans du *Siècle.* Paul de Kock, prétentieux. Phrases du *Siècle.* Les abeilles. Les Japôns.

Le beau reproducteur (amour du peuple).

L'austère fabricant.

Unité du *Siècle.*

Rome, immense sacristie. Ne peut pas offrir à un artiste les agitations fécondes de nos grandes capitales.

Journal des marchands de vin. Le modeste repas des prolétaires.

Je me suis aperçu que quelques-uns de ces gens croyaient ce qu'ils écrivaient.

Le bénédictin du *Siècle.*

Les auteurs favoris du *Siècle.*

Molière, Béranger, etc.

Le Rédacteur en chef.

Girardin.
Girardin et la Vérité.
Les escargots.
La Lune.
Les Ballons.
Abolition de la guerre.
Ptolémée.
Le latin et le grec de Girardin.
Pecudesque locutæ.
Le Style fleuri des marchands d'orviétan.
Les auteurs favoris de Girardin.
Montesquieu.
Mahomet.
Jésus-Christ.
Jacotot.

— L'attitude flétrie par le fer rouge de la plume de M. Guéroult.

— Pilote pris à bord du vaisseau dont M. Rouy est le capitaine, c'est en vain que je sonde et que je m'efforce de reconnaître le fond de la passe difficile qu'il s'agit de franchir sans s'y briser.

Dieu rend les farceurs, les menteurs et les charlatans crédules.

BEAUX-ARTS.

LE SALON CARICATURAL.

Le Prologue.

C'est moi, messieurs, qui suis le terrible Prologue*,
Cicerone effroyable, et taillé comme un ogre;
Je porte à chaque main, grimaçants et tordus,
Des trousseaux gémissants de peintres suspendus.
A voir mes dents en scie et mes mâchoires larges,
Vous diriez que je dois, dans mes cruelles charges,
M'abreuver de leur sang, Polyphème nouveau,
Et repaître ma faim du suc de leur cerveau.
Ma moustache et mon œil sont ceux d'un ogre! En somme,
Pour comprendre combien au fond je suis bon homme,
Il suffit de jeter un coup d'œil attentif
Sur l'aspect malheureux de mon pourpoint chétif.
Mon habit est connu dans les foires publiques;
Toutes mes armes sont des armes pacifiques,
Des plumes, des pinceaux, une palette; aussi
Je suis, messieurs, de ceux que le sort sans merci
Force de provoquer un éternel délire,
Et de faire aux passants partager leur fou rire.
J'ai l'orgueil, tant je suis innocent et naïf,
D'amuser ceux-là même à qui mon crayon vif
Infligea le tourment de la caricature;
Je veux que les pendards, pendus à ma ceinture,

* Prononcez prologre!

Dénués de tout fiel comme de tout rancœur,
En rires éclatants désopilent leur cœur.
Oui, messieurs, suivez-moi sans nulle défiance,
Car je sais le moyen d'élargir votre panse,
Et crois que je ferai, je le dis entre nous,
Rire pour mille francs plutôt que pour vingt sous.

[Légendes *sous les caricatures de* Raymond Pelez.]

L'éditeur remerciant l'acheteur.

Ce monsieur décoré vient d'acheter mon livre!
C'est un homme estimable ou bien son crâne ment.
Je suis son serviteur; pour le prix d'une livre
Il va s'amuser crânement.

Un dessous de porte.

[*Le dessin représente un Polichinelle.*]

Complice du jury, ce superbe dauphin
Gambadait autrefois chez le sieur Séraphin.
Un rapin chevelu, formé chez Monsieur Suisse,
Dit qu'on l'a fait venir d'Amiens pour être suisse.

Le public de tous les jours.

Ce jeune abonné de *l'Époque*
Trouve le salon fort baroque,
Ricane et souffle comme un phoque,
Et se fait ce petit colloque :
« Je crois qu'Arnoux bat la breloque! »

Un membre du jury.

[*Le dessin représente un membre de l'Institut, que soutiennent deux laquais.*]

Ce juré n'est pas mort, comme on pourrait le croire.
Malgré son faux palais fait en or niellé,
Malgré son œil de verre et son orteil gelé,
Malgré son nez d'argent et sa fausse mâchoire,
Il juge encore en corps la *peinture* d'histoire,
Grâce au *rouage* à vis caché par Vaucanson
Dans son *gilet* de laine et dans son caleçon.

Fouchtra, Pictor !

Granet fait au salon le beau temps et la pluie.
Le jury donna son appui
A ce tableau couleur de suie.
Charbonnier est maître chez lui.

Au chat botté.

Voulez-vous de Granet acquérir le talent ?
Un peu de cirage et de blanc,
Et vous ferez très-ressemblant.

Portrait d'un professeur.

Cet horrible baudet, dessiné non sans chic,
Jouit du noble privilége
De brouter, après l'heure où finit son collége,
Les chardons de *l'Esprit Public.*

La note de Bilboquet.

L'amour et la science, autour de nous tout change;
Tout change, et Chenavard succède à Michel-Ange;
Et depuis quarante ans tout en France a changé,
Excepté le dessin de monsieur Bellangé.

Le repos de la sainte famille.

Pour le pauvre Dévéria [*sic*],
Qu'un sort fatal avaria
Et que Gannal pétrifia,
Alleluia!
(Au désert enflammé, tête bêche et pieds nus,
Ils dorment dans les feux des sables inconnus.
On n'y rencontre, hélas! ni savon ni cuvettes;
Où laveront-ils leurs chaussettes?

Saadi. *Orientales.*)

Profil perdu.

[*Le dessin représente un tableau dont le sujet se détache de telle sorte qu'il fait saillie sur la toile.*]

En vain les chenavards s'acharnent sur Decamps;
Il aura toujours, quoi qu'on fasse,
Un mérite de plus que tous nos fabricants :
Ses tableaux se voient mieux de profil que de face.

L'atelier de Decamps.

Des briques, des cailloux, du plâtre, une truelle,
Une hache, une demoiselle,
Un marteau, des pavés, une pince, des clous,
Pour peindre l'Orient tels furent les joujoux
De ce peintre à l'âme cruelle!

Invisible à l'œil nu.

[*Le dessin représente un quidam examinant au moyen d'un microscope un minuscule tableau.*]

Nous avons entendu maint polisson nier
La présence au Salon du fin Meissonnier [*sic*].
Il suffit, pour percer l'ombre qui l'enveloppe,
De recourir au microscope.

Épilogue.

A l'an prochain, messieurs!
Je clos mon catalogue,
Vous m'avez déjà vu sous forme de prologue;
J'apparais maintenant en épilogue, et si
J'ai dans tous mes desseins pleinement réussi,
Souffrez que je vous quitte et que je me transporte
Vers le public nouveau qui se presse à la porte,
Et qui, se méfiant d'un livret erroné,
Va me choisir encor pour son ciceroné.
Dieu veuille qu'en un an je me perfectionne!
J'ai tenu mes serments; je n'ai mangé personne.
Or, ne me traitez pas de tigre ou de pourceau
Si j'ai par maladresse emporté le morceau.
Je me suis efforcé d'avoir, en quelques pages,
Plus d'esprit, de talent, plus de verve et d'images
Qu'il n'en faut pour toucher le plus rogue lecteur.
Adieu donc! pardonnez les fautes de l'auteur.

[NOTES SUR LES *PEINTRES DE MŒURS*.]

Un salon en 1730.

Panneaux de soie sur les murs.
Glace surmontée de sirènes.
Fauteuils lourds à pieds tordus.
(*L'hiver* de Lancret, gravé par J.-P. Lebas.)

Chambre à coucher.

Une délassante = sopha, devant la toilette.

La toilette est une table surmontée d'une glace parée de dentelles et de mousselines, encombrée de fioles, de pots, de tresses [?] et de rubans. — Brochures çà et là.

(Voy. *Mercure de France*, 1722.)
Cartel en forme de lyre, — paravent.
Coffre aux robes.
(*La Toilette*, peinte par Baudouin gravée par Ponce.
Le Lever, gravé par Massard.)

Costume des suivantes.

Petit papillon de dentelles posé sur le haut de la tête. — Fichu des Indes glissant entre les deux seins. — Bras nus sortant des dentelles. — Jupe à

falbalas retroussée. — Grande tablette [?] de linge à bavette sur la poitrine.

(V. Freudeberg pour le *Monument du costume physique et moral du XVIIIe siècle.* — *La femme de chambre,* par Cochin, *la jolie femme de chambre,* publié chez Aveline.)

Découpage.

On découpait surtout des estampes coloriées, puis on les collait sur des cartons, on les vernissait et on en faisait des meubles et des tentures, des espèces de tapisseries, des paravents, des écrans.

(*Lettres* de Mlle Aïssé.)

Bals.

Grosses bougies de cire.

Dominos larges, avec des manches à gros nœuds. — Masques très lourds d'où pendent deux rubans noirs, avec des laizes [?] blanches.

(*Les préparatifs du bal* par Detroy, gravé par Beauvarlet.) Usage des tabatières, v. les femmes.

Le Rouge de visage.

Très haut en couleur, très exagéré le jour de la Présentation à la Cour.

Voir les portraits de Nattier où il est éclatant et *Correspondance inédite* de Mme du Deffand.

(M. Lévy, 1859.)

Esprit général des modes sous la Régence.

Fêtes données par Mᵉ de Tencin au Régent.

Allégories mythologiques. — Les couleurs que les femmes portent sont celles des Éléments, l'Eau, l'Air, la Terre, le Feu.

Nymphes, Dianes.

(*Figures françaises de modes,* dessinées par Octavien, Paris, 1725.)

Les Iris et les Philis de Troy ont un costume du matin garni de boutonnières en diamants — un bonnet de dentelles à barbes retroussées en triangle. Nœuds du ruban du corset en échelle.

Le panier.

Importé en France par deux dames anglaises.

En 1714 s'exagère de plus en plus.

(Cabinet des Estampes, Histoire de France, vol. 53.)

Voyez *Marché aux paniers,* 1719.

Satyre sur les Cerceaux, Thiboust, 1727.

Galons.

Sous le système de Law, avec de l'or d'un seul côté qu'on appela *galon du système.*

Après le procès du P. Girard, 1731, *Rubans* à la Cadière.

Coiffures et vêtements.

Le Glorieux et *le Philosophe marié* de Lancret, gravé par Dupuis.

Le corsage s'ouvre sur un corps garni d'une échelle

de rubans. Au côté un « fagot de fleurs ». — Manchettes de dentelles à trois rangs. — Gants jusqu'au coude. — Étoffe de brocard très chamarrée. — Dans le « grand habit à la Française », la robe décolletée et basquée faisait paraître le corps de la femme isolé et comme au centre d'une vaste draperie représentée par la jupe. — La robe s'ouvrait en triangle sur une robe de dessous. — La femme était coiffée à « la physionomie élevée » avec quatre boucles détachées et le *confident* abattu sur l'oreille gauche. — Perles aux oreilles et un bandeau de perles sur les cheveux.

Costume de maison pour femmes.

Bonnet rond, à rubans roses. — Sous son manteau de lit de la plus fine étoffe on aperçoit son corset garni sur le devant et sur toutes les coutures d'une dentelle frisée, mêlée çà et là de touffes de « soucis d'hanneton ».

La Fontange se retrouve partout, enrubanne tous les vêtements.

Canne d'ébène à pomme d'ivoire.

Coiffures.

Basses à partir de 1714.

Les femmes frisées en grosses boucles à l'imitation des hommes. On jette sur les rouleaux une plume, un diamant, un petit bonnet à barbes pendantes.

Costume du coiffeur.

Veste rouge, culotte noire, bas de soie gris.

Costumes.

Hommes. — Habit long à taille longue.

Le gilet presqu'aussi long que l'habit descend jusqu'à moitié de la cuisse.

V. au Cabinet des Estampes

1° dans l'œuvre de Watteau : *Watteau et Julienne.*

2° Lancret : *L'adolescence.*

V. *id. Le Glorieux* dans l'œuvre de Lancret.

Très important.

Le Philosophe marié, du même.

V. *id.* dans la Collection de l'Histoire de France-régence : *Ballet donné à Louis XV par le duc de Bourbon à Chantilly.*

Costumes militaires suisses pour le 3e acte. Voyez *Uniformes militaires* de Montigny, petit volume in-12.

Femmes. — Robe du matin.

Voyez *Les deux Cousines* et l'*Ile enchantée* dans Watteau.

Chevalier de Malte.

Doit porter, après sa profession.

Sur le côté gauche du manteau la *croix de toile blanche* à 8 pointes, qui est le véritable habit de l'ordre (la croix d'or n'étant qu'un ornement extérieur). — Lorsqu'ils vont à la guerre, ils portent une casaque rouge ornée par devant et par derrière d'une croix pleine.

Le manteau qui se donne à la profession, est à bec, de couleur noire, s'attache au cou avec un cordon de soie blanche et noire. Ce manteau a deux manches,

longues d'environ une aune, larges par devant d'un demi-pied environ, et se terminant en pointes.

Autrefois elles se rejetaient sur les épaules et se nouaient ensemble sur les reins.

(*Histoire générale des ordres religieux*,
de l'abbé Bonanni.)

[EXPOSITION MARTINET[1].]

Le temps n'est pas éloigné où on déclarait impossibles les expositions permanentes de peinture. M. Martinet a démontré que cet impossible était chose facile. Tous les jours, l'exposition du boulevard des Italiens reçoit des visiteurs, artistes, littérateurs, gens du monde, dont le nombre va s'accroissant. Il est maintenant permis de prédire à cet établissement une sérieuse prospérité. Mais une des conditions indispensables de cette faveur publique était évidemment un choix très sévère des objets à exposer. Cette condition a été accomplie rigoureusement, et c'est à cette rigueur que le public doit le plaisir de promener ses yeux sur une série d'œuvres dont pas une seule, à quelque école qu'elle appartienne, ne peut être classée dans l'ordre du mauvais ou même du médiocre. Le comité qui préside au choix des tableaux a prouvé qu'on pouvait aimer tous les genres et ne prendre de chacun que la meilleure part; unir l'impartialité la plus large à la sévérité la plus minutieuse. Bonne leçon pour les jurys de nos grandes expositions qui ont toujours trouvé le moyen d'être à la fois scandaleusement indulgents et inutilement injustes.

---

[1] Pages attribuées.

Un excellent petit journal est annexé à l'Exposition, qui rend compte du mouvement régulier des tableaux entrants et sortants, comme ces feuilles maritimes qui instruisent les intéressés de tout le mouvement quotidien d'un port de mer.

Dans cette gazette, où quelquefois des articles traitant de matières générales se rencontrent à côté des articles de circonstances, nous avons remarqué de curieuses pages signées de M. Saint-François, qui est aussi l'auteur de quelques dessins saisissants au crayon noir. M. Saint-François a un style embrouillé et compliqué comme celui d'un homme qui change son outil habituel contre un qui lui est moins familier; mais il a des idées, de vraies idées. Chose rare chez un artiste, il sait penser.

M. Legros, toujours épris des voluptés âpres de la religion, a fourni deux magnifiques tableaux, l'un, qu'on a pu admirer à l'Exposition dernière, aux Champs-Élysées (les femmes agenouillées devant une croix dans un paysage concentré et lumineux); l'autre, une production plus récente, représentant des moines d'âges différents, prosternés devant un livre saint dont ils s'appliquent humblement à interpréter certains passages. Ces deux tableaux, dont le dernier fait penser aux plus solides compositions espagnoles, sont tout voisins d'une célèbre toile de Delacroix, et cependant, là-même, dans ce lieu dangereux, ils vivent de leur vie propre. C'est tout dire.

Nous avons également observé une *Inondation*, de M. Eugène Lavieille, qui témoigne, chez cet artiste, d'un progrès assidu, même après ses excellents paysages d'hiver. M. Lavieille a accompli une tâche fort difficile et qui effrayerait même un poëte; il a su exprimer le charme infini, inconscient, et l'immortelle gaîté de la nature dans ses jeux les plus horribles. Sous ce ciel plombé et gonflé d'eau comme un ventre de noyé, une lumière bizarre se joue avec délices, et les maisons, les fermes, les villas, enfoncées dans le lac jusqu'à moitié, ont l'air de se regarder complaisamment dans le miroir immobile qui les environne.

Mais la grande fête dont il faut, après M. Delacroix toutefois, remercier M. Martinet, c'est le *Sardanapale.* Bien des fois, mes rêves se sont remplis des formes magnifiques qui s'agitent dans ce vaste tableau, merveilleux lui-même comme un rêve. Le *Sardanapale* revu, c'est la jeunesse retrouvée. À quelle distance en arrière nous rejette la contemplation de cette toile! Époque merveilleuse où régnaient en commun des artistes tels que Deveria [*sic*], Gros, Delacroix, Boulanger, Bonnington [*sic*], etc., la grande école romantique, le beau, le joli, le charmant, le sublime!

Une figure peinte donna-t-elle jamais une idée plus vaste du despote asiatique que ce Sardanapale à la barbe noire et tressée, qui meurt sur son bûcher, drapé dans ses mousselines, avec une attitude de femme? Et tout ce harem de beautés si éclatantes,

qui pourrait le peindre aujourd'hui avec ce feu, avec cette fraîcheur, avec cet enthousiasme poétique? Et tout ce luxe *sardanapalesque* qui scintille dans l'ameublement, dans le vêtement, dans les harnais, dans la vaisselle et la bijouterie, qui? qui?

VENTE

DE LA

COLLECTION DE M. EUGÈNE PIOT.

Il m'a toujours été difficile de comprendre que les collectionneurs pussent se séparer de leurs collections autrement que par la mort. Je ne parle pas, bien entendu, de ces spéculateurs-amateurs dont le goût ostentatoire recouvre simplement la passion du lucre. Je parle de ceux qui, lentement, passionnément, ont amassé des objets d'art bien appropriés à leur nature personnelle. À chacun de ceux-là, sa collection doit apparaître comme une famille et une famille de son choix. Mais il y a malheureusement en ce monde d'autres nécessités que la mort, presque aussi exigeantes qu'elle, et qui seules peuvent expliquer la tragédie de la séparation et des adieux éternels. Cependant il faut ajouter que qui a bien vu, bien regardé, bien analysé pendant plusieurs années les objets de beauté ou de curiosité, en conserve dans sa mémoire une espèce d'image consolatrice.

C'est samedi 23 avril, et dimanche 24, qu'a lieu l'exposition de la collection de M. Eugène Piot, fondateur du journal *le Cabinet de l'Amateur.* Les collections très-bien faites portant un caractère de sérieux et de sincérité, sont rares. Celle-ci, bien connue de tous les vrais amateurs, est le résultat de l'écrémage,

le résidu suprême de plusieurs collections formées déjà par M. Piot lui-même. J'ai rarement vu un choix de bronzes aussi intéressant au double point de vue de l'art et de l'histoire. Bronzes italiens de la Renaissance; sculptures en terre cuite; terres émaillées; Michel-Ange, Donatello, Jean de Bologne, Luca Della Robbia; faïences de différentes fabriques, toutes de premier ordre, particulièrement les hispano-arabes; vases orientaux de bronze, ciselés, gravés et repoussés; tapis et étoffes de style asiatique; quelques tableaux parmi lesquels une tête de sainte Élisabeth, par Raphaël, peinte sur toile à la détrempe; deux délicieux portraits par Rosalba; un dessin de Michel-Ange, et de curieux dessins de Meissonier, d'après les plus précieuses armures du Musée d'artillerie; miniatures vénitiennes; miniatures de manuscrits; marbres antiques, marbres grecs, marbres de la Renaissance; poterie et verrerie antiques; enfin, trois cent soixante médailles de la Renaissance, de différents pays, formant tout un dictionnaire historique en bronze; tel est, à peu près, le sommaire de ce merveilleux catalogue; telles étaient les richesses analysées ou plutôt empilées modestement, comme les trésors de feu Sauvageot, dans quatre ou cinq mansardes, et qui vont être livrées dans deux jours à l'avidité de ceux qui ont la noble passion de l'antiquité. Mais ce qu'il y a certainement de plus beau et de plus curieux dans cette collection, c'est les trois bronzes de Michel-Ange. M. Piot, dans la notice consacrée à ces bronzes, a, avec une discrétion plus que rare chez les amateurs, évité de se prononcer d'une manière absolument affirmative, voulant probablement laisser aux connaisseurs le mérite d'y

reconnaître la visible et incontestable griffe du maître. Et parmi ces trois bronzes, également beaux, celui qui laisse le souvenir le plus vif est le masque de Michel-Ange lui-même, où est si profondément exprimée la tristesse de ce glorieux génie.

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE M. CRABBE.

Diaz. — Papillotages de lumière tracassée à travers des ombrages énormes.

Dupré. — Mirages magiques du soir.

Leys. — Manière archaïque, première manière, plus naïve.

Rosa Bonheur. — Le meilleur que j'aie vu, une bonhomie qui tient lieu de distinction.

Decamps. — Un des meilleurs. Grand ciel mamelonné, profondeur d'espace.

— Paysage énorme en petite dimension. L'âne de Balaam. A précédé les Doré.

— Trois soldats ayant coopéré à la Passion. Terribles bandits à la Salvator. La couronne d'épines et le sceptre de roseau expliquent la profession de ces malandrins.

Madou. — Charlet flamand.

Cabat. — Très beau, très rare, très ombragé, très herbu, *prodigieusement fini*, un peu dur, donne la plus haute idée de Cabat, aujourd'hui un peu oublié.

Ricard. — Un faux Rembrandt. Très réussi.

Paul Delaroche. — Donne une idée meilleure de Delaroche que l'idée habituelle. Étude simple et sentimentale.

MEISSONIER. — Un petit fumeur méditatif. Vrai Meissonier sans grandes prétentions. Excellent spécimen.

TROYON. 1860. — Excellents spécimens. Un chien se dresse contre un tertre avec une souplesse nerveuse et regarde à l'horizon.

— Vaches. Grand horizon. Un fleuve. Un pont.

— Bœuf dans un sentier.

ROBERT FLEURY. — Deux scènes historiques. Toujours le meilleur spécimen. Belle entente du théâtre.

JULES BRETON. — Deux.

ALFRED STEVENS. — Une jeune fille examinant les plis de sa robe devant une psyché.

— Une jeune fille, type de virginité et de spiritualité, ôte ses gants pour se mettre au piano.

Un peu sec, un peu vitreux.

Très spirituel, plus précieux que tout Stevens.

— Une jeune femme regardant un bouquet sur une console.

On n'a pas assez loué chez Stevens l'harmonie distinguée et bizarre des tons.

JOSEPH STEVENS. — Misérable logis de saltimbanques.

Tableau suggestif. Chiens habillés. Le saltimbanque est sorti et a coiffé un de ses chiens d'un bonnet de houzard pour le contraindre à rester immobile devant le miroton qui chauffe sur le poële.

JACQUE. — Plus fini que tous les Jacque. Une basse-cour à regarder à la loupe.

KNYFF. — Effet de soleil gazé. Éblouissement, blancheur. Un peu lâché à la Daubigny.

VERBOECKHOVEN. — Étonnant, vitreux, désolant à

rendre envieux Meissonier, Landseer, H. Vernet. Ton à la De Marne.

Koekkoek. — Fer blanc, zinc, tableau dit d'amateur. Encore est-ce un des meilleurs spécimens.

Verwée. — Solide.

Corot. — Deux. Dans l'un, transparence demi-deuil délicat, crépuscule de l'âme.

Th. Rousseau. — Merveilleux, agatisé. Trop d'amour pour le détail, pas assez pour les architectures de la nature.

Millet. — La bête de somme de La Bruyère, sa tête courbée vers la terre.

Bonington. — Intérieur de chapelle. Un merveilleux diorama, grand comme la main.

Willems. — Deux. — Préciosité flamande. La lettre. Le lavage des mains.

Gustave de Jongh. — Une jeune fille en toilette de bal, lisant de la musique.

Eugène Delacroix. — Chasse au tigre. Delacroix alchimiste de la couleur. Miraculeux, profond, mystérieux, sensuel, terrible; couleur éclatante et obscure, harmonie pénétrante. Le geste de l'homme, et le geste de la bête. La grimace de la bête, les reniflements de l'animalité.

Vert, lilas, vert sombre, lilas tendre, vermillon, rouge sombre, bouquet sinistre.

JOURNAUX INTIMES.

FUSÉES[1].

I

FUSÉES. 1.

Quand même Dieu n'existerait pas, la Religion serait encore Sainte et *Divine.*

Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait même pas besoin d'exister.

Ce qui est créé par l'esprit est plus vivant que la matière.

L'amour, c'est le goût de la prostitution. Il n'est même pas de plaisir noble qui ne puisse être ramené à la Prostitution.

Dans un spectacle, dans un bal, chacun jouit de tous.

Qu'est-ce que l'art? Prostitution.

Le plaisir d'être dans les foules est une expression mystérieuse de la jouissance de la multiplication du nombre.

Tout est nombre. Le nombre est dans *tout.* Le nombre est dans l'individu. L'ivresse est un nombre.

[1] Voir aussi t. I, p. 88 (Les *Sortes Biblicae*).

Le goût de la concentration productive doit remplacer, chez un homme mûr, le goût de la déperdition.

L'amour peut dériver d'un sentiment généreux : le goût de la prostitution ; mais il est bientôt corrompu par le goût de la propriété.

L'amour veut sortir de soi, se confondre avec sa victime, comme le vainqueur avec le vaincu, et cependant conserver des privilèges de conquérant.

Les voluptés de l'entreteneur tiennent à la fois de l'ange et du propriétaire. Charité et férocité. Elles sont même indépendantes du sexe, de la beauté et du genre animal.

Les ténèbres vertes dans les soirs humides de la belle saison.

Profondeur immense de pensée dans les locutions vulgaires, trous creusés par des générations de fourmis.

Anecdote du chasseur, relative à la liaison intime de la férocité et de l'amour.

II

FUSÉES. 2.

De la féminéité de l'Église, comme raison de son omnipuissance.

De la couleur violette (amour contenu, mystérieux, voilé, couleur de chanoinesse).

Le prêtre est immense parce qu'il fait croire à une foule de choses étonnantes.

Que l'Église veuille tout faire et tout être, c'est une loi de l'esprit humain.

Les peuples adorent l'autorité.

Les prêtres sont les serviteurs et les sectaires de l'imagination.

Le trône et l'autel, maxime révolutionnaire.

E. G. ou la SÉDUISANTE AVENTURIÈRE.

Ivresse religieuse des grandes villes. — Panthéisme. Moi, c'est tous; tous, c'est moi.

Tourbillon.

III

FUSÉES. 3.

Je crois que j'ai déjà écrit dans mes notes que l'amour ressemblait fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus amère. Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme ou moins possédé que l'autre. Celui-là, ou celle-là, c'est l'opérateur, ou le bourreau; l'autre,

c'est le sujet, la victime. Entendez-vous ces soupirs, préludes d'une tragédie de déshonneur, ces gémissements, ces cris, ces râles? Qui ne les a proférés, qui ne les a irrésistiblement extorqués? Et que trouvez-vous de pire dans la question appliquée par de soigneux tortionnaires? Ces yeux de somnambule révulsés, ces membres dont les muscles jaillissent et se roidissent comme sous l'action d'une pile galvanique, l'ivresse, le délire, l'opium, dans leurs plus furieux résultats, ne vous en donneront certes pas d'aussi affreux, d'aussi curieux exemples. Et le visage humain, qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres, le voilà qui ne parle plus qu'une expression de férocité folle, ou qui se détend dans une espèce de mort. Car, certes, je croirais faire un sacrilège en appliquant le mot : extase à cette sorte de décomposition.

— Épouvantable jeu où il faut que l'un des joueurs perde le gouvernement de soi-même!

Une fois il fut demandé devant moi en quoi consistait le plus grand plaisir de l'amour. Quelqu'un répondit naturellement : à recevoir, — et un autre : à se donner. — Celui-ci dit : plaisir d'orgueil! — et celui-là : volupté d'humilité! Tous ces orduriers parlaient comme l'*Imitation de Jésus-Christ.* — Enfin il se trouva un impudent utopiste qui affirma que le plus grand plaisir de l'amour était de former des citoyens pour la patrie.

Moi, je dis : la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le *mal.* — Et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté.

IV

PLANS. FUSÉES. PROJETS. 4.

— La Comédie à la Silvestre.
Barbara et le mouton.
— Chenavard a créé un type surhumain.
— Mon vœu à Levaillant.
— Préface, mélange de mysticité et d'enjouement.
Rêves et théorie du Rêve à la Swedenborg.

La pensée de Campbell (*the Conduct of Life*).
Concentration.
Puissance de l'idée fixe.
— La franchise absolue, moyen d'originalité.
— Raconter pompeusement des choses comiques.

FUSÉES. SUGGESTIONS. 5.

Quand un homme se met au lit, presque tous ses amis ont un désir secret de le voir mourir; les uns pour constater qu'il avait une santé inférieure à la leur; les autres, dans l'espoir désintéressé d'étudier une agonie.

Le dessin arabesque est le plus spiritualiste des dessins.

V

FUSÉES. SUGGESTIONS. 6.

L'homme de lettres remue des capitaux et donne le goût de la gymnastique intellectuelle.

Le dessin arabesque est le plus idéal de tous.

Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères. Aimer les femmes intelligentes est un plaisir de pédéraste. Ainsi la bestialité exclut la pédérastie.

L'esprit de bouffonnerie peut ne pas exclure la charité, mais c'est rare.

L'enthousiasme qui s'applique à autre chose que les abstractions est un signe de faiblesse et de maladie.

La maigreur est plus nue, plus indécente que la graisse.

VI

7.

Ciel tragique. Épithète d'un ordre abstrait appliqué à un être matériel.

— L'homme boit la lumière avec l'atmosphère. Ainsi le peuple a raison de dire que l'air de la nuit est malsain pour le travail.

— Le peuple est adorateur-né du feu.
Feux d'artifice, incendies, incendiaires.
Si l'on suppose un adorateur-né du feu, un *Parsis-né* [sic], on peut créer une nouvelle.

8.

Les méprises relatives aux visages sont le résultat de l'éclipse de l'image réelle par l'hallucination qui en tire sa naissance.

Connais donc les jouissances d'une vie âpre; et prie, prie sans cesse. La prière est réservoir de force. *(Autel de la volonté. Dynamique morale. La sorcellerie des sacrements. Hygiène de l'âme.)*

La Musique creuse le ciel.

Jean-Jacques disait qu'il n'entrait dans un café qu'avec une certaine émotion. Pour une nature timide, un contrôle de théâtre ressemble quelque peu au tribunal des Enfers.

La vie n'a qu'un charme vrai; c'est le charme du *Jeu*. Mais s'il nous est indifférent de gagner ou de perdre?

VII

SUGGESTIONS. FUSÉES. 9.

Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles, — comme les familles. Elles font tous leurs efforts pour n'en pas avoir. Et ainsi, le grand homme a besoin, pour exister, de posséder une force d'attaque plus grande que la force de résistance développée par des millions d'individus.

À propos du sommeil, aventure sinistre de tous les soirs, on peut dire que les hommes s'endorment journellement avec une audace qui serait inintelligible, si nous ne savions qu'elle est le résultat de l'ignorance du danger.

10.

Il y a des peaux carapaces avec lesquelles le mépris n'est plus une vengeance.

Beaucoup d'amis, beaucoup de gants. Ceux qui m'ont aimé étaient des gens méprisés, je dirais même méprisables, si je tenais à flatter les honnêtes gens.

Girardin parler latin! *Pecudesque locutæ.*

Il appartenait à une Société incrédule d'envoyer Robert Houdin chez les Arabes pour les détourner des miracles.

VIII

11.

Ces beaux et grands navires, imperceptiblement balancés (dandinés) sur les eaux tranquilles, ces robustes navires, à l'air désœuvré et nostalgique, ne nous disent-ils pas dans une langue muette : Quand partons-nous pour le bonheur?

Ne pas oublier dans le drame le côté merveilleux, la sorcellerie et le romanesque.

Les milieux, les atmosphères, dont tout un récit doit être trempé. (Voir *Usher* et en référer aux sensations profondes du haschisch et de l'opium.)

12.

Y a-t-il des folies mathématiques et des fous qui pensent que deux et deux fassent trois? En d'autres termes, — l'hallucination peut-elle, si ces mots ne hurlent pas [d'être accouplés ensemble], envahir les choses de pur raisonnement? Si, quand un homme prend l'habitude de la paresse, de la rêverie, de la fainéantise, au point de renvoyer sans cesse au lendemain la chose importante, un autre homme le réveillait un matin à grands coups de fouet et le fouettait sans pitié jusqu'à ce que, ne pouvant travailler par plaisir, celui-ci travaillât par peur, cet homme, — le fouetteur, — ne serait-il pas vraiment son ami, son bienfaiteur? D'ailleurs on peut affirmer que le plaisir viendrait après, à bien plus juste titre qu'on ne dit : l'amour vient après le mariage.

De même en politique, le vrai saint est celui qui fouette et tue le peuple pour le bien du peuple.

Mardi, 13 mai 1856.

Prendre des exemplaires à Michel.
Écrire à Mann,
à Urlici [?],
à Maria Clemm.
Envoyer chez Mad. Dumay savoir si Mirès...

Ce qui n'est pas légèrement difforme a l'air insensible; — d'où il suit que l'irrégularité, c'est-à-dire l'inattendu, la surprise, l'étonnement sont une partie essentielle et la caractéristique de la beauté.

IX

NOTES. FUSÉES. 13

Théodore de Banville n'est pas précisément matérialiste; il est lumineux.
Sa poésie représente les heures heureuses.

À chaque lettre de créancier, écrivez cinquante lignes sur un sujet extra-terrestre et vous serez sauvés.

Grand sourire dans un beau visage de géant.

14.

Du suicide et de la folie-suicide considérés dans leurs rapports avec la statistique, la médecine et la philosophie.

BRIÈRE [*sic*] DE BOISMONT

Chercher le passage : Vivre avec un être qui n'a pour vous que de l'aversion. .
Le portrait de *Sérène* par *Sénèque*, celui de *Stagyre* par *saint Jean Chrysostôme* [sic].
L'acedia, maladie des moines.
Le *Tædium vitæ*.

Fusées. 15.

Traduction et paraphrase de : *La Passion rapporte tout à elle.*

Jouissances spirituelles et physiques causées par l'orage, l'électricité et la foudre, tocsin des souvenirs amoureux, ténébreux, des anciennes années.

X

Fusées. 16.

J'ai trouvé la définition du Beau, — de mon Beau. C'est quelque chose d'ardent et de triste, quelque chose d'un peu vague, laissant carrière à la conjecture. Je vais, si l'on veut, appliquer mes idées à un objet sensible, à l'objet, par exemple, le plus intéressant dans la société, à un visage de femme. Une tête séduisante et belle, une tête de femme, veux-je dire, c'est une tête qui fait rêver à la fois, — mais d'une manière confuse, — de volupté et de tristesse ; qui comporte une idée de mélancolie, de lassitude, même de satiété, — soit une idée contraire, c'est-à-dire une ardeur, un désir de vivre, associé avec une amertume refluante, comme venant de privation ou de désespérance. Le mystère, le regret sont aussi des caractères du Beau.

Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter, excepté peut-être aux yeux d'une femme, — aux yeux d'un homme bien entendu — cette idée de volupté, qui dans un visage de femme est une provocation d'autant plus attirante que le visage est

généralement plus mélancolique. Mais cette tête contiendra aussi quelque chose d'ardent et de triste, — des besoins spirituels, des ambitions ténébreusement refoulées, — l'idée d'une puissance grondante, et sans emploi, — quelquefois l'idée d'une insensibilité vengeresse, (car le type idéal du Dandy n'est pas à négliger dans ce sujet), — quelquefois aussi, — et c'est l'un des caractères de beauté les plus intéressants, — le mystère, et enfin (pour que j'aie le courage d'avouer jusqu'à quel point je me sens moderne en esthétique), *le malheur.* — Je ne prétends pas que la Joie ne puisse pas s'associer avec la Beauté, mais je dis que la Joie [en] est un des ornements les plus vulgaires; — tandis que la Mélancolie en est pour ainsi dire l'illustre compagne, à ce point que je ne conçois guères (mon cerveau serait-il un miroir ensorcelé?) un type de Beauté où il n'y ait du *Malheur.* — Appuyé sur, — d'autres diraient : obsédé par — ces idées, on conçoit qu'il me serait difficile de ne pas conclure que le plus parfait type de Beauté virile est *Satan,* — à la manière de Milton.

XI

Fusées. 17.

Auto-idolâtrie.

Harmonie politique du caractère.
Eurythmie du caractère et des facultés.
Augmenter toutes les facultés.
Conserver toutes les facultés.
Un culte (magisme, sorcellerie évocatoire).

Le sacrifice et le vœu sont les formules suprêmes et les symboles de l'échange.

Deux qualités littéraires fondamentales : surnaturalisme et ironie.

Coup d'œil individuel, aspect dans lequel se tiennent les choses devant l'écrivain, puis tournure d'esprit satanique. Le surnaturel comprend la couleur générale et l'accent, c'est-à-dire intensité, sonorité, limpidité, vibrativité, profondeur et retentissement dans l'espace et dans le temps.

Il y a des moments de l'existence où le temps et l'étendue sont plus profonds, et le sentiment de l'existence immensément augmenté.

De la magie appliquée à l'évocation des grands morts, au rétablissement et au perfectionnement de la santé.

L'inspiration vient toujours quand l'homme le *veut*, mais elle ne s'en va pas toujours quand il le veut.

De la langue et de l'écriture, prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire.

De l'air dans la femme.

Les airs charmants et qui font la beauté sont :

L'air blasé,
L'air ennuyé,
L'air évaporé,
L'air impudent,
L'air froid,
L'air de regarder en dedans,
L'air de domination,
L'air de volonté,
L'air méchant,
L'air malade,
L'air chat, enfantillage, nonchalance et malice mêlés.

Dans certains états de l'âme presque surnaturels, la profondeur de la vie se révèle tout entière dans le spectacle, si ordinaire qu'il soit, qu'on a sous les yeux. Il en devient le symbole.

Comme je traversais le boulevard et comme je mettais un peu de précipitation à éviter les voitures, mon auréole s'est détachée et est tombée dans la boue du macadam. J'eus heureusement le temps de la ramasser; mais cette idée malheureuse se glissa un instant après dans mon esprit, que c'était un mauvais présage; et dès lors l'idée n'a plus voulu me lâcher; elle ne m'a laissé aucun repos de toute la journée.

Du culte de soi-même dans l'amour, au point de vue de la santé, de l'hygiène, de la toilette, de la noblesse spirituelle et de l'éloquence.

Self-purification and anti-humanity.

Il y a dans l'acte de l'amour une grande ressemblance avec la torture ou avec une opération chirurgicale.

Il y a dans la prière une opération magique. La prière est une des grandes forces de la dynamique intellectuelle. Il y a là comme une récurrence électrique.

Le chapelet est un médium, un véhicule; c'est la prière mise à la portée de tous.

Le travail, force progressive et accumulative, portant intérêts comme le capital, dans les facultés comme dans les résultats.

Le jeu, même dirigé par la science, force intermittente, sera vaincu, si fructueux qu'il soit, par le travail, si petit qu'il soit, mais continu.

Si un poëte demandait à l'État le droit d'avoir quelques bourgeois dans son écurie, on serait fort étonné, tandis que si un bourgeois demandait du poëte rôti, on le trouverait tout naturel.

Ce livre ne pourra pas scandaliser mes femmes, mes filles, ni mes sœurs.

Tantôt il lui demandait la permission de lui baiser la jambe, et il profitait de la circonstance pour baiser cette belle jambe dans telle position qu'elle dessinât nettement son contour sur le soleil couchant !

Minette, minoutte, minouille, mon chat, mon loup, mon petit singe, grand singe, grand serpent, mon petit âne mélancolique.

De pareils caprices de langue, trop répétés, de trop fréquentes appellations bestiales témoignent d'un côté satanique dans l'amour; les satans n'ont-ils pas des formes de bêtes? Le chameau de Cazotte, — chameau, diable et femme.

Un homme va au tir au pistolet, accompagné de sa femme. — Il ajuste une poupée, et dit à sa femme : Je me figure que c'est toi. — Il ferme les yeux et abat la poupée. — Puis il dit en baisant la main de

sa compagne : Cher ange, que je te remercie de mon adresse !

Quand j'aurai inspiré le dégoût et l'horreur universels, j'aurai conquis la solitude.

Ce livre n'est pas fait pour mes femmes, mes filles et mes sœurs. — J'ai peu de ces choses.

Il y a des peaux carapaces avec lesquelles le mépris n'est plus un plaisir.

Beaucoup d'amis, beaucoup de gants, — de peur de la gale.

Ceux qui m'ont aimé étaient des gens méprisés, je dirais même méprisables, si je tenais à flatter *les bonnêtes gens.*

Dieu est un scandale, — un scandale qui rapporte.

XII

FUSÉES. 18.

Ne méprisez la sensibilité de personne. La sensibilité de chacun, c'est son génie.

Il n'y a que deux endroits où l'on paye pour avoir le droit de dépenser, les latrines publiques et les femmes.

Par un concubinage ardent, on peut deviner les jouissances d'un jeune ménage.

Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens... Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce.

Mes ancêtres, idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions.

Les pays protestants manquent de deux éléments

indispensables au bonheur d'un homme bien élevé, la galanterie et la dévotion.

Le mélange du grotesque et du tragique est agréable à l'esprit comme les discordances aux oreilles blasées.

Ce qu'il y a d'enivrant dans le mauvais goût, c'est le plaisir aristocratique de déplaire.

L'Allemagne exprime la rêverie par la ligne, comme l'Angleterre par la perspective.

Il y a dans l'engendrement de toute pensée sublime une secousse nerveuse qui se fait sentir dans le cervelet.

L'Espagne met dans la religion la férocité naturelle de l'amour.

Style.

La note éternelle, le style éternel et cosmopolite. Chateaubriand, Alph. Rabbe, Edgar Poe.

XIII

Fusées. Suggestions. 19.

Pourquoi les démocrates n'aiment pas les chats, il est facile de le deviner. Le chat est beau; il révèle des idées de luxe, de propreté, de volupté, etc.

Fusées. 20.

Un peu de travail, répété trois cent soixante-cinq fois, donne trois cent soixante-cinq fois un peu d'argent, c'est-à-dire une somme énorme. En même temps, *la gloire est faite.*

[En marge :] De même, une foule de petites jouissances composent le bonheur.

Créer un poncif, c'est le génie.
Je dois créer un poncif.

Le concetto est un chef-d'œuvre.

Le ton Alphonse Rabbe.
Le ton fille entretenue (*Ma toute-belle! Sexe volage!*).
Le ton *éternel.*
Coloriage cru, dessin profondément entaillé.
La prima Donna et le garçon boucher.

Ma mère est fantastique; il faut la craindre et lui plaire.

L'orgueilleux Hildebrand.
Césarisme de Napoléon III. (Lettre à Edgar Ney.) Pape et Empereur.

XIV

Fusées. Suggestions. 21.

Se livrer à Satan, qu'est-ce que c'est?

Quoi de plus absurde que le Progrès, puisque l'homme, comme cela est prouvé par le fait journalier, est toujours semblable et égal à l'homme, c'est-à-dire toujours à l'état sauvage. Qu'est-ce que les périls de la forêt et de la prairie auprès des chocs

et des conflits quotidiens de la civilisation? Que l'homme enlace sa dupe sur le boulevard, ou perce sa proie dans des forêts inconnues, n'est-il pas l'homme éternel, c'est-à-dire l'animal de proie le plus parfait?

— On dit que j'ai trente ans; mais si j'ai vécu trois minutes en une... n'ai-je pas quatre-vingt-dix ans?

... Le travail, n'est-ce pas le sel qui conserve les âmes momies?

Début d'un roman, commencer un sujet n'importe où, et, pour avoir envie de le finir, débuter par de très belles phrases.

XV

FUSÉES. 22.

Je crois que le charme infini et mystérieux qui gît dans la contemplation d'un navire, et surtout d'un navire en mouvement, tient, dans le premier cas, à la régularité et à la symétrie qui sont un des besoins primordiaux de l'esprit humain, au même degré que la complication et l'harmonie, — et, dans le second cas, à la multiplication successive et à la génération de toutes les courbes et figures imaginaires opérées dans l'espace par les éléments réels de l'objet.

L'idée poétique qui se dégage de cette opération du mouvement dans les lignes est l'hypothèse d'un être vaste, immense, compliqué, mais eurythmique, d'un animal plein de génie, souffrant et soupirant tous les soupirs et toutes les ambitions humaines.

Peuples civilisés, qui parlez toujours sottement de *sauvages* et de *barbares*, bientôt, comme dit d'Aurevilly, vous ne vaudrez *même plus assez pour être idolâtres.*

Le stoïcisme, religion qui n'a qu'un sacrement, — le suicide !

Concevoir un canevas pour une bouffonnerie lyrique ou féerique, pour une pantomime, et traduire cela en un roman sérieux. Noyer le tout dans une atmosphère anormale et songeuse, — dans l'atmosphère des *grands jours.* — Que ce soit quelque chose de berçant, — et même de serein dans la passion. — Régions de la Poésie pure.

Ému au contact de ces voluptés qui ressemblaient à des souvenirs, attendri par la pensée d'un passé mal rempli, de tant de fautes, de tant de querelles, de tant de choses à se cacher réciproquement, il se mit à pleurer; et ses larmes chaudes coulèrent dans les ténèbres sur l'épaule nue de sa chère et toujours attirante maîtresse. Elle tressaillit; elle se sentit, elle aussi, attendrie et remuée. Les ténèbres rassuraient sa vanité et son dandysme de femme froide. Ces deux êtres déchus, mais souffrant encore de leur reste de noblesse, s'enlacèrent spontanément, confondant dans la pluie de leurs larmes et de leurs baisers les tristesses de leur passé, avec leurs espérances bien incertaines d'avenir. Il est présumable que jamais pour eux la volupté ne fut si douce que dans cette

nuit de mélancolie et de charité; — volupté saturée de douleur et de remords.

À travers la noirceur de la nuit, il avait regardé derrière lui dans les années profondes, puis il s'était jeté dans les bras de sa coupable amie pour y retrouver le pardon qu'il lui accordait.

— Hugo pense souvent à Prométhée. Il s'applique un vautour imaginaire sur une poitrine qui n'est lancinée que par les moxas de la vanité. Puis l'hallucination se compliquant, se variant, mais suivant la marche progressive décrite par les médecins, il croit que par un *fiat* de la Providence, Sainte-Hélène a pris la place de Jersey.

Cet homme est si peu élégiaque, si peu éthéré, qu'il ferait horreur même à un notaire.

Hugo-Sacerdoce a toujours le front penché; — trop penché pour rien voir, excepté son nombril.

Qu'est-ce qui n'est pas un sacerdoce aujourd'hui? La jeunesse elle-même est un sacerdoce, — à ce que dit la jeunesse.

Et qu'est-ce qui n'est pas une prière? — Chier est une prière, à ce que disent les démocrates quand ils chient.

M. de Pontmartin, — un homme qui a toujours l'air d'arriver de sa province...

L'homme, c'est-à-dire chacun, est si *naturellement* dépravé qu'il souffre moins de l'abaissement universel que de l'établissement d'une hiérarchie raisonnable.

Le monde va finir. La seule raison pour laquelle il pourrait durer, c'est qu'il existe. Que cette raison est faible, comparée à toutes celles qui annoncent le contraire, particulièrement à celle-ci : qu'est-ce que le monde a désormais à faire sous le ciel? — Car, en supposant qu'il continuât à exister matériellement, serait-ce une existence digne de ce nom et du dictionnaire historique? Je ne dis pas que le monde sera réduit aux expédients et au désordre bouffon des républiques du Sud-Amérique, — que peut-être même nous retournerons à l'état sauvage, et que nous irons, à travers les ruines herbues de notre civilisation, chercher notre pâture, un fusil à la main. Non; — car ce sort et ces aventures supposeraient encore une certaine énergie vitale, écho des premiers âges. Nouvel exemple et nouvelles victimes des inexorables lois morales, nous périrons par où nous avons cru vivre. La mécanique nous aura tellement américanisés, le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle, que rien parmi les rêveries sanguinaires, sacrilèges, ou anti-naturelles des utopistes ne pourra être comparé à ses résultats positifs. Je demande à tout homme qui pense de me montrer ce qui subsiste de la vie. De la religion, je crois inutile d'en parler et d'en chercher les restes, puisque se donner encore la peine de nier Dieu est le seul scandale en pareilles matières. La propriété avait disparu virtuellement avec la suppression du droit

d'aînesse; mais le temps viendra où l'humanité, comme un ogre vengeur, arrachera leur dernier morceau à ceux qui croiront avoir hérité légitimement des révolutions. Encore, là ne serait pas le mal suprême.

L'imagination humaine peut concevoir, sans trop de peine, des républiques ou autres états communautaires, dignes de quelque gloire, s'ils sont dirigés par des hommes sacrés, par de certains aristocrates. Mais ce n'est pas particulièrement par des institutions politiques que se manifestera la ruine universelle, ou le progrès universel; car peu m'importe le nom. Ce sera par l'avilissement des cœurs. Ai-je besoin de dire que le peu qui restera de politique se débattra péniblement dans les étreintes de l'animalité générale, et que les gouvernants seront forcés, pour se maintenir et pour créer un fantôme d'ordre, de recourir à des moyens qui feraient frissonner notre humanité actuelle, pourtant si endurcie? — Alors, le fils fuira la famille, non pas à dix-huit ans, mais à douze, émancipé par sa précocité gloutonne; il la fuira, non pas pour chercher des aventures héroïques, non pas pour délivrer une beauté prisonnière dans une tour, non pas pour immortaliser un galetas par de sublimes pensées, mais pour fonder un commerce, pour s'enrichir, et pour faire concurrence à son infâme papa, — fondateur et actionnaire d'un journal qui répandra les lumières et qui ferait considérer le *Siècle* d'alors comme un suppôt de la superstition. — Alors, les errantes, les déclassées, celles qui ont eu quelques amants, et qu'on appelle parfois des anges, en raison et en remerciement de l'étourderie qui brille, lumière de hazard, dans leur existence logique comme le mal, — alors celles-là, dis-je, ne seront plus qu'impitoyable sagesse,

sagesse qui condamnera tout, fors l'argent, tout, même *les erreurs des sens!* — Alors, ce qui ressemblera à la vertu, — que dis-je, — tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers Plutus sera réputé un immense ridicule. La justice, si, à cette époque fortunée, il peut encore exister une justice, fera interdire les citoyens qui ne sauront pas faire fortune. — Ton épouse, ô Bourgeois! ta chaste moitié dont la légitimité fait pour toi la poésie, introduisant désormais dans la légalité une infamie irréprochable, gardienne vigilante et amoureuse de ton coffre-fort, ne sera plus que l'idéal parfait de la femme entretenue. Ta fille, avec une nubilité enfantine rêvera dans son berceau, qu'elle se vend un million. Et toi-même, ô Bourgeois, — moins poëte encore que tu n'es aujourd'hui, — tu n'y trouveras rien à redire; tu ne regretteras rien. Car il y a des choses dans l'homme, qui se fortifient et prospèrent à mesure que d'autres se délicatisent et s'amoindrissent, et, grâce au progrès de ces temps, il ne te restera de tes entrailles que des viscères! — Ces temps sont peut-être bien proches; qui sait même s'ils ne sont pas venus, et si l'épaississement de notre nature n'est pas le seul obstacle qui nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons!

Quant à moi qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin. Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et devant lui qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement, ni douleur. Le soir où cet homme a

volé à la destinée quelques heures de plaisir, bercé dans sa digestion, oublieux — autant que possible — du passé, content du présent et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier de n'être pas aussi bas que ceux qui passent, il se dit en contemplant la fumée de son cigarre : Que m'importe où vont ces consciences?

Je crois que j'ai dérivé dans ce que les gens du métier appellent un hors-d'œuvre. Cependant, je laisserai ces pages, — parce que je veux dater ma [colère] tristesse.

[NOTES FIGURANT DANS LE RECUEIL MANUSCRIT DE *MON CŒUR MIS À NU* ET QUI DOIVENT ÊTRE RENDUES À *FUSÉES*

(Voir les *Éclaircissements*, p. 215).]

XVI

[M. C. : XLIX]

FUSÉES. HYGIÈNE. PROJETS. 86.

Plus on veut, mieux on veut.

Plus on travaille, mieux on travaille, et plus on veut travailler. Plus on produit, plus on devient fécond.

———

Après une débauche, on se sent toujours plus seul, plus abandonné.

———

Au moral comme au physique, j'ai toujours eu la sensation du gouffre, non seulement du gouffre du sommeil, mais du gouffre de l'action, du rêve, du souvenir, du désir, du regret, du remords, du beau, du nombre, etc.

J'ai cultivé mon hystérie avec jouissance et terreur. Maintenant j'ai toujours le vertige, et aujourd'hui 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi *le vent de l'aile de l'imbécillité.*

HYGIÈNE. MORALE. 87.

À Honfleur! le plus tôt possible, avant de tomber plus bas.

Que de pressentiments et de signes envoyés déjà par Dieu, qu'il est *grandement temps* d'agir, de considérer la minute présente comme la plus importante des minutes, et de faire ma *perpétuelle volupté* de mon tourment ordinaire, c'est-à-dire du Travail !

XVII

[M. C. : L]

HYGIÈNE. CONDUITE. MORALE. 88.

À chaque minute nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps. Et il n'y a que deux moyens pour échapper à ce cauchemar, — pour l'oublier : le plaisir et le travail. Le plaisir nous use. Le travail nous fortifie. Choisissons.

Plus nous nous servons d'un de ces moyens, plus l'autre nous inspire de répugnance.

On ne peut oublier le temps qu'en s'en servant. Tout ne se fait que peu à peu.

FUSÉES.

De Maistre et Edgar Poe m'ont appris à raisonner.

Il n'y a de long ouvrage que celui qu'on n'ose pas commencer. Il devient cauchemar.

HYGIÈNE. 89.

En renvoyant ce qu'on a à faire, on court le danger de ne jamais pouvoir le faire. En ne se convertissant pas tout de suite, on risque d'être damné.

Pour guérir de tout, de la misère, de la maladie et de la mélancolie, il ne manque absolument que le *goût du travail.*

XVIII

[M. C. : LI]

NOTES PRÉCIEUSES. 90.

Fais tous les jours, ce que veulent le devoir et la prudence.

Si tu travaillais tous les jours, la vie te serait plus supportable.

Travaille *six* jours sans relâche.

Pour trouver des sujets, *γνωθί σεαυτον*. (Liste de mes goûts.)

Sois toujours poëte, même en prose. Grand style (rien de plus beau que le lieu commun).

Commence d'abord, et puis sers-toi de la logique et de l'analyse. N'importe quelle hypothèse veut sa conclusion.

Trouver la frénésie journalière.

XIX

[M. C. : LII]

HYGIÈNE. CONDUITE. MORALE. 91.

DEUX PARTS : Dettes (Ancelle).

Amis (ma mère, amis, moi).

Ainsi 1.000 fr. doivent être divisés en deux parts de 500 fr. chacune, et la deuxième divisée en *trois* parties.

À Honfleur.

Faire une revue et un classement de toutes mes lettres (deux jours)

et de toutes mes dettes (deux jours). (Quatre catégories, *billets, grosses dettes, petites dettes, amis.*)

Classement de gravures (deux jours).

Classement de notes (deux jours).

XIX *bis.*

[M. C. : LII *bis*]

[Fragment qui ne figure pas dans le recueil manuscrit.]

HYGIÈNE. MORALE. CONDUITE.

Trop tard peut-être! — Ma mère et Jeanne. — Ma santé par charité, par devoir! — Maladies de Jeanne. Infirmités, solitude de ma mère.

— Faire son devoir tous les jours et se fier à Dieu, pour le lendemain.

— La seule manière de gagner de l'argent est de travailler d'une manière désintéressée.

— Une sagesse abrégée. Toilette, prière, travail.

— Prière : charité, sagesse et force.

— Sans la charité, je ne suis qu'une cymbale retentissante.

— Mes humiliations ont été des grâces de Dieu.

— Ma phase d'égoïsme est-elle finie?

— La faculté de répondre à la nécessité de chaque minute, l'exactitude, en un mot, doit trouver infailliblement sa récompense.

Le malheur qui se perpétue produit sur l'âme l'effet de la vieillesse sur le corps; on ne peut plus remuer; on se couche...

D'un autre côté, on tire de l'extrême jeunesse des raisons d'attermoiement; quand on a beaucoup de temps à dépenser, on se persuade qu'on peut attendre [; on a] des années à jouer devant les événements.

CHATEAUBRIAND.

XX

[M. C. : LIII]

HYGIÈNE. CONDUITE. MÉTHODE. 92.

Jeanne 300, ma mère 200, moi 300. 800 fr. par mois. Travailler de 6 heures du matin à midi, à jeun. Travailler en aveugle, sans but, comme un fou. Nous verrons le résultat.

Je suppose que j'attache ma destinée à un travail non interrompu de plusieurs heures.

Tout est réparable. Il est encore temps. Qui sait même si des plaisirs nouveaux...?

Gloire, paiement de mes dettes. *Richesse* de Jeanne et de ma mère.

Je n'ai pas encore connu le plaisir d'un plan réalisé. Puissance de l'idée fixe. Puissance de l'Espérance.

L'habitude d'accomplir le Devoir chasse la peur.

Il faut vouloir rêver et savoir rêver. Évocation de l'inspiration. Art magique. Se mettre tout de suite à écrire. Je raisonne trop.

Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie.

Une suite de petites volontés fait un gros résultat.

Tout recul de la volonté est une parcelle de substance perdue. Combien donc l'hésitation est prodigue! Et qu'on juge de l'immensité de l'effort final nécessaire pour réparer tant de pertes!

L'homme qui fait sa prière le soir est un capitaine qui pose des sentinelles. Il peut dormir.

Rêves sur la mort et avertissements.

Je n'ai jusqu'à présent joui de mes souvenirs que

tout seul. Il faut en jouir à deux. Faire des jouissances du cœur une passion.

Parce que je comprends une existence glorieuse, je me crois capable de la réaliser. Ô Jean-Jacques!

Le travail engendre forcément les bonnes mœurs, sobriété et chasteté, conséquemment la santé, la richesse, le génie successif et progressif, et la charité. *Age quod agis.*

Poisson, bains froids, douches, lichen, pastilles occasionnellement; d'ailleurs suppression de tout excitant.

Lichen d'Islande.	125 gr.
Sucre blanc	250 gr.

Faire tremper le lichen, pendant 12 ou 15 heures dans une quantité d'eau froide suffisante, puis jeter l'eau.

Faire bouillir le lichen dans 2 litres d'eau sur un feu doux et soutenu jusqu'à ce que ces deux litres se réduisent à un seul litre; écumer une seule fois; ajouter alors les 250 grammes de sucre et laisser épaissir jusqu'à la consistance de sirop.

Laisser refroidir. Prendre par jour *trois* très grandes cuillerées à bouche, le matin, à midi et le soir. Ne pas craindre de forcer les doses si les crises étaient trop fréquentes.

XXI

[M. C. : LIV]

HYGIÈNE. CONDUITE. MÉTHODE. 93.

Je me jure à moi-même de prendre désormais les règles suivantes pour règles éternelles de ma vie :

Faire tous les matins ma *prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe,* comme intercesseurs; les prier de me communiquer *la force nécessaire* pour accomplir tous mes devoirs, et d'octroyer à ma mère *une vie assez longue* pour jouir de ma transformation; travailler toute la journée, ou du moins *tant que mes forces me le permettront;* me fier à Dieu, c'est-à-dire à la Justice même, pour la réussite de mes projets; faire tous les soirs une nouvelle prière, pour demander à Dieu la vie et la force pour ma mère et pour moi; faire de tout ce que je gagnerai quatre parts, — une pour la vie courante, une pour mes créanciers, une pour mes amis, et une pour ma mère; — obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants, quels qu'ils soient.

MON CŒUR MIS À NU.

I

MON CŒUR MIS À NU. 1.

De la vaporisation et de la centralisation du *Moi*. Tout est là.

D'une certaine jouissance sensuelle dans la société des extravagants.

(Je peux commencer *Mon cœur mis à nu* n'importe où, n'importe comment, et le continuer au jour le jour, suivant l'inspiration du jour et de la circonstance, pourvu que l'inspiration soit vive.)

2.

Le premier venu, pourvu qu'il sache amuser, a le droit de parler de lui-même.

MON CŒUR MIS À NU. 3.

Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouvera à en servir une autre.

Il serait peut-être doux d'être alternativement victime et bourreau.

II

MON CŒUR MIS À NU. 4.

Sottises de Girardin. — Notre habitude est de prendre le taureau *par les cornes.* Prenons donc le discours par *la fin* (7 nov. 1863).

Donc, Girardin croit que les cornes des taureaux sont plantées sur leur derrière. Il confond les cornes avec la queue.

[Suivent deux coupures de journal] :

Qu'avant d'imiter les Ptolémées du journalisme français, les journalistes belges se donnent la peine de réfléchir sur la question que j'étudie depuis trente ans sous toutes ses faces, ainsi que le prouvera le volume qui paraîtra prochainement sous ce titre : QUESTIONS DE PRESSE ; qu'ils ne se hâtent pas de traiter de souverainement ridicule [1] *une opinion qui est aussi vraie qu'il est vrai que la terre tourne et que le soleil ne tourne pas.*

ÉMILE DE GIRARDIN.

[1] « Il y a des gens qui prétendent que rien n'empêche de croire que, le ciel étant immobile, c'est la terre qui tourne autour de son axe. Mais ces gens-là ne sentent pas, à raison de ce qui se passe autour de nous, combien leur opinion est *souverainement ridicule* (*πάνυ γελοιότατον*). »

PTOLÉMÉE, l'*Almageste*, livre Ier, chap. VI.

Et habet mea mentrita meatum [sic].

GIRARDIN.

III

Pour

MON CŒUR MIS À NU. 5.

La femme est le contraire du dandy.

Donc elle doit faire horreur.

La femme a faim et elle veut manger. Soif, et elle veut boire.

Elle est en rut et elle veut être foutue.

Le beau mérite!

La femme est *naturelle,* c'est-à-dire abominable.

Aussi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du dandy.

Relativement à la Légion d'Honneur.

Celui qui demande la croix a l'air de dire : si l'on ne me décore pas pour avoir fait mon devoir, je ne recommencerai plus.

— Si un homme a du mérite, à quoi bon le décorer? S'il n'en a pas, on peut le décorer, parce que [cela] lui donnera un lustre.

Consentir à être décoré, c'est reconnaître à l'État ou au prince le droit de vous juger, de vous illustrer, etc.

D'ailleurs, si ce n'est l'orgueil, l'humilité chrétienne défend la croix.

Calcul en faveur de Dieu.

Rien n'existe sans but.

Donc mon existence a un but. Quel but? Je l'ignore.

Ce n'est donc pas moi qui l'ai marqué.

C'est donc quelqu'un, plus savant que moi.

Il faut donc prier ce quelqu'un de m'éclairer. C'est le parti le plus sage.

Le Dandy doit aspirer à être sublime sans interruption; il doit vivre et dormir devant un miroir.

IV

Mon Cœur mis à nu. 6.

Analyse des contre-religions, exemple : la prostitution sacrée.

Qu'est-ce que la prostitution sacrée ?

Excitation nerveuse.

Mysticité du paganisme.

Le mysticisme, trait d'union entre le paganisme et le christianisme.

Le paganisme et le christianisme se prouvent réciproquement.

La révolution et le culte de la Raison prouvent l'idée du sacrifice.

La superstition est le réservoir de toutes les vérités.

Mon Cœur mis à nu. 7.

Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, quelque chose qui tient de l'infidélité et du déménagement. Cela suffit à expliquer la révolution française.

V

Mon Cœur mis à nu. 8.

Mon ivresse en 1848.

De quelle nature était cette ivresse ?

Goût de la vengeance. Plaisir *naturel* de la démolition.

Ivresse littéraire ; souvenir des lectures.

Le 15 mai. — Toujours le goût de la destruction. Goût légitime si tout ce qui est naturel est légitime.

Les horreurs de Juin. Folie du peuple et folie de la bourgeoisie. Amour naturel du crime.

Ma fureur au coup d'État. Combien j'ai essuyé de coups de fusil. Encore un Bonaparte! quelle honte!

Et cependant tout s'est pacifié. Le président n'a-t-il pas un droit à invoquer?

Ce qu'est l'empereur Napoléon III. Ce qu'il vaut. Trouver l'explication de sa nature, et sa providentialité.

VI

MON CŒUR MIS À NU. 9.

Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux.

1848 ne fut amusant que parce que chacun y faisait des utopies comme des châteaux en Espagne.

1848 ne fut charmant que par l'excès même du ridicule.

Robespierre n'est estimable que parce qu'il a fait quelques belles phrases.

10.

La Révolution, par le sacrifice, confirme la superstition.

VII

MON CŒUR MIS À NU. 11.

POLITIQUE.

Je n'ai pas de convictions, comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition.

Il n'y a pas en moi de base pour une conviction.

Il y a une certaine lâcheté ou plutôt une certaine mollesse chez les honnêtes gens.

Les brigands seuls sont convaincus, — de quoi? — qu'il leur faut réussir. Aussi, ils réussissent.

Pourquoi réussirais-je, puisque je n'ai même pas envie d'essayer?

On peut fonder des empires glorieux sur le crime, et de nobles religions sur l'imposture.

Cependant, j'ai quelques convictions, dans un sens plus élevé, et qui ne peut pas être compris par les gens de mon temps.

MON CŒUR MIS À NU. 12.

Sentiment de *solitude*, dès mon enfance. Malgré la famille, — et au milieu des camarades, surtout, — sentiment de destinée éternellement solitaire.

Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir.

VIII

MON CŒUR MIS À NU. 13.

Presque toute notre vie est employée à des curiosités niaises. En revanche il y a des choses qui devraient

exciter la curiosité des hommes au plus haut degré, et qui, à en juger par leur train de vie ordinaire, ne leur en inspire [*sic*] aucune.

Où sont nos amis morts ?
Pourquoi sommes-nous ici ?
Venons-nous de quelque part ?
Qu'est-ce que la liberté ?
Peut-elle s'accorder avec la loi providentielle ?
Le nombre des âmes est-il fini ou infini ?
Et le nombre des terres habitables ?
Etc., etc.

MON CŒUR MIS À NU. 14.

Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles. Donc le grand homme est vainqueur de toute sa nation.

Les religions modernes ridicules.
Molière.
Béranger.
Garibaldi.

IX

MON CŒUR MIS À NU. 15.

La croyance au progrès est une doctrine de paresseux

une doctrine de *Belges*. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne.

Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même.

Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent

penser qu'en commun, en bandes. Ainsi les *Sociétés belges.*

Il y a aussi des gens qui ne peuvent s'amuser qu'en troupe. Le vrai héros s'amuse tout seul.

MON CŒUR MIS À NU. 16.

Éternelle supériorité du Dandy.
Qu'est-ce que le Dandy ?

X

MON CŒUR MIS À NU. 17.

Mes opinions sur le théâtre. Ce que j'ai toujours trouvé de plus beau dans un théâtre, dans mon enfance et encore maintenant, c'est *le lustre* — un bel objet lumineux, cristallin, compliqué, circulaire et symétrique.

Cependant, je ne nie pas absolument la valeur de la littérature dramatique. Seulement, je voudrais que les comédiens fussent montés sur des patins très hauts, portassent des masques plus expressifs que le visage humain, et parlassent à travers des porte-voix ; enfin que les rôles de femmes fussent joués par des hommes.

Après tout, le lustre m'a toujours paru l'acteur principal, vu à travers le gros bout ou le petit bout de la lorgnette.

MON CŒUR MIS À NU. 18.

Il faut travailler, sinon par goût, au moins par désespoir, puisque, tout bien vérifié, travailler est moins ennuyeux que s'amuser.

XI

MON CŒUR MIS À NU. 19.

Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre. C'est à cette dernière que doivent être rapportés les amours pour les femmes et les conversations intimes avec les animaux, chiens, chats, etc.

Les joies qui dérivent de ces deux amours sont adaptées à la nature de ces deux amours.

MON CŒUR MIS À NU. 20.

Ivresse d'humanité.
Grand tableau à faire :
Dans le sens de la charité.
Dans le sens du libertinage.
Dans le sens littéraire, ou du comédien.

XII

MON CŒUR MIS À NU. 21.

La question (torture) est, comme art de découvrir la vérité, une niaiserie barbare; c'est l'application d'un moyen matériel à un but spirituel.

La peine de Mort est le résultat d'une idée mystique, totalement incomprise aujourd'hui. La peine de Mort n'a pas pour but de *sauver* la société, maté-

riellement du moins. Elle a pour but de *sauver* (spirituellement) la société et le coupable. Pour que le sacrifice soit parfait, il faut qu'il y ait assentiment et joie de la part de la victime. Donner du chloroforme à un condamné à mort serait une impiété, car ce serait lui enlever la conscience de sa grandeur comme victime et lui supprimer les chances de gagner le Paradis.

Quant à la torture, elle est née de la partie infâme du cœur de l'homme, assoiffé de voluptés. Cruauté et volupté, sensations identiques, comme l'extrême chaud et l'extrême froid.

XIII

MON CŒUR MIS À NU. 22.

Ce que je pense du vote et du droit d'élections. Des droits de l'homme.

Ce qu'il y a de vil dans une fonction quelconque.

Un Dandy ne fait rien.

Vous figurez-vous un Dandy parlant au peuple, excepté pour le bafouer ?

Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique.

Monarchie ou république basées sur la démocratie sont également absurdes et faibles.

Immense nausée des affiches.

Il n'existe que trois êtres respectables :
le prêtre, le guerrier, le poëte. Savoir, tuer et créer.
Les autres hommes sont taillables et corvéables, faits pour l'écurie, c'est-à-dire pour exercer ce qu'on appelle des *professions.*

XIV

MON CŒUR MIS À NU. 23.

Observons que les abolisseurs de la peine de mort doivent être plus ou moins *intéressés* à l'abolir.

Souvent ce sont des guillotineurs. Cela peut se résumer ainsi : « Je veux pouvoir couper ta tête ; mais tu ne toucheras pas à la mienne. »

Les abolisseurs d'âme (*matérialistes*) sont nécessairement des abolisseurs d'*enfer;* ils y sont à coup sûr *intéressés.*

Tout au moins ce sont des gens qui ont *peur de revivre,* — des paresseux.

MON CŒUR MIS À NU. 24.

Madame de Metternich, quoique princesse, a oublié de me répondre à propos de ce que j'ai dit d'elle et de Wagner.

Mœurs du 19e siècle.

XV

MON CŒUR MIS À NU. 25.

Histoire de ma traduction d'*Edgar Poe.*

Histoire des *Fleurs du Mal,* humiliation par le malentendu, et mon procès.

Histoire de mes rapports avec tous les hommes célèbres de ce temps.

Jolis portraits de quelques imbéciles :

Clément de Ris.

Castagnary.

Portraits de magistrats, de fonctionnaires, de directeurs de journaux, etc.

Portrait de l'artiste, en général.

Du rédacteur en chef et de la pionnerie. Immense goût de tout le peuple français pour la pionnerie, et pour la dictature. C'est le : «*Si j'étais roi !*»

Portraits et anecdotes.

Buloz, — Houssaye, — le fameux Rouy, — de Calonne, — Charpentier, — qui corrige ses auteurs, en vertu de l'égalité donnée à tous les hommes par les immortels principes de 89 ; — Chevalier, véritable rédacteur en chef selon l'Empire.

XVI

MON CŒUR MIS À NU. 26.

Sur *George Sand.*

La femme Sand est le Prudhomme de l'immoralité. Elle a toujours été moraliste.

Seulement elle faisait autrefois de la contre[-]morale. — Aussi elle n'a jamais été artiste.

Elle a le fameux *style coulant,* cher aux bourgeois.

Elle est bête, elle est lourde, elle est bavarde; elle a dans les idées morales la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues.

Ce qu'elle a dit de sa mère.

Ce qu'elle dit de la poësie.

Son amour pour les ouvriers.

Que quelques hommes aient pu s'amouracher de cette latrine, c'est bien la preuve de l'abaissement des hommes de ce siècle.

Voir la préface de *Mlle La Quintinie,* où elle prétend que les vrais chrétiens ne croient pas à l'Enfer. La Sand est pour le *Dieu des bonnes gens,* le dieu des concierges et des domestiques filous. Elle a de bonnes raisons pour vouloir supprimer l'Enfer.

XVII

MON CŒUR MIS À NU. 27.

LE DIABLE ET GEORGE SAND.

Il ne faut pas croire que le Diable ne tente que les hommes de génie. Il méprise sans doute les imbéciles, mais il ne dédaigne pas leur concours. Bien au contraire, il fonde ses grands espoirs sur ceux-là.

Voyez George Sand. Elle est surtout, et plus que tout autre chose [*sic*], une *grosse bête;* mais elle est *possédée.* C'est le Diable qui lui a persuadé de se fier à *son bon cœur* et à *son bon sens,* afin qu'elle persuadât toutes les autres grosses bêtes de se fier à leur bon cœur et à leur bon sens.

Je ne puis penser à cette stupide créature sans un

certain frémissement d'horreur. Si je la rencontrais, je ne pourrais m'empêcher de lui jeter un bénitier à la tête.

MON CŒUR MIS À NU. 28.

George Sand est une de ces vieilles ingénues qui ne veulent jamais quitter les planches.

J'ai lu dernièrement une préface (la préface de *Mlle Laquintinie* [*sic*]) où elle prétend qu'un vrai chrétien ne peut pas croire à l'Enfer.

Elle a de bonnes raisons pour vouloir supprimer l'Enfer.

[Autre fragment sans numéro.]

La Religion de la femme Sand. Préface de *Mlle La Quintinie.* La femme Sand est intéressée à croire que l'Enfer n'existe pas.

XVIII

MON CŒUR MIS À NU. 29.

Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire.

Emerson a oublié Voltaire dans ses *Représentants de l'humanité.* Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé : *Voltaire, ou l'anti-poëte,* le roi des badauds, le prince des superficiels, l'anti-artiste, le prédicateur des concierges, le père-Gigogne des rédacteurs du *Siècle.*

MON CŒUR MIS À NU. 30.

Dans *les Oreilles du Comte de Chesterfield,* Voltaire plaisante sur cette âme immortelle qui a résidé pen-

dant neuf mois entre des excréments et des urines. Voltaire, comme tous les paresseux, haïssait le mystère.

[En marge :] Au moins aurait-il pu deviner dans cette localisation une malice ou une satire de la Providence contre l'amour, et, dans le mode de la génération, un signe du péché originel. De fait, nous ne pouvons faire l'amour qu'avec des organes excrémentiels.

Ne pouvant pas supprimer l'amour, l'Église a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage.

XIX

MON CŒUR MIS À NU. 31.

Portrait de la canaille littéraire.

Doctor Estaminetus Crapulosus Pedantissimus. Son portrait fait à la manière de Praxitèle.

Sa pipe.

Ses opinions.

Son hégélianisme.

Sa crasse.

Ses idées en art.

Son fiel.

Sa jalousie.

Un joli tableau de la jeunesse moderne.

MON CŒUR MIS À NU. 32.

Φαρμακοτρίβης, ἄνήρ καὶ τῶν τοὺς ὄφεις ἐς τὰ θαύματα τρεφόντων.

ELIEN (?)

XX

MON CŒUR MIS À NU. 33.

La théologie.

Qu'est-ce que la chûte? [*sic*]

Si c'est l'unité devenue dualité, c'est Dieu qui a chûté.

En d'autres termes, la création ne serait-elle pas la chûte de Dieu?

Dandysme.

Qu'est-ce que l'homme supérieur?

Ce n'est pas le spécialiste.

C'est l'homme de loisir et d'éducation générale.

Être riche et aimer le travail.

MON CŒUR MIS À NU. 34.

Pourquoi l'homme d'esprit aime les filles plus que les femmes du monde, malgré qu'elles soient également bêtes? — À trouver.

XXI

MON CŒUR MIS À NU. 35.

Il y a de certaines femmes qui ressemblent au ruban de la Légion d'honneur. On n'en veut plus parce qu'elles se sont salies à de certains hommes.

C'est par la même raison que je ne chausserais pas les culottes d'un galeux.

Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer d'un complice.

MON CŒUR MIS À NU. 36.

Étude de la grande maladie de l'horreur du domicile. Raisons de la maladie. Accroissement progressif de la maladie.

Indignation causée par la fatuité universelle, de toutes les classes, de tous les êtres, dans les deux sexes, dans tous les âges.

L'homme aime tant l'homme que quand il fuit la ville, c'est encore pour chercher la foule, c'est-à-dire pour refaire la ville à la campagne.

XXII

MON CŒUR MIS À NU. 37.

Discours de Durandeau sur les Japonnais [*sic*]. (Moi! je suis Français avant tout.) Les Japonnais sont des singes. C'est Darjou qui me l'a dit.

Discours du médecin, l'ami de Mathieu, sur l'art de ne pas faire d'enfants, sur Moïse et sur l'immortalité de l'âme.

L'art est un agent civilisateur (Castagnary).

MON CŒUR MIS À NU. 38.

Physionomie d'un sage et de sa famille au cinquième étage, buvant le café au lait.

Le sieur Nacquart père et le sieur Nacquart fils. Comment le Nacquart fils est devenu conseiller en Cour d'Appel.

XXIII

Mon Cœur mis à nu. 39.

De l'amour, de la prédilection des Français pour les métaphores militaires. Toute métaphore ici porte des moustaches.

Littérature militante.
Rester sur la brèche.
Porter haut le drapeau.
Tenir le drapeau haut et ferme.
Se jeter dans la mêlée.
Un des vétérans.

Toutes ces glorieuses phraséologies s'appliquent généralement à des cuistres et à des fainéants d'estaminet.

Mon Cœur mis à nu. 40.

Métaphores françaises.

Soldat de la presse judiciaire (Bertin).
La presse militante.

41.

À ajouter aux métaphores militaires :
Les poëtes de combat.
Les littérateurs d'avant-garde.

Ces habitudes de métaphores militaires dénotent des esprits, non pas militants, mais faits pour la discipline, c'est-à-dire pour la conformité, des esprits nés domestiques, des esprits belges, qui ne peuvent penser qu'en société.

XXIV

MON CŒUR MIS À NU. 42.

Le goût du plaisir nous attache au présent. Le soin de notre salut nous suspend à l'avenir.

Celui qui s'attache au plaisir, c'est-à-dire au présent, me fait l'effet d'un homme roulant sur une pente, et qui voulant se raccrocher aux arbustes, les arracherait et les emporterait dans sa chûte.

Avant tout, être *un grand homme* et *un saint* pour soi-même.

MON CŒUR MIS À NU. 43.

De la haine du peuple contre la beauté.
Des exemples.
Jeanne et Madame Muller.

XXV

MON CŒUR MIS À NU. 44.

Politique.

En somme, devant l'histoire et devant le peuple français, la grande gloire de Napoléon III aura été de prouver que le premier venu peut, en s'emparant

du télégraphe et de l'Imprimerie nationale, gouverner une grande nation.

Imbéciles sont ceux qui croient que de pareilles choses peuvent s'accomplir sans la permission du peuple, — et ceux qui croient que la gloire ne peut être appuyée que sur la vertu.

Les dictateurs sont les domestiques du peuple, — rien de plus, — un foutu rôle d'ailleurs, — et la gloire est le résultat de l'adaptation d'un esprit avec la sottise nationale.

Mon Cœur mis à nu. 45.

Qu'est-ce que l'amour?
Le besoin de sortir de soi.
L'homme est un animal adorateur.
Adorer, c'est se sacrifier et se prostituer.
Aussi tout amour est-il prostitution.

Mon Cœur mis à nu. [Fragment non numéroté.]

L'être le plus prostitué, c'est l'être par excellence, c'est Dieu, puisqu'il est l'ami suprême pour chaque individu, puisqu'il est le réservoir commun, inépuisable de l'amour.

[Fragment non numéroté.]

PRIÈRE.

Ne me châtiez pas dans ma mère et ne châtiez pas ma mère à cause de moi. — Je vous recommande les âmes de mon père et de Mariette. — Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et de devenir ainsi un héros et un Saint.

XXVI

MON CŒUR MIS À NU. 46.

Un chapitre sur l'indestructible, éternelle, universelle et ingénieuse férocité humaine.

De l'amour du sang.

De l'ivresse du sang.

De l'ivresse des foules.

De l'ivresse du supplicié (Damiens).

MON CŒUR MIS À NU. 47.

Il n'y a de grand parmi les hommes que le poëte, le prêtre et le soldat,

l'homme qui chante, l'homme qui bénit, l'homme qui sacrifie et se sacrifie.

Le reste est fait pour le fouet.

Défions-nous du peuple, du bon sens, du cœur, de l'inspiration, et de l'évidence.

XXVII

MON CŒUR MIS À NU. 48

J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles tenir avec Dieu ?

L'éternelle Vénus (caprice, hystérie, fantaisie) est une des formes séduisantes du Diable.

Le jour où le jeune écrivain corrige sa première épreuve, il est fier comme un écolier qui vient de gagner sa première vérole.

Ne pas oublier un grand chapitre sur l'art de la divination, par l'eau, les cartes, l'inspection de la main, etc.

MON CŒUR MIS À NU. 49.

La femme ne sait pas séparer l'âme du corps. Elle est simpliste, comme les animaux. — Un satirique dirait que c'est parce qu'elle n'a que le corps.

Un chapitre sur la
TOILETTE
Moralité de la Toilette.
Les bonheurs de la Toilette.

XXVIII

MON CŒUR MIS À NU. 50.

De la cuistrerie.
Des professeurs
des juges
des prêtres,
et des ministres.

Les jolis grands hommes du jour.
Renan.

Feydeau.
Octave Feuillet.
Scholl.

Les directeurs de Journaux, François Buloz, Houssaye, Rouy, Girardin, Texier, de Calonne, Solar, Turgan, Dalloz.

— Liste de canailles. Solar en tête.

MON CŒUR MIS À NU. 51.

Être un grand homme et un saint *pour soi-même*, voilà l'unique chose importante.

XXIX

MON CŒUR MIS À NU. 52.

Nadar, c'est la plus étonnante expression de vitalité. Adrien me disait que son frère Félix avait tous les viscères en double. J'ai été jaloux de lui à le voir si bien réussir dans tout ce qui n'est pas l'abstrait.

Veuillot est si grossier et si ennemi des arts qu'on dirait que toute la *démocratie* du monde s'est réfugiée dans son sein.

Développement du portrait.

Suprématie de l'idée pure, chez le chrétien comme chez le communiste babouviste.

Fanatisme de l'humilité. Ne pas même aspirer à comprendre la religion.

Mon Cœur mis à nu. 53.

Musique.
De l'esclavage.
Des femmes du monde.
Des filles.
Des magistrats.
Des sacrements.
L'homme de lettres est l'ennemi du monde.
Des bureaucrates.

XXX

Mon Cœur mis à nu. 54.

Dans l'amour comme dans presque toutes les affaires humaines, l'entente cordiale est le résultat d'un malentendu. Ce malentendu, c'est le plaisir. L'homme crie : « Oh! mon ange! » La femme roucoule : « Maman! maman! » Et ces deux imbéciles sont persuadés qu'ils pensent de concert. — Le gouffre infranchissable, qui fait l'incommunicabilité, reste infranchi.

Mon Cœur mis à nu. 55.

Pourquoi le spectacle de la mer est-il si infiniment et si éternellement agréable?

Parce que la mer offre à la fois l'idée de l'immensité et du mouvement. Six ou sept lieues représentent pour l'homme le rayon de l'infini. Voilà un infini diminutif. Qu'importe s'il suffit à suggérer l'idée de l'infini total? Douze ou quatorze lieues (sur le diamètre), douze ou quatorze de liquide en mouvement suffisent pour donner la plus haute idée de beauté qui soit offerte à l'homme sur son habitacle transitoire.

XXXI

Mon Cœur mis à nu. 56.

Il n'y a d'intéressant sur la terre que les religions.

Qu'est-ce que la religion universelle ? (Chateaubriand, de Maistre, les Alexandrins, Capé [?]).

Il y a une religion universelle, faite pour les Alchimistes de la Pensée, une religion qui se dégage de l'homme, considéré comme mémento divin.

Mon Cœur mis à nu. 57.

Saint-Marc Girardin a dit un mot qui restera : *Soyons médiocres !*

Rapprochons ce mot de celui de Robespierre : *Ceux qui ne croient pas à l'immortalité de leur être se rendent justice.*

Le mot de Saint-Marc Girardin implique une immense haine contre le sublime.

Qui a vu St-M. G. marcher dans la rue a conçu tout de suite l'idée d'une grande oie infatuée d'elle-même, mais effarée et courant sur la grande route, devant la diligence.

XXXII

Mon Cœur mis à nu. 58.

Théorie de la vraie civilisation.

Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, elle est dans la diminution des traces du péché originel.

Peuples nomades, pasteurs, chasseurs, agricoles, et même anthropophages, *tous* peuvent être supérieurs, par l'énergie, par la dignité personnelles, à nos races d'Occident.

Celles-ci peut-être seront détruites.

Théocratie et communisme.

MON CŒUR MIS À NU. 59.

C'est par le loisir que j'ai, en partie, grandi.

À mon grand détriment; car le loisir, sans fortune, augmente les dettes, les avanies résultant des dettes.

Mais à mon grand profit, relativement à la sensibilité, à la méditation, et à la faculté du dandysme et du dilettantisme.

Les autres hommes de lettres sont, pour la plupart, de vils piocheurs très ignorants.

XXXIII

MON CŒUR MIS À NU. 60.

La jeune fille des éditeurs.

La jeune fille des rédacteurs en chef.

La jeune fille épouvantail, monstre, assassin de l'art.

La jeune fille, ce qu'elle est en réalité.

Une petite sotte et une petite salope; la plus grande imbécillité unie à la plus grande dépravation.

Il y a dans la jeune fille toute l'abjection du voyou et du collégien.

MON CŒUR MIS À NU. 61.

Avis aux non-communistes :
Tout est commun, même Dieu.

XXXIV

MON CŒUR MIS À NU. 62.

Le Français est un animal de basse-cour, si bien domestiqué qu'il n'ose franchir aucune palissade. Voir ses goûts en art et en littérature.

C'est un animal de race latine; l'ordure ne lui déplaît pas dans son domicile, et en littérature, il est scatophage. Il raffolle [*sic*] des excréments. Les littérateurs d'estaminet appellent cela le *sel gaulois*.

Bel exemple de bassesse française, de la nation qui se prétend indépendante avant toutes les autres.

[Ici est collé sur le manuscrit cet entrefilet, découpé dans un journal :]

L'extrait suivant du beau livre de M. de Vaulabelle suffira pour donner une idée de l'impression que fit l'évasion de Lavalette sur la portion la moins éclairée du parti royaliste :

« L'emportement royaliste, à ce moment de la seconde Restauration, allait pour ainsi dire jusqu'à la folie. La jeune Joséphine de Lavalette faisait son éducation dans l'un des principaux couvents de Paris (l'Abbaye-au-Bois) ; elle ne l'avait quitté que pour venir embrasser son père. Lorsqu'elle y rentra après l'évasion et que l'on connut la part bien modeste qu'elle y avait prise, une immense clameur s'éleva contre cette enfant ; les religieuses et ses compagnes la fuyaient, et bon nombre de parents déclarèrent qu'ils retireraient leurs filles si on la gardait. Ils ne voulaient pas, disaient-ils, laisser leurs enfants en contact avec une jeune personne qui avait tenu une pareille conduite et donné un pareil exemple. Quand Mme de Lavalette, six semaines après, recouvra la liberté, elle fut obligée de reprendre sa fille. »

XXXV

MON CŒUR MIS À NU. 63.

Princes et générations.

Il y a une égale injustice à attribuer aux princes régnants les mérites et les vices du peuple actuel qu'ils gouvernent.

Ces mérites et ces vices sont presque toujours, comme la statistique et la logique le pourraient démontrer, attribuables à l'atmosphère du gouvernement précédent.

Louis XIV hérite des hommes de Louis XIII. Gloire. Napoléon Ier hérite des hommes de la République. Gloire. Louis-Philippe hérite des hommes de Charles X. Gloire. Napoléon III hérite des hommes de Louis-Philippe. Déshonneur.

C'est toujours le gouvernement précédent qui est responsable des mœurs du suivant, en tant qu'un gouvernement puisse être responsable de quoi que ce soit.

Les coupures brusques que les circonstances font dans les règnes ne permettent pas que cette loi soit absolument exacte, relativement au temps. On ne peut pas marquer exactement où finit une influence — mais cette influence subsistera dans toute la génération qui l'a subie dans sa jeunesse.

XXXVI

MON CŒUR MIS À NU. 64.

De la haine de la jeunesse contre les citateurs. Le citateur est pour eux un ennemi.

« Je mettrai l'orthographe même sous la main du bourreau. »

TH. GAUTIER.

Beau tableau à faire : la canaille littéraire.

Ne pas oublier un portrait de Forgues, le Pirate, l'Écumeur de Lettres.

Goût invincible de la prostitution dans le cœur de l'homme, d'où naît son horreur de la solitude. — Il veut être *deux*. L'homme de génie veut être *un*, donc solitaire.

La gloire, c'est rester *un*, et se prostituer d'une manière particulière.

C'est cette horreur de la solitude, le besoin d'oublier son *moi* dans la chair extérieure, que l'homme appelle noblement *besoin* d'aimer.

Deux belles religions, immortelles sur les murs, éternelles obsessions du peuple : une pine (le phallus antique) — et « Vive Barbès ! » ou « A bas Philippe ! » ou « Vive la République ! »

XXXVII

65.

Étudier dans tous ses modes, dans les œuvres de la nature et dans les œuvres de l'homme, l'universelle et éternelle loi de la gradation, du peu à peu, du

petit à petit, avec les forces progressivement croissantes, comme les intérêts composés, en matière de finances.

Il en est de même dans *l'habileté artistique et littéraire*, il en est de même dans le trésor variable de la *volonté*.

MON CŒUR MIS À NU. 66.

La cohue des petits littérateurs, qu'on voit aux enterrements, distribuant des poignées de main, et se recommandant à la mémoire du faiseur de *courriers*.

De l'enterrement des hommes célèbres.

MON CŒUR MIS À NU. 67.

Molière. Mon opinion sur *Tartuffe* est que ce n'est pas une comédie, mais un pamphlet. Un athée, s'il est simplement un homme bien élevé, pensera, à propos de cette pièce, qu'il ne faut jamais livrer certaines questions graves à la canaille.

XXXVIII

MON CŒUR MIS À NU. 68.

Glorifier le culte des images (ma grande, mon unique, ma primitive passion).

Glorifier le vagabondage et ce qu'on peut appeler le Bohémianisme, culte de la sensation multipliée, s'exprimant par la musique. En référer à Liszt.

De la nécessité de battre les femmes.

On peut châtier ce que l'on aime. Ainsi les enfants. Mais cela implique la douleur de mépriser ce que l'on aime.

Du cocuage et des cocus.

La douleur du cocu.

Elle naît de son orgueil, d'un raisonnement faux sur l'honneur et sur le bonheur, et d'un amour niaisement détourné de Dieu pour être attribué aux créatures.

C'est toujours l'animal adorateur se trompant d'idole.

MON CŒUR MIS À NU. 69.

Analyse de l'imbécillité insolente, Clément de Ris et Paul Pérignon.

XXXIX

MON CŒUR MIS À NU. 70.

Plus l'homme cultive les arts, moins il bande.

Il se fait un divorce de plus en plus sensible entre l'esprit et la brute.

La brute seule bande bien, et la fouterie est le lyrisme du peuple.

Foutre, c'est aspirer à entrer dans un autre, et l'artiste ne sort jamais de lui-même.

J'ai oublié le nom de cette salope... Ah! bah! je le retrouverai au jugement dernier.

La musique donne l'idée de l'espace.

Tous les arts, plus ou moins; puisqu'ils sont *nombre* et que le nombre est une traduction de l'espace.

Vouloir tous les jours être le plus grand des hommes!

MON CŒUR MIS À NU. 71.

Étant enfant, je voulais être tantôt pape, mais pape militaire, tantôt comédien.

Jouissances que je tirais de ces deux hallucinations.

XL

MON CŒUR MIS À NU. 72.

Tout enfant, j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires, l'horreur de la vie et l'extase de la vie.

C'est bien le fait d'un paresseux nerveux.

MON CŒUR MIS À NU. 73.

Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles.

À propos du comédien et de mes rêves d'enfance, un chapitre sur ce qui constitue, dans l'âme hu-

maine, la vocation du comédien, la gloire du comédien, l'état de comédien, et sa situation dans le monde.

La théorie de Legouvé. Legouvé est-il un farceur froid, un Swift, qui a essayé si la France pouvait avaler une nouvelle absurdité ?

Son choix. Bon, en ce sens que Samson n'est pas un comédien.

De la vraie grandeur des parias.

Peut-être même, la vertu nuit-elle aux talents des parias.

XLI

Mon Cœur mis à nu. 74.

Le commerce est, par son essence, *satanique.*

— Le commerce, c'est le prêté-rendu, c'est le prêt avec le sous-entendu : *Rends-moi plus que je ne te donne.*

— L'esprit de tout commerçant est complètement vicié.

— Le commerce est *naturel, donc* il est *infâme.*

— Le moins infâme de tous les commerçants, c'est celui qui dit : Soyons vertueux pour gagner beaucoup plus d'argent que les sots qui sont vicieux.

— Pour le commerçant, l'honnêteté elle-même est une spéculation de lucre.

— Le commerce est satanique, parce qu'il est une des formes de l'égoïsme, et la plus basse et la plus vile.

MON CŒUR MIS À NU. 75.

Quand Jésus-Christ dit :

« Heureux ceux qui sont affamés, car ils seront rassasiés »,

Jésus-Christ fait un calcul de probabilités.

XLII

MON CŒUR MIS À NU. 76.

Le monde ne marche que par le malentendu.

— C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde.

— Car si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder.

L'homme d'esprit, celui qui ne s'accordera jamais avec personne, doit s'appliquer à aimer la conversation des imbéciles et la lecture des mauvais livres. Il en tirera des jouissances amères qui compenseront largement sa fatigue.

MON CŒUR MIS À NU. 77.

Un fonctionnaire quelconque, un ministre, un directeur de théâtre ou de journal, peuvent être quelquefois des êtres estimables, mais ils ne sont jamais divins. Ce sont des personnes sans personnalité, des êtres sans originalité, nés pour la fonction, c'est-à-dire pour la domesticité publique.

XLIII

Mon Cœur mis à nu. 78.

Dieu et sa profondeur.

On peut ne pas manquer d'esprit et chercher dans Dieu le complice et l'ami qui manquent toujours. Dieu est l'éternel confident dans cette tragédie dont chacun est le héros. Il y a peut-être des usuriers et des assassins qui disent à Dieu : « Seigneur, faites que ma prochaine opération réussisse ! » Mais la prière de ces vilaines gens ne gâte pas l'honneur et le plaisir de la mienne.

Mon Cœur mis à nu. 79.

Toute idée est, par elle-même, douée d'une vie immortelle, comme une personne.

Toute forme créée, même par l'homme, est immortelle. Car la forme est indépendante de la matière, et ce ne sont pas les molécules qui constituent la forme.

Anecdotes relatives à Émile Douay et à Constantin Guys, détruisant ou plutôt croyant détruire leurs œuvres.

XLIV

Mon Cœur mis à nu. 80.

Il est impossible de parcourir une gazette quelconque, de n'importe quel jour ou quel mois ou quelle année, sans y trouver à chaque ligne les signes

de la perversité humaine la plus épouvantable, en même temps que les *vanteries* les plus surprenantes de probité, de bonté, de charité, et les affirmations les plus effrontées relatives au progrès et à la civilisation.

Tout journal, de la première ligne à la dernière, n'est qu'un tissu d'horreurs. Guerres, crimes, vols, impudicités, tortures, crimes des princes, crimes des nations, crimes des particuliers, une ivresse d'atrocité universelle.

Et c'est de ce dégoûtant apéritif que l'homme civilisé accompagne son repas de chaque matin. Tout, en ce monde, sue le crime : le journal, la muraille et le visage de l'homme.

Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût.

XLV

MON CŒUR MIS À NU. 81.

La force de l'amulette démontrée par la philosophie. Les sols percés, les talismans, les souvenirs de chacun.

Traité de dynamique morale.
De la vertu des sacrements.

Dès mon enfance, tendance à la mysticité. Mes conversations avec Dieu.

MON CŒUR MIS À NU. 82.

De l'Obsession, de la Possession, de la Prière et de la Foi.

Dynamique morale de Jésus.

(Renan trouve ridicule que Jésus croie à la toute-puissance, même matérielle, de la Prière et de la Foi.)

Les sacrements sont les moyens de cette dynamique.

De l'infamie de l'imprimerie, grand obstacle au développement du Beau.

Belle conspiration à organiser pour l'extermination de la Race Juive.

Les Juifs, *Bibliothécaires* et témoins de la *Rédemption.*

XLVI

MON CŒUR MIS À NU. 83.

Tous les imbéciles de la Bourgeoisie qui prononcent sans cesse les mots : « immoral, immoralité, moralité dans l'art » et autres bêtises, me font penser à Louise Villedieu, putain à cinq francs, qui m'accompagnant une fois au Louvre, où elle n'était jamais allée, se mit à rougir, à se couvrir le visage, et me tirant à chaque instant par la manche, me demandait, devant les statues et les tableaux immortels, comment on pouvait étaler publiquement de pareilles indécences.

Les feuilles de vigne du sieur Nieuwerkerke.

XLVII

MON CŒUR MIS À NU. 84.

Pour que la loi du progrès existat, il faudrait que chacun voulut [*sic*] la créer; c'est-à-dire que quand tous les individus s'appliqueront à progresser, alors, et seulement alors, l'humanité sera en progrès.

Cette hypothèse peut servir à expliquer l'identité des deux idées contradictoires, liberté et fatalité. — Non seulement il y aura, dans le cas de progrès, identité entre la liberté et la fatalité, mais cette identité a toujours existé. Cette identité c'est *l'histoire,* histoire des nations et des individus.

XLVIII

85.

Sonnet à citer dans *Mon Cœur mis à nu.*
Citer également la pièce sur *Roland.*

Je songeais cette nuit que Philis revenue,
Belle comme elle était à la clarté du jour,
Voulait que son fantôme encore fit l'amour,
Et que, comme Ixion, j'embrassasse une nue.

Son ombre dans mon lit se glisse toute nue,
Et me dit : «Cher Damon, me voici de retour;
Je n'ai fait qu'embellir en ce triste séjour
Où depuis mon départ le Sort m'a retenue.

Je viens pour rebaiser le plus beau des amants;
Je viens pour remourir dans tes embrassements!»
Alors, quand cette idole eut abusé ma flamme,

Elle me dit : « Adieu ! Je m'en vais chez les morts.
Comme tu t'es vanté d'avoir foutu mon corps,
Tu pourras te vanter d'avoir foutu mon âme. »

Parnasse satyrique.

Je crois que ce sonnet est de Maynard.
Malassis prétend qu'il est de Racan.

[POUR LES NOTES ULTÉRIEURES (86-93) QUI FIGURENT DANS LE RECUEIL MANUSCRIT DE *MON CŒUR MIS À NU*, MAIS QUI N'AURAIENT PAS DÛ Y ÊTRE COMPRISES, VOIR *FUSÉES*, FEUILLETS XVI-XXI, ET LES *ÉCLAIRCISSEMENTS*, P. 215.]

TRADUCTIONS
DE
L'ANGLAIS.

[CHANSONS.]

A REMARQUER que dans le titre de la couverture sont annoncés les noms de tous les chanteurs et chanteuses, avec une mention particulière pour un Monsieur J. W. *Sharp, pour qui M. J. Labern écrit exclusivement,* et un autre utile talent comique, *Herr von Joel,* qui, *en considération de plusieurs années d'une assistance zélée, resteront toujours attachés à l'établissement.*

A REMARQUER la dernière annonce de la couverture : *Lits confortables, deux shillings la nuit, avec un surplus d'un shilling six deniers par jour pour les domestiques.*

Page 9, chansonnette.

M'AIMEZ-VOUS, DIT FANNY,
par T. E. Walmisley.

M'aimez-vous, dit Fanny, l'autre jour,
Sérieusement, m'aimez-vous, comme vous dites,
Ou ces tendres mots s'appliquaient-ils
Également à cent autres filles ?
— Chère, cruelle fille, m'écriai-je, épargne-moi !
Par ces yeux, par ces lèvres, je jure...
— Elle m'arrêta, comme je prêtais le serment
Et s'écria : vous avez juré, — maintenant baisez
[l'Évangile.
(littéralement : *le livre*)

Page 19, chansonnette.

DANS LE JOYEUX MOIS DE MAI,
par le Docteur Cooke.

Dans le joyeux mois de mai
Par une matinée, à l'éclosion du jour
Je me promenais sur la lisière d'un bois,

Pendant que Mai était dans sa splendeur.
Là je surpris, tout à fait seuls
Phillis et Corydon.
Quel grabuge il y avait là, Dieu le sait!
Il voulait aimer et elle ne voulait pas.
Elle disait : jamais homme ne fut sincère;
Il disait : jamais aucun ne vous fut parjure!
Il disait qu'il l'aimait depuis bien longtemps;
Elle disait qu'il n'y aurait pas de mal à aimer.
Corydon alors voulait l'embrasser.
Elle disait que les filles ne doivent pas embrasser
[les hommes
À moins qu'ils ne s'engagent pour tout de bon.
Puis elle contraignit le berger à appeler
Tous les cieux en témoignage
Qu'il n'avait jamais aimé une fille plus candide.
Alors, avec force gentils serments,
Force oui, force non, force foi et sincérité,
Ainsi qu'en usent décemment les bergers
Quand ils ne veulent pas tromper en amour,
L'amour qui avait été longtemps éludé
Avec de doux baisers fut conclu,
Et Phillis, avec des guirlandes gaies,
Devint la dame de Mai.

Peut-être faut-il traduire :

fut nommée la Reine de Mai.

Il y a peut-être une cérémonie de bucoliques en l'honneur de celle qui est aimée la première au mois de Mai?

Le Pont des Soupirs.

En voici une encore plus infortunée
Qui fatiguée de respirer
Et follement impatiente
Est allée à sa mort.

Prends-la tendrement ;
Soulève-la avec soin,
Elle est faite si délicatement
Et si jeune et si belle !

Regarde ses vêtements
Qui collent comme un suaire,
Pendant que le flot constamment
Coule de sa robe.
Soulève-la immédiatement
Avec amour et non avec dégoût.

Touche-la sans mépris,
Pense à elle avec tristesse
Avec douceur, avec humanité.
Ne pense pas à ses souillures.
Tout ce qui reste d'elle
Maintenant est pur fémininement.

Ne fais pas un trop profond examen
De sa révolte
Téméraire et coupable.
Tout déshonneur est effacé.
La mort n'a laissé sur elle
Que la beauté.

Cependant à cause de toutes ses erreurs,
Car elle était de la famille d'Ève,
Essuie ses pauvres lèvres

Suintant si visqueusement.
Ramasse ses tresses
Echappées au peigne,
Ses belles tresses châtaines,
Cependant qu'on cherche avec étonnement
Où était son logis.

Qui était son père ?
Qui était sa mère ?
Avait-elle une sœur ?
Avait-elle un frère ?
Ou existait-il pour elle quelqu'un plus cher
Encore, quelqu'un plus précieux
Encore que tout autre.

Hélas ! ô rareté
De la chrétienne charité
Sous le soleil !
Oh ! c'était à faire pitié !
Près d'une grande cité toute pleine
Elle n'avait pas un logis.

Du côté de la sœur, du frère
Du père, de la mère
Les sentiments avaient changé.
L'amour par une cruelle révélation
Avait été précipité de sa hauteur,
Et même la Divine Providence

Semblait lui être devenue étrangère.
Là où les réverbères tremblaient
Au loin sur la rivière,
Avec mille lumières
De la fenêtre et de la lucarne,

Depuis la mansarde jusqu'à la base,
Elle se tenait avec stupéfaction
Seule, sans logis dans la nuit.

Le vent glacial de mars
La faisait trembler et frissonner
Mais non pas l'arche sombre
Ou la rivière coulant noire.
Folle du roman de la vie,
Souriant au mystère de la Mort,
Impatiente d'être engloutie...
N'importe où, n'importe où
Hors de ce monde !

Elle a plongé bravement
Sans s'inquiéter si glacialement
L'âpre rivière coulait.
Sur le bord de cette eau
Figure-toi cela, pense à cela,
Homme dissolu !
Lave-toi dans cette eau, bois de cette eau
Maintenant, si tu peux !

Prends-la tendrement !
Soulève-la avec soin,
Elle est faite si délicatement !
Et si jeune et si belle !

Avant que ses membres glacés
Ne se raidissent trop rigidement,
Avec décence, avec bonté,
Assouplis-les et arrange-les ;
Et ses yeux, ferme-les,
Ses yeux dardés aveuglément !

Ses yeux terriblement dardés
À travers la vase impure,
Et comme gardant l'audacieux
Dernier regard du désespoir
Fixés sur le futur

Elle a péri lugubrement,
Aiguillonnée par l'outrage
Par la froide inhumanité,
Par la brûlante insanité,
Vers son repos FINAL...

Croise ses mains humblement,
Comme si elle priait silencieusement,
Sur sa poitrine !
Comme si elle avouait sa faiblesse,
Sa coupable conduite,
Et confiait avec humilité
Ses péchés à son Sauveur !

NOTES
ET FRAGMENTS DIVERS.

[SUR SA VIE ET SES OUVRAGES.]

[I]

[Environ mai 1852.]

CHARLES BAUDELAIRE (a signé aussi BAUDELAIRE DUFAŸS) est né à Paris en 1821; — auteur de plusieurs articles d'art, de deux *Salons* (1845 et 1846), de poésies, de nouvelles et d'articles *Variétés* insérés dans le *Corsaire-Satan*, l'*Artiste*, l'*Esprit public*, le *Messager de l'Assemblée*, l'*Illustration*, la *Revue de Paris*; — promet depuis longtemps de faire paraître la *Physiologie du Rire et de la Caricature*, *Les Limbes*, un livre de poésies, et les *Histoires Extraordinaires*, traduites d'Edgar Poe, dont il a publié dans la *Revue de Paris* une curieuse biographie apologétique.

[II]

(Baudelaire s'écrit sans *e* au commencement.)

Charles Baudelaire, né en 1821, à Paris.

Salons de 1845 et de 1846. — 2 brochures —

Nombreux articles d'art dans les journaux et les Revues, annoncés sous le titre : *Curiosités Esthétiques.*

Œuvres d'EDGAR POE, traduites sous les titres :

Histoires Extraordinaires
Nouvelles histoires Extraordinaires } 3 volumes
Aventures d'Arthur Gordon Pym

et accompagnées de notices biographiques et critiques.

Les Fleurs du Mal, poësies (*six* [morceaux : *biffé*] pièces ont été condamnées par jugement du 20 août 1857). — Une nouvelle édition est sous presse avec des poëmes nouveaux destinés à remplacer ceux qui ont été supprimés par la justice. —

(La première édition, rarissime, s'est vendue jusqu'à 40 francs l'exemplaire.)

[III]

[1861.]

Enfance : Vieux mobilier Louis XVI, antiques, consulat, pastels, société dix-huitième siècle.

Après 1830, le collége de Lyon, coups, batailles avec les professeurs et les camarades, lourdes mélancolies.

Retour à Paris, collége et éducation par mon beau-père (le général Aupick).

Jeunesse : Expulsion de Louis le Grand, histoire du baccalauréat.

Voyages avec mon beau-père dans les Pyrénées.

Vie libre à Paris, premières liaisons littéraires : Ourliac, Gérard, Balzac, Levavasseur, Delatouche.

Voyages dans l'Inde : première aventure, navire démâté; Maurice, île Bourbon, Malabar, Ceylan, Indoustan, Cap; promenades heureuses.

Deuxième aventure : retour sur un navire sans vivres et coulant bas.

Retour à Paris; secondes liaisons littéraires : Sainte-Beuve, Hugo, Gautier, Esquiros.

Difficulté pendant très longtemps de me faire comprendre d'un directeur de journal quelconque.

Goût permanent depuis l'enfance de toutes les représentations plastiques.

Préoccupations simultanées de la philosophie et de la beauté en prose et en poésie; du rapport perpétuel, simultané de l'idéal avec la vie.

[SUR *LES FLEURS DU MAL.*]

[PRÉAMBULE DES *ARTICLES JUSTIFICATIFS.*]

Les quatre articles suivants, qui représentent la pensée de quatre esprits délicats et sévères, n'ont pas été composés en vue de servir de plaidoirie. Personne, non plus que moi, ne pouvait supposer qu'un livre empreint d'une spiritualité aussi ardente, aussi éclatante que *les Fleurs du Mal,* dût être l'objet d'une poursuite, ou plutôt l'occasion d'un malentendu.

Deux de ces morceaux ont été imprimés; les deux derniers *n'ont pas pu* paraître.

Je laisse maintenant parler pour moi MM. Édouard Thierry, Frédéric Dulamon, J. B. d'Aurevilly et Charles Asselineau.

C. B.

[APOSTILLE DE L'AUTEUR.]

(1) C'est ce que j'ai fait dans mon livre d'une manière lumineuse; plusieurs morceaux non incriminés réfutent les poëmes incriminés. Un livre de poésie doit être apprécié dans son ensemble et *par sa conclusion.*

C. B.

[3e ÉDITION. NOTES DE L'APPENDICE.]

(1) Ni moi non plus. — Il est présumable que M. de Custine, qui ne me connaissait pas, mais qui était d'autant plus flatté de mon hommage qu'il se sentait injustement négligé, se sera renseigné auprès de quelque âme charitable, laquelle aura collé à mon nom cette grossière étiquette. — C. B.

(1) La première édition portait pour épigraphe les vers de d'Aubigné : [Suivre dans notre édition des *FLEURS DU MAL,* p. 313.]

Les Tragiques, liv. II.

[PROJET DE SOMMAIRE
POUR LES *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*.]

Dédicace à Champfleury.
Salon de 1845.
Salon de 1846.
Le Musée du Bazar Bonne Nouvelle.
Méthode de critique (1855).
Ingres en 1855.
Delacroix en 1855.
De l'essence du rire.
Quelques caricaturistes français et étrangers. ×
L'Ecole païenne.
L'École vertueuse.
Le Haschisch et la Volonté.
× *Alfred Rétbel, Janmot et Chenavard ou l'idée dans l'Art.*
× *L'Intime et le féerique (Angleterre).*
× *Musées perdus et musées à créer.*
Lettre esthétique à S. M. Napoléon III.

[NOTULES ET PENSÉES.]

Réthorique [*sic*] de la mer.
Fausse réthorique.
Vraie réthorique.

Le vertige senti dans les grandes villes est analogue au vertige éprouvé au sein de la nature. — Délices du chaos et de l'immensité. — Sensation d'un homme sensible en visitant une grande ville inconnue.

L'homme au scorpion.
Supplice par la prestidigitation.
Le paradoxe de l'aumône.

*
* *

Pour les milieux, ornements et décors.
Couleur poétique vague.

Mais cependant : Révolution.
Directoire.
Empire.
Restauration.
Je suis un vieux :
Mes goûts en costumes,
modes,
meubles,
femmes.

[Sur l'album de Nadar.]

[Au-dessous de la devise : *Vitam impendere vero,* suivie de la signature de Louis Blanc :]

Ils sont trois, à ma connaissance, qui ont adopté cette austère devise : Jean-Jacques, Louis Blanc et George Sand. Joseph de Maistre dit quelque part (dans les *Considérations sur la France,* je crois) : « Si

un écrivain adopte pour devise : *Vitam impendere vero*, il y a beaucoup à parier qu'il est un menteur. »

[SUR L'ALBUM DE PHILOXÈNE BOYER.]

Parmi les droits dont on a parlé dans ces derniers temps, il y en a un qu'on a oublié, à la démonstration duquel *tout le monde* est intéressé, — le droit de se contredire.

[SUR UNE ÉPREUVE DE *LA DOUBLE VIE*.]

En passant, voici l'histoire du mot. Je causais avec Saint-Alme d'un ouvrage de ce genre, et je dis : faut-il être bête pour croire qu'on fait une comédie avec du bon sens ! Saint-Alme se tordit de joie. Il trouva ma folie si grande qu'il fit de notre conversation une nouvelle à la main. Par Viard, Champfleury, etc... qui adoptèrent le mot, le mot est resté.

[SUR UN EXEMPLAIRE
DE *LA CAUSE DU BEAU GUILLAUME*.]

Louis Leforgeur est en mâle ce que Henriette Gérard est en femelle. Amour particulier de l'auteur pour les êtres faibles et violents.

L'article, venant trop tard, pourra servir de préface à une deuxième édition.

[SUR UN EXEMPLAIRE DE *DOMINIQUE*.]

Me souvenir de quelques mots à prendre [sur : *biffé*] dans le type du Dandy.

D'ailleurs, caractère manqué.

Pas de drame. Toujours la même délicatesse dans la peinture du décor.

[EXTRAIT DU *CARNET*.]

X

Le Salut est dans la bonne minute. Le Salut, c'est l'argent, la gloire, la sécurité, la levée du C[onseil] J[udiciaire], la vie de Jeanne.

XII

A propos de mes épreuves :

Chemise tombante
Gorge basse et lourde
Surtout suggestions morales
Tristesse générale
Épaule de Messaline
Poupées sinistres, macabres.

XXXII

Être le plus grand des hommes. Se dire cela à chaque instant.

Avoir de la matière, c'est avoir de l'argent.

XXXIX

Pour Hetzel.

Dans *le Malheur d'Henriette Gérard,* despotisme de la sottise, Émile Germain, homme faible.

Dans la Cause du beau Guillaume, Louis Leforgeur, homme faible.

Cependant, ce sont deux révoltés. Henriette est une révoltée et Lévise aussi.

LXXXIII

Agathe.

Coiffure à l'Enfant, bouclée et répandue sur le dos.

Maquillage du visage. Sourcils, paupières, lèvres. Du rouge, du blanc, des mouches.

Boucles d'oreilles, colliers, bracelets, bagues.

Robe décolletée, les bras nus. Pas de crinoline.

Bas de soie très fins, à jour, noirs si la robe est noire ou brune. Roses si la robe est claire. Souliers très découverts. Jarretières galantes.

Un bain. Pieds et mains très soignés. Parfumerie générale.

A cause de la coiffure, une sortie de bal, à capuchon, si nous sortons.

Des draps blancs. Ma lettre.

LXXXVII

Adèle. Adèle. Adèle.	*Effea*
La femme malbonnête	*Blondblond*
Le visage ingénu ×	L'amie de Louise
La répartie heureuse	
Cœlina Arbel	Anna 36
Agathe	Rue Pigale
Adrienne	
Aline Lorin ×	
Adèle [*biffé*]	Mad. Migne
Mad. Guichardet ×	
Garibaldi × [*biffé*]	37 R. St Marc
Bathilde ×	
Johanna ×	
La mulâtresse ×	Rosa 18. St Lazare

Le bain et la Toilette
La baignoire
Le Déshabillage

—

Marguerite Bellegarde
Boulev. Malesherbes
50
Gabrielle
29 R. Neuve
Bréda
17 ?

Rachel
20 Rue
Cadet

Keller 18
Chaussée d'Antin

XCV

Gabrielle 17 Neuve-Bréda.
Anna 36 Pigale.
Marguerite 50 Malesherbes.
Rachel 20 Cadet.
Keller 18 Ch. d'Antin.
Henriette 9 St Nicolas.
Judith 16 Trévise.
Louise de Gréan 50 Clichy.
L'œil voilé.
Le Mensonge. } [*biffé*]
Mad. Guichardet. }
Blanche 15 R. N. Bréda.
Fanny 10 Rue Joubert.
Mathilde 286 rue St. H.
Mad. Coron Cité d'Antin 6.
Henriette Faub. Poissonnière 1 *bis*.
— ? Rue de la Ferme des Mathurins.
Clémence Dupuis 22, passage Saunier.



NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

NOTES
ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

ESSAIS HUMORISTIQUES, p. 1.

(Ce titre n'est pas de Baudelaire.)

CHOIX DE MAXIMES CONSOLANTES SUR L'AMOUR, p. 3.

Le Corsaire-Satan, en feuilleton, 3 mars 1846, sous la signature Baudelaire-Dufays. — *Œuvres posthumes,* 1908, p. 353-362 [1].

Le texte de 1846 montrait deux coquilles : p. 7, l. 13, et p. 10, l. 1.

Page 3, l. 15-17 : ... *l'amour est pour tous... la grande chose de la vie !* La même pensée se retrouve chez Stendhal :

> ... l'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires ou plutôt la seule.

Mais Baudelaire n'avait pu la connaître, car c'est dans *Brulard* (chap. 25) qu'on la trouve. (Précision due à M. Henri Martineau.)

D'une façon analogue, Gautier avait écrit dans *Albertus* (v. 49) :

> Amour ! Le seul péché qui vaille qu'on se damne.

— l. 19-20 : *Vous poëtes hoffmaniques que l'harmonica fait danser...* M. Jean Pommier s'est demandé (*Dans les chemins de Baudelaire,* Corti, [1945], p. 300-301) si notre auteur n'avait pas dès lors connu la lettre de Kreisler sur l'harmonica, — lettre que Champfleury a donnée dans sa traduction des *Contes posthumes* d'Hoffmann (1856, p. 215).

[1] Sauf raisons particulières, nous arrêterons généralement à l'année 1908 nos rappels bibliographiques. Le lecteur voudra bien se souvenir seulement que tous les textes recueillis dans les secondes *Œuvres Posthumes* ont été reproduits par M. Y.-G. Le Dantec et dans son édition des *Œuvres diverses* (N. R. F., 1937) et dans la collection de la Pléiade (*Œuvres complètes*).

Page 4, l. 27 : *Les signes physiognomoniques seraient infaillibles...* Pour l'influence qu'exercèrent les théories de Lavater sur notre auteur, voir le beau livre de M. Jean Pommier : *La Mystique de Baudelaire* (Les Belles Lettres, 1932), p. 42-54 notamment, et, de M. G. T. Clapton : *Lavater, Gall et Baudelaire* (dans la *Revue de Littérature comparée*, avril-septembre 1933).

— l. 32-33 : ... *un livre qui aura pour titre* «Le Catéchisme de la femme aimée» ... Jules Le Petit (*La Plume*, 1er juillet 1893) a constaté que la publication en fut annoncée sur la couverture du *Salon de 1846*, signé Baudelaire-Dufays ; sur celle du *Chien-Caillou* de Champfleury (1847), avec le sous-titre de «romans psychologiques sur l'amour moderne» et la signature de Pierre de Fayis ; et encore sur celle de *Pauvre Trompette*, du même, même année, avec la signature : Charles Dufays. Mais Asselineau affirme (*Charles Baudelaire*, p. 55) que ce livre ne fut jamais écrit. — Dans l'essai mentionné ci-dessus, M. Clapton a d'ailleurs fait remarquer que cette «énorme tâche» avait été accomplie avec *Le Lavater des dames, ou l'Art de connaître les femmes sur leur physionomie* (Paris, Saintin) dès 1812, et parfaite de nos jours par le Sâr Péladan avec son *Art de choisir sa femme d'après la physionomie* (Paris, s. d.). — Voir aussi la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. VI.

Page 5, l. 11 et 18 : *Homme du Nord... Homme du Midi...* Quelques mois plus tard, Baudelaire les opposera de nouveau (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 91). Il a pris cette distinction à Stendhal, qui la devait lui-même à Montesquieu et aux Idéologues.

— l. 30-31 : ... *la femme maigre est un puits de voluptés ténébreuses !* Cf. *Le Monstre* (*LES FLEURS DU MAL*, p. 270-272).

— l. 33 : ... *une maîtresse sans gorge, dites : «Je possède un ami — avec des hanches !»* Dans son Commentaire à ses *Odes funambulesques* (Charpentier, 1883, p. 192), Théodore de Banville a décrit comme suit Elise Sergent, *alias* la Reine Pomaré qui avait alors élu domicile chez Baudelaire, à l'hôtel Pimodan :

> ... aimable, bonne enfant, spirituelle..., très-grande et svelte sans maigreur, avec la poitrine plate comme celle d'un homme, elle était exactement, selon la curieuse expression de Baudelaire, *un ami avec des hanches*.

Page 6, l. 3 : *Sachez tirer parti de la laideur elle-même...* Cf. Ovide, *Artis amatoriæ*, lib. II :

> Des mots peuvent pallier les défauts : on appellera brune celle qui a le sang plus noir que la poix d'Illyrie. Louche-t-elle ? Elle est semblable à Vénus... Appelons agiles les petites et bien prises les énormes. Bref, déguisons le défaut sous la qualité qui en est le plus voisine.

— l. 5 : *Trenk*, la Gueule brûlée... — François, baron de Trenck, défiguré par une explosion comme il cherchait, à la lueur d'une chandelle, un trésor qui se trouvait voisin de quelques livres de poudre (voir les Encyclopédies).

— l. 9 à 24-25 : ... *la petite vérole... Nous aurions pu citer Mirabeau...* (Note)... *la beauté est...* *la* promesse *du bonheur.* Tout cela a été tiré de l'essai *De l'Amour* (chap. XVII-XIX). — On retrouve la célèbre définition de la beauté dans *L'ART ROMANTIQUE*, p. 53 et 536. — Pour les jouissances que peut valoir un visage grêlé, Stendhal, lui, semble s'être souvenu de *La Nouvelle Héloïse.* Julie à Mme d'Orbe :

Son teint [celui de Saint-Preux] n'est pas reconnaissable ; il est noir comme un more et de plus marqué de la petite vérole. Ma chère, il te faut tout dire : ces marques me font quelque peine à regarder, et je me surprends souvent à les regarder malgré moi.

Mme d'Orbe répond :

Je t'avoue que ces marques de petite vérole que tu regardes tant, me font peur, et jamais l'amour ne s'avisa d'un plus dangereux fard. Cousine, souviens-t'en toujours, telle que la jeunesse et la figure d'un amant n'avaient pu séduire, se perdit en pensant aux maux qu'il avait soufferts pour elle.

Voir de M. Jean Pommier : « Un plagiat de Baudelaire » (*Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, mai-juin 1937, et *Dans les chemins de Baudelaire*, p. 289-292), et de nous, sous le même titre, un article paru au *Mercure de France*, 15 juin, même année.

Page 7, l. 1-5 : ... *la soif de l'inconnu, et le goût de l'horrible... les femmes aux exécutions publiques.* M. Robert Vivier (*L'Originalité de Baudelaire*, La Renaissance du Livre, p. 270) a rapproché de ceci quelques lignes de *Melmoth* (III) où un personnage conte les jouissances sadiques qu'il a tirées de l'agonie de deux amants emmurés vivants :

Vous appelez ce sentiment de la cruauté ; je soutiens que ce n'est que de la curiosité ; cette même curiosité qui attire des milliers de personnes à la représentation d'une tragédie et qui fait assister avec plaisir la femme la plus délicate au spectacle des douleurs et des lamentations.

Voir aussi, de G. T. Clapton : *Balzac, Baudelaire and Maturin* (The French Quarterly, juin 1930, p. 76-79), et pour « le goût de l'horrible », de Georges Blin, *Le Sadisme de Baudelaire* (Corti, 1948), p. 26.

Cf. enfin nos éclaircissements sur le feuillet XXVI de *Mon Cœur mis à nu* (p. 257).

— l. 13 : (1846) « de si divisés baragouinages ! » Coquille évidente.

— l. 17 ; 21-22 : *Il y a des gens... La bêtise est souvent l'ornement de la beauté...* Cf. *L'ART ROMANTIQUE*, p. 278, et, dans le présent tome, p. 56.

Page 8, l. 7-10 : *Un mari à convertir, quelle pomme délicieuse!... une tumultueuse nuit d'hiver au coin du feu, du vin et des truffes...* Cf., passim, *La Fanfarlo* (*LES PARADIS ARTIFICIELS*, notamment p. 271).

— l. 18-21 : *... quand ils sont pris entre le goût héréditaire... de la moralité et le goût tyrannique d'une femme qu'il faut mépriser,* etc. — Allusion autobiographique?

— l. 32 : *Leone Leoni...* Roman de George Sand (1835).

Page 9, l. 4-5 : *votre* cristallisation. — *De l'Amour,* l. I, chap. X-XII.

— l. 6 : *Je suppose que l'héroïne...* Cf. *LES FLEURS DU MAL, L'Idéal,* v. 9.

— Note ** : ... l'Âne Mort. — Voir le chap. XXII, *Le Geôlier,* du roman de J. Janin.

— l. 19-21 : *... d'une si puissante coquine la grande Nature seule sait ce qu'elle veut faire.* Cf. *LES FLEURS DU MAL, Tu mettrais l'univers entier dans la ruelle...,* v. 14-17 :

Quand la Nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie!

— l. 22-23 : *Ormuz et Arimane, vous êtes le même!* Sur la conséquence qu'on pourrait tirer de cette phrase quant au «monisme» de Baudelaire, voir, de M. P. Arnold, *Le Dieu de Baudelaire,* Paris (1947), p. 58 sqq.

Page 10, l. 1 (1846) : «... la vieille Mob...». Coquille.

— l. 3 : ..., — *un habile moraliste l'a dit,* — ... Encore Stendhal :

L'amour, tel qu'il est dans la haute société, c'est l'amour des combats, c'est l'amour du jeu. (DE L'AMOUR, *Fragments divers,* VII.)

— l. 9-10 : *Bon nombre d'amoureux sont des malades imaginaires...* Toujours la terminologie de Stendhal, pour qui l'amour est une *maladie.*

— l. 20-21 : *... grâce à MM. Alfred de Musset et Théophile Gautier...* Pour le premier : voir surtout *Namouna* et *Une matinée de Don Juan* (1832-1833); pour le second : *La Comédie de la Mort,* VI et VII (1838).

— l. 17-25 : *... Don Juan... finalement n'est plus qu'un vieux dandy éreinté... le plus sot du monde auprès d'une honnête femme bien éprise de son mari.* Il est curieux de rencontrer ces lignes sous la plume de

Baudelaire à cette date de 1846, car pour sa génération don Juan faisait figure d'un ange de la Révolte, — d'un nouveau Prométhée; — voir les *Critiques* de Théodore de Banville, choix et préface de Victor Barrucand (Fasquelle, 1917). Mais sans doute notre auteur se souvenait-il de l'intrigue de sa *Fanfarlo* où Samuel Cramer finit par se trouver précisément «le plus sot du monde» auprès de Mme de Cosmelly, cette «honnête femme bien éprise de son mari».

Page 11, l. 23 : ... *comme au* singe de génie... — L'expression est empruntée à Victor Hugo :

> Voltaire alors régnait, ce singe de génie
> Chez l'homme en mission par le diable envoyé.
>
> LES RAYONS ET LES OMBRES,
> *Regard jeté dans une mansarde*, V.

DE QUELQUES PRÉJUGÉS CONTEMPORAINS, p. 12.

Publié *in extenso* dans le *Catalogue des autographes de Champfleury* (E. Charavay, 1891, n° 24). — Reproduit en fac-similé dans *Le Manuscrit autographe*, numéro spécial consacré à *Charles Baudelaire* (A. Blaizot, 1927, p. 76). — Collection Arm. Godoy.

Particularités du manuscrit : deux lignes déplacées et raturées, notre troisième, donnée d'abord sous le titre, et notre huitième, sous «De la Patrie...» — On y voit, d'autre part, après : «De Jean-Jacques...», un paragraphe haché de traits obliques :

> De la République au dix-neuvième siècle et des Républicains (G. Pagès et de Cormenin jugés par Robespierre).

Ce paragraphe biffé semble autoriser à rapporter le texte en cause, sur lequel on ne possède pas d'autre renseignement, aux environs de 1848, puisque c'est à cette époque-là que Louis-Marie de Cormenin et Garnier-Pagès, dont les noms figurent ici, déployèrent le plus d'activité.

A défaut d'une date certaine, nous croyons devoir nous dispenser d'une annotation qui ne pourrait présenter qu'un caractère conjectural, et nous borner à renvoyer le lecteur aux *Index* de la collection. Voir cependant, pour ce que notre auteur pensait des maniaques de la philanthropie et de la réhabilitation, les *Baudelairiana* de Ch. Asselineau (*E.-J. CRÉPET*, p. 300).

BIOGRAPHIE DES EXCENTRIQUES, p. 13.

1851. *La République du peuple, almanach démocratique*[1], p. 121-127. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 363-372.

Après avoir mentionné *La République du peuple*, que Spoelberch de Lovenjoul, pour sa part a passée sous silence, Albert de la Fizelière et Charles Decaux, dans leur *Essai de bibliographie contemporaine* consacré à *Charles Baudelaire*, écrivaient :

Cet almanach est inscrit au *Journal de la Librairie* sous le seul nom de Baudelaire.

Nous l'avons collationné avec soin ; tous les articles sont signés, excepté un, et aucun ne porte le nom de Baudelaire.

Celui qui n'est pas signé, article humoristique sous le titre *Biographie des Excentriques*, est-il de lui ? Il est en tout cas dans ses cordes, s'il n'est pas précisément de son meilleur style.

Cette attribution ne nous convainc pas, pour deux raisons : 1° nous ne retrouvons guère la manière de notre auteur dans ce morceau ; 2° il nous paraît probable qu'elle a procédé d'une simple confusion entre l'*Almanach Démocratique* pour 1851 paru en 1850 et l'*Almanach Démocratique* pour 1852 paru en 1851. C'est seulement, en effet, à la table de ce dernier que figure le nom de Baudelaire et la mention en est justifiée alors par la reproduction de *L'Âme du Vin* dans le recueil de 1852, reproduction non mentionnée par La Fizelière et Decaux.

Cependant ceux-ci ne se trompaient pas en excipant de l'intérêt de Baudelaire pour les *Excentriques*, à preuve ce qu'il a dit d'eux dans la note préoriginale qui accompagnait *Bérénice* dans *l'Illustration* en 1852 (voir *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 378).

D'où notre incertitude et nos réserves.

Le texte que nous reproduisons ici est l'original, purgé seulement de quelques fautes typographiques : p. 13, l. 11-12, *Newstad* pour *Newstead* ; l. 15, *Child Harold* pour *Childe-Harold* ; p. 14, l. 24, *Chawort* pour *Chaworth* ; p. 15, l. 21, *un barbe* pour *une barbe* ; p. 17, l. 2,

[1] Rédigé par :
MM. *Fr. Arago*, ancien membre du gouvernement provisoire ; — *Ed. Baillet*, ex-capitaine au 14e de ligne ; — *E. Caylus* ; — le colonel *Charras*, représentant du peuple ; — *André Cochut* ; — *Th. Dufour*, ancien membre de l'Assemblée constituante ; — *Pierre Dupont* ; — *Léopold Duras* ; — *Fleury*, ancien membre de l'Assemblée constituante ; — *Saint-Germain Leduc* ; — *Gustave Héquet* ; — *Pierre Lachambaudie* ; — *E. Littré*, membre de l'Institut ; — *J. Mazzini*, triumvir de la République romaine ; — *Michelet* ; — le colonel *P. Mussot* ; — *Ém. Péan*, représentant du peuple ; — *Peyssonnel* ; — *Ed. Quinet*, représentant du peuple ; — *Alexandre Rey*, ancien membre de l'Assemblée constituante ; — *Edm. Robinet* ; — *Jules Simon*, ancien membre de l'Assemblée constituante. (Paris, chez Prost, imp. éd., 3, rue Le Peletier.)

franchies pour *franchis; ibid.*, l. 11, et p. 18, l. 25, *un mille, 30 milles* pour *un mile, 30 miles;* p. 20, l. 32, *multiplié* pour *multipliée.*

Infidélités de 1908 : p. 14, l. 16, *baronet;* l. 20-21, *si on les eût laissés faire... se serait touchées;* p. 15, l. 5, *sur son honneur;* p. 19, l. 32, dont il *est* le plus bel ornement.

Page 15, l. 8-9 : ... *le fils de la célèbre voyageuse... si connues.* Il s'agit de Lady Mary Wortley Montague (1690-1761).

Page 22, l. 21-22 : ... *un charcutier dont le nom est bien connu, M. Véro...* Dans le *Salon caricatural,* Théodore de Banville l'avait nommé dans les petits vers ci-après, qui avaient trait au Dr Véron :

Celui qui verra ce front en verrue,
Ces naseaux véreux et cet œil vairon,
Se dira : Pourquoi lâcher dans la rue
Ce vieux sanglier né dans l'Aveyron,
Qui va devant lui, flairant la chair crue!
Sans souffrir ainsi qu'il y badaudât,
On devrait manger sa chair incongrue
De verrat dodu chez Véro-Dodat.

— l. 23 : ... *Orosmane.* Rôle où Talma, dans *Zaïre,* avait obtenu un vif succès.

LETTRES D'UN ATRABILAIRE, p. 23.

Le premier des deux fragments portant ce titre a été publié dans les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 351-352. Il était accompagné de cette note :

Collection Crépet. — Titre d'un ouvrage projeté, où l'auteur eût recueilli des articles de polémique.

Et il faut ajouter que la matière s'en retrouve dans le *Carnet,* mais grossie de *Dandies,* mot que nous avons ici placé entre parenthèses.

Le deuxième fragment nous a été obligeamment communiqué par M. Gaston Calmann-Lévy, et nous l'avons publié, avec d'abondants commentaires, dans le *Mercure de France,* I-VII-1937.

[I]

Page 23, 1re colonne, l. 1 : *L'Académie.* Baudelaire aurait sans doute utilisé ici les cuisants souvenirs de sa campagne académique, car on le voit écrire à sa mère, le 25 décembre 1861 :

Dès le commencement, déjà plein de découragement, de dégoût et de rage, je fus pris d'une idée que je crus lumineuse. Voyant combien je perdais de temps, je voulus que mes visites me fussent payées comme celles des médecins

non pas par *mes malades*, mais par le public; c'est-à-dire que je conçus le projet d'en rédiger le compte rendu jour à jour, d'en faire ainsi *un livre bouffon* qui aurait été publié au beau milieu des discussions relatives à l'élection, ou après l'élection. Tu devines le résultat : l'académie barrée à jamais, d'abord, et puis accusation de déloyauté. On m'aurait accusé de m'être introduit chez les gens dans le but préconçu de les faire poser pour moi dans une attitude comique. Alfred de Vigny [...] à qui j'ai eu l'effronterie de faire part de ce beau projet, m'a dit que je n'étais pas le premier inventeur de l'idée: que Victor Hugo avait eu la même tentation, mais que son élection ayant enfin réussi, il n'avait pas publié son livre.

— l. 2 : *Les impies et les dévots.* Nous ne savons rien de ce projet-là; nous croyons seulement que Baudelaire n'aurait guère été moins cruel aux uns qu'aux autres, voir sa lettre à Sainte-Beuve, 30 mars 1865 :

Vous savez que je peux devenir dévot par contradiction [...] de même que, pour me rendre impie, il suffirait de me mettre en contact avec un curé *souillon* (souillon de corps et d'âme).

— l. 3 : *Les Engouements.* Dans *L'ART ROMANTIQUE*, p. 49-50, on voit notre auteur protester contre la partialité dont le public fait preuve trop souvent, négligeant les petits maîtres qui «ont du bon, du solide et du délicieux».

— l. 4 : *Les Femmes.* On peut croire que l'auteur aurait tiré une seconde mouture des chapitres X-XII du *Peintre de la Vie moderne* et utilisé aussi nombre de réflexions éparses dans ses œuvres, où s'affirme sa misogynie.

— l. 5 : Le Rédacteur en chef. — Voir la note de la page 157.

— l. 6 : *Le Monde des artistes.* L'auteur aurait ici, bien probablement, déploré l'ignorance des artistes contemporains. Voir l'*Index* à *Artiste*. Qu'on relise aussi la lettre à Mme Aupick, 11 août 1862 :

Enfin! enfin! je crois que [je] pourrai à la fin du mois fuir l'horreur de la face humaine. Tu ne saurais croire jusqu'à quel point la race parisienne est dégradée. Ce n'est plus ce monde charmant et aimable que j'ai connu autrefois : les artistes ne savent rien, les littérateurs ne savent rien, pas même l'orthographe. Tout ce monde est devenu abject, inférieur peut-être aux gens du monde. *Je suis un vieillard*, une momie, et on m'en veut parce que je suis moins ignorant que le reste des hommes. Quelle décadence! Excepté d'Aurevilly, Flaubert, Sainte-Beuve, je ne peux m'entendre avec personne. Th. Gautier seul peut me comprendre quand je parle peinture. *J'ai horreur de la vie*, je le répète : — Je vais fuir la face humaine, mais surtout la face française.

— 2e colonne, l. 1 : *Villemain.* Voir *L'Esprit et le Style de M. Villemain* ainsi que nos Éclaircissements au tome I.

— l. 2 : *Siècle.* Il s'agit du journal de ce nom. Voir page suivante.

— l. 3 : *Jeunesse.* Baudelaire serait sans doute revenu ici sur les idées exprimées en 1861 dans sa *Préface* aux *Martyrs ridicules* (voir

L'ART ROMANTIQUE, p. 570), quant aux générations nouvelles. Ses préventions à leur égard croissaient à mesure qu'il avançait en âge. Sainte-Beuve lui ayant écrit (le 5 janvier 1866) qu'il ne dépendait que de lui, — c'est-à-dire de son retour à Paris, — de devenir «une autorité, un oracle, un poëte consultant», on le voit décliner un tel rôle :

Je ne suis pas fait pour diriger qui que ce soit et j'ai un profond mépris pour les gens qui ne savent pas se diriger eux-mêmes. (*A Madame Victor Hugo,* 12 janvier 1866.)

Un peu plus tard, Troubat lui ayant communiqué l'article de *L'Art* où Verlaine lui rendait hommage, il répondait :

Ces jeunes gens ne manquent certes pas de talent, mais que de folies! que d'inexactitudes! quelles exagérations! quel manque de précision! Pour dire la vérité, ils me font une peur de chien. Je n'aime rien tant que d'être seul (5 mars 1866).

— I. 4 : *Goût des Français.* Il est évident que Baudelaire, pour l'anathématiser, n'aurait point trouvé de termes assez forts. Voir nos *Index* aux mots *France, Français,* l'extrait de la lettre à Mme Aupick cité ci-dessus et encore les lignes suivantes, tirées pareillement de sa correspondance avec sa mère :

De Vigny, que je n'avais jamais vu, a été admirable. Décidément... je crois qu'un grand talent implique une grande bonté. Quant à moi, je suis trop malheureux pour marcher vers la bonté, et si je vis, je crois que je finirai par écrire quelque livre atroce qui me fera chasser de ce vilain pays (25 décembre 1861). — Quelle vie! Mais je me vengerai, je me vengerai en grand, comme un homme qui n'aime rien, mais qui exècre son pays (6 juillet 1862).

C'est seulement dans l'exil que Baudelaire s'éveillera au sens du patriotisme.

— I. 5 : *Dandies.* On sait que le chapitre III du *Peintre de la Vie moderne* a pour titre *Le Dandy.* Il convient de se souvenir aussi que dès 1860, sur la couverture des *PARADIS ARTIFICIELS,* parmi les matières qui devaient entrer dans les RÉFLEXIONS SUR QUELQUES-UNS DE MES CONTEMPORAINS annoncées «sous presse», figurait : *La famille des Dandies, ou Chateaubriand, de Custine, Paul de Molènes et Barbey d'Aurevilly.*

[II]

Cette seconde note, contemporaine des *Journaux intimes* comme la précédente certainement, nous paraît devoir être rapportée plus particulièrement à l'année 1864 parce que c'est en novembre de cette année-là qu'on voit Baudelaire, dans ses lettres à Ancelle, attaquer Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique depuis le 23 juin 1863 : «c'est ce que j'appelle la *sottise moderne,* l'école Duruy». Cf. également *Pauvre Belgique,* t. III, p. 88.

Page 24, l. 1-2 : *Pourquoi je suis content du mot atrabilaire.* Sans doute parce que *atrabilaire* traduisait fidèlement sa noire humeur, sa mélancolie, et parce que la présence de ce mot dans le titre, impliquant que l'auteur était conscient de son état, autorisait toutes les violences de langage.

— l. 3 : *Le Ballon.* Peut-être faut-il trouver là un rappel de l'épigraphe du morceau sur Villemain : *Ventosa isthœc et enormis loquacitas* (tome I, p. 302). Mais voyez aussi p. 158.

— l. 4 : *De la sottise académique.* Voir *Une réforme à l'Académie,* au tome I.

— l. 5-8 : *Duruy... goût de la popularité.* Voir ce dernier mot dans nos *Index,* notamment dans celui de l'*ART ROMANTIQUE.* La recherche de la popularité, Baudelaire, bien qu'il l'eût parfois pratiquée, la considérait comme une honteuse faiblesse. — ... *les suffrages du* Siècle, *une vérité par jour.* Cette vérité quotidienne, *le Siècle,* une des bêtes noires de notre auteur, l'avait-il promise à ses lecteurs ? En tout cas Emile de *Girardin,* dont le nom se rencontre à la ligne suivante dans notre texte, avait promis à ceux de la *Presse* de leur fournir *une idée par jour,* et, ce qui est plus étonnant, c'est que, dans *Le Salut public* (voir tome I, p. 533-534), Baudelaire ou, à tout le moins, un de ses collaborateurs l'en avait félicité... Mais il y avait beau temps, quand il écrivait les lignes qui nous occupent, qu'il était revenu de ses idées démocratiques.

— l. 10 : ... *ma passion pour la Sottise.* Dans un de ses projets de préface pour une nouvelle édition des *FLEURS DU MAL* (p. 374 de la nôtre), Baudelaire avait déjà mentionné son «goût diaboliquement passionné de la bêtise», qu'ont partagé d'ailleurs maints de ses contemporains, Flaubert et Villiers de l'Isle-Adam par exemple.

— l. 11 : *Utilité des mauvaises lectures.* Cf., dans le présent volume, p. 118 : «L'homme d'esprit...».

— l. 12 : ... *tables tournantes.* Voir l'*Index.* — On sait le bruit que faisaient, environ l'année 1860, Allan Kardec et ses disciples.

— l. 14 : Le Siècle. *Balzac, non pas un bel esprit...* Il paraît probable que *le Siècle* auquel Balzac, en raison de sa doctrine monarchique et catholique, devait faire horreur, avait traité de *bel esprit* le créateur de la *Comédie humaine.*

— l. 16 : *Le Lavement. Les danses, se raser.* Ici nous devons confesser notre impuissance à former une conjecture vraisemblable.

— l. 17 : *La Prière, Moi, le Siècle.* Peut-être faut-il voir ici l'embryon d'une phrase de *Mon Cœur mis à nu :* «Il y a peut-être des usuriers...» (présent tome, p. 119).

— l. 18 : *Perte irréparable, gros livre à faire.* Baudelaire écrivait à Ancelle le 18 février 1866 :

Songez donc qu'en général l'erreur me cause des crises nerveuses, excepté quand je cultive volontairement la sottise, comme j'ai fait pendant vingt ans pour le *Siècle,* pour en extraire la quintessence.

Ces lignes, rapprochées de quelques autres dont il sera question dans les notes suivantes, nous donnent à croire que le «gros livre à faire», c'était le recueil des bourdes du *Siècle,* et la «perte irréparable» celle de ce recueil ou celle qu'aurait occasionnée la non-élaboration dudit recueil.

— l. 19 : *Énumération des animaux du* Siècle. — Probablement de ses rédacteurs considérés sous l'angle de l'analogie passionnelle, chère au fourriériste Toussenel.

— l. 20 : ... *l'homme aux belles bottes.* Il semble qu'il s'agisse ici de Léon Gatayes, l'ami d'Alph. Karr, dont la vie se partagea entre le journalisme, la musique et l'équitation.

— l. 22 : *Les abeilles.* Le 28 août 1860, Baudelaire terminait une lettre à Poulet-Malassis en citant quelques «Bons mots de la stupidité parisienne», parmi lesquels :

À propos des abeilles : «Ces chères petites républicaines!» (Léon Plée.)

et l'on n'ignore pas que Léon Plée était un rédacteur en vue du *Siècle.*

— : *Les Japons.* Cf. *Mon Cœur mis à nu* (p. 101).

— l. 23 sqq. : *Le beau reproducteur (amour du peuple). L'austère fabricant. Unité du* Siècle. *Rome, immense sacristie... Le modeste repas des prolétaires...* Sans doute autant de citations mises en réserve avec l'intention de s'en servir contre cette société laïque, démagogique et commerçante que Baudelaire haïssait chaque jour davantage.

Page 25, l. 5 : *Le bénédictin du* Siècle. — Havin, croyons-nous.

— l. 7 : *Molière, Béranger.* Deux noms souvent accouplés chez notre auteur, cf. un des *Projets de Préface* pour les *FLEURS DU MAL* (dans notre édition, p. 372) :

Malgré Molière et Béranger, on n'aurait jamais cru que la France irait si grand train dans la voie du progrès.

Voir encore *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES,* p. 402-403 et ici même, *Mon Cœur mis à nu,* p. 91.

— l. 8 : *Le Rédacteur en chef,* etc. Ceci est à rapprocher tant de la préface que Charles Asselineau écrivit pour son recueil de nouvelles : *La double vie,* préface dont Baudelaire corrigea les épreuves et qu'il avait peut-être inspirée, — nous avons reproduit ce document dans le *Mercure de France* du 1-IX-1936 sous le titre : *Un Manifeste Baudelairien,*

— que de plusieurs passages des *Journaux intimes* où le goût des Français pour le *Rédacteur en chef* et la pionnerie est dénoncé, et où Emile de Girardin se trouve poursuivi des mêmes brocards au sujet de son latin et de son grec (voir l'*Index*). On peut croire d'ailleurs que Baudelaire se serait souvenu ici du *Nouveau Lucien. Dialogues satiriques*, ouvrage de J.-Marie Cournier, paru chez son ami Edmond Albert en 1850, où l'on voit un rédacteur en chef refuser des vers pour la seule raison que ce sont des vers :

Tenez, monsieur... Chose.
Je les lirai, vos vers; mais mettez-les en prose,
D'abord.

— *Les escargots. Abolition de la guerre,* encore des flèches à destination du même Girardin et déjà essayées contre lui dans *L'Anniversaire de la naissance de Shakespeare* (tome I, p. 220) comme dans la préface des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (p. XI).

— Colonne 1, l. 12 sqq. : *La Lune. Les Ballons.* Vraisemblablement allusion à des questions dont le public s'était engoué : il était alors particulièrement question des aéronautes Godard et Nadar. — *Abolition... Ptolémée. — Le latin... — Pecudesque...,* voir l'*Index.*

— Colonne 2, l. 10-11 : *Le style fleuri des marchands d'orviétan.* Sans doute un trait mis en réserve.

— l. 12-13 : *Les auteurs favoris de Girardin...* Le sel de cette nomenclature semble devoir être trouvé dans le contraste que présente le nom de Jacotot, l'inventeur de l'Enseignement universel, le pédagogue selon lequel on peut enseigner ce qu'on ignore, — avec ceux qui le précèdent.

— l. 18-20 : *L'attitude flétrie... Pilote pris à bord...* Probablement des échantillons du style de Girardin. — *Guéroult... Rouy.* Le premier, dont le buste décore le vestibule de la bibliothèque de l'Arsenal, présidait aux destinées de *l'Opinion nationale* qui, en 1865, rendit à Baudelaire le manuscrit pourtant déjà payé de sa traduction du *Mystère de Marie Roget.* Pour le second, voir l'*Index.*

— l. 24 : *Dieu rend les farceurs...* Encore un trait en réserve?

BEAUX-ARTS, p. 27.

(Ce titre n'est pas de Baudelaire.)

[EXTRAITS DU] *SALON CARICATURAL*, p. 29.

Décrivons d'abord la plaquette originale :

1846 || LE SALON CARICATURAL || Critique en vers et contre tous || illustrée || de soixante caricatures dessinées sur bois || Première année || Paris || Charpentier, libraire || Palais-Royal. Galerie d'Orléans, 7 (Typographie Lacrampe et Comp., rue Damiette, 2.) Prix : 1 franc.

In-8° de 32 pages dont 26 chiffrées ; parue en avril 1846 et annoncée dans la *Bibliographie de la France* sous le n° 2157, le 9 mai suivant.

Cette plaquette a été reproduite *in extenso* et en fac-similé d'abord dans :

Le Manuscrit autographe, numéro de juillet-août 1930 (Aug. Blaizot, éd., p. 1-14) par les soins et avec une introduction de M. Jules Mouquet ;

puis dans :

Charles Baudelaire, ŒUVRES EN COLLABORATION || Idéolus || Le Salon Caricatural || Causeries du Tintamarre || *avec un dessin inédit de Baudelaire et le fac-similé du Salon Caricatural de 1846 donnant les soixante caricatures gravées sur bois par Raymond Pelez.* Introduction et Notes par Jules Mouquet, Paris, Mercure de France, ... MCMXXXII, in-8°.

Dès 1907, nous avions signalé (*E. J. CRÉPET,* Messein, p. 210) l'existence de la publication originale, — cela sur la foi d'un billet adressé à Eug. Crépet par Aug. Vitu et où on lisait :

Est-ce que vous avez recherché le *Salon illustré* de 184... pour lequel Baudelaire et moi avons écrit des légendes versifiées sur le bureau du dessinateur Raymond Pelez ?

Depuis lors, la réalité de la plaquette avait été confirmée par une lettre de Poulet-Malassis à Philippe Burty, dont un extrait avait paru dans un catalogue de la Librairie Kra (vente du 15 avril 1924) et qu'a reproduit M. Pierre Dufay tant dans un article du *Mercure de France,* 15 novembre 1928, que dans son essai *Autour de Baudelaire...* (Au Cabinet du Livre, 1931, p. 104), — extrait que voici :

Il y a un Salon en vers, avec caricatures, dont la pièce initiale a été faite par Baudelaire et les légendes des caricatures, toujours en vers, par Baudelaire, Banville et Vitu. Daurelle [?] (1) me dit qu'il y aurait des drôleries à y prendre. L'avez-vous ?

(1) Ce nom ne doit-il pas se lire tout simplement *Banville ?*

Ce sont ces deux billets qui mirent Jules Mouquet sur la piste où son zèle de chercheur devait trouver une légitime récompense. Malheureusement une faute de copie (l'omission des mots : *et les légendes des caricatures, toujours en vers, par Baudelaire...* dans le second billet) allait introduire une erreur dans ses commentaires.

Le *Salon Caricatural*, écrit-il, s'ouvre par un *Prologue* qui, nous dit Poulet-Malassis, est l'œuvre de Baudelaire en partie...

On voit ici l'effet de l'omission : en réalité Poulet-Malassis avait dit que le *Prologue* appartenait à Baudelaire. Ce sont les légendes seulement qu'il a attribuées à Baudelaire, Banville et Vitu.

Il y a un autre point sur lequel nous ne partageons pas le sentiment de J. Mouquet. C'est quand il fait très petite la part de Banville dans cette collaboration. Pour nous sont du poëte des *Odes funambulesques*, à tout le moins, d'abord le *Portrait de M. de C...* (réimprimé d'ailleurs, avec quelques variantes, sous son nom et le titre nouveau : *Le Docteur Véron, Imitation de Charcuterie*, dans le *Parnasse Satyrique* de 1864) — nous l'avons reproduit p. 153 —, puis le *Portrait de M. de L.*, *Un Monseigneur*, et *Fi! Diaz.*

Ces réserves faites, nous ne voyons qu'à louer dans les commentaires de notre regretté confrère, auxquels nous renvoyons le lecteur.

Nous donnons ici le *Prologue* que nous tenons pour sûrement de Baudelaire, et certaines légendes qui, à l'instar de l'*Epilogue*, en raison des rapprochements qu'en autorise le texte ou la substance, nous paraissent pouvoir lui appartenir aussi.

Page 29, v. 1-2 : *... terrible Prologue*
... taillé comme un ogre;

Il semble que Baudelaire se soit ici souvenu de l'ogre dont Nadar, deux ans auparavant, avait orné le titre des *Mystères Galans des Théâtres de Paris*, voir notre réédition de ce petit livre, N. R. F., 1938.

— v. 16 sqq. : *Je suis, messieurs, de ceux...*

J. Mouquet a fait justement observer que le mouvement de ces vers rappelle celui que montrent les *Métamorphoses du Vampire :*

Oui, j'ai la lèvre humide, et je sais la science...
Je sèche tous les pleurs...
Et fais rire les vieux du rire des enfants.

et que, dans *la Muse Vénale,* Baudelaire a comparé sa muse à un pitre.

Page 30, v. 1 : *Dénués de tout fiel comme de tout* rancœur,...

Ce mot de *rancœur* au masculin ne laisse pas d'étonner. J. Mouquet signale que, d'après Littré, on le trouve avec ce genre, chez des auteurs berrichons.

— l. 7 : *L'éditeur remerciant l'acheteur.* Le motif de notre attribution consiste dans le fait que Baudelaire semble avoir eu une part prépondérante dans la confection du *Salon Caricatural* et que l'auteur parle ici à la première personne du singulier. Nous ne nous flattons pas qu'il soit probant.

— l. 12 : *Un dessous de porte.* Dans son *Salon de 1845* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 16), Baudelaire écrivait, à propos de *La Fontaine de Jouvence :* «Quelques critiques la trouveront sans doute un peu Séraphin». Mais on rencontrerait certainement, chez Banville et chez Vitu aussi, mention de *Séraphin,* de ses marionnettes et de ses ombres chinoises. — *Monsieur Suisse :* le Julian de son temps.

— l. 17 : *Le public de tous les jours.* Dans une lettre à sa mère, qui semble à peu près contemporaine de ce Salon, Baudelaire mentionne avoir deux feuilletons à faire pour *l'Époque* où J.-J. Arnoux rendait compte des expositions artistiques. Mais cette commande ne semble pas avoir eu de suites. *Inde iræ* peut-être. On peut croire d'ailleurs à une simple taquinerie : le trio malicieux qui nous occupe ici, se moquait volontiers de *l'Époque* en raison des prétentions encyclopédiques de ce journal et parce que Auguste Vacquerie y collaborait.

Page 31, l. 1 : *Un membre du jury.* Baudelaire, comme Poe (*Le Joueur d'échecs de Maelzel*), a parlé plusieurs fois de Vaucanson et de ses automates. Mais pourquoi *rouage* et *gilet* en italiques ?

— l. 9 : *Fouchtra, Pictor ! — Au Chat botté.* Cf. *Le Salon de 1846,* «... la couleur propre aux tableaux de M. Granet, — laquelle est généralement noire,...» (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 159).

— l. 18 : *Portrait d'un professeur.* A l'époque où il publiait le *Salon Caricatural,* Baudelaire collaborait à *l'Esprit public,* journal auquel il avait donné *Le Jeune enchanteur.* Mais cette collaboration n'avait pas eu de suite et on peut croire que la boutade qu'on lit ici servait une rancune.

Page 32, l. 1 : *La note de Bilboquet.* Cf. *le Salon de 1846,* p. 174 : «M. Chenavard a encore fait preuve de goût...; mais quand on lutte contre Michel-Ange...». Bellangé n'est pas nommé dans les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES.*

— l. 6 : *Le repos de la Sainte Famille.* Dans le *Salon de 1846*, p. 129, Baudelaire a loué ce tableau, mais peut-être plus par sentiment qu'en toute sincérité :

L'an passé, j'ai déjà protesté contre le *De profundis* unanime, contre la conspiration des ingrats, à propos de MM. Devéria... ... *le Repos de la Sainte*

Famille... non seulement conserve toute la grâce particulière à ces charmants et fraternels génies, mais encore rappelle les sérieuses qualités des anciennes écoles...

— l. 9 : *Gannal,* inventeur d'un système d'embaumement.

— l. 16 : *Profil perdu.* Cette légende et la suivante semblent bien refléter l'opinion de Baudelaire quant à Decamps. Cf. *Salon de 1846* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 135) :

[C'est bien] cette atmosphère lumineuse et poussiéreuse d'une chambre où le soleil veut entrer tout entier.

— l. 21 : *L'atelier de Decamps.* Cf. *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 134 :

Le seul reproche... qu'on lui pouvait faire [à Decamps], était de trop s'occuper de l'exécution matérielle des objets; ses maisons étaient en vrai plâtre, en vrai bois, ses murs en vrai mortier de chaux.

Page 33, l. 1 : *Invisible à l'œil nu.* Cf. *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 182 (à propos de l'*Etude de Saint-Cloud*, de Français, où Meissonier avait peint les personnages) :

... les puces de M. Meissonier... sont une faute de goût. Elles attirent trop l'attention et elles amusent les nigauds. Du reste elles sont faites avec la perfection particulière que cet artiste met dans toutes ces petites choses.

Il faut remarquer aussi que le nom de *Meissonier* est écrit ici avec deux *n*, comme dans le *Salon de 1846*.

— l. 6 : *Épilogue;* v. 1 : *À l'an prochain...* On a vu que le *Salon Caricatural* portait sur son titre : « Première année ». Cependant il ne devait pas renaître en 1847.

— v. 5 sqq. : *Souffrez que je vous quitte... le public nouveau... qui...*
Va me choisir encor pour son ciceroné.

Allusion, pensons-nous, au *Salon de 1846.*

— v. 16 : *Adieu donc! pardonnez les fautes de l'auteur.*

M. Jean Pommier (*Revue d'Histoire littéraire de la France,* avril-juin 1933) a fait remarquer que cette fin avait été empruntée à Mérimée (*Théâtre de Clara Gazul,* 1825). Remarque qui nous fortifie dans le sentiment que l'*Epilogue* est bien de Baudelaire, car le *Ponsard* des *Mystères galans* que nous avons donné au tome I du présent recueil (p. 105-113), se termine pareillement par un trait emprunté à l'*Albertus* de Théophile Gautier :

Ponsard : — Maintenant, donnez-moi à boire, laissez-moi m'aller coucher, et prêtez-moi un volume de Corneille.

Albertus : — ... Ainsi, bonsoir. — Fermez la porte,
Donnez-moi la pincette, et dites qu'on m'apporte
Un tome de Pantagruel.

[NOTES SUR LES *PEINTRES DE MŒURS*], p. 34.

Retrouvées en copie dans les papiers d'Eugène Crépet, et publiées dans nos *Miettes Baudelairiennes* au *Mercure de France*, 15-IX-1935.

Dans *Le Peintre de la Vie moderne*, étude écrite au cours de la période 1859-1863, on rencontre quelques lignes témoignant que l'intérêt de Baudelaire ne se limitait pas à Guys et aux dessinateurs contemporains, mais allait aussi à leurs prédécesseurs, à la chaîne entière des petits-maîtres qui ont célébré la femme, la toilette, les modes, — tout l'enchantement du *mundus muliebris* sous l'ancien régime. C'est par exemple quand l'essayiste se félicite qu'une réaction se soit enfin produite en faveur de Debucourt et de Saint-Aubin «entrés dans le dictionnaire des artistes dignes d'être étudiés», ou quand il déclare que «si un homme impartial feuilletait une à une *toutes* les modes françaises depuis l'origine de la France jusqu'au jour présent, il n'y trouverait rien de choquant ni même de surprenant», tant les transitions y ont été «abondamment ménagées». (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 50-52.)

D'autre part la correspondance de notre auteur, au cours de l'année 1862, montre quelques passages ayant trait à un ouvrage considérable qui ne nous est pas parvenu, notamment :

> Je vous enverrai prochainement... un énorme travail sur les *Peintres de mœurs* (crayon, aquarelle, lithographie, gravure). (*À Sainte-Beuve*, 3 février.)

Enfin, dans les tableaux de travail du *Carnet* (août 1861-octobre 1863), ne revient pas moins d'une trentaine de fois la mention *peintres*, laquelle semble n'avoir pu désigner que l'essai qui nous occupe.

Le Peintre de la Vie moderne dont l'un des premiers titres fut : *Peintre de mœurs. M. Constantin Guys* (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. IV, p. 203), n'aurait-il pas constitué, à l'origine, simplement un des chapitres des *Peintres de mœurs?* Cette conjecture nous paraît devoir s'imposer.

Évidemment, ce ne sont ici que des notes documentaires où le poëte ne perce que rarement. Nous croyons néanmoins qu'elles valaient d'être recueillies, ne fût-ce qu'en témoignage du plaisir que Baudelaire trouvait à explorer les archives iconographiques du XVIIIe siècle. «Les images, ma grande, mon unique, ma primitive passion», le voit-on s'écrier dans *Mon Cœur mis à nu* (XXXVIII).

Malheureusement la copie levée par Eug. Crépet ne laisse pas d'être, par endroits, fort difficile à lire. Nous avons dû nous résigner à accompagner de points d'interrogation quelques mots indéchiffrables.

Page 34, l. 5 : *J.-P. Lebas.* Lire *J.-Ph. Lebas.*

— l. 15-16 : La Toilette... Le Lever... — Il n'est peut-être pas indifférent de remarquer pour l'esprit de l'essai que Baudelaire avait en vue, que ces deux estampes sont postérieures d'un demi-siècle au *Mercure* de 1722.

Page 35, l. 3-4 : Le renvoi à *Freudeberg* semble indiquer que Baudelaire confondait le *Monument du costume...* (Neuwied ou Strasbourg, 1789) où, sur 26 planches, il n'y en a que 7 (non signées) gravées d'après cet artiste, les autres étant tirées sur les cuivres de Moreau le Jeune, avec la *Première Suite d'estampes pour servir à l'histoire des modes et du costume des Français dans le XVIII[e] siècle* (Paris, 1774-1775), composée de 12 planches toutes gravées d'après Freudeberg. Voyez sur ces ouvrages, dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1951, n° 2, le savant article de M. E. Dacier.

— l. 4-5 : La femme de chambre, *par Cochin...* Il n'existe pas d'estampe de Cochin sous ce titre. Il s'agissait sans doute soit de *l'Ouvrière en dentelle*, soit de *La Ravaudeuse*, figures gravées l'une et l'autre d'après C.-N. Cochin le fils, la première par Aveline, la seconde par Ravenet. Nous inclinerions pour cette dernière où l'on voit une jolie fille repriser le bas d'un galant seigneur qui lui caresse le menton.

— l. 8-12 : *On découpait...* (Lettres *de M[lle] Aïssé*). — Voici le passage en cause :

On est ici dans la fureur de la mode pour découper des estampes enluminées, tout comme vous avez vu que l'on a été pour le bilboquet. Tous découpent, depuis le plus grand jusqu'au plus petit. On applique ces découpures sur des cartons, puis on met un vernis là-dessus. On fait des tapisseries, des paravents, des écrans. Il y a des livres d'estampes qui coûtent jusqu'à deux cents livres, et des femmes qui ont la folie de découper des estampes de cent livres pièce. Si cela continue, ils découperont des Raphaël.

— l. 18 : Les préparatifs du bal... — La gravure de Beauvarlet d'après J.-F. de Troy (mise en vente en 1757) a pour titre exact : *Toilette pour le bal*. Elle fait pendant à une autre estampe, des mêmes peintre et graveur, intitulée : *Retour du bal* (1758).

— l. 23-24 : *Voir...* Correspondance inédite *de M[me] du Deffand*. Probablement à cause du billet à Formont où elle déclare être revenue à ses devoirs religieux, mais ne vouloir renoncer ni au président Hénault ni au rouge. — On sait que Baudelaire voyait dans le maquillage un condiment de la beauté. Parlant de M[me] du Barry qui se mettait du rouge pour signifier au roi qu'elle ne voulait pas le recevoir, il écrit : « C'était en s'embellissant qu'elle faisait fuir ce royal disciple de la nature. » (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 97).

— l. 26 : Esprit général des modes sous la Régence. — Peut-être le titre d'un ouvrage ? ou celui d'un recueil qui, du temps de Baudelaire, existait au Cabinet des Estampes ?

Page 36, l. 1 : Fêtes données par Mme de Tencin au Régent. — Nous ne savons aucune suite de planches sous ce titre. Peut-être faut-il voir là une allusion aux orgies de Saint-Cloud, organisées par Mme de Tencin de concert avec Dubois, pour raviver les curiosités du Régent, — notamment aux *Fêtes d'Adam* et aux *Fêtes des Flagellants* ? Mais cette hypothèse ne nous satisfait guère.

— l. 3 : ... *celles des Éléments.* Le *Mercure* mentionne sous le titre *Les Élémens*, un «ballet dansé par le Roi dans son Palais des Tuilleries le mercredi 31 décembre 1721, paroles du sieur Roy, musique des sieurs de Lalande et Destouches».

— l. 13 : *Importé en France*... L'histoire est si connue que nous ne croyons pas utile de la rapporter une fois de plus. On la trouvera chez Racinet, chez Quicherat, etc.

— l. 15-16 : *Histoire de France, vol. 53.* Il est presque superflu de dire qu'en raison des remaniements qui ont eu lieu au Cabinet des Estampes depuis 1860, date approximative de ces notes, la référence n'est plus exacte.

— l. 17-18 : *Voyez* Marché aux paniers, *1719.* — Nous ne l'avons pas retrouvé. — Pour l'ouvrage mentionné ensuite, son titre complet est : *Satyre sur les cerceaux, paniers, criardes et manteaux-volants des femmes et sur les autres ajustemens, avec la réponse des femmes*, Paris, 1727, in-12.

— l. 21 : ... *qu'on appela* galon du système. — Le Cabinet des Estampes possède une carte d'échantillons de ce galon-là. Une note manuscrite qui l'accompagne, mentionne qu'il s'usait vite, et qu'on renonça, pour ce motif, à l'employer.

— l. 22-23 : Rubans *à la Cadière.* C'est le nom de la jeune fille que le P. Girard fut accusé d'avoir séduite.

Page 37, l. 3-5 : *Dans le «grand habit à la Française», la robe [...] faisait paraître le corps de la femme isolé*... Cf. dans *LES FLEURS DU MAL*, *Le Cadre,* qui fut composé, semble-t-il, en mars 1860 :

> Comme un beau cadre ajoute à la peinture
> . . . .
> Je ne sais quoi d'étrange et d'enchanté
> En l'*isolant* de l'immense nature,...

Page 38, l. 6 : *Watteau et Julienne.* C'est cette estampe (gravée par Tardieu) où l'artiste s'est représenté dans un parc, debout, la palette à la main, auprès de son ami et protecteur, Jean de Julienne, qui joue de la basse.

— l. 7 : *L'Adolescence.* Toile (gravée par N. de Larmassin), aujourd'hui à la National Gallery. — *Le Glorieux, le Philosophe,* tableaux inspirés par les pièces de Destouches et gravés par N. Dupuis.

— l. 12-13 : Ballet donné à Louis XV par le duc de Bourbon à Chantilly. — Nous ne connaissons quant à ce ballet (novembre 1722) qu'une relation parue dans le *Mercure de France* et un ouvrage de Faure apportant des détails complémentaires : *La fête royale donnée à Sa Majesté par son Altesse Sérénissime Monseigneur le duc de Bourbon* à Chantilly, le 4, le 5, le 6, le 7 et le 8 novembre 1722, *où l'on verra un détail fidèle...* (Paris, 1722, in-4°). Mais le regretté Henri Malo avait bien voulu nous informer qu'au Musée Condé figure une gravure anonyme qui y a trait aussi.

— l. 17 : *Les deux Cousines,* planche gravée par Baron. — *L'Ile enchantée,* gravée par J.-Ph. Lebas.

— l. 18 sqq. : *Chevalier de Malte.* Nous ignorons si ce texte a été traduit de l'*Ordinum religiosorum catalogus* (Romæ, 1706-1710); en tout cas nous l'avons retrouvé dans l'*Histoire des ordres militaires,* etc., nouvelle édition tirée de Giustiniani, de *Bonanni,* d'Herman, de Schoonebeek, du P. Helyot, etc., Amsterdam, 1721, t. II, p. 233-234. Baudelaire l'a seulement un peu abrégé.

[EXPOSITION MARTINET], p. 40.

Articulet publié dans la *Revue anecdotique,* 1er janvier 1862, sans titre ni signature, et non mentionné au sommaire de cette livraison, — revendiqué pour notre auteur par Mr. W. T. Bandy[1] au cours d'une étude : « *The* Revue anecdotique *and* Baudelaire », in *The Romanic Review* (Columbia University, New York City), février 1938.

[1] Dans une note qui accompagne son essai, Mr. W. T. Bandy indique que six autres articulets anonymes parus pareillement dans la *Revue anecdotique* au cours du premier semestre de l'année 1862, lui semblent aussi pouvoir être de Baudelaire, savoir : *L'anniversaire de la mort de Murger* (1er février) ; *Antoine Fauchery* (15 février) ; *Histoire de l'Opéra de la Reine de Saba* (1er mars) ; *Un bal où on ne danse pas* (15 mars) ; *Le Cotillon dans les Salons et au Vaudeville* (1er avril) ; *Explication d'une estampe énigmatique* (1er mai). — Nous partagerions volontiers son sentiment pour le premier, mais pour celui-là seulement ; encore avons-nous estimé qu'il serait bien aventureux de le recueillir ici.

Cette attribution nous paraît justifiée par les rapprochements qu'on trouvera plus loin et dont nous empruntons la plupart au critique américain. Il convient aussi bien de remarquer qu'au cours de la période qui s'étend du 15 décembre 1861 au 15 novembre 1862, période où Poulet-Malassis présida aux destinées de la *Revue anecdotique,* Baudelaire, au témoignage de La Fizelière, collabora au moins trois autres fois à cet organe, y donnant *Une Réforme à l'Académie* (15 janvier), l'article nécrologique sur Paul de Molènes (15 mars) et *L'Eau-Forte est à la mode* (2 avril) ; — nous avons reproduit le dernier article dans notre édition de *L'ART ROMANTIQUE,* p. 466-467, et les deux autres au tome I du présent recueil.

Page 40, l. 3 : *M. Martinet.* Louis —, l'imprimeur-lithographe qui tout à l'heure allait fonder la *Société nationale des Beaux-Arts* (voir la *Revue anecdotique,* 1er juin 1862) et dont la galerie se trouvait boulevard des Italiens, 26. Une exposition permanente y avait lieu, où les tableaux étaient renouvelés tous les mois.

Page 41, l. 1 : *Un excellent petit journal...* — *Le Courrier artistique,* organe bimensuel fondé en juin 1861 par Louis Martinet et qui en 1863 changera son titre contre celui de *Fantaisies parisiennes.*

— l. 9 : ... *Saint-François* (Léon-Joly), 1822-1886, peintre de genre et paysagiste.

— l. 16 : *M. Legros...* Voir à son sujet *L'ART ROMANTIQUE, CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* et *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE,* n° 742.

— l. 19-20 : ... *l'un... les femmes agenouillées...* C'est-à-dire l'*Ex-voto.* Baudelaire a célébré ce tableau dans *L'ART ROMANTIQUE,* p. 112 et 466-467.

— l. 21-24 : ... *l'autre... représentant des moines... prosternés devant un livre saint...* Ce tableau semble bien avoir été identifié par Mlle Monique Geiger, Conservateur du Musée de Cluny (Saône-et-Loire), qui prépare actuellement un ouvrage sur Alph. Legros, comme se trouvant aujourd'hui au Musée d'Alençon sous le titre : *Vocation de saint François.* On voit en effet dans cette toile quatre moines «d'âges différents» agenouillés devant un livre placé sur un lutrin. Ces moines sont dans diverses attitudes de prière ou de méditation. Au pied du lutrin se trouve une tête de mort reposant sur deux livres. Dans la partie gauche on aperçoit un autel recouvert d'une nappe blanche.

— l. 24-29 : *Ces deux tableaux, dont le dernier fait penser aux plus solides compositions espagnoles,* etc. — Ce passage à lui seul suffirait à justifier l'attribution de Mr. W. T. Bandy.

Page 42, l. 4-13 : *M. Lavieille... a su exprimer le charme infini,* etc. — Cf. dans le *Salon de 1859* (CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 338) :

Depuis quelques années, les paysagistes ont plus fréquemment appliqué leur esprit aux beautés pittoresques de la saison triste, etc.

On trouvera dans la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE (tome VI), une lettre par laquelle Baudelaire recommandait Lavieille à Alph. de Calonne.

— l. 14-29 : *Mais la grande fête... c'est le* Sardanapale... *Le* Sardanapale *revu, c'est la jeunesse retrouvée... Époque merveilleuse où régnaient en commun... Devéria, Gros, Delacroix, Boulanger, Bonnington... Sardanapale... qui meurt... avec une attitude de femme...* Plusieurs fois, dans les CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, Baudelaire a fait un éloge enthousiaste du *Sardanapale,* et il écrivait notamment (p. 247) que «Sardanapale lui-même était beau comme une femme». Cf. aussi, *ibid.,* p. 277, la célébration de l'«époque pleine de vie» du «temps heureux où... florissait la nouvelle école de peinture : Delacroix, les Devéria, Boulanger,... Bonington...». Aucun doute, cet articulet est de Baudelaire ou inspiré par lui.

VENTE DE LA COLLECTION DE M. EUGÈNE PIOT, p. 44.

Articulet publié dans *Figaro,* 24 avril 1864. — L'ART ROMANTIQUE [1], éd. Lévy, 1868, p. 123-125.

Ce second texte était identique au préoriginal, hors qu'il donnait dans le titre *E. Piot* pour *Eugène Piot,* rectifiait l'orthographe du nom de Meissonier (*Meissonnier* en 1864) et avait apporté une grosse coquille : *activité* pour *avidité* (p. 125, l. 3) qu'on s'étonne de retrouver dans l'édition de *La Pléiade* (II, p. 365).

Page 44, titre : *Eugène Piot,* grand ami de Théophile Gautier qui lui avait dédié *Tras los montes* en souvenir du voyage qu'ils avaient fait ensemble en Espagne. Voir les Encyclopédies. — «Sa vente», dirigée par Ch. Pillet, 25-30 avril 1864.

— l. 1-3 : *Il m'a toujours été difficile de comprendre...* On sait que Baudelaire avait lui-même constitué une petite collection de tableaux, estampes et livres dont la plupart, après sa mort, suivant ses intentions peut-être, furent distribués à ses amis.

Page 45, l. 24 : ... *les trésors de feu Sauvageot.* Violoniste-collectionneur, comme le Cousin Pons, mort en 1860.

[1] Voir cet ouvrage, dans notre édition, p. 439.

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE M. CRABBE, p. 47.

Note publiée d'abord partiellement au cours d'un article de Firmin Javel : *Baudelaire et la Collection Crabbe*, dans le *Gil Blas*, 14 juin 1890 (compte rendu de la vente), et dans *L'Art et les Artistes*, n° 26 (1907), avec un fac-similé autographe du paragraphe sur Eugène Delacroix; puis, en totalité, dans les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 259-261.

Coquilles du texte de 1908 (maintenues dans les éditions de la N.R.F.) : page 48, l. 20-21 : «*l'harmonie distinguée et bizarre* du *tout*» au lieu de «*l'harmonie distinguée et bizarre* des *tons*»; page 49, l. 5 : *Vérivée* pour *Verwée; ibid.*, l. 11-12 : «*La bête de somme de La Bruyère. La bête...*» pour «*La bête de somme de La Bruyère, sa tête...*»; *ibid.*, l. 15 : *Wilhems* pour *Willems.*

Prosper Crabbe, agent de change et sénateur belge, se montra toujours bien disposé envers les artistes ou gens de lettres. C'est chez lui que Proudhon touchait la pension mensuelle de 125 francs que lui faisait son éditeur, et dont il refusait de compter les espèces, au grand scandale du caissier. C'est dans ses salons gracieusement prêtés que Baudelaire, le 13 juin 1864, donna une soirée à l'effet tant de séduire les chefs de la maison Lacroix-Verboeckhoven (lesquels n'y vinrent pas) que de protester contre les fâcheux bruits répandus sur son compte (voir la lettre à Mme Aupick, 17 juin 1864). C'est lui encore qui servit d'intermédiaire à notre poëte et à Poulet-Malassis pour le règlement d'un vieux compte évoqué dans la lettre à Ancelle du 16 juillet 1865. C'est lui toujours qui, partant pour Paris, acceptait de se charger d'un message pressé pour Julien Lemer — et dont on regrette de voir Baudelaire mettre en doute l'obligeance dans sa lettre du 13 octobre 1865 : « Je crois bien qu'en sa qualité de Belge, M. Crabbe se sera dispensé de faire la commission ».

La Collection Crabbe fut dispersée le 12 juin 1890, à la salle Sedelmeyer, par Paul Chevalier, commissaire priseur, assisté d'Arthur Stevens. Nous nous sommes reportés au luxueux catalogue, illustré d'héliogravures, qui fut édité à cette occasion, mais nous n'y avons retrouvé que peu des toiles mentionnées par Baudelaire dans le sien. Évidemment, au cours des vingt-cinq années qui s'étaient écoulées depuis sa visite, la Collection avait été profondément modifiée. Nous indiquerons ci-dessous, en suivant l'ordre du texte, les titres sous lesquels étaient désignés, en 1890, les tableaux que nous avons cru pouvoir identifier avec ceux qu'avait vus Baudelaire, sans nous dissimuler toutefois qu'une telle identification présente des possibilités d'erreur dont on devra tenir compte.

Page 47, l. 1 : *Diaz.* La Meute sous bois.

— l. 3 : *Dupré.* La Forêt.

— l. 4 : *Leys.* Une Ronde.

— l. 16 : *Madou.* Intérieur de cabaret.

— l. 20 : *Ricard.* Buste de jeune femme.

Page 48, l. 4 : *Troyon.* Le garde-chasse et ses chiens. — Départ pour le marché. — La vache blanche.

— l. 22 : *Joseph Stevens.* Il s'agit là évidemment du tableau que Baudelaire a dépeint dans ses *Petits Poëmes en prose* (L), sous le titre *Les bons chiens.* Témoin ce passage :

En voici deux [des chiens] qui appartiennent à un ordre encore plus civilisé! Permettez-moi de vous introduire dans la chambre du saltimbanque absent. Un lit, en bois peint, sans rideaux, des couvertures traînantes et souillées de punaises, deux chaises de paille, un poële de fonte, un ou deux instruments de musique détraqués. Oh! le triste mobilier! mais regardez, je vous prie, ces deux personnages intelligents, habillés de vêtements à la fois éraillés et somptueux, coiffés comme des troubadours ou des militaires, qui surveillent, avec une attention de sorciers, *l'œuvre sans nom* qui mitonne sur le poële allumé, et au centre de laquelle une longue cuiller se dresse, plantée comme un de ces mâts aériens qui annoncent que la maçonnerie est achevée.

Ce tableau-là ne se retrouve pas dans le Catalogue de 1890.

Page 49, l. 6 : *Corot.* Le Matin. — Le Soir.

— l. 8 : *Th. Rousseau.* En 1890, la Collection en contenait trois : Les Chênes. — La Plaine, près Barbizon. — Paysage, Soleil couchant.

— l. 11 : *Millet.* Une famille de paysans. — On sait quelle admiration Baudelaire portait à La Bruyère et qu'un de ses griefs contre les Belges fut qu'ils ne la partageaient pas. Cf. *Pauvre Belgique,* t. III, p. 88.

— l. 15 : *Willems.* Lors de sa dispersion, la collection n'en contenait plus qu'un : Le Message.

JOURNAUX INTIMES.

GÉNÉRALITÉS.

En vue d'éviter des répétitions nous groupons ici ceux de nos Éclaircissements *qui intéressent pareillement* Fusées *et* Mon Cœur mis à nu.

Après la mort de Mme Aupick survenue le 16 août 1871, un gros paquet de manuscrits réunis sous le titre de *Mon Cœur mis à nu* avait été, suivant les instructions de la défunte, remis à Charles Asselineau [1], et celui-ci, qui les connaissait déjà pour les avoir inventoriés en 1867 quand il préparait les *Œuvres complètes* où il avait jugé ne pouvoir les comprendre, en avait fait don à Poulet-Malassis, grand amateur d'autographes, comme l'on sait. De ces papiers, — des notes sur feuilles volantes, tantôt tenant plusieurs pages et tantôt seulement quelques lignes, tantôt rédigées à l'encre et tantôt au crayon noir, rouge ou bleu, — la plupart portaient en tête soit la mention : *Fusées* ou *Fusées-Suggestions*, soit la mention : *Mon Cœur mis à nu.* Poulet-Malassis ne retint que ces deux titres-là et forma deux liasses où il fit entrer tous les papiers; puis il numérota ceux-ci à l'encre rouge, les fixa sur des feuillets de format écolier pareillement numérotés, et fit relier les feuillets dans des cartonnages bradel dont il orna le plat intérieur du plus triomphal de ses *ex-libris,* — celui où s'inscrit la devise : *Je l'ai!* C'est ainsi que furent constitués les manuscrits qu'on appelle couramment les *Journaux intimes* de Baudelaire, appellation mal justifiée d'ailleurs puisqu'on y chercherait vainement la relation quotidienne et suivie qu'implique un journal. — En réalité, comme l'a dit Octave Uzanne, il s'agit ici de Cahiers de même substance ou à peu près que les *Disjecta membra* de Barbey d'Aurevilly ou le fameux *Garde-manger* de Balzac, c'est-à-dire réunissant des éléments fort divers : des pensées principalement, parfois revêtues d'une

[1] C'est ce qui résulte d'une note d'Ancelle récemment retrouvée et conçue comme suit :

8 septembre 1871. Remis à M. Asselineau : 1° un paquet de lettres de lui; 2° Paquet intitulé *Mon Cœur mis à nu.*

Il faut ajouter qu'à ce second paquet était joint un papillon où on lisait :

Ce projet de travail de Charles Baudelaire doit être remis à M. Charles Asselineau après ma mort.

C. Vve Aupick.

forme achevée et parfois à l'état embryonnaire, des canevas et plans utilisés ou non dans l'œuvre, des expressions, phrases ou morceaux consignés pour leur pittoresque ou leur réussite, des réflexions sans doute nées de quelque lecture, voire des indications remémoratives d'usage pratique, etc., — mais de cahiers qui, à la différence de ceux de Balzac et de Barbey, furent constitués par un tiers avec des fragments mis bout à bout dans un ordre qui parfois répondait peut-être simplement à des exigences de format, et grossis d'éléments étrangers.

Les *Journaux intimes*, dont Asselineau, dans son *Charles Baudelaire* (Lemerre, 1869), n'avait cité que quelques paragraphes, sont demeurés plus de vingt ans inédits. Poulet-Malassis, pensant vraisemblablement les utiliser dans une plaquette qu'il se proposait de consacrer à leur auteur, mais qui ne vit jamais le jour, les conservait jalousement. Octave Uzanne, qui fut le premier à en donner des extraits importants (*Figaro*, 30 août 1880 [1]; *Le Livre*, 10 septembre 1884; *Nos Amis les Livres*, Quantin, 1886), a relaté n'avoir pu se les procurer que «subrepticement».

Après la mort de Poulet-Malassis (1878), les deux manuscrits suivirent la même fortune, passant d'abord aux mains d'Eugène Crépet, puis de M. de Barenton (1890), puis de M. Gabriel Thomas (1907) qui les fit vêtir par Chambolle Duru d'un riche habit en maroquin brun-janséniste doublé de rouge, puis de M. M[arcel] B[énard] qui y plaça son *ex-libris* sous celui de Poulet-Malassis, et enfin de M. Armand Godoy (1925) chez lequel il nous a été donné de les collationner une fois nouvelle. Mais ils n'ont pas souffert de cette carrière mouvementée. Sauf que deux fragments de *Mon Cœur mis à nu* ont été déplacés dans une pieuse intention sans doute (voir p. 256), ils sont restés tels que nous les feuilletions dans le cabinet d'Eugène Crépet, il y aura bientôt soixante ans.

Voici les principales publications dont, en France, ils ont été l'objet partiel ou total.

1887.

Charles Baudelaire. ŒUVRES POSTHUMES et CORRESPONDANCES INÉDITES, précédées d'une Étude biographique par Eugène Crépet (Quantin, p. 71-124). — Texte numéroté suivant l'ordre paginal des manuscrits originaux. Quelques retranchements (ensemble environ deux pages). Notice (p. 67-70).

[1] Reproduits partiellement par Georges d'Heylli dans sa *Gazette anecdotique* (1880, tome II).

1908.

Charles Baudelaire. ŒUVRES POSTHUMES (Mercure de France, p. 75-135). — Texte non numéroté, quasi intégral (moins quelques lignes), reconstitué par nos soins à l'aide des cartons qu'Eugène Crépet avait fait établir pour son exemplaire personnel.

1909 [1].

Charles Baudelaire. JOURNAUX INTIMES, *Mon Cœur mis à nu* et *Fusées* (A. Blaizot). — Première édition séparée, «conforme au manuscrit» dont elle restituait plus fidèlement que les précédentes les alinéas, mais moins complète que celle de 1908, et accompagnée d'une préface de Gustave Kahn. Pas de numérotage dans le texte. Pas de titres mentionnés en tête des feuillets.

1919.

Charles Baudelaire. JOURNAUX INTIMES. — *Fusées, Mon Cœur mis à nu* (Georges Crès et Cie). — «Texte réimprimé sur les manuscrits originaux» avec une préface par Adolphe van Bever, [suivi du *Choix de Maximes consolantes sur l'Amour*]. Notes et Éclaircissements, dont beaucoup empruntés aux éditions antérieures, et *Index* sommaire. Numérotage commun aux deux *Journaux*, c'est-à-dire commençant avec *Fusées* et se poursuivant dans *Mon Cœur mis à nu.*

Cette édition a apporté le titre «Fusées» qui se trouve en tête des feuillets II, III, V, VII, IX, X, XI, XII, XIII, XIV, XV et des fragments 15 et 20.

1930.

Écrits intimes, collection publiée sous la direction de Ch. du Bos. *Mon Cœur mis à nu, Fusées.* Introduction de Ch. du Bos (Éditions de la Pléiade, J. Schiffrin, Paris). Le texte est celui d'Ad. van Bever.

1932.

Baudelaire. ŒUVRES, tome II. Texte établi et annoté par Y.-G. Le Dantec. La Pléiade, s. d., p. 626-672. Texte de van Bever, sauf quelques coquilles, mais numérotage distinct pour chacun des *Journaux.*

[1] Bien qu'ayant borné cette liste aux publications françaises, nous croyons devoir, par exception, mentionner ici le : Charles Baudelaire, *Raketen-Tagebücher* (Berlin, 1909, Œsterheld & C°), qui apporta pour la première fois un commentaire critique.

1937.

ŒUVRES COMPLÈTES de Charles Baudelaire, édition critique par F.-F. Gautier continuée par Y.-G. Le Dantec, éditions de la N. R. F., tome VI (*Œuvres diverses*), p. 249-308.

Même texte qu'en 1932, notes plus étendues.

1938.

Charles Baudelaire. JOURNAUX INTIMES. Avertissement et notes de Jacques Crépet (Mercure de France). Texte revisé sur les manuscrits originaux et suivi du *Carnet* dans sa version de 1911.

Généralités où il est montré qu'un reclassement des matières des *Journaux intimes* selon leur objet ou selon l'ordre chronologique des fragments, tel qu'il résulte des recoupements, même si on l'effectuait dans les cadres respectifs de ces recueils, présenterait plus de risques et d'inconvénients que d'avantages. Restitution à *Fusées* des feuillets XLIX-LIV de *Mon Cœur mis à nu.* Rectification de plusieurs fautes de lecture. Apport des titres de tous les feuillets (sauf celui du dernier); également de ceux des fragments 3, 7, 12, 14, 16, 18, 20, 24, 28, 30, 32, 34, 36, 38, 43, 45, 47, 49, 51, 53, 55, 57, 59, 61, 67, 69, 71, 73, 75, 77, 79, 82; enfin du titre du fragment non numéroté (au feuillet XXV), — de *Mon Cœur mis à nu.*

1946.

Baudelaire. ÉCRITS INTIMES. *Fusées. Mon Cœur mis à nu.* — *Carnet.* — *Correspondance.* Introduction par Jean-Paul Sartre. Les Éditions du Point du Jour.

Le texte de 1938, les numéros des fragments étant seuls retenus.

Cette édition tire son principal intérêt de l'Introduction à laquelle on ne saurait refuser d'éclatants mérites, même si l'on n'est pas d'accord avec son auteur (1).

1949.

Charles Baudelaire. JOURNAUX INTIMES. *Fusées. Mon Cœur mis à nu. Carnet* [in extenso]. Édition *critique* établie par Jacques Crépet et Georges Blin (Librairie José Corti).

L'édition de 1938, mais augmentée d'une étude du contenu spirituel des *Journaux,* grossie de renseignements nouveaux quant aux dessous philosophiques et à la portée mystique des textes, et complétée des appréciations de la critique la plus moderne. Historique, Notes, Éclaircissements, Commentaires très étendus, Index détaillé.

(1) Voir à ce sujet l'article de Georges Blin : *Jean-Paul Sartre et Baudelaire* dans *Le Sadisme de Baudelaire* (José Corti, 1948).

Dans l'état actuel de la documentation baudelairienne, cette dernière édition paraît bien près d'être exhaustive. De ce fait, sous la réserve de quelques points sur lesquels il nous a été possible d'apporter des renseignements nouveaux, elle sera forcément aujourd'hui notre modèle et notre guide.

Les *Journaux intimes,* avec leur dualité, leur désordre partiel, leurs dates de composition, leur destination, leur valeur, leurs emprunts, ont soulevé bien des questions.

Quelques-unes aujourd'hui peuvent être tenues pour résolues.

On sait maintenant que l'idée première de *Fusées* comme celle de *Mon Cœur* a été prise d'Edgar Allan Poe (voir p. 181 et 229).

On ne peut plus douter que ces deux manuscrits n'aient été l'un et l'autre destinés à la publication, puisqu'on a retrouvé une offre de *Fusées et Suggestions* à Arsène Houssaye, et un traité avec Hetzel où l'impression de *Mon Cœur mis à nu* était prévue.

Sur la foi de nombreux recoupements, on a de plus réussi à déterminer approximativement les périodes auxquelles il convient de rapporter leur composition respective. *Fusées* ressortirait aux années 1855-1862, et *Mon Cœur* aux années 1859-1866.

Enfin il faut porter à l'actif des recherches entreprises la restitution à *Fusées* de huit feuillets qui avaient, jusqu'en 1938, figuré à la fin de *Mon Cœur mis à nu* (voir p. 215).

Mais bien d'autres questions restent à éclaircir, principalement celle que pose la dualité des manuscrits qui nous occupent. Existe-t-il un lien étroit entre *Fusées* et *Mon Cœur*? En d'autres termes, faut-il trouver dans *Fusées* le tome I d'un ouvrage dont *Mon Cœur* devait former le tome II? Ou, au contraire, faut-il croire à l'autonomie entière de chacun des deux recueils?

Il y a des arguments dans l'un et l'autre sens.

Nos deux «journaux», on l'a vu, ont une même origine; faits pareillement de fragments mis bout à bout, ils ont aussi la même apparence matérielle; reflétant la puissante personnalité de leur auteur, ils présentent naturellement un air de famille; enfin leur ressemblance se trouve accentuée du fait qu'ils traitent souvent des mêmes matières.

Cependant, si l'on y regarde de près, on découvre bien des raisons de se refuser à les assimiler. A quoi devait correspondre *Fusées,* à l'origine tout au moins? A un pendant des *Suggestions* de Poe. Or, que sont celles-ci? Un choix de pensées se recommandant de leur éclat, de leur tour saisissant, de leur dynamisme, bref bien plus destinées à mettre en relief l'originalité de leur auteur qu'à introduire le lecteur dans l'intimité de son esprit. *Fusées* n'est pas un titre pour un journal, à la différence de *Mon Cœur mis à nu* qui, lui, implique des confessions suivies. Aussi bien la continuation de *Fusées* après que *Mon Cœur* était commencé, — cette concomitance des deux «jour-

naux» pendant quatre ans, qui découle des périodes de leur composition données plus haut, — n'est-elle pas significative, et n'indique-t-elle pas clairement qu'ils visaient à des buts distincts ? Ce qui confirme encore dans ce sentiment, c'est l'indéniable différence d'accent et de résonance qu'on y constate. Dans *Mon Cœur mis à nu,* l'horreur de la condition humaine, les violences, les crudités, les attaques contre les personnes, les cris de haine ou de désespoir, les appétits de vengeance se donnent libre carrière, tandis que dans *Fusées* l'auteur, si désabusé et si las de la vie qu'il se laisse deviner, reste un psychologue et un artiste, un moraliste et un homme d'esprit qui, le plus souvent, se maintenant dans les généralités et sur les cimes, s'énonce sur un ton détaché. En somme il y a de *Fusées* à *Mon Cœur mis à nu* la même différence de registre que de la tristesse à la colère, du pessimisme à l'aigreur, de la plainte à la rage, du sarcasme à l'injure.

Mais, après tout cela, la conjecture est-elle absolument inadmissible que, si le destin ne lui avait aussi parcimonieusement mesuré les années, Baudelaire aurait bien pu remanier ses «journaux» pour les refondre ensemble, les purgeant de leurs doubles emplois, en regroupant les éléments, introduisant de l'ordre dans tels de leurs feuillets où des matières hétérogènes se suivent sans raison apparente[1] — et réussissant même, en parfait magicien, à tirer précisément de ces disparates que nous relevions tout à l'heure comme autant d'obstacles à leur assimilation, des contrastes saisissants, des alternances émouvantes, des rebondissements imprévus? Est-il même sûr qu'il n'ait pas médité de le faire ? Si l'absorption d'un des deux journaux en l'autre n'était pas dans ses intentions, comment expliquer que le titre de *Mon Cœur mis à nu* ait figuré seul en 1863 au contrat avec Hetzel et que celui de *Fusées,* à partir de cette même année, ne se retrouve pas dans sa correspondance? Simple coïncidence, répondra-t-on peut-être. Soit, nous n'insisterons pas sur ce recoupement car il ne présente pas, nous en convenons nous-mêmes, la solide assiette que réclame une présomption audacieuse. Mais enfin, si les progrès de la documentation baudelairienne relevaient un jour d'autres «coïncidences» du même ordre, celle que nous venons de signaler et dont on ne s'était pas encore avisé, croyons-nous, ne prendrait-elle pas une réelle importance?

La valeur des «Journaux» a fait aussi couler beaucoup d'encre, et a été jugée fort diversement. En 1887, ils avaient été accueillis avec une défaveur qui rejaillit jusque sur leur premier éditeur. Eugène

[1] Comme il l'a relaté lui-même aux pages 124-127 de sa publication, l'éditeur de 1938 s'était d'abord proposé de reclasser les matières des deux *Journaux;* puis il avait renoncé à son projet, s'étant rendu compte que la première et inéluctable conséquence en irait à les appauvrir de leur *valeur de situation* où il n'est pas interdit d'espérer que l'exégèse verra clair un jour.

Crépet se vit alors accuser d'indiscrétion, voire de profanation; il faut dire à la décharge de ses détracteurs qu'ils ne savaient pas ces textes destinés à être publiés. Il n'y eut guère personne dans la critique, sauf Maurice Barrès et Gustave Kahn, pour en reconnaître l'accent poignant et la sincérité. La plupart rééditèrent à leur occasion les clichés alors en usage dès qu'il s'agissait de Baudelaire, parlant de pose, d'affectation, de paradoxes odieux, du souci de se composer un personnage. Jules Lemaître n'y trouva que des puérilités, «une espèce de balbutiement prétentieux et pénible», et ne fut dépassé dans l'incompréhension que par Brunetière qui les rejeta en une ligne dédaigneuse. Puis vint la réaction avec Paul Claudel selon lequel *Mon Cœur mis à nu*, bien mieux que les *Fleurs du Mal*, apporterait «la véritable clef de Baudelaire», avec Camille Mauclair affirmant sans ambages qu'à ses yeux, dans les *Journaux* «presque tout est original, attirant et parfois admirable», avec Stanislas Fumet et Charles du Bos qui pensèrent y découvrir la preuve du catholicisme authentique de leur auteur. Paul Souday et Gide restaient seuls alors à soutenir que Baudelaire n'avait rien d'un philosophe et d'un penseur. Aujourd'hui, mis à part M. Jean-Paul Sartre dont le cœur, assure-t-il, se serre à constater la «désarmante pauvreté» de nos recueils, l'unanimité semble s'être faite dans la critique. Jean Pommier, André Rousseaux, Pierre-Jean Jouve, Maurice Blanchot, Georges Blin, Jean Massin, Guy Michaud, bien d'autres encore se rejoignent, en dépit de quelques réserves et d'inévitables divergences, dans l'admiration qu'ils professent pour ces pages où ils voient, selon l'heureuse expression d'A. Béguin, «un des plus beaux livres sur l'âme humaine».

Le texte que nous donnons ici est celui de 1938 qui avait été par deux fois revisé sur les manuscrits originaux, et qu'avait déjà retenu l'édition de 1949. Sauf en de très légers points où on l'a rectifié, nous pouvons le garantir absolument pur et le reproduisons avec toutes ses particularités, les répétitions des rubriques et les blancs ou filets compris. On voudra bien se souvenir que :

Les chiffres romains, détachés du texte et placés au milieu de la ligne, désignent la pagination des feuillets pris pour unités;
Les chiffres arabes, placés en tête et à droite du texte, donnent les numéros des fragments fixés sur les feuillets.

Il nous reste à prévenir un malentendu éventuel. Le lecteur, en raison du nombre considérable d'emprunts qu'il rencontrera dans nos éclaircissements, pourrait se méprendre soit sur la valeur originale des *Journaux*, soit sur le sens de notre effort.

Pour ce qui concerne celle-là, nous le prierons de se rappeler qu'il ne s'agit pas, avec nos recueils, d'ouvrages achevés, mais seulement

d'ouvrages en projet, et que par conséquent on ne saurait légitimement faire grief à leur auteur d'emprunts dont on ne sait s'il les aurait conservés ou encore s'il ne les aurait pas lui-même dénoncés. Et de plus nous l'inviterons à vouloir bien méditer la forte parole d'Emerson : «Le plus grand génie est le plus endetté», ainsi que cette autre de Chateaubriand : «L'écrivain original n'est pas celui qui n'imite personne, mais celui que personne ne peut imiter.»

Quant à nos rapprochements, si abondants qu'ils soient, nous estimons qu'ils étaient nécessaires, car rien mieux qu'eux ne pourrait rendre compte des lectures de Baudelaire, ni de la société spirituelle qu'il s'était choisie, ni des influences qui aidèrent au développement de son génie.

Il existe un troisième cahier intime, que les Baudelairiens désignent communément sous le titre de : *Carnet*, bien qu'il n'en montre aucun, — cahier qui tient à la fois du «livre de blanchisseuse», du bloc-notes et du journal, où l'on trouve des listes de *Journaux ouverts*, de *Lettres à écrire*, de *Courses à faire*, de *Lithographies* et de *Photographies* à voir, de *Billets* venant à échéance, de *Petites dettes urgentes*, de *Vilaines Canailles* et de «bonnes adresses»; où l'on rencontre aussi des projets de pourparlers à engager avec des éditeurs, des états de travaux à faire, à placer ou à livrer, des emplois du temps, des notes de l'ordre de celles qu'on lit dans les autres «Journaux», voire un texte presque entièrement rédigé (le canevas de la dédicace des *Petits Poëmes en prose*); — bref qui, pour la période novembre 1861-octobre 1863, nous rend Baudelaire dans les occupations et les tracasseries de la vie quotidienne, avec ses illusions sur ses virtualités et ses intentions de réforme, aussi fidèlement que *Fusées* et *Mon Cœur mis à nu* le reflètent dans sa vie spirituelle surtout. Le *Carnet* a été l'objet des publications suivantes :

1910.

Pages de Carnet, au *Mercure de France*, 16 décembre, p. 607-620. Quelques extraits en fac-similé présentés sommairement par Féli Gautier à qui M. Albert Ancelle avait communiqué la pièce originale.

1911.

CARNET DE CHARLES BAUDELAIRE, publié [à 100 ex.] avec une introduction et des notes par M. Féli Gautier et orné d'un dessin inédit de Baudelaire. Paris, J. Chevrel, in-8°. Extraits en fac-similé plus nombreux que dans la publication précédente. Notes composées principalement de phrases tirées de l'œuvre de Baudelaire.

1920.

CARNET INÉDIT DE CHARLES BAUDELAIRE, reproduit par les procédés Marty dans les encres originales et tiré seulement à 120 exemplaires. Paris, La Sirène [s. d.].

Excellente reproduction *in extenso* en fac-similé.

1937.

ŒUVRES COMPLÈTES de Charles Baudelaire, *op. cit.,* p. 460-461.

Quelques fragments empruntés au texte de 1911, et quelques notes d'Y.-G. Le Dantec.

1938.

Charles Baudelaire. JOURNAUX INTIMES. Avertissement et notes de Jacques Crépet, Mercure de France, p. 97-117.

Le *Carnet* dans le texte de 1911, *in extenso.* Notes nombreuses (p. 258-278).

1946.

Baudelaire. ÉCRITS INTIMES. Introduction par Jean-Paul Sartre. Les Éditions du Point du Jour.

Le *Carnet* dans le texte de 1938.

1949.

Charles Baudelaire. JOURNAUX INTIMES. *Fusées. Mon Cœur mis à nu. Carnet.* Édition critique établie par Jacques Crépet et Georges Blin. Librairie José Corti.

Le *Carnet* in extenso (p. 105-173). Notes détaillées (p. 407-443).

Eu égard au cadre de cette collection et aux limites qu'elle implique, nous ne pensons pas devoir reproduire ici le *Carnet* dans son intégralité. Certes, il n'est pas indifférent de tenir du propre témoignage de Baudelaire que, près de trois ans avant son départ pour Bruxelles, il ne trouvait déjà plus de «débouchés» que dans un très petit nombre de périodiques ou que la plupart de ses amis comptaient aussi parmi ses prêteurs, — car les questions d'argent influent trop souvent sur les rapports personnels et même littéraires. Il est aussi certainement très attachant pour un Baudelairien de suivre le poëte dans le détail de ses occupations quotidiennes : correspondances, visites, démarches dans les ministères, stations chez les éditeurs d'estampes, etc. Et bien des documents que renferme le *Carnet,* en dépit de leur appa-

rente sécheresse, revêtent un caractère hautement émouvant. Le moyen, par exemple, de regarder d'un œil froid tant de plans, tant d'emplois du temps repris sous tant de formes diverses avec le désir désespéré de subjuguer les forces ennemies (indolence, penchant à la rêverie, etc.), de se créer une auto-suggestion déterminante, de ressaisir sa volonté, — de trouver la «frénésie journalière!». Mais enfin tout cela ressortit à la biographie et non à l'œuvre. Les passages présentant un caractère littéraire ont donc seuls été retenus ici où on les a répartis selon les sujets traités. Le tableau suivant permettra d'ailleurs de les retrouver aisément.

Feuillet X.	ŒUVRES POSTHUMES, au présent tome II, *Notes et fragments divers*, p. 141.
— XII.	*Ibid.*
— XXXII.	*Ibid.*
— XXXIX	*Ibid.*
— XLII-XLIV	PETITS POËMES EN PROSE, p. 269-270.
— LVII	ŒUVRES POSTHUMES, I, p. 479.
— LXXXIII.	ŒUVRES POSTHUMES, II, *Notes et fragments divers*, p. 142.
— LXXXVII et XCV .	*Ibid.*, p. 142-143.
— CVIII	*Ibid.*, *Essais humoristiques*, p. 23.

FUSÉES, p. 53.

Titre. — Il ne se rencontre nulle part dans la correspondance de Baudelaire sauf dans une lettre à Arsène Houssaye en date du 18 août 1862. Ce jour-là notre auteur mandait au rédacteur en chef de *la Presse*, qui d'ailleurs ne devait pas retenir son offre :

> J'ai trouvé deux titres nouveaux :
> *Fusées et Suggestions.*
> *Soixante-six suggestions.*

Pour être rigoureusement exact, il aurait dû ajouter que ces deux titres ne lui appartenaient que dans une mesure assez modeste. En effet, à supposer qu'il n'eût pas entendu parler de ces «fusées volantes» que Voltaire se plaisait à faire crever sur la tête des sots (lettre à Mme du Deffand, 6 août 1760)[1], à tout le moins avait-il certainement lu dans les *Marginalia* d'Edgar Poe (voir éd. Harrison, tome XVI, p. 166) :

> The German «*Schwärmerei*» — not exactly «humbug», but «sky-rocketing» seems to be the only term by which we can conveniently designate that peculiar style of criticism which has lately come into fashion, through the influence of certain members of the Fabian family — people who live (upon beans) about Boston.

C'est-à-dire :

> Le mot allemand «*schwärmerei*», qui ne signifie pas tout à fait «blagueur», mais plutôt «lanceur de *fusées*», semble le seul terme convenable par lequel nous puissions désigner le style particulier de la critique, tel qu'il a été mis tout dernièrement à la mode par l'influence de certains membres de la famille *Fabian*, — gens qui vivent (de *fèves*) aux environs de Boston[2]. (Traduction Victor Orban, Sansot, 1913, p. 33.)

De plus, Edgar Poe avait donné dès 1845 ses deux suites : *Fifty Suggestions* et *A Chapter of Suggestions*, où Baudelaire avait puisé pour ses préfaces aux *Histoires* et *Nouvelles Histoires extraordinaires*. Il n'y

[1] Le prince de Ligne (*Mes Écarts*) a lui aussi employé le mot dans un sens analogue :

«Dans les pensées de M. de Meilhan, il y a des traits de feu qui éclairent toujours et des fusées qui vont plus haut qu'elles ne font de bruit...»

[2] Il y a là un brocard à l'adresse des Transcendantalistes que Poe exécrait, et aussi un calembour portant tout à la fois sur les haricots cuits *à la Boston*, qui jouissaient d'une grande renommée auprès des gastronomes américains, et sur la *gens Fabia* dont les Encyclopédies enseignent qu'elle avait introduit la culture de la fève (*faba*) en Italie. (Indication fournie par Mr. W.T. Bandy.)

a donc pas le moindre doute que le titre de *Fusées*, qu'on trouve d'ailleurs en tête de plusieurs fragments sous la forme de *Fusées-Suggestions* ou de *Suggestions, Fusées*, fût tiré de Poe, tout comme celui de *Mon Cœur mis à nu* (voir p. 229).

I

Page 53, l. 2-5 : *Quand même Dieu... Dieu est le seul être...* Ces pensées évoquent le souvenir de quelques autres restées fameuses :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

VOLTAIRE.

Dieu et l'immortalité de l'âme ne sont pas des idées indispensables à la religion. — Une religion sans Dieu serait peut-être meilleure qu'une religion avec un dieu.

SCHLEIERMACHER.

— l. 6-7 : *Ce qui est créé par l'esprit...* Cf. p. 119, l. 12-17.

— l. 8-18 : *L'amour, c'est le goût de la prostitution... Le plaisir d'être dans les foules...* Tout *est nombre.* Toutes idées fréquentes chez Baudelaire :

Ce que les hommes nomment amour est bien petit, bien restreint et bien faible, comparé à cette ineffable orgie, à cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe. (*Les Foules*, 1861, *PETITS POÈMES EN PROSE*, p. 34.)

... ces affolés qui cherchent le bonheur dans le mouvement et dans une prostitution que je pourrais appeler *fraternitaire*, si je voulais parler la belle langue de mon siècle. (*La Solitude*, 1864, *ibid.*, p. 77.)

Dans d'autres passages de notre texte (p. 54, l. 4-9), Baudelaire développera et précisera sa pensée quant aux rapports de l'amour avec la prostitution, et il ira jusqu'à écrire que Dieu est «l'être le plus prostitué» (p. 104, l. 18-21, et 111, l. 2-3). — En somme le goût «invincible» de la prostitution, telle qu'elle est ici entendue, procède d'un appétit de charité, d'un désir de communion ; mais par cela même que le satisfaire implique un partage, une mise en commun, il a pour conséquence fatale, chez l'artiste dont la gloire serait de rester *un* (p. 113, l. 7-15), le rabaissement de son génie.

Edgar Poe avait pareillement célébré le plaisir tiré de la multitude :

... ce tumultueux océan de têtes humaines me remplissait d'une émotion toute nouvelle. (*L'homme des foules*, traduit en 1855, *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.*)

Pour le Nombre (sans remonter à Pythagore et Platon), cf. quelques auteurs que Baudelaire goûtait particulièrement :

L'enchaînement des nombres fait la cadence de l'univers. (Cazotte, *Le Diable amoureux*, VII.)

Le nombre !... ou l'ordre et la symétrie... barrière évidente entre la brute et nous... je ne crois qu'au nombre... il est partout... (Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 8e Entretien.)

Tout ici-bas n'existe que par le Mouvement et le Nombre. (Balzac, *Louis Lambert*, cité par M. Jean Pommier dans son ouvrage : *La Mystique de Baudelaire*, Les Belles-Lettres, 1932.)

Voir aussi, pour Balzac, *Séraphîta* (éd. Conard, XXXI, p. 288 sqq). On sait enfin que Vigny dans des vers adressés à un jeune mathématicien, Henri Mondeux, a exalté *la Poésie des Nombres.*

Baudelaire est revenu maintes fois sur cette idée :

Les notes musicales deviennent des nombres, et... l'harmonie écoutée... se transforme en une vaste opération... où les nombres engendrent les nombres... (*Le poëme du Haschisch*, 1858, *PARADIS ARTIFICIELS*, p. 32.)

... immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le fugitif et l'infini. (*Le Peintre de la Vie moderne*, environ 1860, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 62.)

Comment le père *un* a-t-il pu engendrer la dualité et s'est-il enfin métamorphosé en une population innombrable de nombres ? (*Ibid.*, p. 311.)

Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !

(*FLEURS DU MAL*, *Le Gouffre*, p. 177.)

Page 54, l. 1 : *Le goût de la concentration*... Cf. Emerson, *Conduct of Life*, 1860 :

The hero is he who is immovably centred... The one prudence in life is concentration ; the one evil is dissipation.

Baudelaire a paraphrasé ces sentences en en nommant l'auteur, dans *L'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix* (1863, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 16 et 28). On possède d'ailleurs, de sa main, un choix d'aphorismes tirés de *Conduct of Life.*

Il écrivait aussi dans *LES PARADIS ARTIFICIELS* (1860, p. 161) :

Plus l'homme se concentre, plus il est apte à rêver amplement, profondément.

Mais là sans doute se contentait-il de traduire son auteur ; voyez, de G. T. Clapton, *Baudelaire et Quincey* (Les Belles-Lettres, s. d. [1931], p. 80).

— l. 7 : *L'amour veut sortir de soi.* Cf. p. 104, l. 12-16, p. 113, l. 7-15, et Pascal :

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au dehors... (*Pensées*, éd. Havet, VIII, 1.)

— l. 10 : *Les voluptés de l'entreteneur*... On trouve les titres de *L'entreteneur* et *Le vieil entreteneur* parmi les projets de nouvelles de notre auteur. Voir les *Romans et Nouvelles*, t. III, p. 3.

— l. 14-15 : Apportées en 1908.

— l. 16-17 : *Profondeur immense de pensée dans les locutions vulgaires.* Cf. l'éloge du «lieu commun», dans les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 256.

— l. 19-20 : *Anecdote du chasseur, relative à la liaison intime de la férocité et de l'amour.* (Apportées en 1908.) Il est difficile de savoir à quoi Baudelaire fait ici allusion. Ne faut-il pas voir dans cette note un trait analogue à celui que rapporte *Le Galant Tireur* (*PETITS POËMES EN PROSE*, XLIII) dont le canevas apparaît justement quelques feuillets plus loin dans *Fusées?* Cf. p. 69, le feuillet XII *in fine* et, de Georges Blin, *Le Sadisme de Baudelaire*, p. 19.

II

Page 55, l. 1-2 : *De la couleur violette...* Cf. *L'ART ROMANTIQUE* (*Le Peintre de la Vie moderne*, écrit vers 1860), p. 103 :

> Sur un fond... quelquefois violet (couleur affectionnée des chanoinesses, braise qui s'éteint derrière un rideau d'azur),...

Voir dans *La Mystique de Baudelaire*, de M. Jean Pommier, p. 73-74, quelques autres exemples de la symbolique des couleurs telle qu'on la trouve chez Baudelaire. Cf. aussi, aux *Romans et Nouvelles*, t. III, p. 10.

— l. 5-6 : *... c'est une loi...* On lit sous une rature : une *nécessité...*

— l. 11 : *E. G. ou la séduisante aventurière.* Peut-être variante du titre d'un roman en projet : *Le fou raisonnable et la belle aventurière.* — E. G. paraît devoir désigner Elisa Guerri (ou Guierri ou Nieri), une amie de Mme Sabatier. Dans une lettre du 1er avril 1859 (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, tome II, p. 294), on voit notre poëte prier le directeur de la *Revue française* d'envoyer à Mme Guerri la livraison où va paraître *Sisina*, sonnet qu'elle lui avait inspiré.

— l. 13 : *tous, c'est moi.* (1908) : «tout, c'est moi.» Coquille.

III

— l. 16 : *Je crois que j'ai déjà écrit...* Voir plus loin, p. 66, l. 18-20. — «Ce *déjà* nous fournit une preuve évidente de l'ordre arbitraire introduit dans ces notes par Poulet-Malassis.» (Note de 1908.) — Cf. *L'ART ROMANTIQUE* (*Richard Wagner...*, 1861), p. 222. — Montaigne dans ses *Essais*, III, chapitre V, avait déjà signalé la «ridicule titillation» du commerce charnel, et s'étonnait «que la suprême volupté aye du transy et du plaintif comme la douleur», etc.

Page 56, l. 1 : ... *le sujet, la victime.* Voir la note sur la page 85, l. 15-16.

— l. 11-13 : *Et le visage humain, qu'Ovide croyait façonné pour refléter les astres...*

> Os homini sublime dedit cœlumque tueri
> Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.
>
> *Métamorphoses*, I, 85.

Dans son édition de la N. R. F., M. Yves-Gérard Le Dantec a rappelé que Baudelaire s'était déjà souvenu de ces vers dans *Le Cygne* (1859), *FLEURS DU MAL.*

— l. 24-25 : *Tous ces orduriers parlaient comme l'*Imitation de Jésus-Christ. — L'allusion semble justifiée par le verset 10 du chapitre LIV, livre III, où sont opposées la nature et la grâce :

> La nature est avide et reçoit plus volontiers qu'elle ne donne...
> La grâce croit qu'il est plus heureux de donner que de recevoir.

Mais le ton du rapprochement n'en étonne pas moins dans un ouvrage qui reflète assez souvent l'esprit de l'*Imitation.*

— l. 30-32 : *Et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté.* Cf. dans *LES FLEURS DU MAL, L'Irrémédiable :*

> Soulagement et gloire uniques,
> — La conscience dans le Mal !

Cf. aussi *Le Chat noir* (*NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES,* p. 15), à propos de l'esprit de perversité que Poe considérait comme «une des primitives impulsions du cœur humain» :

> C'est ce désir ardent, insondable de l'âme,... de faire le mal pour l'amour du mal seul,...

IV

Page 57, l. 1-13 : Apportées par le texte de 1908.

— l. 2 : *La Comédie à la Silvestre.* Au cours d'une polémique dont l'origine avait été dans ses attaques contre Ingres, Théophile Silvestre s'était oublié, en 1858, jusqu'à traiter Théophile Gautier d'industriel, de bouffon, d'auteur obscène, etc., propos dont Asselineau avait relevé l'indécence à la *Revue française* (tome XII). Il est possible que Baudelaire, qui éprouvait quelque amertume à ne venir dans les sympathies de Delacroix qu'après Silvestre, ait rapporté le manque de mesure dont le critique avait fait preuve en cette occasion, moins à la sincérité de ses convictions qu'à une manœuvre, une *comédie,* destinées à renforcer son crédit auprès de Delacroix. Mais ce n'est là qu'une conjecture. Ce qui lui donne seulement un peu de vraisemblance, c'est que Baudelaire et Silvestre se trouvaient en concurrence

auprès de Delacroix, cette même année 1858, pour obtenir son consentement à la publication en librairie de ses articles critiques (voir la lettre à Poulet-Malassis du 19 février).

— I. 3 (1909-1919) : *Barbora.* Il s'agit bien probablement de Charles Barbara dont *l'Assassinat du Pont-Rouge* (1855) apporta le sonnet :

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire...

(*Les Fleurs du Mal*, p. 70.)

Baudelaire a fait son éloge dans *L'Art romantique*, p. 397 (*Madame Bovary*) ; Murger l'a peint sous le nom de Charles Barbemuche ; il était aussi des grands amis de Champfleury et de Nadar. Mais nous ignorons l'anecdote du mouton.

— I. 4 : *Chenavard a créé un type surhumain.* Baudelaire a parlé assez longuement de ce peintre dans un article ébauché qu'on semble devoir rapporter à la période 1858-1860, et qui a été recueilli dans *L'Art romantique* sous le titre : *L'art philosophique.* Mais nulle part, que nous sachions, il n'a développé la pensée qu'on voit ici.

— I. 5 : *Mon vœu à Levaillant.* Il doit s'agir du « voyageur » François Levaillant (1753-1824) qui, le premier en date, rapporta en France une girafe, et dont Baudelaire, dans une lettre au Maréchal Vaillant (3 août 1863), se disait le petit-neveu. Aussi bien au faire-part de la mort de notre poëte voit-on figurer trois frères Levaillant, deux généraux et un chef de bataillon. Mais du vœu, nous ne savons rien.

— I. 6 : *Préface, mélange de mysticité et d'enjouement.* — (1908-1909) : « et d'engouement » (coquille). — Il semble que ceci puisse s'entendre de la Préface des *Paradis artificiels* (1860). Voir J. Pommier, *La Mystique de Baudelaire*, p. 169.

— I. 7 : *Rêves et théorie du Rêve à la Swedenborg.* Cette note avait certainement trait à la préparation du *Poëme du Haschisch* (1858), voir *Paradis artificiels*, p. 16 et 51.

— I. 8 : *La pensée de Campbell.* Elle figure parmi les extraits mentionnés dans une note sur la page 54, I. 1. La voici :

Le poëte Campbell disait « qu'un homme habitué au travail était capable de mener à bien toute tâche qu'il s'était fixée et que, quant à lui, la nécessité, et non l'inspiration, était l'aiguillon de sa muse ». (Conduct of Life, *Power.*)

— I. 10 : *Puissance de l'idée fixe.* L'auteur l'a exaltée dans son *Théophile Gautier* (1859, *L'Art romantique*, p. 144-145, 155 et 163). Champfleury pareillement dans *Les Amis de la Nature* (Poulet-Malassis et de Broise, 1859) où on lit (p. 14) : « *L'idée fixe*, qui pousse quelques rares hommes au génie... » Déjà dans la *Revue Européenne* (15 novembre 1857), Ernest Lebloys, qu'on voit Baudelaire recommander à

Maxime Du Camp dans sa lettre du 6 août 1857, avait bâti une nouvelle sur la puissance des idées fixes. Michelet, dans *La Régence* (1863), au contraire, en déplorera les méfaits :

Dans un beau livre (récent), la *Folie lucide*, on voit ce qu'est une idée fixe. Nulle chimère et nul crime où cela ne puisse mener. On y voit de plus une chose, c'est que ces demi-fous sont rusés, très propres aux intrigues. Ce sont d'excellents instruments pour ceux qui savent s'en servir.

La Folie lucide (1861) est l'œuvre du Docteur Ulysse Trélat.

— l. 12-13 : *Raconter pompeusement des choses comiques.* En 1855, dans son essai *De l'Essence du Rire* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 396), Baudelaire avait déjà vu là un moyen d'atteindre au comique absolu. En 1861, dans sa préface aux *Martyrs ridicules* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 420-421), on le voit louer Cladel d'avoir employé cette recette.

M. Cladel... raconte avec une solennité *artistique* des faits déplorablement comiques... La disproportion du ton avec le sujet... est un moyen de comique dont la puissance saute à l'œil.

On trouvera plus loin (p. 69, l. 3-5) un aphorisme dans le même sens.

— l. 14 (1908) : Ce titre, par erreur, avait été placé à la suite du paragraphe précédent.

— l. 15-19 : *Quand un homme se met au lit...* «Ailleurs, Baudelaire indique Emerson comme l'auteur de cette misanthropique boutade.» (Note d'Eugène Crépet, 1887.) — Voici le texte anglais, tiré de CONDUCT OF LIFE, *Considerations by the way :*

A person seldom falls sick but the bystanders are animated with a faint hope that he will die.

Comme on le voit, notre auteur a renforcé de quelques motifs de son cru la pensée d'Emerson à laquelle il fait allusion aussi dans *Pauvre Belgique* (t. III, p. 66). Il n'est pas impossible d'ailleurs qu'il se soit souvenu de La Rochefoucauld écrivant :

Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas (Ed. de D.-L. Gilbert, Hachette, 1868, I, p. 251),

d'autant que cette maxime est citée par Alphonse Rabbe dans son *Album d'un Pessimiste* (éd. de 1835, tome I, p. 32-33) où se lit, un peu plus loin (*ibid.*, p. 87), cette réflexion désabusée :

Aucun homme n'est assez fortuné pour n'avoir pas en mourant, près de lui, qui soit bien aise de l'événement. Que ce soit un homme vertueux et sage, ne se trouvera-t-il pas quelqu'un qui dira : Je respirerai enfin, délivré de ce pédant !

Au cours d'une très intéressante étude : *Lavater, Gall et Baudelaire* (*Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1933, p. 453), M. G.-T. Clapton a de plus rapproché le passage en cause de quelques lignes du *Geheimes Buch* de Lavater, dont une traduction française

avait été donnée à Neuchâtel sous le titre : *Journal d'un observateur de soi-même,* dès 1843 :

En m'éveillant, j'ai trouvé un exprès qui m'apportait une lettre de mon cher H... Il se sentait fort malade. J'ai tressailli, et cependant il s'est mélangé dans cette nouvelle une impression presque agréable. Dieu sait pourtant si je n'aime pas mon ami sincèrement, et si la pensée de sa mort n'entre pas à chaque instant plus profondément dans mon cœur?

— l. 20-21 : *Le dessin arabesque est le plus spiritualiste des dessins.* Le dessin arabesque a été souvent vanté et par des auteurs que Baudelaire connaissait : par Platon dans le *Philèbe;* par Balzac dans *L'Enfant maudit* (éd. Conard, XXVIII, p. 410), dont M. Randolph Hughes a montré (*Mercure de France,* 1-XI-1934) que notre auteur se souvint parfois quand il écrivit *Bénédiction,* et où on lit que :

Ce genre fantasque nommé arabesque, et... ne parlant ni aux sens ni à l'âme, s'adresse seulement à l'esprit par les créations de la fantaisie pure...

— par Edgar Poe dans *The Philosophy of Furniture* (traduit par Baudelaire dès 1852, *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*); par Théophile Gautier dans *L'Art moderne* (1856, p. 66) : «l'art tout idéal et si compliqué de l'arabesque, etc.»

V

Page 58, l. 1 : Voir la note sur les lignes 20-21 de la page précédente.

— l. 2-5 : *Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères...* Lignes à rapprocher de quelques déclarations analogues qu'on trouve dans le *Choix de Maximes consolantes sur l'Amour* (ici même, p. 7), dans l'*Amour du Mensonge* (*FLEURS DU MAL,* XCVIII) et dans les *Conseils aux jeunes littérateurs* (*ART ROMANTIQUE,* p. 277-278).

— l. 6-7 : *L'esprit de bouffonnerie peut ne pas exclure la charité, mais c'est rare.* Dans son essai *De l'Essence du Rire* (1855, *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES,* p. 376-377), Baudelaire a admis que le rire venait du sentiment qu'avait le rieur de sa propre supériorité, et par conséquent était d'essence satanique. C'est pourquoi, dans ses *Vers pour le portrait de M. Honoré Daumier* (1865), il louera l'artiste d'échapper à la règle :

Son rire n'est pas la grimace
De Melmoth ou de Méphisto
Sous la torche de l'Alecto
Qui les brûle, mais qui nous glace.

Leur rire, hélas! de la gaîté
N'est que la douloureuse charge;
Le sien rayonne, franc et large
Comme un signe de sa bonté!

— l. 8-10 : *L'enthousiasme qui s'applique à autre chose que les abstractions... signe de faiblesse...* Joubert, que Baudelaire admirait particulièrement, avait dit :

Tout ce qui n'est pas abstraction et maxime ne mérite que le nom de fait. (*Pensées, essais,* 1850, tome I, p. 291).

— et l'on sait que Balzac, dans *Louis Lambert* (éd. Conard, XXXI, p. 166), a vu dans *l'abstraction* «le second degré de l'intelligence humaine» ne plaçant au-dessus que *la spécialité,* c'est-à-dire le don du *voyant.*

— l. 11-12 : *La maigreur...* Cf. t. III, p. 11 (rapprochement dû à van Bever) :

Il y a dans la maigreur une indécence qui la rend charmante.

VI

— l. 13-14 : Ciel tragique... — À propos de cette épithète, M. Jean Pommier, dans sa *Mystique de Baudelaire,* p. 85-86, fait remarquer qu'elle justifierait une comparaison, celle-ci, par exemple : «comme un destin», comparaison que l'auteur, sous l'effet de sa symbolique familière, en serait venu à sous-entendre. — Aux marges d'un exemplaire des *Œuvres posthumes,* Pierre Louÿs avait annoté ce même passage comme suit :

Que d'absurdités en deux lignes ! 1° Le ciel est l'image même de l'immatériel. — 2° Tragique est humain, donc n'est pas abstrait. — 3° Ces sortes d'images sont latines, donc très connues.

— l. 16-17 : ... *l'air de la nuit est malsain...* Cf. *Les Soirées de Saint-Pétersbourg,* VIIe Entretien, où J. de Maistre dénonce les maléfices de la nuit.

— l. 20-21 : ... *un* Parsis-né... — Il semble qu'il y ait là un lapsus, car Parsis est un pluriel. — Le titre de *Parsis-né* ne figure pas sur les listes des nouvelles en projet qui nous sont parvenues.

Page 59, l. 1-3 : *Les méprises relatives aux visages...* (1908) : au visage... [sing.] — Ceci, bien vraisemblablement, dut être écrit en marge de l'ouvrage de Brierre de Boismont : *Des Hallucinations* (1845) où l'on a montré (*Figaro,* 19 mai 1928) que Baudelaire avait puisé quelques idées.

— l. 4-7 : *Connais donc...* Hygiène de l'âme. — Les mots reproduits en italique dans ce paragraphe forment une addition dans le

manuscrit. — Cette note pourrait bien avoir été rédigée après une lecture de l'*Imitation*, chapitres I-V, livre IV. — Cf. aussi Joseph de Maistre, *Soirées de Saint-Pétersbourg,* éd. Garnier, tome I, p. 255, 258, 286 :

Dieu lui-même nous a dit que Dieu VEUT des choses qui n'arrivent point, parce que l'homme NE VEUT PAS.
... La prière est la *dynamique* confiée à l'homme...
... Prions donc sans relâche, prions de toutes nos forces... Surtout n'oublions jamais que toute prière véritable est efficace de quelque manière.

Cf. p. 120, l. 20-21, et p. 121, l. 3. On retrouve *Autel de la volonté* parmi les titres de *Romans et Nouvelles* projetés par notre auteur; et peut-être faut-il rapprocher celui-là de quelques vers de *Bribes* (t. I, p. 3) :

Il portait dans ses yeux la force de son cœur,
Dans Paris son désert vivant sans feu ni lieu,
Aussi fort qu'une bête, aussi libre qu'un Dieu.

Pour la vertu magique de la prière, cf. Georges Blin : «Recours de Baudelaire à la Sorcellerie» dans *Le Sadisme de Baudelaire.*

— l. 8 : *La Musique creuse le ciel.* Cf. p. 116, l. 3.

— l. 9-12 : *Jean-Jacques disait...* Dans notre édition des *PETITS POËMES EN PROSE,* p. 22, nous avions rapproché ce passage de quelques lignes du *Mauvais vitrier :*

Un autre, timide à ce point... qu'il lui faut rassembler toute sa pauvre volonté pour... passer devant le bureau d'un théâtre...

Dans le tome VI de son édition critique de la N. R. F., M. Yves-Gérard Le Dantec a repris à son compte ce rapprochement et conclu : «Nous ignorons qui est ce Jean-Jacques dont le nom revient dans la correspondance.»

Il est exact que les lettres de Baudelaire (en 1842 et 1851) mentionnent un Jean-Jacques, — vraisemblablement un cousin du signataire : Jean-Jacques Levaillant (suggestion de Jules Mouquet). Mais celui dont il s'agit ici, c'est tout simplement Jean-Jacques Rousseau qui n'osait entrer chez un pâtissier ou une fruitière (*Confessions,* livres I et VI) et s'est défini «l'homme le plus timide que peut-être la nature ait jamais produit» (*ibid.,* livre IX).

— l. 13-15 : *La vie n'a qu'un charme vrai...* «Le jeu, ce plaisir surhumain», écrivait Baudelaire dans *Le Joueur généreux* (*PETITS POËMES EN PROSE,* p. 102). Dans la XCVI[e] *Fleur du Mal,* le poëte s'était déjà montré à nous comme jaloux de ceux qui se «prennent au jeu».

VII

— l. 17-18 : *Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles, — comme les familles.* Cette pensée amère revient en leit-motiv dans les préfaces des *HISTOIRES* et *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* comme dans les *Journaux intimes* (voir l'*Index*) et se retrouve chez bien des auteurs dont les ouvrages étaient familiers à Baudelaire. Par exemple, dans les *Opuscules humoristiques* de Swift, que notre auteur lut certainement dans la traduction que Léon de Wailly en avait donnée chez Poulet-Malassis et de Broise en 1859 (p. 256) :

Lorsqu'un vrai génie apparaît dans le monde, vous le reconnaîtrez à ce signe que les sots sont tous ligués contre lui.

Et dans le *Don Quixote* de Heine (1837) :

Celui qui, par l'inflexible puissance du génie, dépasse la tête de la foule banale, celui-là est frappé d'ostracisme par la société.

Et dans les *Representative men* d'Emerson (1849) que Baudelaire mentionnera dans *Mon Cœur mis à nu :*

Tout héros devient importun à la fin.

Et dans la *Vie de Jésus* de Renan (1863, p. 49) :

Les plus grands hommes d'une nation sont ceux qu'elle met à mort.

Quant aux derniers mots du paragraphe qui nous occupe : «comme les familles», est-il nécessaire d'y signaler une allusion autobiographique ? Le 1er août 1861, on voit Baudelaire écrire à sa mère :

Tu es toujours armée pour me lapider avec la foule.

Et le 5 juin 1863 :

... ton admiration pour Edgar Poe te fait oublier un peu mes propres travaux... Je ne te laisserai plus jamais voir les blessures que tu m'infliges. Mais il est bien vrai que les familles, les parents, les mères connaissent fort peu l'art de la flatterie. C'est une vieille observation.

Page 60, l. 1-5 : *A propos du sommeil, aventure sinistre de tous les soirs,... l'ignorance du danger.* Cf. *Le Poëme du Haschisch* (1858, *PARADIS ARTIFICIELS*, p. 16) :

Dans le sommeil, ce voyage aventureux de tous les soirs, il y a quelque chose de positivement miraculeux; c'est un miracle dont la ponctualité a émoussé le mystère.

Cf. aussi les notes sur les pages 78, l. 2-3, et 82, l. 25-26.

Dans une lettre non datée reproduite à la suite du *Charles Baudelaire* d'Eugène Crépet (Messein), on voit Villiers de l'Isle-Adam conseiller à Baudelaire de lire *La Mystique de Görres* dans la traduction de

Sainte-Foy (1854). Et voici, cueillies dans cet ouvrage (tome III, p. 285), quelques lignes pour expliquer l'*aventure sinistre* et le *danger* dont parle Baudelaire :

Lorsque l'homme passe du sommeil à la veille, les puissances de la vie sortent de l'indifférence où il les tenait ; leurs oppositions, leurs pôles, pour ainsi dire, se produisent de nouveau, et recommencent à lutter ; et les puissances supérieures absorbent les inférieures ; quand l'homme passe de la veille au sommeil, c'est le contraire qui arrive : ce sont les puissances inférieures qui absorbent les autres, et qui acquièrent un nouveau degré d'énergie.

Cf. aussi les *Soirées de Saint-Pétersbourg,* VIIe Entretien.

— l. 6-7 : *Il y a des peaux carapaces...* Dans son étude : *Edgar Poe et les premiers symbolistes français* (Lausanne, 1923, p. 82), M. Louis Seylaz a montré que ceci avait procédé d'un passage des *Marginalia :*

Le mépris, dit un proverbe de l'est, perce jusqu'à la carapace de la tortue ; mais il y a des crânes humains qui se sentiraient insultés, en se voyant comparer sous le rapport de l'imperméabilité, même avec la carapace d'une tortue géante des îles Gallipago.

Baudelaire reprendra cette pensée plus loin (p. 68, l. 7-8) ; on la retrouve aussi dans un projet de préface pour la deuxième édition des *FLEURS DU MAL* (p. 373) :

Ce monde a acquis une épaisseur de vulgarité qui donne au mépris de l'homme spirituel la violence d'une passion. Mais il est des carapaces heureuses que le poison lui-même n'entamerait pas.

— l. 8-10 : *Beaucoup d'amis, beaucoup de gants. Ceux qui m'ont aimé...* Ceci est répété p. 68, l. 9-10, 11-13, et aussi dans *A une heure du matin* (1862, *PETITS POËMES EN PROSE,* p. 26) :

... avoir distribué des poignées de main... et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants.

Pour la suite de notre texte, Baudelaire semble s'être souvenu d'un «aveu» de Thomas de Quincey qu'il a cité dans *LES PARADIS ARTIFICIELS* (1860), p. 195, en confessant lui trouver «un charme presque fraternel» :

Généralement, les rares individus qui ont excité mon dégoût en ce monde étaient des gens florissants et de bonne renommée. Quant aux coquins que j'ai connus,... je pense à eux, à tous sans exception, avec plaisir et bienveillance.

Et peut-être aussi d'un passage de Sébastien Mercier, dont il déclarait «merveilleux» le *Paris pendant la Révolution* (lettre à sa mère, 11 août 1862) ; car on lit dans cet ouvrage, éd. Poulet-Malassis, tome I, p. 114 :

... des hommes connus par la corruption effrénée de leurs mœurs et par l'audace de leur incivisme sont des *honnêtes gens.* «Si cela est, demandait un vertueux citoyen, que sommes-nous donc, nous autres ?»

— l. 11 : *Girardin parler latin !* Pecudesque locutæ. — Ceci figure pareillement dans les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* (*Salon de 1859*), p. 261 :

C'était… dans ces jours néfastes où le public épouvanté l'entendit parler latin. *Pecudesque locutæ.*

et dans les *Lettres d'un atrabilaire* (p. 25 du présent tome).

La citation est tirée des *Géorgiques*, I, 478. — Baudelaire a pris Émile de Girardin maintes fois à partie, dans les *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. XI, dans l'*Anniversaire de la naissance de Shakespeare* (tome I du présent recueil, p. 220), et ici même, plus loin (p. 86).

— l. 12-14 : *Il appartenait à une Société incrédule…* En 1856, Robert-Houdin fut en effet délégué en Algérie par le gouvernement français pour combattre l'influence des sorciers indigènes. Cf. *Pauvre Belgique* (t. III, p. 129, f[t] 201).

VIII

— l. 15-19 : *Ces beaux et grands navires…* Cette phrase se retrouve dans *Le Poëme du Haschisch* (1858, *LES PARADIS ARTIFICIELS*, p. 61) :

Ces villes magnifiques, se dit-il, où les bâtiments superbes sont échelonnés comme dans les décors, — ces beaux navires balancés par les eaux de la rade dans un désœuvrement nostalgique, et qui ont l'air de traduire notre pensée : Quand partons-nous pour le bonheur ?

Cf. aussi *Le Port* dans les *PETITS POËMES EN PROSE*, p. 141.

Page 61, l. 4 : *Voir* Usher. — C'est-à-dire *La chute de la Maison Usher*, conte recueilli dans les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* et que Baudelaire avait traduit dès 1855. — *Usher* avait été omis dans le texte de 1909.

— l. 6-7 : *Y a-t-il des folies mathématiques et des fous qui pensent que deux et deux fassent trois ?* On sait que par un artifice de calcul on prouve aisément que 1 = 2. Peut-être la question de Baudelaire procédait-elle de cet exemple classique d'erreur scientifique. Mais peut-être notre auteur se souvenait-il tout simplement d'un passage de *Séraphîta* (Balzac, ŒUVRES COMPLÈTES, éd. Conard, tome XXXI, p. 291) :

Deux et deux ne font donc quatre que par une abstraction fausse et monstrueuse.

Ou bien encore d'un passage de l'*Introduction aux grands principes* où Diderot, dont l'œuvre lui était très familière, a plaidé contre les religions révélées :

Le témoignage des hommes, quoi que vous en puissiez dire, n'aura jamais le pouvoir de faire croire à un homme raisonnable que deux et deux font trois; en me disant qu'il y a des choses au-dessus de la raison, on ne me fera pas croire des absurdités. (Éd. de Jacques-André Naigeon, 1798, tome I, p. 353.)

Ce qui nous porte principalement à ne pas négliger cette source-là, c'est que tout à l'heure nous constaterons, à propos du fragment 82 de *Mon Cœur mis à nu,* que Baudelaire semble s'être aussi souvenu d'un passage de Diderot qui figure à la page suivante de cette même édition Naigeon.

— l. 8-9 : ... *ne hurlent pas* [d'être accouplés ensemble], *envahir...* Les mots placés entre crochets ont été ajoutés en 1887 par Eugène Crépet.

— l. 10-13 sqq. : *Si, quand un homme... au point de renvoyer sans cesse au lendemain...* C'est tout jeune que Baudelaire marqua cette tendance à la procrastination dont il fut tant de fois la victime. Alors qu'il était encore collégien, on voit Mme Aupick écrire à Claude-Alphonse Baudelaire :

Nous n'avons... d'autre reproche à lui faire que... d'attendre toujours au dernier moment pour faire ses devoirs. Lorsque vous lui écrirez, dites-lui donc un mot là-dessus. Dites-lui combien il est important dans la vie de faire tout de suite *ce qu'on a à faire...* Ce défaut chez votre frère me désespère...

Nul doute d'ailleurs que Baudelaire ne déplorât lui-même sa faiblesse. Témoin les stances de *L'Imprévu* (pièce parue en 1863) :

Mieux que tous, je connais certain voluptueux
Qui bâille nuit et jour, et se lamente et pleure,
Répétant, l'impuissant et le fat : « Oui, je veux
Être vertueux, dans une heure ! »

— stances où l'on voit apparaître le fouet du « bienfaiteur » :

... « Que béni soit ton fouet,
Seigneur ! que la douleur, ô Père, soit bénie ! »

Comme dans une lettre à Mme Aupick (21 juin 1861) :

Je suis et ai toujours été à la fois responsable et vicieux. — Hélas ! il me manque peut-être les coups de fouet que l'on distribue aux enfants et aux esclaves.

Emerson, dans sa Conduite de la vie, *Considérations en passant* (1860), avait écrit :

Ce dont nous avons le plus besoin... c'est de quelqu'un qui nous oblige à faire ce qui est dans nos virtualités. Cela, c'est le service d'un ami.

— l. 21-22 : *De même en politique...* Cf. Joubert (*Pensées,* éd. de 1850, tome I, p. 340) :

La politique est l'art de connaître et de mener la multitude ou la pluralité ; sa gloire est de la mener, non pas où elle veut, mais où elle doit aller.

Est-il nécessaire de faire observer que Joseph de Maistre n'aurait pas désavoué cette conclusion ?

— l. 23 : ... *1856. Prendre des exemplaires à Michel.* « Baudelaire publiait alors le premier volume de sa traduction des *Histoires extraordinaires* » (note d'Eugène Crépet, 1887). Ce volume avait paru chez Michel Lévy, en mars.

— l. 24-25 : *Écrire à Mann, à Urlici,...* Ces noms avaient été omis en 1887, 1908 et 1909. — En 1919, van Bever les lut : *Moun,... Urriès,...* On sait aujourd'hui, grâce aux recherches de Mr. W. T. Bandy, qu'il s'agissait de W. Wilberforce Mann avec lequel une lettre de notre auteur à Maxime Du Camp (16 septembre 1852, *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE,* tome I, p. 175) montre qu'il fut en rapport à l'occasion de Poe, et peut-être de Hermann Ulrici, un philosophe allemand qui s'est occupé du système de Hegel et de questions scientifiques et religieuses.

— l. 26 : *à Maria Clemm.* Ligne retranchée en 1887. — (1908) : « *Écrire* à Maria Clemm. » — (1909), *id.,* mais en note. — On sait que Maria Clemm était la tante et la belle-mère d'Edgar Poe, et que Baudelaire lui dédia ses traductions (voir *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES,* p. 391). Son adresse figure, de la main de notre auteur, dans une note qui appartient à la collection Jacques Doucet, et c'est la même qui fut imprimée en tête de la *Dédicace,* dans *le Pays* (25 juillet 1854) où avaient commencé de paraître les *HISTOIRES.* Mais Baudelaire donna-t-il suite à ce projet de lettre ? On l'ignore.

— l. 27 : *Envoyer chez Mad. Dumay savoir si Mirès...* Ligne retranchée en 1887 et 1909. — (1908) : « Envoyer chez Mme Ducray savoir... ». Mme Dumay était sans doute la secrétaire de Mirès, propriétaire du *Pays* et du *Constitutionnel* où Baudelaire espérait faire recevoir sa traduction des *AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM.* Dans l'édition de cet ouvrage (p. 248), on trouvera une lettre du 8 mai 1856 — donc à peine antérieure à la date que montre notre texte — où Baudelaire mentionnait le prochain retour de Mirès.

Page 62, l. 1 : *Ce qui n'est pas légèrement difforme...* Edgar Poe, dans ses *Marginalia* (tr. Orban, p. 155) et dans *Ligeia,* que Baudelaire traduisit en 1855 (*HISTOIRES EXTRAORDINAIRES,* p. 313), avait cité cet aphorisme de Bacon :

Il n'est pas de beauté exquise qui n'ait quelque étrangeté dans ses formes.

Baudelaire s'en était peut-être souvenu en développant le thème «*Le beau est toujours bizarre*» dans son *Exposition universelle de 1855*, et en soutenant dans son *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, respectivement p. 224 et 289), à propos de la photographie, que «ce qui est positivement et universellement exact n'est jamais admirable».

Maurice Heine, dont on sait les beaux travaux touchant «le divin Marquis», a bien voulu nous signaler que cet aphorisme de Baudelaire présentait quelque parenté avec une théorie que Sade a développée dans les *120 Journées de Sodome ou l'école du libertinage* (éd. critique par M. Heine, Paris, 1931, *Introduction*, tome I, p. 51-52) et qui peut être résumée comme suit :

Il serait sans doute difficile d'expliquer cette fantaisie, mais elle existe chez beaucoup de gens : le désordre de la nature porte avec lui une sorte de piquant qui agit sur le centre nerveux peut-être bien avec autant et plus de force que ses beautés les plus régulières... D'ailleurs la beauté est la chose simple, la laideur est la chose extraordinaire, et toutes les imaginations ardentes préfèrent sans doute toujours la chose extraordinaire, en lubricité, à la chose simple. La beauté, la fraîcheur ne frappent jamais qu'un sens simple ; la laideur, la dégradation portent un coup bien plus ferme, la commotion est bien plus forte, l'agitation doit donc être plus vive.

Maurice Heine ajoutait :

Il est vrai, Sade, toujours absolu, va beaucoup plus loin que Baudelaire — jusqu'au triomphe de la laideur, plus émouvante, lubriquement, que la beauté ! Ce n'est pourtant qu'une étape à franchir dans la logique des sentiments. Mais Baudelaire n'a pu connaître le texte de Sade, alors inédit et dont le manuscrit était chambré. Or je ne me souviens pas d'avoir relevé la même thèse ailleurs dans les œuvres déjà imprimées de Sade. Sauf erreur, ce serait là un exemple de rencontre.

IX

— l. 6 : *Théodore de Banville*... Cf. *L'ART ROMANTIQUE*, étude sur le même (1861), p. 352 :

J'ai dit, je ne sais plus où : « La poésie de Banville représente les belles heures de la vie, c'est-à-dire les heures où l'on se sent heureux de penser et de vivre. »

Ce «j'ai dit» donne à penser que le présent paragraphe fut rédigé avant 1861.

— l. 9-10 : *À chaque lettre de créancier*... Les ruses de cet ordre étaient d'usage courant chez les «Bohèmes» qui, à fréquenter les peintres, avaient introduit la charge d'atelier dans leurs mœurs. Arsène Houssaye rapporte que Gérard, à un tapissier qui avait le

front de lui présenter sa note, lut une pièce de vers ayant pour titre : *Meublons-nous les uns les autres*, et que l'indiscret créancier s'enfuit, suffoqué par les larmes.

— l. 11 (apportée par le texte de 1908) : *Grand sourire dans un beau visage de géant.* Cf. *L'ART ROMANTIQUE*, *Victor Hugo* (1861), p. 310 :

Un sourire et une larme dans le visage d'un colosse, c'est une originalité presque divine.

Il n'y a donc nullement lieu de rapprocher ceci de *La Géante* ou de tel passage du *Salon de 1859*, comme on l'a fait.

— l. 12-16 : L'essai que Brierre de Boismont (et non Brière, comme on lit dans le ms.) consacra au *Suicide*, compte parmi les plus importants de ce psychiatre, qui fut un ami de Gérard de Nerval ainsi que d'Alfred de Vigny, et chez lequel, comme on l'a déjà dit (voir la note sur la page 59, l. 1-3), Baudelaire souvent puisa des idées. — *Chercher le passage...* Le voici (p. 218 de la 1re éd., 1856); il est tiré de la lettre d'un suicidé, datée de 1840.

Vivre avec un être qui n'a pour vous que de l'aversion; qui cherche toutes les occasions de vous nuire ou de vous contrarier; qui, sur le motif le plus frivole fait des querelles dont rougirait une femme du peuple; qui s'attache à vous comme une furie, et ne vous suppose jamais que de mauvaises intentions ou des actions coupables; qui, sans égard pour l'âge et les infirmités, se croit adorable et prétend qu'on porte à d'autres les hommages qu'on ne peut plus rendre à ses charmes surannés; n'est-ce pas un martyre intolérable?

Telle est ma position; je m'en serais déjà affranchi, s'il n'avait fallu prendre le parti violent de me séparer de mon implacable ennemie.

Or, on lit dans une lettre de Baudelaire à sa mère en date du 27 mars 1852 :

Jeanne est devenue un obstacle non seulement à mon bonheur... — mais encore au perfectionnement de mon esprit.

VIVRE AVEC UN ÊTRE qui ne vous sait aucun gré de vos efforts, qui les contrarie par une maladresse ou une méchanceté permanente, qui ne vous considère que comme son domestique ou sa propriété; avec qui il est impossible d'échanger une parole politique ou littéraire... est-ce possible?... Voilà quatre mois que j'y pense. Il faut partir. Mais *partir* à TOUT JAMAIS.

Suit une demande d'argent.

Faut-il rapporter l'étonnante ressemblance de ces deux textes à une rencontre de hasard, et admettre que Baudelaire, en ayant été frappé au cours d'une première lecture, se serait proposé de revenir à l'essai du psychiatre pour y retrouver le passage en cause? Il le semble bien, puisque la première édition du *Suicide* est de 1856, soit de quatre ans postérieure à la lettre de Baudelaire à Mme Aupick.

Cependant, une autre hypothèse est possible : plusieurs chapitres du *Suicide* ayant paru, d'abord, dans des revues médicales, — on en

trouve notamment dans les collections des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* et des *Annales médico-psychologiques* pour la période 1849-1851, — on peut supposer aussi que Baudelaire aurait lu le texte de Brierre de Boismont *avant* d'écrire sa propre lettre, ou tout au moins l'épître du suicidé, car, dans son ouvrage, le psychiatre mentionne faire état de documents portant sur la période 1834-1843. Voilà un point qu'il serait bien curieux d'élucider, ne fût-ce que pour avoir une preuve supplémentaire de l'impressionnabilité de notre auteur, laquelle était beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement, et le porta quelquefois à des imitations bien surprenantes.

— l. 17-20 : *Le portrait de* Sérène... L'acedia... *Le* Tœdium vitæ. — Tout cela est traité dans un chapitre de l'étude *Du Suicide,* mais avait été publié dès 1850 comme un *Extrait* des *Annales médico-psychologiques* et sous le titre : *De l'Ennui.* — Pour Sérène, voir le *De Tranquillitate,* et pour Stagyre (orthographe conforme au ms.), les trois *Exhortations à Stagire, l'ascète que tourmentait le démon.* — Ce passage des *Journaux intimes* a d'ailleurs été l'objet d'un essai fort intéressant de M. G. T. Clapton : *Baudelaire, Sénèque et Saint Jean Chrysostome* (in *Revue d'Histoire littéraire de la France,* avril-juin 1931). Il en ressort notamment que c'est l'explication de son propre cas et le soulagement de ses propres maux que Baudelaire devait chercher en étudiant les lointains précurseurs de Werther, d'Obermann et de René.

Page 63, l. 2-3 : *Traduction et paraphrase de :* La Passion rapporte tout à elle. — (1887-1908) : «Traduction et paraphrase de la Passion. *R*apporter tout à elle.» Cette lecture fautive a eu une conséquence assez savoureuse : un écrivain catholique, dont l'ouvrage est mieux qu'estimable d'ailleurs, a écrit qu'il voyait là — dans cette leçon si éloignée de la bonne — «la clef de voûte de l'art baudelairien».

En réalité, il s'agit ici tout simplement d'une note rédigée en vue du *Poëme du Haschisch* (1858) où on lit (*LES PARADIS ARTIFICIELS,* p. 60) :

Expliquerai-je comment, sous l'empire du poison, mon homme se fait bientôt centre de l'univers ? comment il devient l'expression vivante et outrée du proverbe qui dit que la passion rapporte tout à elle ?

Baudelaire n'avait mis une majuscule à «Passion» que parce qu'il en mettait partout.

— l. 4-6 : *Jouissances spirituelles... tocsin des souvenirs amoureux, ténébreux, des anciennes années.* Ces lignes semblent devoir être rapprochées du passage suivant (*PARADIS ARTIFICIELS,* p. 53) :

Il regarde avec un certain délice mélancolique à travers les années profondes, et s'enfonce audacieusement dans d'infinies perspectives.

X

— l. 8 sqq. : *J'ai trouvé la définition du Beau*, etc. — Dans un article intitulé *À travers champs* et paru à *La Liberté* le 23 septembre 1887, Émile de Molènes, qui l'avait signé *Y*, a relaté avoir entendu cette même profession de foi au cours de ses entretiens avec Baudelaire qu'il fréquenta surtout entre 1856 et 1860.

Cf. Edgar Poe :

Regardant... le Beau comme ma province, quel est, me dis-je alors, le *ton* de sa plus haute manifestation... Or, toute l'expérience humaine confesse que ce ton est celui de la tristesse. Une beauté de n'importe quelle famille, dans son développement suprême, pousse inévitablement aux larmes une âme sensible. La mélancolie est donc le plus légitime de tous les tons poétiques...

... De tous les sujets mélancoliques, quel est le *plus* mélancolique, selon l'intelligence *universelle* de l'humanité ? — La Mort, réponse inévitable. — Et quand... ce sujet, le plus mélancolique de tous, est-il le plus poétique ?... — C'est quand il s'allie intimement à la Beauté. Donc, la *mort* d'une belle *femme* est incontestablement le plus poétique sujet du monde... (*Méthode de composition*, tr. par Baudelaire en 1859, jointe dans notre édition à *EUREKA*, p. 166-168.)

Le troisième [dessin] était une tête de femme grecque; jamais visage si divinement beau, jamais expression d'un vague si provoquant, n'avaient jusqu'alors arrêté mon attention. (*Le Cottage Landor, HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*, p. 201.)

Jamais l'art humain n'a mieux rendu une beauté surhumaine... Mais dans l'expression de ce visage, tout resplendissant de sourires, on retrouvait, étrange anomalie ! cette vague tristesse qui est la compagne inséparable de la beauté idéale. (Portrait de la marquise Aphrodite dans *Le Rendez-vous;* CONTES INÉDITS, tr. par William Hughes, s. d. [1862].)

— l. 19-20 : ... *une ardeur, un désir de vivre, associé avec*... (Tous les textes antérieurs) : «... associés...» — ... *amertume refluante*, ... Sous ces deux mots, on devine, dans le manuscrit, ceux de «certaine tristesse».

— l. 23-26 : *Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter*, etc. (1887-1908-1909) : les mots : «aux yeux d'un homme bien entendu» étaient omis. — (1919) : «Une belle tête d'homme n'a pas besoin de comporter, aux yeux d'un homme bien entendu, — excepté peut-être aux yeux d'une femme, — cette idée de volupté...» — Dans le manuscrit autographe, l'incidente en cause a été ajoutée dans l'interligne, à la suite du mot «femme», et là où ce mot se rencontre pour la première fois.

Page 64, l. 6 : ... *le type idéal du Dandy*... Voir la note sur la page 92, l. 7.

— l. 13 : Le *en* placé entre crochets, est une addition de M. Yves-Gérard Le Dantec (éd. de la N. R. F., VI, p. 536). Elle paraît s'imposer.

— l. 16 : ... *guères*... Et non «guère», comme on lit dans les textes antérieurs à celui de 1938.

— l. 20-21 : ... *le plus parfait type de Beauté virile est* Satan, — *à la manière de Milton.* Voici comment le poëte du *Paradis perdu* a peint le Prince des Démons (livre I, tr. de Chateaubriand) :

Celui-ci, au-dessus du reste par sa taille et sa contenance, superbement dominateur, s'élevait comme une tour. Sa forme n'avait pas encore perdu toute sa splendeur originelle; il ne paraissait rien moins qu'un archange tombé, un excès de gloire obscurcie : comme lorsque le soleil, nouvellement levé, tondu de ses rayons, regarde à travers l'air horizontal et brumeux; ou tel que cet astre derrière la lune, dans une sombre éclipse, répand un crépuscule funeste sur la moitié des peuples, et par la frayeur des révolutions tourmente les rois; ainsi obscurci, brillait encore au-dessus de tous ses compagnons l'archange. Mais son visage est labouré des profondes cicatrices de la foudre, et l'inquiétude est assise sur sa joue fanée; sous les sourcils d'un courage indompté et d'un orgueil patient, veille la vengeance. Cruel était son œil; toutefois il s'en échappait des signes de remords et de compassion.

M. Gonzague de Reynold (*Charles Baudelaire*, p. 27) a trouvé dans ce morceau une preuve de la filiation qui rattache Baudelaire à Byron.

XI

— l. 23-28 : Les premières lignes de cette note tout au moins ont dû être écrites en vue du *Poëme du Haschisch* (1858, *PARADIS ARTIFICIELS*), où *Auto-idolâtrie* se reflétera dans le titre du chapitre IV, *L'Homme-Dieu;* où, sous l'effet de la drogue qui *conserve* et *augmente toutes ses facultés* (p. 17, 45 et *passim*), le haschischin conçoit l'*harmonie*... l'*eurythmie* (p. 54) comme des nécessités, et l'aride grammaire comme une *sorcellerie évocatoire* (p. 52). Les mots *magie, sorcellerie* se trouvent accouplés p. 66 du même ouvrage. — Pour une interprétation différente de ces lignes, voir la *Littérature en Silésie* (p. 264) d'Arm. Hoog, lequel les rapporte au «catéchisme individuel» de Baudelaire.

— l. 24 : *Harmonie politique du caractère.* (Tous textes antérieurs à 1938) : «Harmonie poétique du caractère». Mais c'est incontestablement po*li*tique qu'on lit dans le manuscrit, et il n'y a point lieu de croire à un *lapsus calami*, car, toujours dans le même chapitre IV du

Poëme du Haschisch (p. 54), l'auteur, continuant à décrire les sophismes où conduit l'usage de la drogue, s'exprime comme suit :

L'harmonie, le balancement des lignes, l'eurythmie dans les mouvements, apparaissent au rêveur comme des nécessités, comme des *devoirs*, non seulement pour tous les êtres de la création, mais pour lui-même, le rêveur, qui se trouve, à cette période de la crise, doué d'une merveilleuse aptitude pour comprendre le rythme immortel et universel.

— l. 26-27 : *Augmenter toutes les facultés. Conserver toutes les facultés.* (Tous autres textes) : «Conserver toutes les facultés. Augmenter toutes les facultés.»

Page 65, l. 1-2 : *Le sacrifice et le vœu sont les formules suprêmes... de l'échange.* D'après la place que cet alinéa occupe, il semble qu'on soit en droit de le rapprocher des pages 56-66 des *PARADIS*, où Baudelaire a décrit les aberrations monstrueuses que provoque l'ivresse du haschisch.

— l. 3-4 : *Deux qualités littéraires fondamentales : surnaturalisme et ironie.* Ceci semble devoir être entendu de Thomas de Quincey, dont Baudelaire, dans les *PARADIS*, a vanté le surnaturalisme (p. 174), l'humour et l'ironie (p. 155-157 et 194).

— l. 11-13 : *Il y a des moments de l'existence...* Cf. *Exposition universelle de 1855* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 251) :

Sans avoir recours à l'opium, qui n'a connu ces admirables heures, véritables fêtes du cerveau, où les sens plus attentifs perçoivent des sensations plus retentissantes, où le ciel d'un azur plus transparent s'enfonce comme un abîme plus infini...

et *Le Poëme du Haschisch* (1858) dans *LES PARADIS ARTIFICIELS*, p. 3-5 :

Il est des jours où l'homme s'éveille avec un génie jeune et vigoureux... le monde moral ouvre ses vastes perspectives, pleines de clartés nouvelles... De même une certaine école spiritualiste... considère les phénomènes surnaturels, tels que les apparitions de fantômes...

— l. 17-18 : *L'inspiration...* Dans ses *Conseils aux jeunes littérateurs* (1846, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 275), Baudelaire avait déjà noté que l'inspiration obéit. Dans *Le peintre de la Vie moderne* (fin de 1859, *ibid.*, p. 60), il en écrit qu'elle a «quelque rapport avec la congestion». Peut-être est-ce ce rapport-là dont il se souvenait en constatant qu'*elle ne s'en va pas toujours quand l'homme le veut.* Ou bien encore de Jean-Jacques écrivant des idées :

Elles viennent quand il leur plaît, non quand il me plaît. Elles ne viennent point ou viennent en foule : elles m'accablent de leur nombre et de leur force. Dix volumes par jour n'auraient pas suffi. (CONFESSIONS, partie I, livre VI.)

— l. 19-20 : *De la langue...* Ceci se retrouve dans l'essai sur *Théophile Gautier* (1859, *L'ART ROMANTIQUE,* p. 165) :

Manier savamment une langue, c'est pratiquer une espèce de sorcellerie évocatoire.

— morceau où Baudelaire a reflété les idées des cabalistes quant à la magie du verbe. Il a dit aussi de la peinture qu'elle est une évocation magique (*Exposition universelle de 1855, CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES,* p. 226.) — (1908) : ... sorcellerie évacatoire. Coquille.

Page 66, l. 1-4 : *Dans certains états de l'âme presque surnaturels...* Même thème que dans l'article sur l'*Exposition universelle de 1855* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES,* p. 251) :

Edgar Poe dit, je ne sais plus où, que le résultat de l'opium pour les sens est de revêtir la nature entière d'un intérêt surnaturel qui donne à chaque objet un sens plus profond, plus volontaire, plus despotique.

L'endroit dont Baudelaire ne se souvenait plus, c'est *Les Souvenirs de M. Auguste Bedloe* (*HISTOIRES EXTRAORDINAIRES,* p. 289).

— l. 5-13 : *Comme je traversais...* «Cet alinéa est évidemment l'embryon du poëme en prose intitulé *Perte d'auréole.*» (Note d'Eugène Crépet, 1887.) — L. 11 (1909) : «... n'a *pas* voulu...» Faute de lecture ou coquille.

— l. 14-17 : *Du culte de soi-même...* Self purification... — Note destinée sans doute à l'étude sur le Dandysme, que Baudelaire projetait d'écrire, et peut-être à rapprocher de quelques lignes du *Théophile Gautier* (1859) que le lecteur trouvera reproduites p. 216.

— l. 18-20 : *Il y a dans l'acte de l'amour...* Cf. p. 55 (3[e] feuillet). — C'est évidemment en raison du double emploi qu'E. Crépet avait retranché ce passage en 1887.

— l. 21-24 : *Il y a dans la prière... dynamique...* Voir les notes sur les lignes 4-7 de la page 59.

— l. 25-26 : *Le chapelet est un médium... Le Chapelet* se retrouve sur une liste de titres de petits poëmes en prose projetés, qui devaient former une nouvelle suite : *Symboles et Moralités.*

Page 67, l. 1-3 : *Le travail...* Au cours de ces *Journaux,* Baudelaire va s'exhorter vingt fois au travail. Voir ce mot à l'*Index.*

— l. 7-10 : *Si un poëte demandait...* Boutade qui trahit la fréquentation des *Opuscules humoristiques* de Swift, traduits pour la première fois par Léon de Wailly, un ami de Baudelaire, et publiés chez Poulet-Malassis en 1859. On la retrouve dans la *Lettre à Jules Janin* (1865, tome I, p. 228) :

Si un poëte montrait la prétention d'avoir quelques bourgeois dans ses écuries, il y aurait bien des personnes qui s'en scandaliseraient.

Un tel ordre de plaisanterie était d'ailleurs d'un usage courant chez les bohèmes que Baudelaire fréquenta dans sa jeunesse. Dans son *Paris inconnu,* on voit Privat d'Anglemont écrire :

... il est certain que la chair d'homme est assez bonne fricassée, mais la chair de jeune fille surtout est d'une délicatesse exquise en rôti.

M. Louis Seylaz (*op. cit.,* p. 103) a rapproché de ces lignes un passage de Poe (*Virginia edition,* VIII, p. 230) où celui-ci, s'indignant de la condition du poëte dans la société, demandait combien de temps encore la plus authentique vermine de la terre, celle qui rampe sur les autels de Mammon, se verrait plus considérée que les princes de l'esprit.

— l. 11-12 : *Ce livre ne pourra...* Omises en 1887, à cause du double emploi qu'elles forment tant avec les lignes 5-6 de la page 68 qu'avec un passage des préfaces ébauchées pour la deuxième édition des FLEURS DU MAL (dans la nôtre, p. 372-373). — (1908-1919) : *Cela* ne pourra... (Faute de lecture).

Boutade manifestement inspirée de Théophile Gautier, dans *Albertus* (XCVIII) :

D'ailleurs, — et j'en préviens les mères de famille,
Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines.

— l. 13-16. *Tantôt il lui demandait...* Alinéa apporté par le texte de 1908. — On dirait d'une phrase tirée de quelque brouillon de *La Fanfarlo* (1847) où l'on voit que la jambe de la danseuse était, pour Samuel, l'objet d'un perpétuel désir. Il n'est pas impossible non plus de trouver ici l'écho d'une confidence de Gautier qui demandait à Alice Ozy de lui abandonner son pied. Voir Loviot, *Alice Ozy,* Paris, Les Bibliophiles fantaisistes, 1910, p. 24. — Ligne 16 (1909) : «qu'elle dessinait...» (faute de lecture).

— l. 19 : *mon petit âne mélancolique.* (Tous textes antérieurs à 1938) : «mon petit *singe* mélancolique...» (Faute de lecture).

— l. 23-24 : *Le chameau de Cazotte...* Le 20 janvier 1859, en publiant à la *Revue française* son sonnet : *Le Possédé,* qui prend fin avec ces deux vers :

Il n'est pas une fibre, en tout mon corps tremblant
Qui ne crie : *O mon cher Belzébuth, je t'adore !*

Baudelaire renvoyait par une note au *Diable amoureux* de Cazotte où l'on voit l'héroïne supplier son amant de lui rendre hommage dans ces termes-là et, sitôt exaucée, prendre la forme d'un gigantesque chameau (chap. XVII-XVIII).

— l. 25-p. 68, l. 2 : *Un homme va au tir au pistolet...* — «Idée première du *Petit poëme en prose* intitulé : *le Galant Tireur.*» (Note

d'Eugène Crépet, 1887.) Il ne paraît pas impossible qu'elle ait été suggérée par un texte de Paul de Molènes : *Les souffrances d'un houzard* (CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS, Michel Lévy, 1853), nouvelle que Baudelaire, entre 1859 et 1862, voulut porter à la scène sous le titre : *Le Marquis du 1er Houzards.* Dans cette nouvelle, page 42, nous montrant son héros, Wolfgang de Cadolles, troublé dans un entretien avec sa maîtresse, Mme de Timey, par l'arrivée de deux fâcheux, l'auteur écrivait :

> Tous ceux qui apportent encore dans les réunions mondaines un cœur jeune, de puissantes attaches, un intérêt secret et violent, savent combien est irritante, au milieu d'un tête-à-tête, l'intervention de ces oisifs dont on peut traduire ainsi le nonchalant sourire : « Ici vous ne vous appartenez pas, vous ne relevez ni de vos goûts, ni de vos affections, ni de vos instincts, ni de vos désirs. Vous êtes au monde, c'est-à-dire à nous, tâchez donc de nous divertir. » Il faut avouer que l'on a bien souvent envie de casser comme les poupées d'un tir ces insupportables figures, surtout quand on voit comme le vit Wolfgang en jetant un regard désolé sur Mme de Timey, celle dont on vient vous arracher l'esprit, vous prendre la grâce et peut-être vous disputer le cœur, subir la tyrannie qui vous désespère avec une obéissance pleine d'enjouement.

Voyez aussi notre note sur la page 54, l. 19-20.

Page 68, l. 3-4 : *Quand j'aurai inspiré le dégoût et l'horreur universels, j'aurai conquis la solitude.* Comme l'a indiqué van Bever, Baudelaire semble s'être inspiré de ce thème dans le petit poëme en prose intitulé *La Solitude.* Il est vrai que, dans ce morceau-là, Baudelaire a chanté les joies d'une vie retirée. Le poëte exprime des sentiments analogues dans sa lettre à Ancelle du 13 novembre 1864 :

> J'exprimerai patiemment toutes les raisons de mon dégoût du genre humain. Quand je serai *absolument seul,* je chercherai une religion... et au moment de la mort, j'abjurerai cette dernière religion pour bien montrer mon dégoût de la sottise universelle. Vous voyez que je n'ai pas changé.

— l. 5-6 : Cf. p. 67, l. 11-12.

— l. 7-13 : Ce passage, rétabli en 1908, reproduit, à peine modifiées, les lignes 6-10 de la page 60.

XII

— l. 16-17 : ... *La sensibilité de chacun, c'est son génie.* Edgar Poe, lui aussi, tenait qu'outre une grande puissance intellectuelle, de la passion et de l'énergie, le génie impliquait de la sensibilité. Et par cette dernière il entendait « l'amour du beau et la répulsion pour la laideur » (*Marginalia,* éd. Sansot, p. 302).

Dans son *A Chapter of Suggestions*, il est revenu sur la nécessité de cet attribut. Nous citons le paragraphe tout entier, parce que Baudelaire avait dû en faire l'application à son propre cas :

Il y a peu d'hommes de cette sensibilité particulière qui est à la racine du génie [il y a peu de ces hommes-là] qui, dans leur première jeunesse, n'aient dépensé beaucoup de leur énergie spirituelle à *vivre trop vite;* et, plus tard, leur vient l'insurmontable désir de hausser leur imagination jusqu'au point qu'elle eût atteint au cours d'une vie ordinaire, normale ou bien réglée. L'ardeur à poursuivre des excitations artificielles qui, malheureusement, a caractérisé un trop grand nombre d'hommes éminents, peut donc être regardée comme un besoin psychique, ou une nécessité, — un effort pour *recouvrer* ce qui a été perdu, — une lutte de l'âme en vue de conquérir la position qui, en d'autres circonstances, aurait été son dû. (Éd. Harrison, XIV, 190.)

— l. 18-20 : *Il n'y a que deux endroits*... Alinéa apporté en 1908 et retranché en 1909.

— l. 23-26 : *Le goût précoce des femmes. Je confondais*... Ces souvenirs semblent avoir été notés en marge des *PARADIS ARTIFICIELS* où on lit (p. 166) :

... Le goût précoce du monde féminin, *mundi muliebris,* de tout cet appareil ondoyant, scintillant et parfumé, fait les génies supérieurs...

— passage glosé dans une lettre à Poulet-Malassis, du 23 avril 1860, — et peuvent être rapprochés d'un «fragment» donné plus loin (tome III, p. 10) :

Tout jeune, les jupons, la soie, les parfums, les genoux des femmes.

— l. 27-28 : *Mes ancêtres, idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions.* Ces lignes ont fait pâlir les biographes, car les ancêtres de Baudelaire, du côté paternel, étaient de petits propriétaires, et, du côté maternel, ont été vainement recherchés. Mais, après tout, ne convient-il pas de se souvenir que Baudelaire, au domaine de la mystification, ne le cédait point à Edgar Poe qui fit de son mieux pour tromper la postérité, tant sur sa date de naissance que sur l'emploi de deux de ses années de jeunesse? Ce qui est certain, c'est que ces lignes-là semblent tirées d'une «nouvelle extraordinaire», et n'étonneraient point dans la bouche de William Wilson, ni d'Egæus ou d'Usher, ni de leur père spirituel qui s'est lui-même défini «l'enfant d'une race éminemment surexcitable, aussi remarquable pour ses talents que par ses passions».

— l. 29-p. 69, l. 2 : *Les pays protestants*... Baudelaire a plusieurs fois attaqué le protestantisme. Dans son *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 275), il le définit «quelque chose de dur, de cruel, de stérilisant».

Page 69, l. 3-5 : *Le mélange du grotesque et du tragique...* Cf. p. 57, l. 12-13.

— l. 7 : *... le plaisir aristocratique de déplaire.* On sait que Baudelaire se l'offrit souvent. Voir notamment ses lettres : à Mme Aupick, 11 octobre 1860, et à Ancelle, 13 octobre 1864. Dans un article paru au *Temps*, le 13 octobre 1927, Paul Souday écrivait, à propos de M. de Montherlant :

Savourant le plaisir aristocratique de déplaire, comme disait Benjamin Constant, il s'évertue à choquer tout le monde.

Nous avons cherché en vain à vérifier cette attribution, où nous voyons un lapsus. — Voir également *L'ART ROMANTIQUE*, p. 117-118.

— l. 8 : *L'Allemagne exprime la rêverie par la ligne...* Voir dans *L'ART ROMANTIQUE*, p. 119-124, les notes rédigées pour *L'Art philosophique*, article en projet depuis 1857.

— l. 9 : *... comme l'Angleterre par la perspective.* Cette note résume une des impressions que Baudelaire a traduites, quant aux peintres anglais, dans son *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 257).

— l. 10-12 : *Il y a dans l'engendrement...* Ceci a pris place dans *Le peintre de la Vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 60) :

J'affirme que toute pensée sublime est accompagnée d'une secousse nerveuse, plus ou moins forte, qui retentit jusque dans le cervelet.

— l. 13-14 : *L'Espagne met dans la religion la férocité naturelle de l'amour.* Il est à remarquer que la pièce des FLEURS DU MAL, *A une Madone*, qui porte en sous-titre *Ex-voto dans le goût espagnol* et dont cet aphorisme semble résumer l'esprit, fut composée précisément en 1859, année à laquelle il paraît légitime de rapporter une bonne partie des notes qui nous occupent.

— l. 16 : *La note éternelle...* Dans sa *Vie de Charles Baudelaire* (Lemerre, 1869, p. 31), Asselineau écrivait de son ami et modèle :

Lui, si précis et si net dans ses vers, il ne détestait pas l'emphase et la période... Il fallait l'entendre déclamer, les bras étendus, les yeux brillants de plaisir, certaines phrases pompeuses de Chateaubriand : — Jeune, je cultivai les muses, etc., ou de certaines strophes redondantes de Marie Chénier :

Camille n'est plus dans vos murs,
Et les Gaulois sont à vos portes ! ...

C'est ce qu'il appelle dans ses notes le ton « éternel et cosmopolite ».

— l. 17 : *... Alph. Rabbe...* Plus loin (p. 70, l. 4 et 6), Baudelaire mentionnera encore « le ton Alphonse Rabbe ». — Ce nom ne dit guère aux générations présentes. Pourtant Rabbe fut un écrivain d'une réelle valeur. Il y a dans son *Album d'un pessimiste* une sonorité

singulière. Sa voix semble venir de l'au-delà; elle a la gravité de la tombe, on y sent tout l'irrémédiable de la damnation, et pourtant les joies de la vie y frémissent encore. Sa destinée ne fut pas d'ailleurs sans offrir quelque similitude avec celle de Baudelaire. Tous deux avaient été très beaux; tous deux furent atteints du même mal; tous deux, dont le sang charriait la tradition catholique, connurent des périodes d'athéisme et furent ballottés des plus hautes cimes du spiritualisme aux enfers de la sensualité. Rabbe finit, de son fait, à quarante-quatre ans, et Baudelaire mourut à quarante-six, après avoir été tenté mainte fois d'imiter un aîné avec lequel il se sentait des affinités certaines et dont l'œuvre — pour en revenir à l'objet de cette note — n'avait pas été sans effet sur le développement de son génie. Baudelaire a dit de Joseph de Maistre et d'Edgar Poe qu'ils lui avaient appris à raisonner. Mais d'autres y ont contribué et lui ont enseigné l'éloquence profonde. Rabbe doit être mentionné parmi ceux-là, comme Quincey et Chateaubriand. Il y a des pensées de Rabbe qui ont passé chez Baudelaire, et aussi des façons de dire.

XIII

— l. 19-21 : *Pourquoi les démocrates...* Faut-il rappeler que notre auteur a chanté les chats dans trois pièces des FLEURS DU MAL et aussi dans un petit poëme en prose (*L'Horloge*) ?

Page 70, l. 1 : *Créer un poncif ...* Baudelaire a eu plusieurs fois ce désir, bien qu'il ait fait le procès du poncif dans son *Salon de 1846* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 160-161). C'est ainsi qu'il mandait à l'acteur Tisserant, le 28 janvier 1854, à propos de la *Chanson du Scieur de long* qu'il voulait introduire dans son *Ivrogne :*

... Ce qu'elle a de meilleur, c'est qu'elle... peut devenir la *Romance du Saule* de notre drame populaire.

Du poncif proprement baudelairien M. Jean Pommier (*Dans les chemins de Baudelaire,* p. 230) a donné cette définition pénétrante : «La mise en contact d'une abstraction magnifiée jusqu'à l'allégorie avec un pittoresque trivial».

— l. 3-8 : Apportées en 1908. — l. 3 : *Le concetto est un chef-d'œuvre.* C'est peut-être à juste titre que, dans son *Baudelaire et de Quincey* (Les Belles-Lettres, s. d., p. 95), M. G. T. Clapton a rapproché de ceci quelques lignes des *PARADIS ARTIFICIELS* (1860, p. 173) où notre auteur, à propos du chagrin que Quincey rapporte avoir ressenti à la mort d'une sœur tendrement chérie, écrivait :

Cette douleur, de temps à autre, fait pousser des fleurs lugubres et coquettes, à la fois tristes et riches; ses accents funèbrement amoureux se transforment souvent en concetti. Le deuil lui-même n'a-t-il pas ses parures ?

Mais, comme l'a fait observer M. Gonzague de Reynold (*op. cit.*, p. 286), on peut aussi voir là un aphorisme concernant le *genre* du concetto.

— l. 7 : ...*profondément entaillé.* (1919) «...profondément *re*taillé.» — Faute de lecture.

— l. 8 : ...*Donna*... (1919) «... Dona...» — Faute. — *La prima Donna et le garçon boucher,* roman de Clément et Edm. Burat-Gurgy (1831) dont le réalisme correspond à l'audace de son titre.

— l. 9-10 : *Ma mère est fantastique; il faut la craindre et lui plaire.* On lit dans une lettre d'Asselineau à Poulet-Malassis (septembre 1867) :

Mme Aupick paraît tenir beaucoup à ce qu'on publie les notes de *Mon Cœur mis à nu* où il est parlé d'elle avec tendresse.

On peut croire que son fils ne lui avait pas lu celle-là, ou qu'elle en avait excusé la pointe en faveur des autres.

— l. 11 : *L'orgueilleux Hildebrand.* C'est-à-dire Grégoire VII qui humilia l'empereur Henri IV à Canossa.

— l. 12-13 (1908-1909) : *Pape et Empereur.* (*Lettre à Edgar Ney.*) (Interversion.) — Il s'agit de la lettre en date du 18 août 1849, que Louis-Bonaparte avait adressée à Edgar Ney pour le prier d'obtenir de Pie IX, en contrepartie de son assistance, quelques réformes libérales.

XIV

— l. 16 : *Quoi de plus absurde que le Progrès*... Faut-il souligner que Baudelaire a vingt fois contesté l'intérêt du Progrès matériel? Cf. notamment *Exposition universelle de 1855* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 228) :

Transportée dans l'ordre de l'imagination, l'idée du progrès... se dresse avec une absurdité gigantesque, une grotesquerie qui monte jusqu'à l'épouvantable.

Et est-il nécessaire de rappeler que, dans sa haine de «l'américanisation», de la «Franklinisation», il se rencontrait avec Edgar Poe? Voir par exemple, dans les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (1857), *Notes nouvelles*, *Petite Discussion avec une momie*, et *Colloque entre Monos et Una*, *passim.*

Page 71, l. 1-4 : *Que l'homme enlace sa dupe sur le boulevard, ou perce sa proie dans des forêts inconnues*... Cette comparaison du Sauvage avec l'homme dépravé par la civilisation se retrouve dans la préface des

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES (1857), p. XI-XIII, comme chez Sébastien Mercier :

... l'homme est un animal susceptible des modifications les plus variées et les plus étonnantes... la vie parisienne est peut-être, dans l'ordre de la nature, comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique et de l'Amérique. (*Tableau de Paris,* 1782. Préface p. XIII.)

et chez Balzac :

Est-elle [la raison] chez le sauvage libre dans le désert, vêtu dans sa nudité, sublime et toujours juste dans ses actes ?... Est-elle chez l'homme civilisé qui ne doit ses plus grandes jouissances qu'à des mensonges ?... Où est alors le progrès ? (*Séraphîta,* éd. Conard, XXXI, p. 282-283.)

— l. 5-8 : *On dit que j'ai trente ans; mais si j'ai vécu trois minutes en une... n'ai-je pas quatre-vingt-dix ans ?* Se souvenant que Baudelaire était né en 1821, Adolphe van Bever, dans ses *Éclaircissements,* s'est demandé si ce passage-là n'apporterait pas la date de *Fusées,* dont les notes auraient donc été écrites en 1851, et M. Yves-Gérard Le Dantec l'a admis. Cette hypothèse ne semble guère soutenable. D'abord, en 1851, Baudelaire est aux antipodes des opinions qui se font jour dans *Fusées,* à chaque ligne : il est républicain et même démocrate, il s'est déclaré pour l'utile et pour le progrès; il rêve de vertu et d'amour universel; on n'a, pour s'en rendre compte, qu'à lire sa première étude sur Pierre Dupont, qui est précisément de 1851. Il était alors tellement différent de ce qu'il deviendra quelques années plus tard que ses publicateurs posthumes, Théodore de Banville et Charles Asselineau, ne croiront pas pouvoir recueillir ses œuvres de cette époque-là et les joindre aux autres, sans les accompagner de leurs dates ! — Et puis le fait que le passage en cause figure dans le manuscrit à la suite d'une note employée en 1857, et *sur le même feuillet qu'elle,* n'apporte-t-il pas une présomption que ledit passage ne saurait être antérieur de six années à cette note-là ? — Enfin, il s'agit ici d'une pensée qu'on trouve chez tout le monde, par exemple chez Poe :

Dans une nuit telle qu'est pour moi celle-ci, un homme vit — il vit tout un siècle de vie ordinaire. (*Le Canard au ballon, HISTOIRES EXTRAORDINAIRES,* 1856, p. 145.)

En quelques heures, elle [la Malibran] sentait fuir la durée d'un siècle, et elle quitta ce monde à vingt-cinq ans, ayant vécu des centaines d'années. (*Marginalia,* tr. Orban, LII.)

et chez Chateaubriand :

Pourquoi me plaindrais-je de la rapidité des jours puisque je vivais dans une heure autant que ceux qui passent des années à vivre ? (MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE, *Le Saint-Gothard.*)

et chez Stendhal :

On vit plus en quelques instants que pendant de longues périodes. (ARMANCE, éd. Lévy, p. 108.)

et chez Baudelaire lui-même :

On dirait qu'on vit plusieurs vies d'hommes en l'espace d'une heure. (*Le Poëme du Haschisch* [1858], LES PARADIS ARTIFICIELS, p. 34.)

Dès lors, y a-t-il lieu d'accorder l'importance d'un indice chronologique au nombre *trente* que montre notre texte? Ne paraît-il pas beaucoup plus raisonnable de croire que Baudelaire a dit *trente* et *quatre-vingt-dix* comme il aurait dit *vingt* et *soixante*, en un mot qu'il n'a eu recours à un rapport numérique que dans l'espoir de rajeunir, par le concret, une idée éculée? Voyez cependant sur ce point l'ouvrage de Miss Margaret Gilman : *Baudelaire the Critic* (Columbia University Press, 1943), p. 234.

— l. 10 : *Début d'un roman*... Voir la note sur la page 72, l. 13 sqq.

XV

— l. 14-27 : *Je crois que le charme infini et mystérieux qui gît dans la contemplation d'un navire... l'hypothèse... d'un animal plein de génie...* Ceci dut être noté au cours de l'étude sur *Victor Hugo* (1861) où on lit (L'ART ROMANTIQUE, p. 309) :

S'il peint la mer [Hugo], aucune *marine* n'égalera les siennes. Les navires qui en rayent la surface ou qui en traversent les bouillonnements auront, plus que tous ceux de tout autre peintre, cette physionomie de lutteurs passionnés, ce caractère de volonté et d'animalité qui se dégage si mystérieusement d'un appareil géométrique et mécanique de bois, de fer, de cordes et de toile; animal monstrueux créé par l'homme, auquel le vent et le flot ajoutent la beauté d'une démarche.

Page 72, l. 1-3 : *Peuples civilisés, qui parlez*... Ces lignes figurent, avec des variantes, dans les *Notes nouvelles* accompagnant les NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES (1857), p. XIII :

Peuples civilisés qui jetez sans cesse la pierre aux sauvages, bientôt vous ne mériterez même plus d'être idolâtres.

Voir dans cet ouvrage nos notes, p. 324-325.
Nous avons retrouvé chez Barbey d'Aurevilly des textes équivalents, mais pas celui-là. — Cf. p. 110, l. 1-4.

— l. 4-5 : *Le stoïcisme, religion qui n'a qu'un sacrement, — le suicide !* On lit dans l'essai de Brierre de Boismont, intitulé *Du Suicide,* auquel nous avons vu Baudelaire, p. 62, marquer l'intention de se reporter :

Aux stoïciens appartient l'invention d'avoir érigé le suicide en dogme.

Et l'on ne peut guère douter par conséquent que cette pensée de Baudelaire n'appartienne à Brierre de Boismont. Seulement, elle est en diamant chez celui-là, et en strass chez celui-ci, — à cause du

mot de *sacrement,* introduit par le poëte. Exemple typique des emprunts multiples de notre auteur et de sa science à revigorer et parer les substances qu'il s'assimilait. — Mais, pour tout dire, il ne paraît pas impossible que Sébastien Mercier ait été pour quelque chose dans cet amendement génial. Car, dans son *Nouveau Paris,* un ouvrage que notre poëte qualifiait de «merveilleux», on voit Mercier (éd. Poulet-Malassis, tome I, p. 410) définir le divorce : le *sacrement de l'adultère.*

— l. 7 (1908) : «... pour pantomime,...» Omission du mot : *une.*

— l. 9-10 : ... *l'atmosphère... des* grands jours. — M. Jean Pommier (*La Mystique de Baudelaire,* p. 143) croit reconnaître ici celle qui accompagnait, chez notre auteur, les périodes d'euphorie consécutives aux transes de l'aura.

— l. 13-p. 73, l. 6 : *Ému au contact...* Eugène Crépet, en 1887, avait renvoyé à son chapitre : *Projets et plans de Romans et Nouvelles,* cette page qui, dans le manuscrit original, tient le verso du fragment 22, et où il faut voir peut-être ces «très belles phrases» par lesquelles Baudelaire (p. 71, l. 10-12) s'exhortait à commencer un roman «n'importe où... pour avoir envie de le finir». — Quoi qu'il en soit, notre texte présente d'indéniables parentés avec un passage du *Poëme du Haschisch* (1858, *LES PARADIS ARTIFICIELS,* p. 57), celui qui commence par : «Il n'est sorte de combinaison sentimentale...»

Ce rapprochement paraît d'autant plus fondé que nous retrouvons, p. 53 des *PARADIS,* même chapitre, l'admirable expression «les années profondes» que montre la ligne 4 de la page 73 (et que nous rencontrerons à nouveau p. 76). — Pour «l'hédonisme mélancolique» dont témoigne cette page, voyez, de Georges Blin : *Le Sadisme de Baudelaire,* p. 44.

Page 73, l. 7-13 : *Hugo...* Passage apporté par le texte de 1908. Au sujet de ces lignes, van Bever, dans ses *Éclaircissements,* écrivait :

Il y a loin, observera-t-on, du jugement sans indulgence que porte ici Baudelaire, au ton d'admiration qu'on trouve tout au long de l'étude sur le grand lyrique, publiée en 1851 [lire 1862] dans l'*Anthologie des Poètes français,* de E. Crépet et insérée ensuite dans *L'Art Romantique.* Par la suite l'opinion de Baudelaire se modifia. Voyez la *Correspondance.*

Le fond de cette note est exact. Cependant, quelques précisions complémentaires ne nous paraissent pas inutiles. En réalité, Baudelaire, dès ses débuts — dès ses *Salons* de 1845 et 1846, — avait attaqué Victor Hugo, et, jusqu'à son dernier jour, dans sa *Correspondance,* il le jugera fort durement. Pourtant, il y eut une courte période où il lui porta une réelle admiration. C'est *La Légende des*

siècles qui avait modifié son sentiment. Envoyant ce livre à sa mère, il écrivait :

Il est possible que ce vers souvent haché, brisé, aussi souvent épique que lyrique, te fatigue. Mais jamais Hugo n'a été si pittoresque et si étonnant... il y a là des facultés éblouissantes que lui seul possède. (Octobre 1859.)

En somme, on peut donc admettre que l'*utilité* ne compta pas exclusivement dans les louanges qu'il prodiguait à Victor Hugo entre 1859 et 1862. Mais, plus tard, il devait revenir entièrement à ses préventions de la première heure, et contre le romantisme, et contre l'humanitarisme de Hugo qu'il avait défini en 1855 (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 247) «un grand poëte sculptural qui a l'œil fermé à la spiritualité».

— l. 9 : ... *moxas*. Ce mot, dans le manuscrit autographe, remplace *sinapismes*, biffé.

— l. 9-11 : ... *l'hallucination... par les médecins*. C'est bien vraisemblablement au traité plusieurs fois cité de Brierre de Boismont que Baudelaire se réfère ici.

— l. 13 : ... *Jersey*. C'est en 1855 que Victor Hugo fut banni de cette île. Il semble donc que ce passage ait été écrit cette année-là au plus tard. Pourtant, un autre alinéa de cette même note, — celui où il est question de Pontmartin, — semble bien devoir être rapporté à 1862. Comment concilier ceci et cela ? Peut-être faut-il admettre que Baudelaire, de temps à autre, revoyait ses notes et recopiait à la file celles qu'il voulait conserver ? A moins que le poëte ne se réfère aux nombreuses pièces des *Châtiments* qui sont datées de Jersey ?

— l. 16 : *Hugo-Sacerdoce...* (1919) : «Hugo, sacerdoce.»

— l. 19 : *La jeunesse elle-même...* A rapprocher de ce que Baudelaire a dit de la jeunesse dans sa préface aux *Martyrs ridicules* de Léon Cladel, écrite en 1861 (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 417-420).

— l. 21-23. Passage apporté en 1908. — (1909-1919) : «Ch... est une... quand ils ch...»

— l. 24-25 : *M. de Pontmartin...* Passage apporté en 1908. — Baudelaire paraît se souvenir ici d'un article que Sainte-Beuve avait écrit en représailles des *Jeudis de Mme Charbonneau* où il avait été cruellement malmené :

Un provincial... (je suis étonné d'avoir à employer ce mot avec M. de Pontmartin)... Monsieur Pontmartin, je vous aurais cru plus Parisien que cela. (*Constitutionnel*, 28 juillet 1862.)

Cette conjecture paraît d'autant plus acceptable que notre auteur avait lui-même déclenché cette querelle entre les deux critiques. Voir les notes afférentes à la lettre 714 de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE* (tome IV, p. 83-85).

Page 74, l. 1-3 : *L'homme... est si* naturellement *dépravé...* Cf. Pascal, *Pensées* (éd. Havet, XXIV, 56) : «Nous naissons injustes et dépravés.» On sait d'ailleurs que Rousseau qualifiait l'homme d'«animal dépravé». — ... *une hiérarchie raisonnable.* Au seuil de son étude sur l'*Exposition universelle de 1855* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 219), Baudelaire se peignait comme

> un rêveur dont l'esprit est tourné à la généralisation aussi bien qu'à l'étude des détails, et, pour mieux dire encore, à l'idée d'ordre et de hiérarchie universelle...

Sur ce point encore il avait retenu la doctrine de Joseph de Maistre chez qui on lit :

> S'il était permis d'établir des degrés d'importance parmi les choses d'intuition divine, je placerais la hiérarchie avant le dogme tant elle est indispensable au maintien de la foi. (*Lettres et opuscules inédits*, II, p. 285.)

— l. 4-p. 77, l. 11 : *Le monde va finir...* Il est possible que ce morceau ait été originairement destiné à prendre place dans les *PETITS POËMES EN PROSE* (voir notre édition de cet ouvrage, p. 251-252). Voir aussi nos notes sur *La fin du monde*, t. III, p. 250, et sur *Pauvre Belgique*, t. III, p. 35. — Dans le *Melmoth* de Maturin, on voit une folle clamer inlassablement : «*Le monde va finir !*» — Il est possible encore que notre auteur ait interprété dans le sens d'un tel avertissement, quelques lignes de Joseph de Maistre :

> ... il faut nous tenir prêts à un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs. Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Etc. (SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, *IIe entretien.*)

Page 74, l. 11-13 : *Je ne dis pas... au désordre bouffon des républiques du Sud-Amérique...* Faut-il rappeler toutes les rébellions et guerres qui avaient secoué ces républiques depuis le premier quart du XIXe siècle, et l'état d'anarchie où elles les avaient amenées ? Cf. Prosper Mérimée, *Correspondance générale* (éd. M. Parturier), t. V, p. 272-276.

— l. 17 : *Non ; — car ce sort et ces aventures...* (Tous textes antérieurs) : «Non, — car ces aventures...» Trois mots omis par conséquent.

— l. 21-22 : *La mécanique nous aura tellement américanisés...* Cette «américanisation» du vieux continent, qu'appelaient tant de sots contemporains et dont s'effrayait déjà Stendhal, Baudelaire l'a prévue et dénoncée plusieurs fois, notamment dans l'*Exposition universelle de 1855* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 227) et dans ses préfaces des *HISTOIRES* et *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (1856-1857), *passim*.

— l. 22-23 : *... le progrès aura si bien atrophié en nous toute la partie spirituelle...* On trouve dans l'ALBUM D'UN PESSIMISTE, d'Alphonse Rabbe (1835, tome I, p. 277-282), une sorte de prophétie : *L'an 2075, Velut ægri somnia,* à laquelle s'apparente par endroits le poëme en prose de Baudelaire :

... Une fièvre incurable qui travaillait la société humaine était prise pour un symptôme de régénération... Le luxe dévorant n'était plus, grâce au progrès de l'industrie, le mal et le châtiment de la classe la plus élevée; il était le poison de toutes les classes... Quelques observateurs de la nature remarquaient en silence que l'espèce s'affaiblissait partout, et que les bienfaits si vantés de l'industrie dominaient en tous lieux, par égales proportions, l'énergie morale et la vigueur musculaire, ces deux colonnes de l'humaine félicité.

Cf. aussi *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, Colloque entre Monos et Una,* passim, particulièrement p. 259-262.

— l. 29 : *... se donner encore la peine de nier Dieu...* (Tous textes antérieurs) : «... se donner la peine de nier Dieu...» — Dans son *Salon de 1831,* Henri Heine avait écrit :

Il n'y a pas d'athées, ici; on n'a pas conservé pour le bon Dieu assez de respect pour se donner la peine de le nier. (DE LA FRANCE, éd. orig., p. 234.)

Page 75, l. 3 : *... à ceux qui croiront avoir...* (1919) : «à ceux qui croient...» Coquille sans doute.

— l. 27 : *... qui ferait considérer le* Siècle *d'alors...* Baudelaire haïssait en lui le prototype des journaux répandant les plus funestes utopies : bonté native de l'homme, progrès indéfini, panacée démocratique, religion de la laïcité, etc. Il l'a mainte fois raillé (voir notamment *Les Martyrs ridicules* dans *L'ART ROMANTIQUE,* p. 418, et les *Lettres d'un atrabilaire,* dans le présent tome, p. 24-25). Il lui a même appliqué malicieusement un vers du *Misanthrope* (acte I, scène II) :

Le mauvais goût du siècle en cela me fait peur[1].

(*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES,* p. 322, *Salon de 1859.*)

— l. 31 : *... bazard...* Orthographe constante chez Baudelaire.

Page 76, l. 4-5 : *... sera réputé un immense ridicule.* (1909-1919) : «... sera réputé *comme* un...».

— l. 5-7 : *La justice, si, à cette époque fortunée, il peut encore exister une justice, fera interdire...* Première version biffée : «Si, à cette époque fortunée, une justice pouvait encore exister, elle ferait interdire...» — *... interdire les citoyens qui ne sauront pas faire fortune.* Allusion peut-être à ce conseil judiciaire qui avait été donné à l'auteur,

[1] Comme le rappelle M. Jean Pommier, Molière avait dit «méchant goût».

en raison de sa prodigalité, dès 1844, et contre le maintien duquel il ne cessa guère de protester.

— l. 7-12 : ... *ô Bourgeois! ta chaste moitié... ne sera plus que l'idéal parfait de la femme entretenue.* Ceci se retrouve (p. XII) dans la préface (écrite en 1856) des *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, à propos de la sauvagesse :

... la déclarerons-nous inférieure à la dame américaine dont M. Bellegarigue (rédacteur du *Moniteur de l'Épicerie!*) a cru faire l'éloge en disant qu'elle était l'idéal de la femme entretenue?

— l. 26-28 : *Quant à moi qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai...* Dans le manuscrit, ce *n'y* est entouré d'un cercle au crayon, sans doute à cause de l'ambiguïté qui en résulte et à laquelle l'auteur voulait remédier.

— l. 30-31 : ... *les années profondes...* Voir p. 211 la note sur les pages 72-73.

Page 77, l. 6 : ... *cigarre.* Orthographe conforme à l'étymologie : *cigarro.*

— l. 8 : ... *que j'ai dérivé...* (1909) : «que j'ai dé*vi*é...» Faute de lecture ou coquille.

— l. 10-11 : ... *ma* [*colère*] *tristesse.* Le mot reproduit entre crochets est celui que Baudelaire avait écrit d'abord. — Commentant cette correction, Ernest Raynaud, dans son *Charles Baudelaire* (p. 274), écrivait :

Quand Baudelaire se relut, il lui prit un remords. Il biffa « colère » et mit « tristesse ». Tout son cœur est là.

NOTES DE *MON CŒUR MIS À NU* RENDUES À *FUSÉES* [1].

XVI

— l. 12 : FUSÉES. HYGIÈNE. PROJETS. (Tous les textes antérieurs à 1938 avaient omis *Hygiène.*) — Ce titre ou sous-titre d'*Hygiène*, comme ceux de *Conduite, Morale, Méthode,* qu'on rencontre par la

[1] Cette restitution résulte de la révision des textes qui fut effectuée en 1938. On s'aperçut alors que celui de van Bever, qui faisait foi depuis 1919, était entaché de plusieurs infidélités. Van Bever avait affirmé que chacun des

suite, ne doit pas étonner de la part de Baudelaire, grand lecteur de manuels moraux. Dès 1846, dans ses *Conseils aux jeunes littérateurs* (*L'ART ROMANTIQUE*), on le voit montrer la préoccupation du régime qui convient à l'écrivain. En 1851, dans *Du Vin et du Haschisch* (*PARADIS ARTIFICIELS*, p. 200), on le voit citer avec éloge un petit livre de Lavater que M. Jean Pommier (*Mystique de Baudelaire*, p. 173-174) a identifié avec *Le Dernier Don à ses amis*. En 1859, dans son *Théophile Gautier* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 150), rapportant un entretien avec le poëte d'*Albertus*, il écrit :

> Nous causâmes ensuite de l'hygiène, des ménagements que l'homme de lettres doit à son corps et de sa sobriété obligée... La méthode dont il traita son thème (de la sobriété, comme preuve du respect dû à l'art et aux facultés poétiques) me fit penser à ce que disent les livres de piété sur la nécessité de respecter notre corps comme temple de Dieu.

Dans *L'Œuvre et la vie d'Eugène Delacroix* (1863), *ibid.*, p. 23, il loue le peintre de ressembler à Stendhal par sa propension «aux formules simples, aux maximes brèves, pour la bonne conduite de la vie».

> .. Comme tous les gens d'autant plus épris de méthode que leur tempérament ardent et sensible semble les en détourner davantage, Delacroix aimait à façonner de ces petits catéchismes de morale pratique que les étourdis et les fainéants qui ne pratiquent rien attribueraient dédaigneusement à M. de la Palisse, mais que le génie ne méprise pas, parce qu'il est apparenté avec la simplicité ; maximes saines, fortes, simples et dures, qui servent de cuirasse et de bouclier à celui que la fatalité de son génie jette dans une bataille perpétuelle.

fragments de *Mon Cœur mis à nu* était accompagné de ce titre. Or, des huit notes qu'il avait, à l'instar de Poulet-Malassis, placées à la fin de ce recueil-là, aucune ne le porte dans le manuscrit. En revanche, l'une d'elles est intitulée non pas *Hygiène, Projets*, comme on lit chez lui (p. 102), mais *FUSÉES, Hygiène, Projets* — c'est celle-là qui contient le cruel aveu daté du 23 janvier 1862 (voir en XVI); — une autre (XVII) qui a pour titre : *Hygiène, Conduite, Morale*, montre, vers son milieu, la rubrique *FUSÉES*, omise une seconde fois en 1919.

Il paraît donc certain :

1° Que la suite de fragments portant avec variantes le titre «*Hygiène, Conduite, Morale*» doit être rendue à *Fusées ;*

2° Que la crise mystique dont elle témoigne si pathétiquement doit être rapportée non pas aux toutes dernières années de Baudelaire, mais à l'année 1862 environ, celle du déchirant aveu.

Cette restitution fit, à l'époque où on l'osa, quelque bruit chez les Baudelairiens catholiques dont plusieurs s'étaient plu à fonder sur la place naguère occupée par les textes en cause, l'hypothèse d'une conversion définitive de leur poëte; toutefois la plupart en ont reconnu la nécessité.

Ajoutons que, pour nous, elle ne prouve d'ailleurs rien quant à l'orientation religieuse de Baudelaire passé l'année 1862, et n'exclut nullement qu'il n'ait pu, sur sa fin, connaître les appétences de la grâce.

Sur la fin de sa vie, à la veille d'être terrassé par le mal qui devait l'emporter, il écrivait encore :

Je suis convaincu que nous ne nous occupons pas assez d'hygiène, c'est-à-dire de médecine prévoyante (*À sa mère*, 1er janvier 1866).

— l. 16-17 : *Après une débauche...* Cf. LES FLEURS DU MAL, *L'Aube spirituelle* (1855), p. 76 :

Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille...

Page 78, l. 1-7 : *... j'ai toujours eu la sensation du gouffre... j'ai toujours le vertige...* Cf. LES FLEURS DU MAL, p. 132, *Le Gouffre* (mars 1862). M. J. Pommier a fait remarquer (*Dans les chemins de Baudelaire*, p. 150) que si notre fragment fut bien rédigé — dans ses deux parties — d'un seul jet, la ligne 8 permet de dater la poésie correspondante : en ce cas *Le Gouffre* serait la seule *Fleur du Mal* dont nous pourrions préciser avec certitude la date de composition.

Mr. W. T. Bandy a noté dans son *Word-Index to Baudelaire's Poems* (Madison, 1939, répertoire dactylographié) que le mot *gouffre* revient dix-huit fois au singulier et cinq au pluriel dans les *Fleurs du Mal*. Or, l'on sait l'importance que notre poëte attachait lui-même à un tel symptôme (voir son essai sur *Théodore de Banville*, L'ART ROMANTIQUE, p. 353).

— l. 3 (1909) : «du sommeil, du rêve...» (six mots omis).

— l. 7-9 : *... aujourd'hui 23 janvier 1862, j'ai subi un singulier avertissement, j'ai senti passer sur moi* le vent de l'aile de l'imbécillité. — La correspondance du poëte montre qu'aux alentours de cette date il se sentit souffrant. Une lettre à Mme Aupick, qui date du 15 janvier environ, mentionne des douleurs, des faiblesses nerveuses, des angoisses, des peurs, de mauvais sommeils, des maux de reins coïncidant avec de mauvaises digestions ; une lettre à Vigny, du 26 janvier : «... des névralgies périodiques... puis une grosse douleur morale, une de celles *qui ne veulent pas être dites...* puis un accident physique...» Mais elles n'apportent pas d'autres précisions.

— l. 11-17 : L'exhortation au travail que Baudelaire s'adresse ici à lui-même se retrouve si fréquemment dans ses lettres à sa mère qu'on ne saurait chercher dans celles-ci une indication quant à la date du passage. Voir l'*Index* de la CORRESPONDANCE GÉNÉRALE et, en particulier, les lettres du 29 mars 1862 (t. IV, p. 76-77), du 25 novembre 1863 (t. IV, p. 206-207) et du 23 décembre 1865 (t. V, p. 189). Cf. encore, dans LES FLEURS DU MAL, p. 164 :

O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui
Nous avons travaillé !...

(Le Crépuscule du Soir.)

Mais, en revanche, cette exclamation désespérée : « À Honfleur ! le plus tôt possible... » semble bien, elle, apporter une date, car une seule fois on voit Baudelaire demander à sa mère de *venir le chercher, parce que Paris lui est mauvais,* et c'est dans sa fameuse lettre du 6 mai 1861. Plus tard, il continuera bien à se plaindre de son impuissance à travailler régulièrement et confirmera mainte fois son intention d'aller vivre à Honfleur auprès de Mme Aupick, mais toujours il trouvera quelque prétexte pour remettre son départ.

XVII

— l. 19-20 : *A chaque minute nous sommes écrasés par l'idée et la sensation du temps...* On peut rapprocher de ces lignes plusieurs passages des lettres à Mme Aupick, voir notamment février ou mars 1861, 1er janvier, 11 février et 4 mai 1865, et, dans *LES FLEURS DU MAL, L'Horloge* (1860) :

> *Souviens-toi* que le Temps est un joueur avide
> Qui gagne sans tricher, à tout coup ! c'est la loi.
> Le jour décroît ; la nuit augmente ; *souviens-toi !*
> Le gouffre a toujours soif ; la clepsydre se vide.
>
> Tantôt sonnera l'heure où le divin Hasard,
> Où l'auguste Vertu, ton épouse encor vierge,
> Où le Repentir même (oh ! la dernière auberge !),
> Où tout te dira : Meurs, vieux lâche ! il est trop tard !

Page 79, l. 5-10 : *Il n'y a de long ouvrage... En renvoyant ce qu'on a à faire...* Voir la note sur la page 61, l. 10 sqq. Cf. aussi :

> ... Quand j'ai le malheur de négliger un devoir, le lendemain le devoir est plus difficile à remplir... il devient ensuite, de jour en jour, de plus en plus difficile, jusqu'à ce qu'enfin le devoir m'apparaisse comme une chose impossible à exécuter... (*A sa mère,* 25 décembre 1861.)
>
> C'est un parti pris, je crois, chez tous les hommes, de ne jamais faire, juste à l'heure dite, ce qu'ils ont à faire. Ce reproche contre tout le monde est bizarre dans ma bouche... — Mais je m'applique tous les jours à me corriger. (*A Ancelle,* 13 novembre 1864.)

XVIII

Page 80, l. 1 (1909) : « *ta* vie te serait... ». — Faute de lecture ou coquille.

— l. 3 : *Travaille* six *jours sans relâche.* Dans le *Carnet,* Baudelaire établit des tableaux de travail hebdomadaires, et les *six* jours y figurent. — Le 1er janvier 1865, il écrit aussi à Mme Aupick :

> Je te promets... qu'aucune journée de l'année ne s'écoulera sans travail. Infailliblement la récompense doit être au bout.

Soit dit en passant, il est curieux de constater à quel point, sous certains rapports, Benjamin Constant ressemblait à Baudelaire, — Constant qui, dans son *Journal intime*, notait lui aussi :

Si je continue à me laisser mener et à vivre ainsi au jour le jour, sans prendre un parti décisif pour que ma vie ne se passe pas comme cette journée, comme cette semaine, comme ce mois, tout est perdu. Mais en aurai-je la force ?

— l. 7 : *(rien de plus beau que le lieu commun).* — Baudelaire en a fait plusieurs fois l'éloge. En 1857, dans son article sur *Madame Bovary* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 397), il écrivait de Champfleury :

... mais, par originalité ou par faiblesse de vue, volontairement ou fatalement, il négligeait le lieu commun, le lieu de rencontre de la foule, le rendez-vous public de l'éloquence.

Dans son *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 256), il demandait s'il existe

... quelque chose de plus charmant, de plus fertile et d'une nature plus positivement *excitante* que le lieu commun.

Et plus haut (p. 70, l. 1-2), nous l'avons vu ambitionner de créer un *poncif*, c'est-à-dire quelque chose qui s'apparentera un jour au lieu commun.

En somme, sur ce point, il partageait le sentiment de Villemain qui a écrit quelque part :

Le génie consiste souvent à donner aux idées banales une forme définitive

et celui de Joubert (*Pensées*, 1850, t. II, p. 104) :

Les lieux communs ont un intérêt éternel. C'est l'étoffe uniforme que, toujours et partout, l'esprit humain a besoin de mettre en œuvre, quand il veut plaire. Les circonstances y jettent leur variété. Il n'y a pas de musique plus agréable que les variations des airs connus.

— l. 8 : *Commence d'abord...* Nous avons déjà vu notre auteur se recommander cette méthode (p. 71, l. 10-12) et même tenter de l'appliquer (p. 72-73).

XIX

— l. 13-14 (1887) : «Dettes. Amis (...)». Trois mots omis, — (1908) : «Dettes. Deux parts. Ancelle. Amis, (...)» Interversion. Y a-t-il lieu de rappeler au lecteur que Narcisse-Désiré Ancelle fut le conseil judiciaire de Baudelaire ?

— l. 18-24 : À Honfleur. *Faire une revue... classement... lettres... dettes... gravures...* Cette note semble devoir être rapportée à 1861, car, le 1er avril de cette année-là, Baudelaire mandait à sa mère :

Ce qui m'a sauvé du suicide... c'est que mon devoir était de te fournir

des notes minutieuses pour le paiement de toutes mes dettes, et qu'ainsi *il fallait d'abord aller à Honfleur,* où sont classés tous mes documents intelligibles pour moi seul.

Et, le 1er septembre suivant, il annonçait encore l'intention de partir pour la «Maison-Joujou», afin de déballer lui-même les gravures qu'il y avait expédiées.

Voir aussi la lettre à sa mère du 6 mai et celle à Poulet-Malassis, non datée, que le collecteur des LETTRES a placée à la fin de l'année 1860 et qui est sûrement de mars 1861 (n° 633 de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*).

XIX *bis*

Page 81, l. 1-24 : *Hygiène. Morale. Conduite.* Ce fragment figurait dans le texte de 1887, sauf l'extrait de Chateaubriand qui fut apporté en 1908 et omis en 1909. — En 1919, van Bever, dans une note (p. 172 de son édition), constatant que l'original en manquait dans le recueil manuscrit, expliquait la chose comme suit :

> Le ms. était formé primitivement de notes sur feuilles volantes, il est peu douteux qu'un de ses feuillets ait été égaré, ayant servi au premier éditeur des *Journaux intimes*.

Van Bever se trompait. La pièce manquante n'avait jamais fait partie du recueil constitué par Poulet-Malassis ; Eugène Crépet l'avait acquise postérieurement aux *Journaux*, et, après l'avoir publiée, en avait fait présent à Paul Bourget qui lui avait exprimé le désir de posséder un autographe de Baudelaire.

D'ailleurs, les recueils en la possession de Poulet-Malassis — il suffit de se reporter au Catalogue de vente de sa bibliothèque pour le constater — avaient été reliés par les soins de l'éditeur avant de venir aux mains d'Eugène Crépet.

— l. 2-8 : Il est impossible de déterminer avec précision la date où cette note fut écrite. Mais si on la démembre, on constate que plusieurs des phrases dont elle est faite ont leur pendant dans des lettres à sa mère qui s'échelonnent entre la fin de l'année 1860 et le second semestre de 1862. Exemples : *Ma santé, par charité, par devoir !* Cf. :

> Ce sont deux idées de charité qui me retiennent [de me détruire], toi et Jeanne. (11 octobre 1860.)

(Pour le comportement de notre auteur envers Mme Aupick, voir cependant les réserves de M. Alb. Feuillerat dans son étude : *Baudelaire et sa mère* [Les Éditions Variétés, Montréal], chap. XI et XII.)

— *La seule manière de gagner de l'argent est de travailler d'une manière désintéressée.* Cf. :

Je sens que je suis dans une crise... où il faut prendre un grand parti... n'aimer que la gloire, travailler sans cesse, même *sans espoir de salaire...* (11 août 1862.)

— l. 9 : *Une sagesse abrégée...*
On lit de même au feuillet CIX du *Carnet* :

prière immédiate
avant la toilette
et Travail immédiat
avant la Toilette.

— l. 11-12 : *Sans la charité, je ne suis qu'une cymbale retentissante.* Saint Paul, *Ire Épître aux Corinthiens,* XIII, 1. — Ou Racine, *Cantiques spirituels* (I, v. 10-12) :

Sans amour, ma gloire n'égale
Que la gloire de la cymbale,
Qui d'un vain bruit frappe les airs.

— l. 16-17 : *... l'exactitude... doit trouver infailliblement sa récompense.* Cf. l'extrait du billet du 1er janvier 1865 donné dans la note sur la page 80, l. 3.

— l. 18-24 : Les deux fragments où Chateaubriand traduisait ses craintes quant à l'énervement de la légitimité et à l'éducation de Henri V — il venait de rapporter la mort de Charles X — sont tirés des *Mémoires d'outre-tombe* (éd. Levaillant, t. IV, p. 570). Nous y avons rétabli, entre crochets, deux mots omis. On peut croire que ce sont là de ces passages auxquels Baudelaire pensait quand il vantait (*PARADIS ARTIFICIELS,* 1860, p. 160) ce qu'il appellerait volontiers le ton du *revenant :*

... accent, non pas surnaturel, mais presque étranger à l'humanité, moitié terrestre et moitié extra-terrestre, que nous trouvons quelquefois dans les *Mémoires d'outre-tombe,* quand, la colère ou l'orgueil blessé se taisant, le mépris du grand René pour les choses de la terre devient tout à fait désintéressé. (Note obligeamment fournie par M. Maurice Chalvet.)

XX

Page 82, l. 1-p. 83, l. 4 (1887) : Passage reproduit en fac-similé autographe.

— l. 1-4 : *Hygiène. Conduite. Méthode.* (Tous textes antérieurs) : «Hygiène, conduite, *morale*». — *Jeanne 300...* C'est sur la fin de 1861 que Baudelaire avait rompu définitivement avec Jeanne. Or, elle est ici portée pour une mensualité. On peut donc tenir pour à peu près certain que cette note est antérieure à 1862. — *Travailler*

de 6 heures du matin à midi, à jeun. (Tous textes antérieurs, interversion) : «Travailler de six heures du matin, à jeun, à midi.»

— l. 13 : *Puissance de l'idée fixe.* Cf. p. 57, l. 10.

— l. 14 : *L'habitude d'accomplir le Devoir chasse la peur.* Il est curieux de constater comme ce dernier mot ou quelque équivalent revient dans la correspondance de Baudelaire. Le 26 février 1858, il se plaint de «peurs perpétuelles». L'agitation du bonheur l'effraie (8 mai 1861). Il a peur de mourir subitement, peur de vivre longtemps, peur de voir mourir sa mère, peur de s'endormir (13 décembre 1862), peur de Paris et de son chaos (3 février 1865), peur de ne pas réussir (3 juin 1865), peur de sentir un enfant ou un chien sur ses talons (10 février 1866). Et l'on en passe!

— l. 15-16 : *Il faut vouloir rêver et savoir rêver. Évocation de l'inspiration. Art magique.* Brierre de Boismont, dans son traité *Des Hallucinations* (2e éd., p. 250-251), et Mrs Crowe, dans *Le côté obscur de la nature* (*passim*), essais que Baudelaire avait lus et relus, citent plusieurs exemples d'ouvrages menés à bien par et dans le rêve. — Notre auteur, dans *LES PARADIS ARTIFICIELS* (1860), p. 161, écrivait :

La faculté de rêverie est une faculté divine et mystérieuse; car c'est par le rêve que l'homme communique avec le monde ténébreux dont il est environné.

Cependant, il ne se dissimulait pas les inconvénients de sa propension à la rêverie, les lignes subséquentes le prouvent.

— l. 18-19 : *Travail immédiat, même mauvais, vaut mieux que la rêverie.* Cf., dans la correspondance :

... les gens qui m'accablent ne sont pas tenus de deviner quelle solidité et quelle santé il y a dans mon cerveau. En somme, j'ai à peine montré la mesure de ce que je pouvais faire. La cruelle paresse! La terrible rêverie! (*A sa mère*, 13 mai 1858.)

Vous me dites que je travaille beaucoup. Est-ce une cruelle moquerie? Bien des gens, sans me compter, trouvent que je ne fais pas grand'chose.

Travailler, c'est travailler sans cesse : c'est n'avoir plus de sens, plus de rêverie, et c'est être une pure volonté toujours en mouvement. J'y arriverai peut-être. (*A Gustave Flaubert*, 26 juin 1860.)

Tout ce que je vais faire, ou tout ce que j'espère faire cette année, j'aurais dû et j'aurais pu le faire dans celle qui vient de s'écouler. Mais je suis attaqué d'une effroyable maladie, qui ne m'a jamais tant ravagé que cette année, je veux dire *la rêverie, le marasme, le découragement et l'indécision.* (*A sa mère*, 31 décembre 1863.)

Paul de Molènes, chez qui Baudelaire puisa quelques inspirations, condamnait pareillement la rêverie (*Soirées du bordj*, dans les *Caractères et Récits du temps*, Michel Lévy, 1853, p. 238) :

... il ne faut pas confondre... la poésie et la rêverie. La rêverie est mortelle à la société; c'est le faux, c'est le chimérique. La poésie, au contraire,

est le plus indispensable élément de la grandeur et de la prospérité d'un peuple ; la poésie n'est pas autre chose que la partie splendide de la réalité.

Emerson, dans *The Conduct of Life* (1860), a dit quelque chose qui rejoint l'aphorisme en cause :

Une décision quelconque vaut mieux qu'aucune.

— l. 20 : ... *un gros résultat.* Après ces mots, dans le manuscrit autographe, se trouvent répétées et biffées les lignes 6-7 de la même page : « Je suppose que j'attache... plusieurs heures. »

— l. 21 : ... *est une parcelle de...* (1909) : « ... est une par*tie* de... »

— l. 25-26 : *L'homme qui fait sa prière le soir est un capitaine qui pose des sentinelles. Il peut dormir.* Cette admirable formule semble avoir été inspirée de Joseph de Maistre, car on lit dans les SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, *Septième Entretien,* après que le Sénateur vient de rappeler que David ne cessait d'exhorter l'homme à suspendre son sommeil pour prier :

... la nuit est dangereuse pour l'homme, et sans nous en apercevoir nous l'aimons tous un peu parce qu'elle nous met à l'aise. La nuit est une complice naturelle constamment à l'ordre de tous les vices, et cette complaisance séduisante fait qu'en général nous valons tous moins la nuit que le jour... Il faut bien que la nuit ait quelque chose de mauvais. De là vient la nécessité du sommeil qui n'est point fait pour le jour, et qui n'est pas moins nécessaire à l'esprit qu'au corps, car s'ils étaient l'un et l'autre continuellement exposés à l'action de certaines puissances qui les attaquent sans cesse, ni l'un ni l'autre ne pourraient *vivre ;* il faut donc que les actions nuisibles soient suspendues périodiquement, et que tous les deux soient mis pendant ces intervalles sous une puissance protectrice.

— l. 27 : *Rêves sur la mort et avertissements.* Ceci est à rapprocher des « signes envoyés déjà par Dieu... » (p. 78, l. 13-14) et aussi d'une liste de *PETITS POÈMES EN PROSE* en projet que l'on trouvera plus loin, p. 308. De ces morceaux-là qui devaient avoir pour titre collectif *Oneirocritie* (et non *Oneirocritée,* comme il a été imprimé par erreur), l'un se serait appelé *Symptômes de ruines,* un autre *La Mort* et un troisième *Condamnation à mort.* — A la fin du *Septième Entretien* des *Soirées,* on voit de Maistre établir « que le temps du sommeil est favorable aux communications divines » et rappeler le mot de Job (XXXIII, 14-17) :

Dieu se sert des songes pour avertir l'homme : avis qu'il ne répète jamais.

— l. 28-p. 83, l. 2 : *Je n'ai jusqu'à présent joui de mes souvenirs que tout seul. Il faut en jouir à deux. Faire des jouissances du cœur une passion.* Il semble évident que c'est à Jeanne

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses

que Baudelaire pensait ici, d'autant que, dans une lettre de janvier 1861, on le voit se plaindre que la présence continuelle d'un

tiers chez Jeanne ne lui laisse «pas une seconde pour les confidences». Cependant, il n'est pas impossible que, par instants, il se soit fait illusion sur les chances de bonheur qu'il trouverait à la «Maison-Joujou». En mars 1860, ne le voit-on pas écrire à Mme Aupick qu'elle est le seul être avec lequel il puisse «vivre doucement, sans ruses, sans mensonge»?

Page 83, l. 3-4 : *Parce que je comprends une existence glorieuse, je me crois capable de la réaliser. O Jean-Jacques!* Cf. *Le Poëme du Haschisch* (1858, *LES PARADIS ARTIFICIELS*, p. 60) où, après avoir montré comment, sous l'effet de la drogue, l'être le plus dépourvu de volonté peut s'abuser au point de se croire *le plus vertueux de tous les hommes*, l'auteur concluait :

> Cela ne vous fait-il pas souvenir de Jean-Jacques, qui, lui aussi, après s'être confessé à l'univers, non sans une certaine volupté, a osé pousser le même cri de triomphe... avec la même sincérité et la même conviction?... Jean-Jacques s'était enivré sans haschisch.

L'allusion a trait évidemment aux dernières lignes des *Confessions*, où l'on voit Jean-Jacques conclure :

> Quiconque... pourra me croire un malhonnête homme, est lui-même un homme à étouffer.

Mais l'équité commande d'ajouter que, dans ROUSSEAU JUGE DE JEAN-JACQUES (début du 2e *Dialogue*), l'auteur montrait un ton beaucoup plus modeste, se définissant alors :

> ... un homme sans malice plutôt que bon, une âme saine, mais faible, qui adore la vertu sans la pratiquer, qui aime ardemment le bien et qui n'en fait guère.

— l. 9-11 : *Poisson, bains froids, douches, lichen, pastilles occasionnellement; d'ailleurs suppression de tout excitant.* Ces prescriptions diverses, pour précises qu'elles soient, ne semblent pas permettre de dater la note. Des *bains froids* ou des *douches*, de 1857 à 1866, Baudelaire, dans sa correspondance, mentionne qu'il en prend ou veut en prendre. Le sirop de *lichen* est employé contre les rhumes (voir la note suivante), et Baudelaire s'est plaint à mainte reprise de cette incommodité-là (notamment en mars 1860, septembre 1861, 1865-1866). La *suppression de tout excitant*, aux termes de ses lettres, lui fut recommandée au cours de ces mêmes années 1865-1866. Mais peut-on croire qu'elle ne lui avait pas été ordonnée ou conseillée déjà bien auparavant, si l'on se souvient que dès 1860 il avait fait «quelque chose comme une congestion cérébrale» (lettre non datée, *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, n° 493).

— l. 12-25 : Une autre version de cette note a été reproduite en fac-similé autographe au cours d'un article de Théodore de Banville : *Charles Baudelaire*, dans la *Galerie Contemporaine, Littéraire, Artistique*,

1re série, n° 105 (Ludovic Baschet, éd.); elle montre trois passages nouveaux :

1° L'exorde suivant :

Tout pharmacien à qui vous parlerez de gelée de lichen vous dira : « je puis vous en fournir en deux heures ». *De même on a des conserves de viande desséchée qu'on peut faire réchauffer et qu'on peut ramollir dans l'eau.*

C'est-à-dire qu'il a du lichen pulvérisé dont il fait tout de suite une pâte avec de l'eau bouillante.

Il faut faire la chose soi-même, ou la faire faire par sa servante, parce que la manière de faire donne à n'importe quelle préparation un goût ou une force différents.

Recette contre les Rhumes.

Suivent les deux lignes de la Recette (12-13 de la page 83).

2° Après la ligne 13 :

(*Ceci est la composition, maintenant la manière de fabriquer.*)

Suit notre texte : *Faire tremper*... qui, dans cette autre version, ne montre que deux particularités : l. 20, *alors* en gros caractères, et l. 23, *à bouche*, biffé.

3° Après : *trop fréquentes* (p. 83, l. 25) :

Quant à l'autre action mystérieuse que Paul Deplessis[1] *attribuait à la gelée de lichen, il faudrait évidemment s'en servir plus longtemps que je ne l'ai fait pour vérifier. — Je n'en connais que l'action* officielle *et non* [la succédanée : *biffé*] *l'autre*[2].

C. B.

XXI

Page 84, l. 1-16 : *Faire tous les matins*... Tous les thèmes traités ici se retrouvent dans d'autres notes des *Journaux intimes* ou dans la correspondance de notre auteur. Les trois premières lignes peuvent être rapprochées d'une formule de *prière* que montre *Mon Cœur mis à nu* (p. 104), sauf que, dans cette dernière, *Poe* n'est pas nommé[3] à la différence de *Mariette*, chantée dans *La Servante au grand cœur*... (*Les Fleurs du Mal*, 1861); le vœu que Mme Aupick vive assez

[1] Il doit s'agir de Paul Duplessis, romancier et auteur dramatique, mort en 1861, qui était lié avec des amis de Baudelaire, dont Asselineau, Banville et Lorédan Larchey.

[2] *L'autre?* Nous lisons dans *L'Officine* ou *Répertoire général de pharmacie pratique* que l'acide protocétrarique, dont le lichen contient une forte proportion, a des effets contre les vomissements causés par l'hystérie. Il est probable que c'est à cette propriété-là que Baudelaire se référait, puisque, dans ses lettres, on le voit et se plaindre de fréquents vomissements et mentionner que ses médecins parlent d'hystérie.

[3] Se rappeler, à ce sujet, que Baudelaire, à la fin de sa première notice sur Poe (t. I, p. 293), avait recommandé au lecteur de prier pour ce « paria » qui, en retour, ne manquerait pas d'intercéder pour lui.

longtemps pour jouir de la *transformation* de son fils se retrouve dans bien des lettres à celle-ci ; la confiance en Dieu, nous avons vu et verrons encore Baudelaire s'y exhorter vingt fois ; la division de ses ressources en *quatre parts* était déjà en projet p. 80, et la *suppression de tout excitant* p. 83, etc. La multiplicité de ces recoupements ne fait d'ailleurs que rendre plus difficile de dater ce fragment. Jeanne n'y étant pas nommée, on doit le croire postérieur à la séparation définitive des deux amants (début de 1862), c'est là tout ce qu'on peut en dire.

MON CŒUR MIS À NU, p. 85.

Le peu que l'on sait de ce livre resté à l'état de projet se trouve dans la correspondance de l'auteur, surtout dans les lettres à Mme Aupick. Nous ne saurions donc mieux faire que de reproduire ou de résumer, à l'instar de nos devanciers, tous les passages de ces recueils qui y ont trait.

Ce qui m'a surtout sauvé du suicide, c'est deux idées qui te paraîtront bien puériles. La première, c'est que mon devoir était de te fournir des notes minutieuses pour le paiement de toutes mes dettes, et qu'ainsi *il fallait d'abord aller à Honfleur,* où sont classés tous mes documents, intelligibles pour moi seul. La seconde, l'avouerai-je ? c'est qu'il était bien dur d'en finir avant d'avoir publié au moins mes œuvres critiques, si je renonçais aux drames (il y en a un second projeté), aux romans, et enfin à un grand livre auquel je rêve depuis deux ans : *Mon Cœur mis à nu,* et où j'entasserai toutes mes colères. Ah ! si jamais celui-là voit le jour, les *Confessions de J*[*ean*]-*J*[*acques Rousseau*] paraîtront pâles. Tu vois que je rêve encore.

Malheureusement pour la confection de ce livre singulier, il aurait fallu garder des masses de lettres de tout le monde, que j'ai, depuis 20 ans, données ou brûlées. (CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, t. III, p. 266-267, 1er avril 1861.)[1]

Ce texte-là est particulièrement précieux parce qu'il nous apporte, on le voit, la date : 1859, où Baudelaire commença de «rêver» à la composition de *Mon Cœur mis à nu.*

Un mois plus tard, il semble prêt à abandonner son projet : dans cette fameuse lettre qui est sinon la plus belle, du moins la plus émouvante qu'il écrivit, — celle-là dont un certain passage a été tant exploité par les Freudiens, — il s'avoue tombé à un état de dépression qui ne lui laisse aucun courage :

... Ma santé spirituelle, détestable; — perdue peut-être. J'ai encore des projets : *Mon Cœur mis à nu,* des romans, deux drames... tout cela sera-t-il jamais fait ? *Je ne le crois plus.* (CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, t. III, p. 281, 6 mai 1861.)

[1] Dans ses *Confessions* (livres VII et X), on voit Rousseau pareillement déplorer d'avoir brûlé ou perdu nombre de papiers qui lui auraient été d'un grand secours pour sa narration.

Mais, bientôt, la confiance lui revient, et avec elle ses habituelles illusions (c'est l'heure où il se présente à l'Académie) :

De tous les rêves littéraires à accomplir à Honfleur, je ne t'en parle pas. Ce serait trop long. Ce sera moins long dans la conversation. Bref, 20 sujets de romans, 2 sujets de drames, et *un grand livre sur moi-même, Mes Confessions.* (CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, t. III, p. 328, 25 juillet 1861.)

Deux années presque entières s'écoulent ensuite sans que, dans sa correspondance, la moindre allusion soit faite à *Mon Cœur mis à nu.* Mais voici que soudain il retrouve, pour en parler, le même enthousiasme qu'autrefois :

Retourner à Honfleur, y rester six mois, y essayer quelques nouvelles qui m'obsèdent, y faire totalement *Mon Cœur mis à nu,* qui est devenu la vraie passion de mon cerveau et qui sera autre chose que les fameuses *Confessions* de Jean-Jacques.

... Il y a déjà une offre pour *Mon Cœur mis à nu,* qui n'existe qu'à l'état de notes. Mais c'est toujours la même chose, *tant* par tirage, payable au fur et à mesure des demandes du public. Je ne veux plus entendre parler de cela. Je veux vendre désormais toute la valeur problématique d'un livre d'un seul coup. (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. IV, p. 164-165, 3 juin 1863.)

Baudelaire disait vrai. Le scepticisme qu'imposent d'ordinaire ses assertions, coutumier qu'on l'a vu de confondre ses espérances avec la réalité, ne doit pas trouver de place ici. Non seulement les *Journaux intimes* avaient été l'objet d'une offre, mais même d'un engagement formel. Dans le traité [1] par lequel Baudelaire, le 13 janvier 1863, avait vendu à Hetzel pour cinq ans, les *FLEURS DU MAL* et les *POËMES EN PROSE,* on lit en effet, *in cauda :*

Il est dit encore que M. Hetzel s'engage à publier aux mêmes prix et conditions le premier volume de nouvelles que M. Charles Baudelaire se propose de faire et les autres volumes qu'il intitule provisoirement ou définitivement *Mon Cœur mis à nu.*

Les mêmes prix et conditions, entendez 10 p. 100 du prix fort et tirages soit à 2.000 exemplaires in-18, soit à 1.000 exemplaires in-8° avec passes doubles dans les deux cas, et faculté pour l'éditeur de commencer par un tirage de moitié, c'est-à-dire de 1.000 ou 500 respectivement.

Mais revenons aux renseignements qu'apportent les lettres à Mme Aupick. Deux jours plus tard (5 juin 1863), Baudelaire s'expliquait davantage sur la substance qu'il voulait à son livre :

Ce que tu me dis de *Mon Cœur mis à nu* m'est aussi désagréable que ta répugnance à me voir maître d'une grande administration [2].

Eh bien ! oui, ce livre tant rêvé sera un livre de rancunes. À coup sûr ma mère et même mon beau-père y seront respectés. Mais tout en racontant mon éducation, la manière dont se sont façonnés mes idées et mes senti-

[1] Traité publié par Jacques Crépet dans *Le Goéland* en mars 1943.

[2] Baudelaire voulait alors obtenir la direction d'un théâtre subventionné.

ments, je veux faire sentir sans cesse que je me sens comme étranger au monde et à ses cultes. Je tournerai contre la *France entière* mon réel talent d'impertinence. J'ai un besoin de vengeance comme un homme fatigué a besoin d'un bain...

Je ne publierai certes *Mon Cœur mis à nu* que quand j'aurai une fortune assez convenable pour me mettre à l'abri, hors de France, s'il est nécessaire. (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. IV, p. 168-169.)

Puis dix mois passèrent de nouveau, sans qu'il fût question de ce projet dont l'exécution semblait rejetée à la suite de tous les autres :

Tu sais tout ce que j'ai à publier, hélas! que de choses en retard!... *Histoires Grotesques et Sérieuses*... — *Fleurs du Mal* (augmentées). — *Spleen de Paris*... — *Paradis artificiels* [en réédition]. — *Mes Contemporains*. — *Pauvre Belgique*...

Quant à une série de *Nouvelles* et à *Mon Cœur mis à nu*, je les ferai près de toi. Ce seront alors les grands jours de la maternité. Pourvu que ce ne soient pas des jours de vieillesse anticipée! (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 3-4, 1er janvier 1865.)

Enfin, une dernière fois, le mois suivant, dans une lettre à Julien Lemer, l'agent littéraire qu'il a chargé de négocier la cession de ses œuvres, Baudelaire mentionne encore son projet :

J'ai deux autres grands ouvrages commencés; mais je sens que je ne les ferai bien qu'à Honfleur. C'est une série de *Nouvelles*, toutes apparentées entre elles, et un gros monstre, traitant *de omni re*, et intitulé : *Mon Cœur mis à nu*. (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 23-24, 3 février 1865.)

★

Comme *Fusées*, c'est dans le *Catalogue de la Bibliothèque... de feu M. Auguste Poulet-Malassis* (1878) qu'on trouve, pour la première fois mentionné, le manuscrit qui nous occupe :

Mon Cœur mis à nu, 94 pièces autographes, dont plusieurs au crayon, formant 94 pages de divers formats, rel. en 1 vol. in-fol.

Notes, pensées et maximes diverses, réunies pour former un volume, qui n'a jamais été publié.

Puis, à la différence de *Fusées* dont on peut croire que le recueil fut cédé directement par Eugène Crépet à M. de Barenton, on le retrouve au *Catalogue d'une très intéressante collection de Lettres autographes d'écrivains et d'artistes* (Etienne Charavay, 16 mai 1890), où il est décrit comme «ayant 54 pages in-8°, reliées en un petit in-fol., demi-rel. toile grise».

Il partage ensuite constamment la fortune de *Fusées*, ainsi que nous le notions aux *Généralités*, et, comme ce recueil jumeau, devient l'objet d'analyses contradictoires chaque fois qu'il change de mains. Ce qui a été dit p. 172 du peu d'importance qu'il convient d'accorder

aux différentes descriptions dont *Fusées* a été l'objet, s'applique aussi bien à *Mon Cœur mis à nu.* En réalité, ce recueil est resté invariable depuis sa constitution, hormis que deux notes en ont été changées de place. Quant à une troisième que van Bever s'est étonné de n'y pas trouver (Crès, p. 172), elle n'en avait jamais fait partie, ayant été ajoutée par Eugène Crépet lors de sa publication; voir les notes sur les pages 104 (les deux fragments non numérotés) et 81.

TITRE. — Il a été tiré des *Marginalia* d'Edgar Poe où on lit (*Virginia Edition*, vol. XVI, p. 128) :

If any ambitious man have a fancy to revolutionize, at one effort, the universal world of human thought, human opinion, and human sentiment, the opportunity is his own — the road to immortal renown lies straight, open and unencumbered before him. All that he has to do is to write and publish a very little book. Its title should be simple — a few plain words — « My Heart Laid Bare ». But — this little book must be *true to its title.*

Now, is it not very singular that, with the rabid thirst for notoriety which distinguishes so many of mankind — so many, too, who care not a fig what is thought of them after death, there should not be found one man having sufficient hardihood to write this little book? To *write*, I say. There are ten thousand men who, if the book were once written, would laugh at the notion of being disturbed by its publication during their life, and who could not even conceive *why* they should object to its being published after their death. But to write it — *there* is the rub. No man dare write it. No man ever will dare write it. No man *could* write it, even if he dared. The paper would shrivel and blaze at every touch of the fiery pen.

Ce qu'on peut traduire comme suit :

S'il vient à quelque ambitieux la fantaisie de révolutionner d'un seul coup le monde entier de la pensée humaine, de l'opinion humaine et du sentiment humain, l'occasion s'en offre à lui. La route qui mène au renom immortel s'ouvre droite et sans obstacle devant lui. Il lui suffira d'écrire et de publier un très petit livre. Le titre en sera simple — quelques mots bien clairs — *Mon Cœur mis à nu.* Mais ce petit livre devra tenir les promesses de son titre.

Et, en vérité, n'est-il pas très singulier que, étant donné la soif enragée de notoriété qui caractérise tant d'échantillons de l'humanité, — tant aussi qui, pas plus que d'un fétu, ne se soucient de ce que l'on pensera d'eux après leur mort, il ne s'en trouve pas un seul assez hardi pour écrire un tel livre? Pour *l'écrire*, dis-je. Ils sont dix mille qui, le livre une fois écrit, se prendraient à rire à l'idée d'être gênés par sa publication de leur vivant, et qui ne pourraient même pas concevoir *en raison de quoi* ils viendraient à objecter à sa publication après leur mort. Mais l'écrire, — *voilà* la difficulté. Aucun homme n'osera jamais l'écrire. Aucun homme ne *pourrait* l'écrire, même s'il l'osait. Le papier se recroquevillerait et se consumerait au moindre contact de sa plume enflammée.

Évidemment Poe s'était lui-même souvenu du début des *Confessions* de Jean-Jacques :

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et qui n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la

vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi. Moi seul. Je sens mon cœur, et je connais les hommes

et peut-être aussi du *Geheimes Tagebuch* de Lavater (1772, 2 vol. in-8°, Leipzig), où on lit :

Je m'engage à noter tout ce que j'observerai dans le cours de mes sentiments, tous les artifices secrets de mes passions, tout ce qui aura une influence particulière sur la formation de mon caractère moral, avec autant de sincérité et d'exactitude que si Dieu lui-même devait lire mon journal, et de manière à [ce] que, sur mon lit de mort, je puisse faire d'après lui un compte de ma vie aussi exact que celui qui me sera demandé quand j'aurai rendu le dernier soupir. (Cité d'après G. T. Clapton, *Lavater, Gall et Baudelaire* in *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1933.)

Texte.

I

Page 85, l. 2-3 : *De la vaporisation...* Cela est inspiré d'Emerson, voir les notes sur la page 57, l. 8. — On trouvera le mot «vaporisation» pris dans une acception analogue dans *La Fanfarlo* (*Paradis artificiels*, p. 238) et dans la pièce *Au Lecteur* qui ouvre *Les Fleurs du Mal* (vers 12). — Sur l'importance de cette notion, voir Marcel Raymond, *De Baudelaire au Surréalisme* (Paris, 1940), p. 12-14, et Georges Blin, *Baudelaire* (Paris, [1939]), p. 170.

— l. 6 : *Je peux commencer...* (Tous textes antérieurs) : «Je pen*se*...» (Faute de lecture.)

— l. 10 : *Le premier venu...* En 1949, ce fragment était précédé par erreur du titre «Mon Cœur mis à nu» que le manuscrit ne présente pas.

— l. 13-14 : *Je comprends qu'on déserte une cause...* Ce fragment figure sur un papier à l'en-tête de l'Hôtel du Grand-Miroir. — Plus loin, nous verrons Baudelaire confesser qu'il n'a pas de convictions (p. 90, l. 3-5), et faire l'éloge de la contradiction (p. 138).

— l. 15-16 : *Il serait peut-être doux...* Cf. *Fleurs du Mal* (*L'Héautontimorouménos*, 1857) :

Je suis la plaie et le couteau !
Je suis le soufflet et la joue !
Je suis les membres et la roue,
Et la victime et le bourreau !

et *Paradis artificiels*, p. 142 :

J'étais l'idole; j'étais le prêtre; j'étais adoré; j'étais sacrifié.

Vivant-Denon, dans *Point de Lendemain* (éd. Liseux, p. 28), avait écrit :

Partout la volupté marque sa trace, et bientôt l'idole ressemble à sa victime.

Et Paul de Molènes, dans ses *Caractères et Récits du temps* (*op. cit.*, 1853, p. 350) :

Je ne gardai pas longtemps mon rôle de bourreau; je pris bientôt celui de victime, et je puis dire que mes supplices furent variés ingénieusement.

Cf. *Pauvre Belgique*, t. III, p. 216.

II

Feuillet apporté par l'édition de 1908.

Page 86, l. 2-22 : *Notre habitude...* Cet article, paru dans *La Presse* le 7 novembre 1863, avait pour titre : *La paix du monde.* Les deux coupures qui suivent ici appartiennent à un autre article paru dans le même journal, le 8 octobre de la même année : *La liberté de la presse menacée en Belgique.* Le texte extrait de l'*Almageste* se trouve non au chapitre VI, mais au chapitre VII de cet ouvrage.

— l. 11 (1908) : «le volume *Questions de presse...*» (six mots omis par conséquent).

— l. 19 (1909) : «*γελοιόατον*» (coquille).

— l. 21 : Et habet mea mentrita meatum. — C'est là, indiscutablement, ce qu'a écrit Baudelaire, bien qu'on lise dans le texte de 1908 : *Et habet mea mentula meatum,* ce qui a du moins un sens, et dans celui de 1909-1919 : *Et habet mea mentrita mentum,* ce qui n'en a plus aucun. Notre auteur, en prêtant une telle citation à Girardin, voulait-il le railler sur ses prétentions de latiniste, comme on le lui a vu faire page 60? Ou bien s'agit-il ici d'un double *lapsus calami?* Le certain, c'est que Rabelais, au Prologue du *Quart Livre de Pantagruel,* fait dire par Jupiter à Priapus :

Que t'en semble? Diz grand Vietdaze Priapus? J'en ay maintes fois trouvé ton conseil et advis équitable et pertinent,

— *Et habet tua mentula mentem*

(source obligeamment indiquée par M. J. Plattard). C'est encore que Baudelaire, qui ne cite guère de première main, avait pu cueillir cet hémistiche dans *Les petites joies de la vie* de son ami Jules Viard (1858, p. 125) :

O bonheur!... ô surprise!... — Mes frais désirs de quinze ans renaissent, Pangloss!...

Et habet mea *mentula mentem !*

III

— l. 25 : *La femme est le contraire du dandy.* Cf. *passim*, *L'ART ROMANTIQUE, Le peintre de la Vie moderne,* ch. X-XII, et la Préface des *PARADIS ARTIFICIELS*, morceaux écrits sur la fin de 1859. Voir aussi p. 106, l. 8.

Page 87, l. 1 : ... *elle veut être foutue.* (1887) : «être......». — (1908) : «être f.....». — (1919) : «être f...» On sait que Baudelaire goûtait assez les œuvres du chevalier Andréa de Nerciat. Or, dans *Le Diable au corps* (éd. orig., 1803, t. I, p. 14), on voit la Marquise confesser à sa soubrette Philippine :

Quant à moi, lorsque cela me prend (et c'est souvent, tu le sais), l'univers serait là que je ne pourrais pas me contraindre; il faut qu'on m'en donne jusqu'à ce que je dise assez... Je suis sûre qu'avant peu d'années il sera d'usage qu'une femme demande la *passade* aussi librement qu'elle demande à présent une prise de tabac. Tout besoin commande, ma chère...

Et p. 17 de cet ouvrage, la Marquise emploie textuellement le verbe en cause. En quoi d'ailleurs elle ne s'exprime pas autrement que les poëtes libertins; ne lit-on pas, par exemple, dans un sonnet de Bernier :

Le f..... est naturel comme manger et boire ?

— l. 3 : *La femme est* naturelle, *c'est-à-dire abominable.* Il faut se souvenir qu'aux yeux de Baudelaire, la nature, c'est la matière, la chair, l'animalité, les bas instincts, le crime (voir *Le peintre de la Vie moderne,* écrit environ 1859, *L'ART ROMANTIQUE,* p. 96). La nature a été tout entière infectée par le péché originel. L'homme, par sa spiritualité, peut réagir contre elle; mais la femme, en étant plus proche, est devenue son instrument, sa complice :

La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie ?
(*LES FLEURS DU MAL, Tu mettrais l'univers*...)

Ce sont là les idées de Joseph de Maistre qui, après avoir dépeint les atrocités de la Terreur, s'écriait :

Voilà l'homme *naturel !* Ce n'est pas qu'il ne porte en lui-même les germes inextinguibles de la vérité et de la vertu : les droits de sa naissance sont imprescriptibles; mais sans une fécondation divine, ces germes n'écloront jamais, ou ne produiront que des êtres équivoques et malsains. (*Éclaircissement sur les Sacrifices.*)

et qui écrivait encore :

La femme chrétienne est vraiment un être *surnaturel*, puisqu'elle est soulevée et maintenue par lui [le christianisme] jusqu'à un état qui ne lui est pas *naturel*. (*Du Pape*, éd. Garnier, 1872, p. 263.)

Cf. aussi *Ethel*, par le marquis de Custine (1839), p. 65 :

Ethel était si naturelle, et par conséquent elle était si bien une femme...

— l. 6-15 : *Celui qui demande la croix...* Les premières lignes de ce passage se retrouvent dans *Les Drames et les Romans honnêtes*, 1851 (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 286-287) :

Quand je vois un homme demander la croix, il me semble que j'entends dire au souverain : J'ai fait mon devoir, c'est vrai; mais si vous ne le dites pas à tout le monde, je jure de ne pas recommencer.

En dépit du sentiment qu'il exprimait ici, Baudelaire semble bien avoir désiré la croix au lendemain du procès des *FLEURS DU MAL*, — peut-être parce qu'il y aurait trouvé une réparation ou à cause du plaisir que sa décoration aurait fait à Mme Aupick. (Voir *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. II, p. 220, 22 août 1858.)

Mais, deux ans plus tard, il s'emportait à l'idée d'une «distinction»... qui le rendrait pareil à tant d'autres. (*Ibid.*, t. III, p. 195, 11 octobre 1860.)

— l. 18-25 : Calcul en faveur de Dieu... *C'est le parti le plus sage.* Ceci fait assez penser à Pascal gageant que Dieu est, et prouvant que la prudence commande de «prendre croix» (*Pensées*, éd. Havet, art. X). — Cf. aussi les SOIRÉES DE SAINT-PETERSBOURG, *Huitième Entretien :*

... puisque nous partons de la supposition que le maître existe... ne vaut-il pas mieux... le servir par amour que sans amour?

— l. 26-27 : *Le Dandy...* C'est surtout dans *Le peintre de la Vie moderne* (écrit en 1859-1860) que Baudelaire a étudié le dandysme, mais en somme c'est là une «religion» qu'il a eue toute sa vie. On ne saurait donc tirer de ces lignes une indication chronologique. — Voir l'*Index* à *Dandy*.

IV

Page 88, l. 2 : *Analyse des contre-religions...* Dans le *Richard Wagner* (1861, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 223) comme dans l'article sur *Les Martyrs ridicules* (même année, *ibid.*, p. 424), il est question de l'amour élevé à l'état d'une contre-religion satanique.

— l. 4 : *Qu'est-ce que la prostitution sacrée?* M. Georges Batault (*Micromégas*, 10 avril 1938) a rapproché de cette question une proposition de Balzac :

La débauche est sans doute au corps ce que sont à l'âme les plaisirs mystiques. (*La Peau de chagrin.*)

Nous ne savons rien qui *prouve* que Baudelaire avait lu l'essai de Benjamin Constant : *De la Religion considérée dans ses sources, ses formes et ses développements* (5 vol. in-8°, Bossange, 1824). Mais le certain, c'est que, dans le fragment qui nous occupe, il n'est pas une ligne que Baudelaire n'eût pu écrire au sortir de la lecture de cet ouvrage. Constant y avait notamment répondu à la question posée quant à la prostitution sacrée, comme on va le voir :

Dans le royaume de Juidah, les prêtresses enlèvent les filles des familles les plus distinguées et après des épreuves rigoureuses, les instruisent dans tous les arts de la volupté et les vouent au métier de courtisanes. Chez d'autres Nègres une corporation de prêtres, ou une confrérie religieuse, compose des hymnes obscènes qui sont chantés en public aux fêtes solennelles avec d'indécentes attitudes.

Ainsi nous pouvons apercevoir en remontant jusqu'à l'état sauvage, le motif caché de la prostitution des Babyloniennes et des danses immodestes des femmes de Memphis...

... L'homme dès sa première enfance a cru ne faire jamais assez pour honorer ses dieux. La nature l'invitait au plaisir, il a sacrifié le plaisir pour leur plaire; la nature lui prescrivait la pudeur, il leur a offert la pudeur en holocauste. Mais c'est au sacerdoce qu'appartient ce dernier raffinement. Il a découvert dans la lutte qui s'élevait entre le sentiment intérieur et les pratiques obscènes le sujet d'un triomphe nouveau pour la religion, triomphe en sens inverse de celui qu'elle avait remporté sur l'attrait des sexes : et après avoir interdit à la femme vierge les chastes embrassements d'un époux, il l'a traînée devant ses divinités hideuses pour la profaner et la flétrir. (T. I, p. 350.)

Maintenant on peut croire que Baudelaire eût refusé d'admettre ici, avec Constant, la responsabilité des prêtres, ou bien l'eût retenue non à leur charge, mais comme un témoignage de leur ascendant et de leur grandeur?...

— l. 6-10 : *Mysticité du paganisme. Le mysticisme, trait d'union... Le paganisme et le christianisme se prouvent réciproquement.* Cela se trouve dans toutes les Histoires des Religions où il est montré que le genre humain a toujours été hanté du surnaturel, que le paganisme avait prévu le christianisme et que, dans celui-ci, se retrouvent, adaptées ou transposées, bien des pratiques de celui-là.

— l. 11-12 : *La révolution...* Aphorisme d'énoncé obscur, qui paraît résumer conjointement les thèses soutenues par de Maistre dans les *Considérations sur la France* (1797) et dans l'*Éclaircissement sur les sacrifices.* Sans doute faut-il comprendre que l'irréligion révolutionnaire a servi les desseins de Dieu en versant du sang non coupable, c'est-à-dire en accomplissant un sacrifice réparateur. Cela est à rapprocher du dernier alinéa du feuillet VI (p. 89).

— l. 13 : *La superstition est le réservoir de toutes les vérités.* Ceci a dû être noté en marge de l'article sur *Les Martyrs ridicules* (1861, *L'ART*

ROMANTIQUE, p. 425), car, analysant la crise suprême dont le héros de ce livre sort guéri, Baudelaire écrivait alors :

La superstition, ai-je dit ! Elle joue un grand rôle dans la tragédie solitaire et interne du pauvre Alpinien ; et ce n'est pas sans un délicieux et douloureux attendrissement qu'on voit par instant son esprit harassé, — où la superstition la plus puérile, symbolisant obscurément, comme dans le cerveau des nations, l'universelle vérité, s'amalgame avec les sentiments religieux les plus purs, — se retourner vers les salutaires impressions de l'enfance, vers la vierge Marie,... vers le crépuscule consolant de l'église, vers la famille, vers sa mère...

Cf. aussi Joseph de Maistre, SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, *Dixième Entretien :*

... je crois que la superstition est *un ouvrage avancé* de la religion qu'il ne faut pas détruire car il n'est pas bon qu'on puisse venir sans obstacle jusqu'au pied du mur, en mesurer la hauteur et planter les échelles.

Dans son essai *De la Religion* (t. I, ch. II), Benjamin Constant avait, lui aussi, établi le rapport nécessaire de la superstition à la religion, montrant comment celle-ci sort de celle-là et y retombe.

— l. 15-17 : ... *quelque chose qui tient de l'infidélité et du déménagement.* Baudelaire explique ici la Révolution française comme Joseph de Maistre a expliqué le passage de l'état de nature à l'état de société :

... Un de ces novateurs turbulents qui ne se plaisent que dans l'état où ils ne sont pas... ennuyé de sa position sans savoir pourquoi, et voulant en changer uniquement pour changer... monta sur un tertre, etc. (*Lettres et opuscules inédits*, 1851, t. II, p. 102.)

— l. 17-18 : *Cela suffit à expliquer la révolution française.* Dans *L'Esprit et le Style de M. Villemain* (t. I, p. 303), nous avons vu notre auteur écrire que

toutes les révolutions se valent et ne servent qu'à montrer l'opiniâtre légèreté de l'humanité.

V

— l. 19-p. 89, l. 10 : Ce passage a été reproduit en fac-similé autog. par M. Philippe Soupault dans son *Charles Baudelaire* (Rieder).

Page 88, l. 25 : *Le 15 mai.* Jour où l'émeute avait envahi l'enceinte législative et tenté de renverser le Gouvernement provisoire. — ... *le goût de la destruction.* Voir, de Georges Blin : *Le Sadisme de Baudelaire*, p. 64-66.

Page 89, l. 3-10 : *Ma fureur au coup d'État. Combien j'ai essuyé de coups de fusil. Encore un Bonaparte ! quelle honte ! ... Ce qu'est l'empereur... Trouver... sa providentialité.* On ne connaît aucun témoignage

sur la conduite de notre auteur au 2 décembre. Pour son attitude envers Napoléon III, elle semble avoir varié, procédant tantôt du mépris comme on le voit ici, tantôt de la complaisance (voir *L'ART ROMANTIQUE*, p. 79, 211, 252) et de *l'utilité* : on sait aujourd'hui que le poëte sollicita plusieurs fois des secours du gouvernement impérial. — Dans son fameux discours de Beauvais (1851), Napoléon avait dit :

Quand Dieu veut sauver une nation, l'instrument le plus faible, inconnu, ignoré jusque-là, devient puissant entre ses mains.

Et Baudelaire écrivait à Poulet-Malassis, le 20 mars 1852 :

Parmi toutes les personnes que je connais il n'y a que sottise et passion individuelles. Personne ne consent à se mettre au point de vue *providentiel*...

Cette idée de la *providentialité* l'a d'ailleurs constamment hanté. Delacroix, Gautier, Hugo, Wagner, même Dupont — autant d'hommes auxquels il a accordé une mission providentielle. Toujours pareil à Joseph de Maistre qui écrivait dans ses *Considérations sur la France* :

Lorsque la Providence a décrété la formation plus rapide d'une constitution politique, il paraît un homme revêtu d'une puissance indéfinissable : il parle et il se fait obéir.

Cf. aussi Emerson (*Les Lois de la vie*, tr. X. Eyma, p. 38) :

Il y a toujours un homme qui représente plus qu'un autre, à un moment donné, la volonté de la providence.

VI

— l. 12-13 : *Être un homme utile m'a paru toujours quelque chose de bien hideux.* Cf. le XIII[e] feuillet (p. 94). — Toujours? En 1851, dans sa première étude sur Pierre Dupont (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 185), Baudelaire s'était félicité qu'à dater de 1830 l'art fût «inséparable... de la morale et de l'utilité».

— l. 14-17 : *1848 ne fut amusant... 1848 ne fut charmant...* Peut-être faut-il trouver dans l'une de ces deux phrases celle de Sainte-Beuve que notre auteur se proposait de citer dans *L'Esprit et le Style de M. Villemain* (t. I, p. 303, l. 10-12). Asselineau a porté sur la Révolution de 1848 un témoignage semblable à celui de Baudelaire. Voir la thèse de W. T. Gairdner, *Charles Asselineau, sa Vie et son Œuvre*, 1947. — Il semble pourtant que notre auteur ait pris la Révolution plus au sérieux lorsqu'il faisait le coup de feu sur les barricades.

— l. 18-19 : *Robespierre n'est estimable...* Cependant notre auteur l'admirait, il possédait même un portrait de lui; il l'a plusieurs fois cité (voir les *Index* de *L'ART ROMANTIQUE* et des *CURIOSITÉS*

ESTHÉTIQUES); d'aucuns ont même conté que c'est l'éloge de Robespierre ainsi que de Marat qui lui aurait coûté la rédaction en chef d'un journal de Châteauroux, environ 1849.

— l. 20-21 : *La Révolution, par le sacrifice, confirme la superstition.* Cf. p. 88, l. 11-13. Cet apophtegme doit être rapporté aux idées de Joseph de Maistre et peut s'expliquer comme suit : Les hommes de tous les temps ont senti la nécessité de sacrifices à la divinité parce que sacrifice signifie expiation. Chaque fois qu'ils sont tombés dans la superstition (Révolution, culte de la Raison), leur erreur a entraîné d'horribles effusions de sang humain. Mais ceci ne veut pas dire que Baudelaire condamne la superstition. Il y voit au contraire (p. 88) «le réservoir de toutes les vérités», parce qu'elle procède d'une croyance au surnaturel. — En 1949, ce fragment était précédé par erreur du titre «Mon Cœur mis à nu» que le manuscrit ne présente pas.

VII

Page 90, l. 5 : *Il n'y a pas en moi de base pour une conviction.* Montherlant a recueilli cette pensée dans son *Carnet XXXI* sous une forme légèrement différente (*Carnets XXIX à XXXV.* Coll. *Le Choix,* La Table Ronde, s. d., p. 95). Ce n'est pas le seul endroit, du reste, où il y ait lieu d'évoquer l'auteur des *Jeunes Filles* et de *Service Inutile.*

— l. 18-20 : *Sentiment de* solitude, *dès mon enfance... au milieu des camarades...* A rapprocher d'un passage de la *Note autobiographique* (p. 136, l. 5-7).

— l. 21 : *Cependant, goût très vif de la vie et du plaisir.* Cf. p. 116, l. 12-14, et la lettre à Mme Aupick (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE,* t. I, p. 402, 4 novembre 1856) où l'on voit le poëte confesser :

L'accident qui m'avait d'abord tant abattu... m'a donné postérieurement un goût immodéré pour la vie... J'ai une soif diabolique de jouissances, de gloire et de puissance.

VIII

Page 91, l. 4-11 : *Où sont nos amis morts...* La substance de ce paragraphe se retrouve partiellement dans l'étude sur *Victor Hugo* (1861, *L'ART ROMANTIQUE,* p. 312). On peut aussi rapprocher ce texte de maint passage de l'*Album* d'Alphonse Rabbe, dont il n'est pas douteux que ce ne fût un des livres de chevet de Baudelaire, — de celui-ci par exemple, où le pessimiste citait Aben-Ezra :

Faites toujours attention à ces trois choses et vous ne vous souillerez jamais : D'où venez-vous, où allez-vous, à qui rendrez-vous compte de votre vie? (1835, p. 60.)

Ou encore d'un passage d'Emerson, HOMMES REPRÉSENTATIFS (Crès, 1919, p. 96) :

... les instincts nous enseignent... qu'il faut que le problème de l'essence prenne le pas sur tous les autres, — les questions : D'où ? Quoi ? et Où ? et qu'il faut que la solution de ces questions se trouve dans une vie et non dans un livre.

Ou d'un texte de Joubert (*Pensées*, 1850, t. I, p. 312) :

Je, d'où, où, pour, comment ? C'est toute la philosophie : l'existence, l'origine, le lieu, la fin et les moyens.

On peut supposer encore que Baudelaire, ici, s'était proposé de répondre à Diderot qui écrivait dans ses *Pensées philosophiques :*

J'ai vu des individus de cette espèce inquiète [les esprits bouillants] qui ne concevaient pas comment on pouvait allier la tranquillité d'esprit avec l'indécision. « Le moyen de vivre heureux, sans savoir qui l'on est, d'où l'on vient, où l'on va, pourquoi l'on est venu ! » Je me pique d'ignorer tout cela, sans en être plus malheureux, répondait froidement le sceptique... Toute ma vie j'ignorerai sans chagrin ce qu'il m'est impossible de savoir. Pourquoi regretterais-je des connaissances que je n'ai pu me procurer, et qui sans doute ne me sont pas fort nécessaires, puisque j'en suis privé ?

(Éd. Naigeon, 1798, I, p. 240). — Cf. *Le Voyage* (*FLEURS DU MAL*, CXXXVII, v. 124 et 134) :

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres...
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous...

— l. 13-15 : *Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles...* Cette pensée se retrouve plusieurs fois dans les *Journaux intimes.* — Rob. Vivier (*L'Originalité de Baudelaire,* La Renaissance du Livre, p. 289) a rapproché ceci d'un mot de Maturin :

Or, tout le monde étant l'ennemi d'un homme de génie...

Voir aussi les notes sur la page 59, l. 17-18.

— l. 16-19 : *Les religions modernes ridicules...* Pour *Molière,* Baudelaire en a peu parlé dans ses ouvrages (voir Jean Pommier, *Dans les chemins de Baudelaire,* chap. XI). Dans les *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, il a loué sa verve dans les intermèdes (p. 388) et la force directe de son comique (p. 418); tout à l'heure (p. 114) il lui reprochera le *Tartuffe.* — Pour *Béranger,* il lui a fait grief de ses insultes aux «calotins» (*CURIOSITÉS,* p. 403) et lui a préféré Dupont (*L'ART ROMANTIQUE,* p. 365). — L'un et l'autre il les a attaqués conjointement dans ses projets de préface pour la 2e édition des *FLEURS DU MAL* (p. 372). — L'engouement des Français pour *Garibaldi* est, dans sa *Correspondance,* l'objet de quelques sarcasmes (voir notamment août 1860).

IX

— l. 23 : *une doctrine de* Belges... — C'est en avril 1864 que Baudelaire est parti pour Bruxelles. Ce fragment est donc postérieur à cette date. Voir *Pauvre Belgique,* t. III, p. 120.

— l. 25-26 : *Il ne peut y avoir de progrès... que dans l'individu et par l'individu lui-même.* Baudelaire, comme Edgar Poe, a condamné le progrès matériel sous toutes ses formes, — «cette extase de gobe-mouche», cette «grande hérésie de la décrépitude» (voir les *Index* des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* et de *L'ART ROMANTIQUE,* et aussi, dans le présent volume, p. 74, l. 22). Mais sa pensée, ici, semble être particulièrement que le progrès ne peut résulter que de l'effort de chacun en vue de diminuer les traces du péché originel, thème déjà indiqué à la fin de l'article sur *Les Misérables* (1862, *L'ART ROMANTIQUE,* p. 392).

Page 92, l. 1-2 : *Ainsi les* Sociétés belges. — On retrouve ce reproche, vingt fois répété, dans *Pauvre Belgique.* Voir l'*Index.*

— l. 7 : *Qu'est-ce que le Dandy?* Voir la note sur la page 87, l. 26-27. — L'auteur posera la question à nouveau p. 100, l. 8-12. — Dans sa *Vie de Charles Baudelaire,* p. 45, Asselineau écrivait :

Ce mot de *dandy,* Baudelaire l'employait fréquemment dans la conversation et dans ses écrits, en le prenant dans un sens particulier, — héroïque et grandiose. Le dandy était à ses yeux l'homme parfait, souverainement indépendant, ne relevant que de lui-même et régnant sur le monde en le dédaignant. L'écrivain-dandy était celui qui méprise l'opinion commune et ne s'attache qu'au beau, et encore selon sa conception particulière. Le mot revient souvent dans les notes manuscrites [les *Journaux intimes*]... En tête d'une page je lis : — *Supériorité du dandy. Qu'est-ce que le dandy ?* Malheureusement la page est blanche. Mais on peut recomposer la réponse de diverses notes éparpillées çà et là sur différents sujets... Le dandysme en littérature serait donc tout ce qui est l'opposé de la cuistrerie, du pédantisme et de la besogne...

Ce «Malheureusement la page est blanche» est, de la part d'Asselineau, bien singulier. L'éditeur des *Œuvres Complètes* de Baudelaire et le premier en date de ses biographes avait-il oublié qu'un chapitre entier du *Peintre de la Vie moderne* est consacré au *Dandy ?*

X

— l. 9 : *Mes opinions sur le théâtre.* Si notre auteur essaya, lui aussi, du théâtre, du moins ne semble-t-il jamais avoir attaché un intérêt réel et durable à cet art-là. Ce qui le poussait vers la scène, ce

sont surtout les profits qu'il pensait en tirer. Voir, de Jacques Crépet, *Baudelaire, Directeur de théâtre* dans *Fontaine*, n° 48-49.

— l. 15-20 : *Seulement, je voudrais...* Est-il nécessaire de faire remarquer qu'autrement dit Baudelaire entendait le théâtre comme les tragiques anciens ?

— l. 21-23 : *Après tout, le lustre...* Il est permis de voir ici un paradoxe. Mais cf. *L'ART ROMANTIQUE*, p. 83.

— l. 25-27 : *Il faut travailler, sinon par goût...* Cf. la lettre à sa mère du 4 mai 1865 (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 85) :

Ce que je sais le mieux, c'est qu'il faut décidément beaucoup travailler... me priver de tous plaisirs, excepté de travail (me priver n'est pas difficile pour [moi], puisque le plaisir, depuis longtemps déjà m'ennuie),...

XI

Page 93, l. 2-6 : *Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade ; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre.* Reprenant Pascal sur ce qu'il a dit de la duplicité de l'homme (*Pensées*, éd. Havet, XII, 3), Joseph de Maistre, dans son *Eclaircissement sur les Sacrifices*, avait écrit :

Mais avec tous les égards dus à un tel écrivain, on peut cependant convenir qu'il ne semble pas avoir vu la chose tout à fait à fond ; car il ne s'agit pas seulement de savoir *comment un sujet simple est capable de telles et si soudaines variétés*, mais bien d'expliquer comment un sujet simple peut réunir des oppositions simultanées ; comment il peut aimer à la fois le bien et le mal, aimer et haïr le même objet, vouloir et ne vouloir pas, etc. ; comment un corps peut se mouvoir actuellement vers deux points opposés, en un mot, pour tout dire, comment un sujet simple peut n'être pas simple.

Le texte de Baudelaire n'est donc qu'une paraphrase de celui de Joseph de Maistre. Mais combien il l'emporte par le relief des images ! Et qu'il y a loin notamment des «*postulations simultanées*» aux «*oppositions* simultanées», des «points opposés» à l'antithèse du «désir de monter en grade» et de la «joie de descendre !» Voir sur ce passage Ernest Seillière, *Baudelaire* (Arm. Colin, p. 182).

Ce texte de Baudelaire a pu, du reste, devoir quelque chose à un passage de Görres (*Mystique*, traduction, t. I, p. 134 et 164) :

Tout mouvement qui nous détourne de Dieu est une chute. Tout retour vers lui, au contraire, est une ascension.

[...] L'homme doit commencer par tendre en haut, afin de s'élever peu à peu vers Dieu dans la liberté de l'amour, au lieu de tendre en bas et de descendre dans l'abîme.

— l. 4-5 : *un désir de monter en grade.* Dans le XIe *Entretien* des *Soirées*, de Maistre écrit à propos d'Illuminés qui adhéraient à la franc-maçonnerie :

Leur dogme fondamental est... qu'il dépend de *l'homme de désir* de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes, telles que les possédaient les premiers chrétiens... C'est ce que certains Allemands ont appelé le *Christianisme transcendental.*

XII

— l. 19-p. 94, l. 8 : *La question... La peine de Mort...* Tout ceci procède manifestement de Joseph de Maistre (voir principalement LES SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, *3e* et *9e Entretiens*, et l'*Eclaircissement sur les Sacrifices*), lequel allait jusqu'à déclarer que toute nation qui abolit la peine de mort «se condamne autant qu'il est en elle à la seconde place» (*Lettres et opuscules inédits...*, 1851, t. I, p. 353). Voyez à l'*Index* le mot *Abolition*, et, aux *Romans et Nouvelles*, t. III, p. 14, un canevas où Baudelaire comptait mettre en œuvre les idées qu'il exprime ici.

Page 94, l. 9-12 : *Quant à la torture...* M. G.-T. Clapton, dans son important article : *Balzac, Baudelaire and Maturin* (paru au *French Quarterly*, juin 1930, p. 76-77), a rapproché de ce passage et de quelques autres des extraits de *Melmoth*; mais aucun de ses rapprochements ne permet d'établir un emprunt positif. Ce qui en ressort seulement, c'est que Baudelaire avait subi très fort l'influence de Maturin qui lui-même avait subi celle de Diderot (*La Religieuse*). Du reste est-il besoin de chercher des sources à un texte que supportent, — outre l'œuvre de Sade, — nombre de témoignages fournis par les traités de psycho-pathologie? Sur ce postulat fondamental du sadisme et son application à notre auteur, voir de Georges Blin *Le Sadisme de Baudelaire.*

XIII

— l. 14 : *... du droit d'élections.* (Tous textes antérieurs) : «du droit d'élection» (singulier). Voir *Pauvre Belgique* (t. III, p. 130).

— l. 16 : *Ce qu'il y a de vil dans une fonction quelconque.* Voir les notes sur la page 89, l. 12-13.

— l. 18-19 : *Vous figurez-vous...* Edgar Poe a eu des boutades du même ordre, que son traducteur avait admirées dans sa préface aux *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (p. VIII) :

Le peuple n'a rien à faire avec les lois, si ce n'est de leur obéir. — Le nez d'une populace, c'est son imagination; c'est par ce nez qu'on pourra toujours facilement la conduire. Etc.

Voir aussi, à propos de Delacroix, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 21.

— l. 20-21 : *Il n'y a de gouvernement raisonnable et assuré que l'aristocratique.* (1909) : «... que l'aristocratie.» (Faute de lecture ou coquille.) — Van Bever a rapproché de ceci, à juste titre, la lettre à Toussenel du 21 janvier 1856 (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. I, p. 369).

Qu'est-ce qu'une *société* qui n'est pas *aristocratique!* Ce n'est pas une société, ce me semble!

Toujours les idées de Joseph de Maistre qui, en sa foi dans la monarchie de droit divin, n'hésitait pas à refuser toute valeur aux lois constitutionnelles, et dont on voit Baudelaire, au cours de cette même lettre à Toussenel, prendre la défense en des termes enflammés :

Et un homme comme vous! lâcher en passant, comme un simple rédacteur du *Siècle*, des injures à *de Maistre*, le grand génie de notre temps, — *un voyant!*

Page 95, l. 1-2 : *Il n'existe que trois êtres respectables...* Voir les notes sur la p. 105, l. 9-13. — Évidemment, la considération que notre auteur marque ici pour le prêtre et le guerrier s'accorde assez mal avec l'attitude où l'a montré Jules Buisson vis-à-vis de l'évêque de Montpellier, environ 1848 (voir *Charles Baudelaire*, par E.-J. Crépet, Messein, p. 77-78), comme avec le cri : «Il faut aller fusiller le général Aupick», qu'on lui a prêté à la même époque. Mais y a-t-il lieu de s'en étonner? Notre auteur ne fréquentait plus ni les mêmes gens, ni les mêmes livres, et il avait eu le temps de réfléchir à l'injustice de sa conduite envers son beau-père. Nous avions dernièrement sous les yeux toute une suite de lettres du général Aupick, — près de 400 pages, — et pouvons, de ce fait, nous permettre d'avoir une opinion sur son compte : Eh bien! non, ce n'était ni un ogre, ni un sot, ni une vieille baderne, mais simplement un brave soldat un peu strict dans ses idées, sanglé dans sa droiture comme dans son uniforme et la main prompte à atteindre son épée. Du reste, Baudelaire avait entre temps rallié le point de vue de J. de Maistre qui, dès 1797, dans ses *Considérations sur la France*, avait proclamé la «destruction violente de l'espèce humaine» comme une des lois de la création et qui dans le *VII*[e] *Entretien* des *Soirées* avait fait valoir le rôle humanitaire et sacré du guerrier.

En écho à ces idées de J. de Maistre sur la divinité de la guerre, voir ce que Baudelaire a écrit, en 1862, de son ami Paul de Molènes (*ŒUVRES POSTHUMES*, t. I, p. 300), et dans *Pauvre Belgique*, t. III, p. 165, l. 17-18.

— l. 3 : ... *taillables et corvéables...* (1887-1908) : «... taillables *ou* corvéables...»

XIV

— l. 7 : ... *les abolisseurs de la peine de mort...*. Entendez notamment George Sand et Émile de Girardin, dénoncés comme suit, dès 1856, dans la préface des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (p. XI) :

Qu'eût-il pensé [Poe], qu'eût-il écrit, l'infortuné, s'il avait entendu la théologienne du sentiment supprimer l'Enfer par amitié pour le genre humain, le philosophe du chiffre proposer un système d'assurances, une souscription à un sou par tête pour la suppression de la guerre, — et l'abolition de la peine de mort et de l'orthographe, ces deux folies corrélatives !

Voir les noms de Sand et de Girardin à l'*Index*. Cf. *Pauvre Belgique*, t. III, p. 125.

— l. 12-13 : *Les abolisseurs d'âme...* (Tous autres textes) : «... d'âmes.» — ... *sont nécessairement...* Baudelaire avait d'abord écrit : «sont *naturellement...*» (biffé).

— l. 18-20 : *Madame de Metternich, quoique princesse, a oublié de me répondre à propos de ce que j'ai dit d'elle et de Wagner.* Cf. *Richard Wagner et Tannhäuser*, 1861 (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 244-245), où Baudelaire, après avoir rappelé que c'est à la protection de «la femme d'un ambassadeur étranger» que *Tannhäuser* avait dû d'être joué, écrivait : «toute une salle française s'est amusée pendant plusieurs heures de la douleur de cette femme». Quant à la négligence de la princesse, voici l'histoire telle que nous l'avons recueillie auprès de Nadar et racontée jadis dans un article paru à *Comœdia* (16 février 1925) : À un dîner où il se trouvait son voisin de table, Nadar avait signalé à Mme de Metternich la plaquette de son ami, et la princesse manifestant le désir d'en prendre connaissance, dès le lendemain, il la lui avait fait parvenir. Puis, pendant des semaines, Baudelaire, mis au courant de ce prêt, en avait attendu les suites... Enfin, un jour, avec un mot de compliment fort gracieux, Nadar avait reçu la plaquette en retour. Or, les pages n'en étaient pas coupées, ce que, pressé de questions par l'auteur, il s'était vu dans la nécessité de lui avouer.

XV

— l. 23-24 : *Histoire de ma traduction d'*Edgar Poe. *Histoire des «Fleurs du Mal»...* Ni l'une ni l'autre ne fut jamais écrite, semble-t-il, bien que Baudelaire eût annoncé l'intention de comprendre la «Biographie des *FLEURS*» dans ses *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains* (lettre à Julien Lemer, *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 26, février 1865). — Quant au «malentendu» —

«malentendu fort bizarre», suivant la formule d'un des *Projets de Préface* (*FLEURS DU MAL*, p. 374) — Baudelaire s'en est expliqué dans ses *Notes et Documents pour mon avocat* (*Ibid.*, p. 326-328).

Page 96, l. 4 : *Clément de Ris.* Il s'agit non pas du sénateur de ce nom (mort en 1827), comme l'ont dit van Bever et M. Y.-G. Le Dantec, mais du critique d'art (1820-1882). On ignore si Baudelaire eut des relations personnelles avec lui. Ce qui paraît certain, du moins, c'est que Clément de Ris, sans le nommer, l'avait visé dans son ouvrage : *Critiques d'art et de littérature* (1862) où, au chapitre : *Les Notabilités littéraires depuis dix ans* (1848-1858), on lit, après un éloge pompeux de Victor de Laprade, «seul poëte ayant un sentiment personnel et une valeur propre» :

À plus forte raison ne dirai-je rien d'un genre de littérature plus dégradant encore, qui se complaît dans la description des charniers et des égouts, ou qui prend pour thème des sujets lascifs jusqu'à l'obscénité. Ce sont là de véritables infirmités morales, des maladies parfaitement caractérisées dont les victimes ne sont pas plus responsables de leurs méfaits que des gens contrefaits ne le sont de la déviation de leurs vertèbres. On les plaint, on ne les blâme pas.

Plus loin (p. 115, l. 13), nous verrons Clément de Ris taxé d'«imbécillité insolente».

— l. 5 : *Castagnary.* Celui-là, le poëte dut le connaître, car Castagnary était des auteurs de Poulet-Malassis chez lequel il avait donné une *Philosophie du Salon de 1857* et comptait aussi parmi les grands amis de Courbet. Mais nous ne savons rien qui montre des relations suivies entre eux ; nous avons seulement souvenir d'une lettre où Castagnary invoque, auprès de leur éditeur commun, le témoignage de Baudelaire en faveur de Ferdinand Fouque. — En 1864, Castagnary avait recueilli, dans ses *Libres propos* (Lacroix-Verbœckhoven), nombre d'articles parus au *Courrier du dimanche.* Dans l'un d'eux on le voit souhaiter la création d'un théâtre où seraient donnés les chefs-d'œuvre des auteurs étrangers, et écrire à ce sujet :

... l'éducation des masses se ferait plus rapide, et la moralité de l'art serait justifiée par une action bienfaisante plus immédiate.

Peut-être est-ce de ces lignes-là que Baudelaire se souvenait quand il notait ironiquement (p. 101, l. 18) : «L'art est un agent civilisateur».

— l. 6-7 : *Portraits de magistrats, de fonctionnaires, de directeurs de journaux, etc.* Notre auteur y viendra bientôt, voir l'*Index.*

— l. 8 : *Portrait de l'artiste, en général.* Ce projet-là semble bien ne faire qu'un avec celui de peindre *Le Monde des artistes* qu'on trouve mentionné sous le titre collectif de *Lettres d'un atrabilaire,* p. 23 du présent tome.

— l. 9 : *Du rédacteur en chef et de la pionnerie.* Le *Rédacteur en chef*, lui aussi, devait former un chapitre des *Lettres d'un atrabilaire* (voir la note précédente). — Dans le *Mercure de France* du 1-IX-1936, sous le titre *Un manifeste Baudelairien*, nous avons reproduit une préface écrite par Asselineau, environ 1858, pour *La Double vie* (voir *L'ART ROMANTIQUE*, p. 409) et corrigée de la main de Baudelaire, où la pionnerie du rédacteur en chef est dénoncée. — Dans ses dernières années, Baudelaire écrira plusieurs fois que, plutôt que de s'exposer à la subir encore, il préfère, malgré sa cruelle impécuniosité, renoncer à toute collaboration à des périodiques.

— l. 11 : *C'est le* : «Si j'étais roi!» — Dans son *Tableau de Paris* (1782, t. VII, p. 116), Sébastien Mercier, brossant un portrait de Raoul Spisame, un homme du seizième siècle qui «s'était établi roi dans son cabinet» d'où il prétendait réformer tous les abus de son temps, avait conclu :

Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets? Qui n'a pas dit quelquefois, *si j'étais roi!*

— l. 13-17 : *Buloz* (Tous textes à partir de 1908 jusqu'à 1938) : «François Buloz». — Baudelaire ne collabora à la *Revue des Deux Mondes* qu'une fois (1er juin 1855), mais eut avec le directeur de cet organe de nombreuses relations, coupées de querelles et de brouilles. Voir notamment la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. III, p. 328, 25 juillet 1861 ; t. IV, p. 19, 25 décembre suivant; et même tome, p. 84, la lettre non datée d'avril 1862. — *Houssaye, — le fameux Rouy* (1909) : «Houssaye, le fameux Roux». Faute de lecture. En 1862, Baudelaire avait donné des poëmes en prose à *la Presse* dont Rouy était l'administrateur et Houssaye le rédacteur en chef. Celui-ci avait demandé des retouches; celui-là avait tancé le poëte pour lui avoir fourni un texte déjà publié pour partie. (Nous avons raconté cette lamentable histoire dans notre édition des *PETITS POËMES EN PROSE*, p. 229-232.) — *de Calonne* (Alph.), directeur de la *Revue Contemporaine*. Lui aussi avait plusieurs fois exigé des changements ou retranchements (voir *LES FLEURS DU MAL*, p. 365, 380, 419, 479 *passim*, et *LES PARADIS ARTIFICIELS*, p. 296-299). — *Charpentier, — qui corrige ses auteurs*... Allusion à un incident survenu lors de la publication des *Tentations* et de *Dorothée* (*Revue nationale*, 10 juin 1863, voir *PETITS POËMES EN PROSE*, p. 235). — ... *principes de 89; ...* (1909) : «principes de 1789». — *Chevalier.* Dans deux lettres datées des 4 décembre 1862 et 2 décembre 1863, on voit Baudelaire se plaindre, auprès d'Escudier, d'un sieur A. Chevalier, du *Pays*, qui repousse *Le peintre de la Vie moderne*, bien que l'article ait été accepté et même payé par ce journal. Il ne s'agit donc nullement de Michel Chevalier, directeur du *Globe*, comme l'avait dit van Bever suivi par M. Yves-Gérard Le Dantec, mais de Guillaume-Auguste, frère de Michel, qui appartenait à l'administration tant du *Constitutionnel* que du *Pays*.

XVI

— l. 19 *sq.* : *Sur* George Sand. — On est sans doute en droit de s'étonner de toutes les injures que Baudelaire lui prodigua dans ses *Journaux intimes* quand on se souvient des sentiments dont il l'assurait dans ses lettres des 14 et 29 août 1855, en lui recommandant Marie Daubrun. — A juste titre, van Bever a rapproché de ce passage quelques lignes tirées des *Notes analytiques et critiques* sur les *Liaisons dangereuses* (dans notre tome I, p. 330).

Cf. aussi les *Notes sur Edgar Poe*, *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. XI.

Page 97, l. 1 : ... *le fameux* style coulant, *cher aux bourgeois.* Cf. *Théophile Gautier* (1859), dans *L'ART ROMANTIQUE*, p. 146 :

... le prix de *style coulant* est donné indistinctement à tous les écrivains connus, l'eau claire étant probablement le symbole le plus clair de beauté pour les gens qui ne font pas profession de méditer...

Cf. aussi *Philibert Rouvière* (1855, *ibid.*, p. 253). Barbey d'Aurevilly, dans ses *Bas Bleus*, a fait à Sand le même reproche :

Comme son style est coulant, disent les bourgeois.

— l. 6 : *Ce qu'elle a dit de sa mère* (1909-1919) : «Ce qu'elle dit...» Voir *Histoire de ma vie* (1854).

— l. 7-8 : *Ce qu'elle dit de la poësie. Son amour pour les ouvriers.* Voir notamment ses préfaces aux *Poésies* de Charles Poncy (1846) [1] et aux *Conteurs ouvriers* «dédiés aux Enfants des classes laborieuses» par Gilland, ouvrier serrurier (en vente chez l'Auteur, rue du Faubourg-Saint-Antoine, cour de la Bonne-Graine, n° 15, 1849). Dans la première de ces préfaces surtout on trouve des professions de foi socialiste dont le ridicule et le pathos seraient difficilement dépassés. Par exemple :

Je dirais volontiers, imitant une parole sacrée : «Voix du peuple ou voix de femme : Voix de poëte.»

Ou encore :

Songez que dans votre truelle est votre gagne-pain, votre repos, votre dignité d'esprit, et aussi votre véritable inspiration.

[1] Cf. Th. de Banville (*Les pauvres Saltimbanques*, 1853, p. 57) :
«Je demande à faire un syllogisme : Madame George Sand a écrit des articles dans lesquels elle proclamait les vers de M. Charles Poncy, ouvrier maçon, bien supérieurs aux vers des *Orientales*; or j'ai lu les vers de M. Poncy, et je sais par cœur les *Orientales*; donc je ne lirai jamais *La Case de l'Oncle Tom*, si souvent recommandée par Mme George Sand.»

Pourtant Baudelaire avait été lui-même «ébloui et attendri» par le *Chant des Ouvriers* de Pierre Dupont (1846) et dans son premier article consacré au chansonnier il avait exalté la «poésie populaire» en des termes que George Sand n'aurait pas désavoués (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 196-197).

— l. 9-11 : *Que quelques hommes...* Passage apporté par le texte de 1908, où toutefois on avait imprimé seulement : «cette l......», mot restitué en clair en 1919.

— l. 11 : Après : *de ce siècle.* (Jusqu'en 1938, sauf en 1919, interpolation de deux lignes) : «George Sand est une de ces vieilles ingénues qui ne veulent jamais quitter les planches», lignes que le lecteur retrouvera p. 98, l. 5-6. Cette interpolation avait pour but d'éviter les répétitions qu'apporte le fragment 28.

— l. 12-16 : *Voir la préface de* Mlle La Quintinie... — Ce roman (1863) avait été composé en réponse au roman mystique de Feuillet : *Histoire de Sibylle* (1862), et voici le passage en cause, cité pour partie par van Bever (p. 160) et où George Sand reprenait à son compte, une fois de plus, les idées du *Vicaire Savoyard* :

Pour ne citer qu'un des articles de foi de l'Église, nous demandons si l'esprit de Dieu est en elle lorsqu'elle nous commande de croire à l'existence du diable et aux peines éternelles de l'enfer. Cette croyance à la nécessité d'un rival et d'un ennemi de Dieu, éternellement vivant, éternellement mauvais, éternellement puissant, possesseur et roi absolu d'un incommensurable abîme où toutes les âmes coupables de l'univers doivent, revêtues de leurs corps, subir éternellement des supplices sans nom, sans que Dieu veuille ou puisse faire grâce, cette croyance inqualifiable est-elle obligatoire ? Jusqu'ici l'Église a dit *oui*...

Nous croyons fermement que les honnêtes gens qui se disent catholiques, et M. Octave Feuillet tout le premier, nient ce dogme des peines éternelles contre lequel ont protesté des saints canonisés et qui inspire une véritable horreur à tous les bons chrétiens.

Nous savons aussi, de source certaine, que des catholiques éclairés refusent de se prononcer sur ce point comme sur beaucoup d'autres, et que bon nombre d'ecclésiastiques autorisent le refus intérieur et la protestation douloureuse des âmes délicates.

Cette préface de George Sand avait fait beaucoup de bruit et occasionné des manifestations de la jeunesse catholique contre les représentations du *Marquis de Villemer* (1864). — Quant à la suppression de l'Enfer «par amitié pour le genre humain» et surtout par intérêt propre, cf. le passage de la Préface aux *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (p. XI), cité dans nos commentaires sur la p. 95, l. 7.

— l. 14 : ... *le* Dieu des bonnes gens. — Chanson célèbre de Béranger (1821).

XVII

— l. 23-24 : *... est ... plus que tout autre chose, ...* (Tous textes antérieurs à 1938) : «toute autre chose ...»

— l. 25-26 : *C'est le Diable qui lui a persuadé de se fier à* son bon cœur *et à* son bon sens, ... — Dans *Le Joueur généreux* (1864, *PETITS POËMES EN PROSE*, p. 104), on lit que

La plus belle ruse du diable est de nous persuader qu'il n'existe pas.

— formule dont André Gide se déclare fort amusé (*Journal 1939-1942*, N. R. F., p. 23).

Cf. aussi les *Projets de préface* pour une édition nouvelle, *FLEURS DU MAL*, p. 372.

Page 98, l. 5-6 : *George Sand est une des ces vieilles ingénues...* Voir la note sur la page 97, l. 11.

— l. 7-22 : Apport du texte de 1919. Les éditeurs précédents avaient écarté ces alinéas-là comme formant double emploi.

XVIII

— l. 16-17 : *Je m'ennuie en France ... Voltaire.* On peut présumer de l'emploi du présent que tout ce fragment dut être écrit avant le départ de Baudelaire pour Bruxelles (Avril 1864). — Gautier avait pareillement assuré dans *Les Grotesques* (Nouv. éd., 1882, p. 261) :

... tout ce qui est poésie et lyrisme répugne naturellement au public français, le public le plus indolent et le moins attentif qui soit [...] Son auteur favori, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, est et sera toujours Voltaire.

— l. 18-22 : *Emerson a oublié Voltaire...* Dans ses *Representative men* (1849). — C'est seulement dans la seconde partie de sa carrière qu'on vit Baudelaire prendre partie avec cette violence contre Voltaire. En 1852, dans *L'Ecole païenne*, il l'avait loué pour son goût et son amour des hommes. On peut croire que son revirement fut un des effets de sa conversion aux idées de Joseph de Maistre (voir les SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, *4e Entretien*), et aussi de son admiration pour Joubert. — On a déjà rappelé que Baudelaire abominait le *Siècle* et recueillait les «perles» de ses rédacteurs (voir sa correspondance, notamment en août 1860, et l'*Index*).

— l. 20 : *le roi des badauds...* Souvenir d'une épigramme de Piron : *Contre Voltaire*, qui débutait ainsi :

Le prince des badauds, Voltaire
Du haut de son trône bourgeois
Va sur moi vider son carquois, ..

— l. 24-p. 99, l. 2 : Dans *les Oreilles du Comte de Chesterfield ...* Titre complet : *et le Chapelain Goudman* (1775). Voici le passage :

Je n'ai jamais pu comprendre comment un être immatériel, immortel logeait pendant neuf mois inutilement caché dans une membrane puante entre l'urine et des excréments.

Page 99, l. 7-8 : *... des organes excrémentiels* (1908) : «des organes excrémen*ti*tiels.»

— l. 9-10 : *Ne pouvant pas supprimer l'amour, l'Église a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage.* — M. G.-T. Clapton, dans son article déjà mentionné : *Balzac, Baudelaire et Maturin,* a relevé chez Maturin le passage suivant :

L'amour était quelque chose qu'il considérait comme toujours en connexion avec le péché, même lorsque consacré par le nom d'un sacrement et appelé mariage, comme on le voit dans notre Église.

Mais on trouve dans les *Libres-penseurs* de Louis Veuillot (Lecoffre, 1848, p. 120-121), quelques lignes qui présentent un rapport beaucoup plus étroit avec notre texte :

Les lois surnaturelles pèsent sur la matière même; on ne les brave pas avec impunité. *Non mœchaberis,* ou, comme dit naïvement le catéchisme, *œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement...* Les prescriptions et les défenses de la morale chrétienne ont pour but d'opérer sur les objets de nos désirs cette transformation qui les épure et sans laquelle ils nuisent à toute l'économie de la vie humaine : *Non mœchaberis* ! Le mariage est un désinfectant.

Ce mot de Veuillot avait été remarqué, — à preuve ce qu'on lit dans *Les hommes et les mœurs* d'Hippolyte Castille (éd. orig. 1853, p. 159) :

Lorsque, faisant de la morale en style de vidangeur, il [Veuillot] dit : « Le mariage est un désinfectant », il ne réussit qu'à inspirer aux honnêtes gens l'horreur du mariage. Lorsqu'on est pur de toute corruption, les désinfectants infectent.

XIX

— l. 13-14 : *Son portrait fait à la manière de Praxitèle.* Il est bien probable que Baudelaire se souvenait ici du procédé que C. A. Dumoustier, dans ses *Lettres à Emilie sur la Mythologie* qui eurent tant de vogue, prêtait à l'illustre sculpteur :

Autrefois de chaque belle
Empruntant le plus beau trait,
De sa Vénus Praxitèle
En composa le portrait.

— l. 24-25 : Apportées par le texte de 1908 et omises en 1909. — Θαύματα (de θαῦμα, merveille) et non δώματα (de δῶμα, maison) comme on lit ailleurs ; et encore moins δαυματα (qui n'a aucun sens) comme l'ont

donné les textes de 1908 et de 1919. — Malgré le doute de Baudelaire (marqué par le point d'interrogation final), la citation se trouve bien dans Élien, *Histoire des Animaux* (IX, 62) où elle se lit, en tenant compte des accents et des esprits : «... φαρμακοτρίϐης ἀνὴρ καὶ τῶν τοὺς ὄφεις ἐς τὰ θαύματα τρεφόντων...», — ce que Hercher (éd. Firmin Didot) traduit ainsi : «... circulator, ex iis qui serpentes spectatorum causa nutriunt...» Dans ce chapitre, Elien rapporte le cas d'un charlatan qui, pour montrer, devant des confrères, son habileté, se fit piquer par un aspic et suça la plaie. N'ayant pu inhiber l'effet du venin, car l'eau qu'il avait préparée lui avait été à dessein retirée, il mourut sans douleur, la bouche et les gencives putréfiées. — En 1908, le scoliaste avait rapproché ces lignes d'un passage de la *Lettre à Jules Janin* (t. I, p. 231) :

Pourquoi le poëte ne serait-il pas un broyeur de poisons aussi bien qu'un confiseur, un éleveur de serpents pour miracles et spectacles...

Baudelaire donnait donc à φαρμακοτρίϐης son sens étymologique. Ajoutons que, selon M. Randolph Hughes, il aurait été vraisemblablement orienté vers Elien par la lecture du livre de Mrs Crowe, *The Night Side of Nature.*

XX

Page 100, l. 3 : *Qu'est-ce que la chûte?* C'est l'orthographe de plusieurs auteurs du XVIII[e] siècle, dont Sébastien Mercier.

— l. 4-7 : *Si c'est l'unité... la création ne serait-elle pas la chûte de Dieu?* Il faut rapprocher de ces lignes la question que Baudelaire a posée dans son article sur *Victor Hugo* (1861, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 311-312) :

Comment le père *un* a-t-il pu engendrer la dualité et s'est-il métamorphosé en une population innombrable de nombres ? Mystère ! La totalité infinie des nombres doit-elle ou peut-elle se concentrer de nouveau dans l'unité originelle ? Mystère !

La pensée du poète aux lignes 4-5 du présent fragment se précise peut-être par référence à cette remarque du *Salon de 1846* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 142) :

... La dualité, qui est la contradiction de l'unité, en est aussi la conséquence.

[En note :] Je dis la contradiction, et non pas le contraire; car la contradiction est une invention humaine.

Cf. *Des Nombres,* par L.-C. de Saint-Martin, dit le Philosophe Inconnu, œuvre posthume publiée par L. Schauer (Paris, E. Dentu, 1861), p. 17-18, où on lit notamment :

On ne peut rien faire produire à *un,* ni rien lui ôter. Par conséquent 2 ne saurait naître de *un,* sauf diminution , etc.

— l. 8-12 : Dandysme... *Être riche et aimer le travail.* Dans *L'ART ROMANTIQUE*, p. 87-92 (*Le Peintre de la Vie moderne*, fin 1859), Baudelaire mentionnait le loisir comme indispensable au dandy, mais non l'amour du travail. Bien au contraire, il écrivait alors que le dandy « n'a d'autre occupation que de courir à la piste du bonheur. » Il semble donc que ce paragraphe doive être rapporté à une époque postérieure, — à celle où il aspirait à « devenir un grand homme et un saint pour soi-même ». — A remarquer que cette définition du Dandy est bien proche de celle de « l'honnête homme » selon Pascal.

— l. 14-16 : *Pourquoi l'homme d'esprit aime les filles plus que les femmes du monde, malgré qu'elles soient également bêtes ? — A trouver.* En marge de ces lignes, Pierre Louys avait noté sur un exemplaire des ŒUVRES POSTHUMES de 1908 :

> Mais élémentaire, et comment ne trouve-t-il pas pourquoi ? Il l'a presque dit p. 79-80.

c'est-à-dire quand il écrivait :

> Nous aimons les femmes à proportion qu'elles nous sont plus étrangères.

Peut-être la question s'était-elle posée, dans l'esprit de notre auteur, à propos du chapitre XII de son *Peintre de la Vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 100-106), qui est intitulé *Les femmes et les filles.* Peut-être voulait-il traiter le sujet à nouveau, voir p. 108, l. 4-5. — Cette préférence pour les filles avait déjà été marquée par un camarade de jeunesse de Baudelaire, Esquiros, qui, dans ses *Vierges folles* (1840), écrivait :

> Toute la différence entre la conduite des femmes [prétendues honnêtes] et celle des filles, est que les dernières donnent du moins quelque chose en échange de ce qu'elles reçoivent, tandis que les autres se font payer des faveurs que souvent même elles n'accordent pas.

XXI

— l. 18-22 : Voir les notes sur la p. 87, l. 6-15. — *On n'en veut plus parce qu'elles se sont salies à de certains hommes.* Cf. *Les Tentations* (1863, PETITS POËMES EN PROSE, p. 69) :

> Aussi je répondis [à la Renommée], avec tout mon dédain : « Va-t-en ! Je ne suis pas fait pour épouser la maîtresse de certains que je ne veux pas nommer. »

Page 101, l. 2-4 : ... *la grande maladie de l'horreur du domicile.* Idée qu'on retrouve bien souvent chez Baudelaire. Voir notamment, dans *LES FLEURS DU MAL*, *Les Hiboux* (1851) et *Le Voyage* (1859) ; et, dans les *PETITS POËMES EN PROSE*, *Les Vocations* (p. 116), *La Solitude* (version de 1864, p. 76) où se trouve citée la pensée de

Pascal : «Presque tous nos malheurs nous viennent de n'avoir pas su rester dans notre chambre», ainsi que *Any where out of the world* (env. 1865) où on lit :

Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit... Il me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas.

Que notre auteur fût réellement atteint de cette maladie-là, on n'en peut douter, car la liste de ses domiciles successifs tiendrait une demi-page. Cependant, il faut dire que son humeur vagabonde, dans la dernière période de sa vie, semblait s'être assagie : de la fin de 1859 au début de 1864, on le voit à Paris, rester fidèle ou à peu près à l'Hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam, et pendant tout son séjour de Bruxelles (1864-1866) à l'Hôtel du Grand-Miroir. — M. G.-T. Clapton, dans son article précité, *Balzac, Baudelaire and Maturin,* a rapproché ces lignes d'un passage où l'auteur de *Melmoth* raille les voyageurs à la poursuite d'une destinée meilleure :

... Comme si nous n'emportions pas notre propre cœur avec nous où que nous allons et de ce fait ne devions être certains qu'un ulcère incurable et rongeur sera notre compagnon du Pôle à l'Équateur.

Voir aussi les notes sur la p. 88, l. 15-17.

— l. 8 : *L'homme aime tant l'homme...* Dans le *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 342) comme dans *Un mangeur d'opium* (*PARADIS ARTIFICIELS*, p. 94) et dans *La Conspiration* (t. III, p. 9), on voit Baudelaire rappeler que l'homme, selon le mot de Robespierre, «ne voit jamais l'homme sans plaisir».

XXII

— l. 12-p. 102, l. 3 : Passage apporté par le texte de 1908.

Page 101, l. 12 : *Durandeau.* Caricaturiste qui collaborait en même temps que Baudelaire au *Boulevard* d'Et. Carjat. Il y publia notamment une planche : *Les Nuits de M. Baudelaire* (légende de Théodore de Banville, décembre 1861) qui fit quelque bruit dans le Landerneau romantique, et que nous ne croyons pas nécessaire de décrire, car elle a été abondamment reproduite. Mais nous ne savons rien de son discours sur les Japonais dont nous présumons seulement que c'est environ 1864 qu'il fut prononcé, parce que c'est cette année-là que les flottes alliées bombardèrent Simonosaki.

— l. 13 : *Moi! je suis Français avant tout.* Baudelaire se flattait de «n'être pas exclusivement patriote» et a parfois vanté «la grâce divine du cosmopolitisme». Voir la note sur la p. 111, l. 5-7.

— l. 14 : *... c'est Darjou ...* (1908-1919) : «... c'est Darjon ...» Il s'agit certainement d'Alfred Darjou, dessinateur et caricaturiste, dont Cadart avait édité *Les Lapins vengés* et qui collabora au *Boulevard*, au *Journal amusant*, au *Charivari*, etc.

— l. 15 : *... l'ami de Mathieu ...* Probablement Gustave Mathieu, le chansonnier qui, comme Baudelaire, était un ami de Pierre Dupont et un habitué de la Brasserie des Martyrs.

— l. 18 : *L'art est un agent civilisateur.* Voir la note sur la p. 96, l. 5.

— l. 20-21 : *Physionomie d'un sage...* (1909) : «d'un *juge*...» — Après un examen attentif du texte, nous croyons que c'est bien *sage* qu'on doit lire, nous ne pouvons cependant l'affirmer. Si nous ne nous trompons pas, il conviendrait peut-être de trouver ici une allusion à Philippe de Chennevières, un camarade des jeunes années, qui, dans sa réussite, n'avait rien abandonné de son sans-façon ni de ses habitudes bourgeoises. Les Goncourt, dans leur *Journal,* 22 février 1874, relatent :

Je vais dire un bonjour à Chennevières, que je n'ai pas vu depuis sa nomination à la direction des Beaux-Arts, craignant un peu qu'à sa porte on ne m'apprenne qu'il habite maintenant des lambris dorés, en quelque coin ministériel. Non, le portier me laisse monter, et la petite bonne m'ouvre.

Me voici dans la salle à manger, aux vulgaires carafons d'eau de vie, aux corbeilles de pommes ridées, au milieu de la desserte presque ouvrière du dîner du dimanche.

Autour de la table, dans le brouillard des cigarettes, on aperçoit la grosse face de Prarond, la mine superbe du député-caricaturiste Buisson, le profil du peintre Toulmouche... et trônant au centre le bon et affairé Chennevières, un bonnet de coton enfoncé jusqu'aux sourcils et le menton touchant la table. L'intérieur est resté provincial, normand, *chardinesque*, et les grandeurs n'ont rien changé au train de la maison.

Mais nous devons avouer que nous ignorons si Chennevières habitait au cinquième étage. — Si c'est *juge* qu'il convient de retenir, alors un rapprochement semblerait s'imposer avec les lignes subséquentes.

Page 102, l. 1-3 : *Le sieur Nacquart...* (1908) : «le sieur *M*acquart père et le sieur *M*acquart fils. Comment le sieur *M*acquart fils...» (Faute de lecture.)

Le 30 août 1851, Baudelaire écrivait à sa mère :

Je remets à ma prochaine lettre... le récit d'un abominable tour que M. le docteur Nacquart m'a joué auprès de Mme de Balzac, de qui j'ai besoin. Quelle mouche a piqué ce méchant homme que je n'ai pas vu depuis vingt ans, et que je n'ai connu que par les prédictions qu'il avait faites de ma mort, et la menace des tortures auxquelles il voulait me soumettre ? Du reste pour te raconter l'histoire, il faut que je l'approfondisse.

Malheureusement, la lettre où Baudelaire se proposait de compléter son récit ne nous est pas parvenue. Peut-être faut-il penser à quelque

rapport entre cet «abominable tour» et la publication que firent, précisément quelques mois plus tard, Armand Baschet et Champfleury, d'un *Honoré de Balzac, essai sur l'homme et sur l'œuvre,* où avaient pris place des notes du D[r] Nacquart sur les derniers moments du grand romancier? Peut-être Baudelaire s'était-il flatté d'obtenir, bon premier, communication des papiers qu'utilisèrent là ses amis? Mais ce n'est qu'une hypothèse.

Quant à M. Raymond Nacquart (le fils), on conçoit sans peine le ressentiment que lui gardait Baudelaire : il avait été des juges qui, en 1857, «flétrirent» les *FLEURS DU MAL.*

XXIII

— l. 4 et 17 : Titres apportés en 1938, mais le second alors fautivement : en tête, non pas du fragment 40, comme on le voit ici, mais du fragment 41, qui n'en a point dans le manuscrit. — Les lignes 17-20 n'ont été reproduites exactement qu'en 1949. — 1887 : le recenseur, ne retenant du fragment 40 que la mention : «Soldat de la presse judiciaire (Bertin)», l'avait incorporé au fragment 41, après : «A ajouter aux métaphores militaires.» — 1908 : Le fragment 40 était rétabli, mais avec une double faute : *Métaphore française* au singulier et en caractères romains; de plus, il se présentait soudé au fragment 39, et le numéro 41 restait entaché de l'interpolation de 1887. — 1909 : Retour au texte donné par le premier publicateur, mais réparation de l'omission de «La presse militante» (ici ligne 20). — 1919 : le fragment 40 recouvre enfin son indépendance, mais la double faute de 1908 y subsiste.

— l. 5-6 : *De l'amour... pour les métaphores militaires.* Dans un article de Charles Asselineau qui se fit souvent l'écho de son ami, on lit (*Revue française,* t. V, 1856), à propos du *Roman religieux* de Louis Veuillot et des pamphlétaires :

> Je sais qu'il ne manque pas de comparaisons poétiques, pour appliquer à ces écrivains. On les appelle des soldats, des tirailleurs, etc. Mais, malgré tout ce qu'il y a de brillant dans le rapprochement, il ne me séduit pas.

Cf. *Pauvre Belgique,* t. III, p. 157 et 158, f[os] 235 et 237.

— l. 19 : *(Bertin)* : Il s'agit là de Henri Bertin, avocat, jurisconsulte et directeur du journal *Le Droit.*

Page 103, l. 4 : ... *des esprits belges*... Le reproche adressé aux Belges de ne penser qu'en bande (Cf. *Pauvre Belgique,* t. III, p. 70) permet d'assigner pour date à ce passage la période 1864-1866.

XXIV

— l. 9-12 : *Celui qui s'attache au plaisir... me fait l'effet d'un homme roulant sur une pente...* Au lieu de «Celui qui...» Baudelaire avait d'abord écrit : «*L'homme* qui...» — Il y a loin assurément des idées qui se reflètent ici à celles que traduisait *Le Goût du Néant* (1859, *LES FLEURS DU MAL*) où se retrouve pourtant une des images de notre texte :

Avalanche, veux-tu m'emporter dans ta chute?

— l. 13-14 : Avant tout, *être* un grand homme *et* un saint *pour soi-même*. Cf. p. 104, l. 25-27, et p. 107, l. 9-10.

On retrouve le même vœu impératif en tête du feuillet XXXII du *Carnet* (p. 141), dans *Pauvre Belgique* (t. III, p. 76, l. 26) et dans une lettre à Madame Aupick (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. IV, p. 98, 11 août 1862) :

... devenir ce qu'on appelle un grand type de grandeur.

Dans sa *Conduite de la vie* (tr. X. Eyma, p. 275), on voit Emerson écrire :

Vous ne devez rechercher qu'un jugement, le vôtre.

Et le même, dans ses *Hommes représentatifs* (Crès, 1919, p. 97), insiste sur la primauté du *saint*, telle qu'elle est établie dans le Koran :

Tous les hommes sont dominés par le saint... Les autres classes ne sont admises à la fête de l'être que comme suivantes dans le cortège de celle-ci.

Même note chez Joubert, lui aussi particulièrement prisé de notre auteur :

Il n'y a d'heureux que les bons, les sages et les saints; mais les saints le sont plus que tous les autres, tant la nature humaine est faite pour la sainteté (*Pensées*, 1850, t. I, p. 111).

Les grands saints peuvent être de grands pécheurs, parce qu'ils sont hommes, c'est-à-dire parce qu'ils sont libres. La liberté explique toutes les fautes, tous les crimes, tous les malheurs, mais elle fait aussi tous les mérites (*Ibid.*, p. 127).

— l. 16 : *De la haine du peuple contre la beauté.* Cf. *L'Art philosophique*, article paru posthume (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 121) :

Remarquons que l'art philosophique suppose une absurdité pour légitimer sa raison d'existence, à savoir l'intelligence du peuple relativement aux beaux-arts.

— l. 18 : *Jeanne...* Évidemment Jeanne Duval, dont la couleur devait provoquer des quolibets. — *Madame Muller.* Dans une lettre, en date du 15 mars 1865, on voit Baudelaire mander à Sainte-Beuve, qu'il cause de lui parfois avec un M. Muller, de Liége, à côté duquel il

déjeune et, dans sa réponse (27 mars), le lundiste prier le poëte d'offrir ses souvenirs reconnaissants à M. Muller. M. Jean Bonnerot est d'avis que celui-ci pourrait bien s'identifier avec un M. Clément Muller, «collaborateur du journal de M. Desoer», qui est nommé parmi les personnes que Sainte-Beuve, dans *Chateaubriand et son groupe littéraire* (p. 16), a remerciées de leur obligeance. — Peut-être la dame Muller de notre texte était-elle la femme de M. Clément Muller. Cf. *Pauvre Belgique*, t. III, p. 180 : «Effet que produirait...», etc.

XXV

Page 104, l. 12-16 : Tout cela se trouvait déjà dans *Fusées*, ou à peu près.

— *L'homme est un animal adorateur.* Cette définition se retrouve mot pour mot dans les *Lettres sur les animaux* de Georges Leroy (p. 245 de l'édition de Poulet-Malassis, 1862), ouvrage qu'on voit Baudelaire qualifier de «merveille» dans sa lettre à sa mère du 13 décembre, même année.

— l. 17-27 : Ces deux notes, que M. Philippe Soupault, dans son *Charles Baudelaire*, a reproduites en fac-similé autographe, ne sont pas chiffrées et avaient été données par Eugène Crépet à la suite du fragment 45 avec lequel la première d'entre elles tout au moins présente un rapport certain. Nous avons cru devoir les laisser à cette même place, bien que, comme l'a dit van Bever, elles figurent aujourd'hui en tête du manuscrit. — Voir dans *Notre Baudelaire* de M. Stanislas Fumet (Plon-Nourrit, p. 219-221) quelques intéressantes remarques sur l'emploi et le sens du mot *prostitution* dans le passage qui nous occupe.

— l. 27 : ... *devenir ainsi un héros et un Saint.* Voir les notes sur la p. 103, l. 13-14. Baudelaire semble ici se souvenir de Pascal :

> Pour faire d'un homme un saint, il faut bien que ce soit la grâce; et qui en doute, ne sait ce que c'est que saint et homme (*Pensées*, art. XXIV, 74).

Dans sa lettre à sa mère en date du 1er avril 1861 (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. III, p. 264), notre auteur, après avoir confessé sa hantise du suicide, écrivait :

> ... *pendant trois mois*... j'ai prié *à toute heure* (qui? quel être défini? je n'en sais absolument rien) pour obtenir deux choses : pour moi, la force de vivre; pour toi, de longues, longues années. Soit dit en passant, ton désir de mourir est bien absurde et bien peu charitable, puisque ta mort sera pour moi un dernier coup, et l'impossibilité absolue du bonheur.

XXVI

Page 105, l. 2-7 : *Un chapitre sur l'indestructible... férocité humaine.* M. G.-T. Clapton, dans son essai sur *Balzac, Baudelaire and Maturin* (*French Quarterly*, juin 1930, p. 77 *sqq.*), a rapproché de ces lignes plusieurs passages de *Melmoth.* Il y a en effet, dans ce roman, quelques scènes d'une atrocité singulière, voir par exemple au tome III (éd. de 1821) l'histoire des amants emmurés et, au tome IV, la mise à mort, par la foule, d'un parricide. Mais nous croyons pour notre part que Baudelaire, en développant son canevas, se serait aussi souvenu de nombreuses pages de Sébastien Mercier, relatives aux massacres révolutionnaires (*Nouveau Paris,* passim) et au supplice de Damiens, — de ce passage notamment qu'on trouve dans son *Tableau de Paris*, t. III, p. 277 (éd. de 1782) :

Place de Greve [...]

Nos femmes, dont l'âme est si sensible, le genre nerveux si délicat, qui s'évanouissent devant une araignée, ont assisté à l'exécution de Damiens!... et n'ont détaché que les dernières leurs regards du supplice le plus horrible et le plus dégoûtant que la justice ait jamais osé imaginer, pour venger les rois.

On avait fait venir tous les bourreaux des villes circonvoisines... ce jour-là même *on joua à la Greve... on y joua de l'argent*, en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu et les quatre chevaux qui devaient écarteler l'assassin ; et nous nous croyons civilisés, policés ; et nous osons parler de nos lois, de nos mœurs...

Nous pensons qu'il se serait rappelé de plus les idées qu'a exposées Joseph de Maistre dans son *Eclaircissement sur les sacrifices* (SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG) et qu'à propos de *l'ivresse du supplicié*, il aurait parlé de cette radieuse insensibilité qu'apporte l'exaltation mystique et que tant de martyrs montrèrent jusque dans les plus effroyables tortures. — Cf. encore, dans le *Choix de Maximes consolantes sur l'amour* (p. 7, l. 1-2), quelques lignes quant à un sentiment mystérieux où s'allient, chez l'homme, la soif de l'inconnu et le goût de l'horrible.

Dans son *Charles Baudelaire* (Garnier, p. 272-274), Ernest Raynaud a réuni le fragment qui nous occupe aux fragments n° 20 (*Ivresse d'humanité*) et 84 (Sur le *Progrès*), et, bien que tous les trois montrent en tête la mention : *Mon Cœur mis à nu*, y a trouvé, comme dans le morceau intitulé *Le monde va finir* (*Fusées*, p. 74) et comme dans les notes sur les *Liaisons dangereuses* (t. I, p. 328-338) ou sur Schinderhannes (t. III, p. 10), des éléments appartenant à un roman projeté sous le titre *La fin du monde...* Il faut se souvenir que Raynaud simplifiait volontiers les problèmes exégétiques. En réalité il s'est livré là à une conjecture qui paraît plus que hasardeuse.

— l. 9-13 : *Il n'y a de grand parmi les hommes...* (1919) : Omission des mots : «l'homme qui bénit». A rapprocher des lignes 1-5, p. 95. — Cf. Balzac dans *Séraphîta :*

... les étonnants pouvoirs que vous admirez dans les grands hommes, chez les guerriers, les artistes et les savants, chez ceux qui savent, chez ceux qui produisent, chez ceux qui agissent... (Ed. Conard, XXXI, p. 285).

Cf. aussi Joubert (*Pensées,* 1850, t. I, p. 376) :

Rien n'est beau, après les armes, que l'étude ou la piété.

Baudelaire se montre ici plus libéral qu'Edgar Poe, qui écrivait en 1849 à son ami Thomas :

Les lettres sont la plus noble des professions. En fait c'est presque la seule qui convienne à un homme.

— l. 14-15 : *Défions-nous du peuple...* Réaction naturelle de la part d'un dandy maistrien, qui était revenu de ses enthousiasmes de 1848.

...,*du bon sens...* C'est-à-dire à la fois de la sagesse d'Ancelle et de l'École dirigée par Ponsard et C. Delavigne. Le Diable, en effet, persuade à chacun «de se fier à son bon cœur et à son bon sens» (Cf. feuillet XVII).

... *du cœur...* Ceci est à rapprocher d'une lettre à Mme Aupick (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE,* t. IV, p. 70, 17 mars 1862) :

Je ne connais rien de plus stupide que le *pur sentiment,* qui est la seule inspiration des femmes et des enfants.

et du mot que Baudelaire prête à Leconte de Lisle (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE,* t. V, p. 280, 18 février 1866) :

Tous les élégiaques sont des canailles !

... *de l'inspiration...* Voir, entre autres textes, une page sur la confiance que lui accorde la jeunesse *réaliste* (*Les Martyrs ridicules,* 1861, dans *L'ART ROMANTIQUE,* p. 419).

... *et de l'évidence.* Car elle tombe sous le coup des reproches adressés au bon sens et elle peut provenir des hallucinations de la raison sur l'existence desquelles Baudelaire s'est interrogé au feuillet VIII de *Fusées.*

XXVII

— l. 17-19 : *J'ai toujours été étonné qu'on laissât les femmes entrer dans les églises. Quelle conversation peuvent-elles tenir avec Dieu ?* (Tous textes antérieurs :) «... peuvent-elles *avoir* avec Dieu ?» — Cf. *L'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix* (1863, *L'ART ROMANTIQUE,* p. 36) :

... il avait exclu la femme de sa vie. Musulman, il ne l'eût peut-être pas chassée de la mosquée, mais il se fût étonné de l'y voir entrer ne comprenant pas très bien quelle conversation elle peut tenir avec Allah.

Voir aussi ci-dessous.

— l. 20-21 : *L'éternelle Vénus... est une des formes séduisantes du Diable.* — Cf. *Fusées* (p. 67, l. 22-24) où Baudelaire a dénoncé «un côté satanique dans l'amour» et surtout *Richard Wagner et Tannhäuser* (1861, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 221-224) où Vénus est définie

... la Reine de toutes les diablesses, de toutes les faunesses et de toutes les satyresses reléguées sous terre depuis la mort du grand Pan.

Page 106, l. 1-3 : Apportées par le texte de 1908. — Omises en 1909.

— l. 4-6 : *Ne pas oublier un grand chapitre sur l'art de la divination...* Baudelaire semble avoir connu l'abbé Constant, *alias* Eliphas Lévi (voir nos Eclaircissements dans les *Mystères galans des Théâtres de Paris*, N. R. F., 1938). Dans une lettre à Poulet-Malassis en date du 13 février 1859, on le voit évoquer le rituel de la haute magie. Le 3 mai 1860, il raconte au même qu'il a consulté une tireuse de cartes et que la prédiction de celle-ci s'est réalisée. Au t. III, p. 6, nous le verrons curieux de la *Sultane Alida* qui pratiquait la science et les artifices de Mesmer. On ne peut guère douter sur ces indices (et sur beaucoup d'autres, voir l'article de M. Denis Saurat : *Correspondances. Baudelaire, Rimbaud, la Cabale*, dans la *N. R. F.* du 1er déc. 1936) qu'il ne fût au moins très attiré par l'occultisme.

— l. 8-10 : *La femme... est simpliste... Un satirique dirait que c'est parce qu'elle n'a que le corps.* Il semble que Baudelaire ait ici pensé à la *femina simplex* de Juvénal (Satire VI, v. 327) citée dans *Le peintre de la Vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 105). Dans le même ouvrage, on le voit se souvenir que Joseph de Maistre tenait la femme pour *un bel animal* et, dans *L'œuvre et la vie d'Eugène Delacroix* (*ibid.*, p. 36), écrire sous le couvert de son héros que

pour connaître le sentiment de la mélancolie, il manque à la femme *certaine chose* essentielle.

M. Georges Batault (*Micromégas*, 10 avril 1938) a rapproché de ce passage une réflexion de Balzac sur les femmes :

Chez elles, le corps contrarie l'âme à tout moment. (*Splendeurs et misères des Courtisanes.*)

— l. 11-14 : *Un chapitre sur la* Toilette. — L'*Éloge du maquillage*, dans *Le peintre de la Vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 95), est annoncé comme suit :

C'est ici le lieu... de venger l'art de la toilette des ineptes calomnies dont l'accablent certains amants très-équivoques de la nature.

Voir aussi les *Notes inédites sur les Peintres de mœurs*, p. 34.

On peut croire que Baudelaire, à l'heure où il rédigeait ces lignes, venait de lire un chapitre du *Tableau de Paris* (1782, livre VI,

p. 148-153), où Sébastien Mercier a précisément dépeint les bonheurs de la toilette :

Cette toilette n'est qu'un rôle qui favorise le développement de mille attraits cachés et non encore aperçus. Un peignoir qui se dérange, une jambe demi-nue qu'on laisse entrevoir, une mule légère qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paraît plus riche et plus élégante, donnent mille instants flatteurs à la vanité des femmes. Tout, jusqu'au babil ininterrompu et coupé qui imite le désordre et le négligé du moment, prête un jour aux saillies vagabondes de l'imagination.

Peut-être aussi se serait-il souvenu d'un passage de l'*Émile* qu'il connaissait bien ainsi que toute l'œuvre de Jean-Jacques :

Sans la toilette, que ferait-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures ? En rassemblant des femmes autour de soi on s'amuse à les impatienter, c'est déjà quelque chose ; on évite les tête-à-tête avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus : et puis viennent les marchandes, les brocanteurs, les petits messieurs, les petits auteurs, les vers, les chansons, les brochures : sans la toilette on ne réunirait jamais si bien tout cela.

XXVIII

— I. 17-20 : *Des professeurs.* Baudelaire en a fait plusieurs fois l'objet de ses sarcasmes. Voir les *Index* des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* et de *L'ART ROMANTIQUE*, ainsi que la lettre à Ancelle, 6 février 1866. — *Des juges des prêtres, et des ministres.* De l'aveu même de l'auteur, *Mon Cœur mis à nu* devant être «un livre de rancunes» (p. 227), on semble autorisé à admettre que c'est de ses propres épreuves et déceptions que Baudelaire l'aurait rempli, et que, par suite, à propos des juges, il aurait retracé le procès des *Fleurs ;* — à propos des prêtres, se serait souvenu non seulement de cet archevêque dont il avait dénoncé «l'idéal transatlantique» dans les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (XIV), mais aussi de cet abbé Cardinne, le directeur de sa mère, qui avait brûlé un exemplaire de ses poésies ; — à propos des ministres, aurait dénoncé le refus opposé par le maréchal Vaillant à ses demandes d'assistance (août 1863). — Voir p. 262.

— I. 22 - p. 107, I. 7 : *Renan.* Dans l'article sur *Leconte de Lisle* (août 1861, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 374) on le trouve placé en parallèle avec Leconte de Lisle, et loué :

Dans le poëte comme dans le philosophe, je trouve cette ardente mais impartiale curiosité des religions, et ce même esprit d'amour universel... pour les différentes formes dont l'homme a... revêtu la beauté et la vérité. Chez l'un non plus que chez l'autre, jamais d'absurde impiété.

Mais depuis lors avait paru, avec le bruit que l'on sait, la *Vie de Jésus* (1863), — ouvrage dont Baudelaire s'était promis de réfuter le scep-

ticisme (cf. le feuillet XLV, p. 121, l. 1-2), — *Feydeau.* Celui-là Baudelaire le détestait à cause de sa suffisance, bien qu'il lui eût adressé, le 14 juin 1858, à propos de *Fanny*, une lettre pleine d'admiration (voir l'article de Jacques Crépet dans le *Bulletin du Bibliophile*, 20 mai 1938), qui contraste d'ailleurs singulièrement avec une autre lettre, postérieure de six mois, à sa mère celle-là (11 décembre), où ce roman est qualifié de «livre répugnant, archi-répugnant».

— *Octave Feuillet.* Dans une lettre à Mme Aupick (25 décembre 1861), Baudelaire en parle comme de son ami. Nous ne savons rien d'autre de leurs rapports, sinon qu'ils avaient été camarades au collège Louis-le-Grand.

— *Scholl.* Il a honoré la mémoire de notre auteur (voir le *Tombeau de Charles Baudelaire*) sans se priver de lui dédier parfois des échos assez malicieux. Mais, en tant que directeur du *Nain Jaune* (fondé en mai 1863), il paraît s'être montré moins accueillant que le poëte ne l'avait espéré. On a une lettre (non datée, *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. VI) par laquelle celui-ci, lassé de ses tergiversations, lui reprend un manuscrit.

— *Les directeurs de Journaux, François Buloz*... (Tous textes antérieurs, sans doute par suite d'une faute de lecture :) «Les directeurs de journaux *français*. Buloz...»

— *Houssaye, Rouy, Girardin, ... de Calonne*, voir l'*Index*. — *Texier* (Edm.), directeur de *l'Illustration*, avec lequel Baudelaire avait eu des difficultés sur la fin de 1861 ou au commencement de 1862, à propos de son *Peintre de la Vie moderne* qui devait paraître dans ce périodique et finalement lui fut rendu.

— *Solar.* Journaliste et financier que Baudelaire avait pu connaître à *L'Epoque*, au *Messager de l'Assemblée* ou à *La Presse* et qui, après une ascension brillante, se trouva impliqué dans les procès Mirès, et condamné.

— *Turgan, Dalloz.* Directeurs du *Moniteur* où Baudelaire, en 1857, avait publié la traduction des *Aventures d'Arthur Gordon Pym.*

Page 107, l. 9-10 (1887) : données en note à cause du double emploi qu'elles font avec d'autres passages.

XXIX

— l. 12-15 : *Nadar...* nous ne croyons pas utile de rappeler les relations qu'il eut avec notre auteur puisqu'il les a lui-même évoquées dans son *Charles Baudelaire intime, Le poète vierge* (Blaizot, 1911).

Quant à la «vitalité» de Nadar, elle s'était manifestée dans les domaines les plus divers, l'ami de Baudelaire s'étant adonné tour à tour à la peinture, au dessin, au journalisme, à la photographie, à la littérature facile et à la navigation aérienne. En 1863, il s'était livré à une périlleuse ascension qui, de Paris, devait le faire atterrir, brutalement d'ailleurs, près de Hanovre. Relatant cette expédition, un de ses compagnons montrait l'intrépide aéronaute débouchant les bouteilles au-dessus de Paris, mangeant, causant et plaisantant (voir *La Presse,* 26 octobre 1863, lettre d'Arnoult).

— l. 16-23 : *Veuillot est si grossier et si ennemi des arts...* On lit dans une lettre de notre auteur à Jules Barbey d'Aurevilly, 9 juillet 1860 (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. III, p. 139) :

J'ai passé deux soirées avec l'Infâme Veuillot. Il m'a désarmé par sa sottise. Je renonce à me venger de lui. Il est toujours utilitaire comme un démocrate.

Baudelaire avait songé en effet, un moment, à répondre aux attaques de Veuillot dans la préface projetée pour la seconde édition des *FLEURS DU MAL* (voir dans notre édition, p. 378-380).

Page 108, l. 2-9 : Il est vraiment impossible de conjecturer, sur des indications aussi sommaires, les développements projetés. Nous mentionnerons donc simplement quelques remarques qui nous viennent à l'esprit. — *Musique.* Baudelaire n'en a traité que dans son *Richard Wagner* (1861) et dans *LES FLEURS DU MAL, La Musique* (1857); voir aussi l'*Index.* — *De l'esclavage.* Autant que l'on sache les seuls endroits où Baudelaire ait touché à cette question qui, de 1845 à 1865, agita si fort l'opinion publique dans le monde entier, sont, d'une part, une note figurant au bas d'une liste de projets de drames (t. I, p. 101) et, d'autre part, la préface aux *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (p. XIV) où l'on voit le poëte s'indigner des traitements barbares dont les nègres sont l'objet au «noble pays de Franklin». — *Des femmes du monde. Des filles.* Voir la note sur la p. 100, l. 14-16. — *Des magistrats.* Dans son article sur *Madame Bovary* (*L'ART ROMANTIQUE,* p. 394-395), Baudelaire leur a décerné quelques louanges, pour avoir acquitté Flaubert. Mais on doit croire qu'il ne s'en proposait pas moins de leur faire expier la condamnation des *Fleurs.* — *Des sacrements.* Voir l'*Index.* — *L'homme de lettres est l'ennemi du monde.* Voir *ibid.*, à *Génie, Grands hommes.* — *Des bureaucrates.* Il est probable qu'ici on eût trouvé quelque écho de la colère dont témoigne la lettre au maréchal Vaillant à laquelle nous avons fait allusion plus haut — (note sur la p. 106, l. 20) :

Je désirerais que la plainte que j'exprime ici attirât vos yeux sur les *lenteurs barbares et le sans-gêne* de l'administration, surtout vis-à-vis d'un écrivain de mon rang...

XXX

— l. 11-18 : *Dans l'amour... Le gouffre... qui fait l'incommunicabilité...* Novalis a dit quelque part qu'on est toujours seul avec ce que l'on aime, et Laclos (*Liaisons dangereuses*, lettre V citée par notre auteur, t. I, p. 335) que «dans le tête-à-tête conjugal le plus tendre, on est toujours *deux*». Emerson, dans ses *Hommes représentatifs* (Crès, p. 181), a parlé d'une «loi d'incommunication». Le mot *incommunicable* se rencontre plusieurs fois chez Quincey. Baudelaire l'a appliqué à la femme dans *Le peintre de la Vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 93), à l'amour dans *Les Yeux des pauvres* (1864, *PETITS POËMES*, p. 87-89) et à Dieu dans le *Richard Wagner* (1861, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 222). — L'incommunicabilité dans l'amour constitue d'ailleurs un lieu commun fort ancien, — à preuve la fable du fleuve Alphée et de la source Aréthuse.

— l. 20-29 : *Pourquoi le spectacle de la mer...* Cf. dans *LES FLEURS DU MAL*, *L'Homme et la mer* (1852) et dans les *PETITS POËMES*, *Déjà* (1863) et *Le Port* (1864). — L. 26-27 (tous textes avant 1938) : «Douze ou quatorze lieues de liquide en mouvement suffisent...» Donc, six mots omis (ajoutés dans le manuscrit autographe) dont l'utilité d'ailleurs ne se faisait guère sentir.

XXXI

Page 109, l. 2 : *Il n'y a d'intéressant sur la terre que les religions.* Cet aphorisme pourrait bien avoir procédé de quelques lignes de Benjamin Constant (*De la Religion*, t. I, p. 214, éd. de 1824) :

La Religion se mêle à tout. Comme elle pénètre dans la partie la plus intime de l'homme, tout ce qui agit sur l'homme agit sur la religion... Conduire le lecteur à toutes ces recherches serait écrire une histoire universelle.

— l. 3-4 : Apportées par le texte de 1909. — *Capé.* Ce nom est parfaitement net dans le manuscrit, et c'était celui d'un relieur fameux dont Baudelaire était client. Mais que viendrait faire un relieur auprès de Chateaubriand, de J. de Maistre, de Philon, de Plotin, etc.? Peut-être faut-il lire *Cope* (Alan) auquel on a attribué par erreur l'*Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, de Harpsfeld? Ou bien *Capece*, ou encore *Capecelatro* en abrégé?

— l. 7 : *... l'homme considéré comme mémento divin.* Cette formule saisissante doit sans doute s'expliquer par un recours à l'Illuminisme (recours annoncé par la ligne précédente sur l'Alchimie) : l'homme serait un document dont le déchiffrement permettrait de lire la réalité de Dieu.

— l. 9 : *Saint-Marc Girardin...* Il avait bien des raisons d'être antipathique à Baudelaire : il avait suppléé Villemain en Sorbonne, combattu le romantisme, défendu les idées de la bourgeoisie libérale et s'était, enfin, dérobé aux visites académiques de notre auteur. — «*Soyons médiocres !*» Nous n'avons pas retrouvé le passage, mais il nous paraît bien vraisemblable que si Saint-Marc Girardin prononça réellement ce mot, ce dut être pour résumer quelque période où il adjurait ses auditeurs de ne pas viser trop haut et de s'accommoder d'une vie conforme à leurs aptitudes. Sans doute, du reste, le critique avait-il employé l'adjectif dans son sens étymologique.

Quoi qu'il en soit, on constate que le mot prêté par Baudelaire au critique reflète l'impression qu'Asselineau, auditeur des cours de celui-ci, avait gardée de son enseignement et qu'il traduisit dans un article paru au *Présent*, le 8 septembre 1857; témoin les quelques lignes suivantes :

Nul homme au monde, mieux que M. Saint-Marc Girardin, ne s'est jamais entendu à tout rétrécir, à tout diminuer, à tout raccourcir; à traiter toute ambition noble, tout élan généreux, toute aspiration spirituelle et désintéressée comme une maladie ridicule...

— l. 12-13 : «*Ceux qui ne croient pas à l'immortalité de leur être se rendent justice.*» Cette sentence, qu'on retrouve employée dans *Pauvre Belgique* (t. III, p. 126) contre les libres-penseurs, devrait se rencontrer, semble-t-il, dans le discours du 18 floréal an II sur l'Etre suprême ou dans ceux prononcés le 20 prairial à l'occasion de la fête dudit. Cependant nous l'y avons cherchée en vain. Et pourtant d'ordinaire Baudelaire cite exactement.

— l. 17 : ... *l'idée d'une grande oie...* Déjà Alfred de Musset avait comparé le critique à une volaille :

D'une voix de crécelle
Docte et grêle
Comme un vieux coq dans un jardin
Girardin...

(G. d'Heylli, *La Gazette anecdotique*, t. I, p. 183.)

XXXII

— l. 21-24 : *Théorie de la vraie civilisation...* Ceci est à rapprocher des conditions que l'auteur met au progrès (p. 91, l. 25-26), du paragraphe final de l'article sur les *Misérables*, écrit en 1862 (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 392) :

Hélas ! du Péché Originel, même après tant de progrès depuis si longtemps promis, il restera toujours bien assez de traces pour en constater l'immémoriale réalité !

et d'un passage de la lettre à Alph. Toussenel (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. I, p. 370, 21 janvier 1856) :

> ... la grande hérésie moderne [...] — je veux dire : la suppression de l'idée du *péché originel.*

Est-il besoin de rappeler que Baudelaire suivait ici moins les jansénistes que le Comte de Maistre lequel avait écrit par exemple dans le *Deuxième Entretien* des *Soirées :*

> Le péché originel, qui explique tout, et sans lequel on n'explique rien, se répète malheureusement à chaque instant de la durée...

Voir aussi quelques lignes de l'*Exposition universelle de 1855* citées dans les notes sur la p. 119, l. 22-p. 120, l. 15. — Pour les tables tournantes, on sait que c'est l'époque où Allan Kardec fait sensation et où Victor Hugo éprouve, à Jersey, la qualité de son fluide.

Page 110, l. 1-4 : *Peuples nomades...* Cf. l'éloge du sauvage dans *Le peintre de la Vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 91), dans la préface des *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. XI-XIII, et ici même, p. 72, l. 1-3 — L. 3 (Tous textes antérieurs) : « personnelle » (sing.).

— l. 5 : *Celles-ci peut-être seront détruites.* Sur la fin de sa vie, on voit Baudelaire, plusieurs fois, exprimer cette même idée : Cf. notamment *Théophile Gautier* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 333) et *Fusées :* « Le monde va finir », p. 74.

— l. 6 : *Théocratie et communisme.* L'auteur voulait sans doute opposer celui-ci, cause de destruction, à celle-là, raison de durée. Toujours les idées de Joseph de Maistre.

— l. 8 : *C'est par le loisir que j'ai... grandi.* Cf. *Le peintre de la Vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 87 *et sq.*).

— l. 14-15 : *Les autres hommes de lettres... de vils piocheurs très ignorants.* On lit dans *Marginalia :*

> C'est parce que le labeur et le génie sont généralement incompatibles que les chefs-d'œuvre sont rares.

XXXIII

— l. 17-24 : *La jeune fille...* Dans ses notes sur *les Liaisons dangereuses* (t. I, p. 333), Baudelaire ne s'est pas exprimé moins cruellement quant à la jeune fille. Mais il y a une lettre de lui, adressée à Judith Gautier, le 9 avril 1864, en remerciement d'un compte rendu d'*EUREKA*, où on le voit revenir (peut-être pour le malicieux plaisir

de les confirmer sans en avoir l'air) sur ses préventions à l'égard du sexe ennemi :

> ... vous m'avez prouvé ce que j'aurais volontiers jugé impossible, c'est qu'une jeune fille peut trouver dans les livres des amusements sérieux, tout à fait différents de ceux, si bêtes et si vulgaires, qui remplissent la vie de toutes les femmes. (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. IV, p. 229.)

Page 111, l. 2-3 : *Avis aux non-communistes : Tout est commun, même Dieu.* Ceci est à rapprocher des lignes 18-21 de la page 104.

XXXIV

— l. 5-7 : Baudelaire a bien souvent daubé sur la *France* et les *Français* (voir ces mots dans l'*Index* du présent recueil et dans ceux des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* et de *L'ART ROMANTIQUE*). Dans l'exil, cependant, il lui arrivera de regretter la patrie.

— l. 6-7 : ... *il n'ose franchir aucune palissade. Voir ses goûts en art et en littérature.* Cf., parmi tant d'autres textes, ce passage du *Salon de 1846* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 161-162) :

> ... Français veut dire vaudevilliste, et vaudevilliste un homme à qui Michel-Ange donne le vertige et que Delacroix remplit d'une stupeur bestiale, comme le tonnerre certains animaux. Tout ce qui est abîme, soit en haut, soit en bas, le fait fuir prudemment. Le sublime lui fait toujours l'effet d'une émeute...

— l. 10 : *Il raffolle des excréments.* Notre auteur en a dit autant — et davantage — du Belge (voir *Pauvre Belgique*, t. III, p. 103). Et il convient de remarquer que la France et la Belgique sont les seuls pays où il ait vécu.

— l. 14-28 : L'extrait suivant du beau livre de M. de Vaulabelle... — Il s'agit de la *Chute de l'Empire. Histoire des Deux Restaurations...* par Achille de Vaulabelle, qui parut à partir de 1844 (8 vol. in-8°). Le passage cité se trouve au tome III (1846), p. 552, en note. La parenthèse (l. 20) a été introduite par l'auteur de l'article qui a de plus écrit (l. 27) «un *tel* exemple» au lieu de «un *pareil* exemple». Il a été fait de cet ouvrage de nombreuses rééditions (la sixième en 1864) qui ne diffèrent les unes des autres que par la tomaison. — Le crime de Mlle de Lavalette avait consisté à accompagner sa mère à la prison et à donner la main à son père au moment de l'évasion. — Dans la *Nouvelle Revue Française* (1er mai 1939) Jean Prévost, rappelant que la jeune fille devait devenir cette Mme de Forget qui fut le grand amour d'Eugène Delacroix, a fourni l'intéressante conjecture que c'est sans doute ce dernier qui avait attiré l'attention de Baudelaire sur cette anecdote.

XXXV

Page 112, l. 2-24 : *Il y a une égale injustice*... Ceci pourrait bien avoir été noté en lisant l'*Histoire de mon temps*, du Vte de Beaumont-Vassy (1864) :

> Il faut ajouter, écrivait cet historien, que, des gouvernements qui avaient précédé... celui... du 2 décembre, aucun ne s'était trouvé... dans une situation pareille : ainsi le Consulat avait... hérité de tous les hommes de valeur du régime précédent... L'Empire n'avait eu que quelques éliminations à faire pour se créer... le plus admirable personnel de fonctionnaires... La Restauration... était également parvenue à former un noyau gouvernemental des plus remarquables... Les hommes firent presque absolument défaut au gouvernement du 2 décembre... (2e *série*, t. I, p. 39-41.)

XXXVI

— l. 26 : *De la haine de la jeunesse contre les citateurs.* Baudelaire se souvenait probablement de la préface d'Éd. Fournier dans *l'Esprit des autres* (1855). Cette *haine* s'accorde d'ailleurs avec ce qu'il dit de la *jeunesse* dans sa préface des *Martyrs ridicules* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 419).

Page 113, l. 1-3 : *Je mettrai l'orthographe*... (Tous textes antérieurs à 1938 :) «Je mettrais...» Il semble bien qu'il faudrait le conditionnel. Mais c'est le futur que montre le manuscrit autographe. — Nous n'avons pas retrouvé la source de cette citation qui reproduit sans doute une boutade. — Dans ses lettres à Poulet-Malassis (29 avril et 1er mai 1859), Baudelaire marquait l'intention de placer une seconde épigraphe au seuil de son *Théophile Gautier*. Peut-être est-ce de cette fière déclaration qu'il s'agissait. — On sait quel esprit d'exactitude Baudelaire entendait que l'on apportât à tout ce qui regarde l'écriture. Voir à ce sujet les *HISTOIRES* (Introduction, p. XI) et les *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (*Notes Nouvelles sur Edgar Poe*, p. VII); également la lettre (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 279, 18 février 1866) où il reproche à Ancelle d'avoir oublié qu'en France

> quiconque s'applique à mettre l'orthographe passe pour un homme sans cœur (ce qui est d'ailleurs assez logique, puisque la passion s'exprime toujours mal).

— l. 4-6 : Apportées par le texte de 1908. — *Beau tableau... la*

canaille littéraire. A rapprocher des l. 12-22 de la p. 99. Dans sa *Lettre à Jules Janin* (t. I, p. 226), notre auteur écrivait :

Par canailles, j'entends ceux qui ne se connaissent pas en poésie.

Mais le paragraphe qui suit immédiatement, dans notre texte, ne semble pas permettre de prendre l'épithète dans cette acception-là. — ...*un portrait de Forgues, le Pirate, l'Écumeur de Lettres.* Le 12 octobre 1846, Paul-Emile Daurand Forgues, *alias* Old Nick, le même qui fut l'exécuteur testamentaire de Lamennais et l'ami de Stendhal, avait publié au *Commerce,* sous le titre : *Une sanglante énigme,* une adaptation du *Double assassinat de la rue Morgue* (*HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*), sans même nommer Poe, plagiat qui avait fait du bruit. On trouvera cette affaire relatée en détail dans l'ouvrage de M. Louis Seylaz : *Edgar Poe et les premiers symbolistes français* (Lausanne, 1923, p. 40-42). Dans sa *Gazette,* n° 1 (1856), Champfleury avait dénoncé en Forgues un équarrisseur du roman anglais.

Cette réputation était ancienne. Dès 1843, on voit *le Corsaire-Satan* (24 décembre) qualifier Forgues «le plus grand chiffonnier littéraire». A cette même époque, Barbey d'Aurevilly l'accuse d'avoir démarqué la *Vie de Nelson* de Southey sans avoir nommé le poëte anglais, et Fortunat Mesuré fait de lui ce portrait dans son *Rivarol :*

OLD NICK.

Sous ce sobriquet invraisemblable et barbare, se cache dans les colonnes du *National* un Tarquin de la critique, qui fauche sans miséricorde toutes les réputations littéraires dont la tête s'élève au-dessus de la sienne : c'est assez dire que le massacre est général.

Le nom de chrétien de cet enragé est Forgues.

— l. 7-8 : *Goût invincible...* (Tous textes antérieurs à 1938 :)«Goût in*amovible*...» — Ceci est à rapprocher de bien d'autres passages; voir à l'*Index* les mots *Amour, Génie, Grand homme, Prostitution, Solitude.*

— l. 9 : *L'homme de génie veut être* un. — Comme Dieu. Voir Balzac, *Séraphîta* (éd. Conard, XXXI, p. 282).

— l. 13-14 : ... *le besoin d'oublier son* moi. — Formule de résonance pascalienne; cf. les *Pensées* (éd. Havet, VIII, 1) :

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au dehors...

— l. 14-15 : *que l'homme appelle noblement...* (1909) : «appelle *humblement*» Faute de lecture ou coquille.

— l. 17-18 : *éternelles obsessions du peuple : une pine* (*le phallus antique*) *et...* (1887-1908) : «... du peuple, le phallus antique, et...» Deux mots omis.

XXXVII

— l. 22 : *... loi de la gradation, du peu à peu, ...* (Tous textes antérieurs à 1938 :) «... des peu à peu, ...»

Page 114, l. 10 : *De l'enterrement des hommes célèbres.* Ce thème avait déjà été abordé dans la *Lettre à Jules Janin* et dans l'*Anniversaire de la naissance de Shakespeare* (t. I, p. 221 et 227). — On peut croire aussi, comme l'a admis M. Y.-G. Le Dantec, que Baudelaire se souvenait de l'enterrement civil d'Armellini qui, au dire de certains journaux belges, avait été suivi de «l'innombrable multitude des libres penseurs». (Lettre à Catulle Mendès, 3 septembre 1865.)

— l. 12-16 : *Molière. Mon opinion sur* Tartuffe. — Cf. Jean Pommier, *Dans les Chemins de Baudelaire,* p. 142, et nos commentaires sur la p. 91, l. 17. — Le 1er juillet 1864 avaient pris fin, en France, les privilèges des théâtres, ce qui avait eu pour premier effet la reprise simultanée de *Tartuffe* à Déjazet, à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté. De plus, en Belgique, au début d'août 1864, on avait joué *La bande noire, ou Judas, Tartuffe et Rodin,* «comédie-drame-actualités». Ce sont bien probablement ces circonstances qui avaient attiré l'attention de Baudelaire sur le *Tartuffe.* Quant au sentiment qu'il exprime ici, on ne peut se défendre de lui trouver une grande parenté avec les lignes suivantes, tirées des *Lettres et opuscules inédits* de Joseph de Maistre (1851, t. II, p. 262) :

L'irréligion est canaille. Ainsi, en faisant même abstraction de toute recherche sur le oui ou sur le non, un homme distingué se garde bien non seulement... de casser les vitres, mais de dire... un seul mot qui blesse directement ou indirectement des dogmes nationaux.

XXXVIII

— l. 18-19 : *Glorifier le culte des images (ma grande, mon unique, ma primitive passion).* On sait que François Baudelaire, le père du poëte, s'adonnait à la gouache, à l'aquarelle, voire à la peinture à l'huile. Il avait même réuni un grand nombre de ses compositions dans un album (naguère collection F. Vandérem) qui constituait une façon de *Leçons de choses* par l'image, et il ne paraît guère téméraire d'admettre que cet album dut servir à l'initiation de son fils aux arts plastiques — initiation complétée, nous a dit Eugène Crépet, par des promenades

au Jardin du Luxembourg où le vieillard lui expliquait les statues. Ce projet de «glorifier les images» devait hanter Baudelaire depuis longtemps, car en 1850 le *Magasin des familles* avait annoncé de lui un essai qui devait avoir pour titre : *Influence des images sur les esprits.* Dans son *Salon de 1859*, on le voit écrire :

... très jeunes, mes yeux remplis d'images peintes ou gravées [n'ont] jamais pu se rassasier...

Dans ses notes autobiographiques (p. 134), on le voit insister sur cette tendance de sa nature, et jusqu'à son dernier jour, il restera fidèle à son culte des images, attesté encore, — est-il nécessaire de le rappeler? — par quatre *Salons* et par l'inspiration de maintes pièces des *FLEURS DU MAL* (*Les Bohémiens, Une gravure fantastique, l'Amour et le Crâne, Le Squelette laboureur,* etc.). Nous avons publié dans *Candide* (15 août 1935) une lettre de Théophile Silvestre au Commandant Le Josne, rendant compte de quelques heures passées avec notre poëte qu'il était allé chercher à la maison de santé du Dr Duval pour lui procurer quelque distraction. Cette lettre est du 26 décembre 1866. Aphasique et conservant des traces de l'hémiplégie qui l'avait terrassé quelques mois auparavant, Baudelaire, hélas! n'était plus qu'un «débris d'humanité pour l'éternité mûr».

Cependant Sylvestre pouvait relater :

Il a passé chez moi, comme il le faisait en pleine santé, son inspection fine et minutieuse, son examen portant particulièrement sur les estampes.

— I. 20-22 : *Glorifier le vagabondage et ce qu'on peut appeler le Bohémianisme...* Baudelaire avait projeté «un drame sur les bohémiens» (t. I, p. 101) et l'on voit apparaître une danseuse bohémienne et des zingaris dans son canevas de pièce : *La fin de Don Juan* (*Ibid.*, p. 79 sq.). *Les Bohémiens en voyage* (*LES FLEURS DU MAL*, XIII) et *Les Vocations* (*PETITS POËMES EN PROSE*, p. 116) témoignent du goût de notre auteur pour ces nomades.

— *... culte de la sensation multipliée, s'exprimant par la musique. En référer à Liszt.* (Tous textes antérieurs à 1938 :) «...multipliée *et* s'exprimant...» (Faute de lecture.)

— Peut-être faut-il trouver ici le premier embryon du *Thyrse,* qui parut en décembre 1863, car le premier paragraphe de ce petit poëme en prose semble bien correspondre au «culte de la sensation multipliée» et le second à la «glorification du vagabondage». — On sait que Baudelaire admirait profondément Liszt : il l'a vanté et paraphrasé dans son étude sur *Richard Wagner,* il lui a dédié *Le Thyrse* et il se faisait envoyer par Manet une *Rapsodie* de lui à Bruxelles (E.-J. Crépet, *Baudelaire*, p. 391). Sur les relations du poëte et du compositeur, voir la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. III, p. 297-298.

Page 115, l. 1 : *De la nécessité de battre les femmes.* M. Gonzague de Reynold, dans son *Charles Baudelaire* (Crès, 1920), a rapproché ceci de la boutade de Nietzsche : «Tu vas chez les femmes? N'oublie pas le fouet.» — Voir également l'anecdote contée par Maxime du Camp dans ses *Souvenirs littéraires* (Hachette, 1906, t. II, p. 61).

— l. 5-6 : *Du cocuage... La douleur...* On sait les inconstances de Jeanne. — Sur deux listes autographes de *Sujets de drames,* on relève le titre : *Le Club des cocus.*

— l. 11 : ... *l'animal adorateur...* Voir les notes sur la p. 104, l. 14.

— l. 13-14 : Apportées par le texte de 1908. — *Clément de Ris,* voir la note sur la p. 96, l. 4. — *Paul Pérignon* (1801-1856), fils de l'avocat Pérignon, chez lequel Mme Aupick, jeune fille, avait été recueillie et avait connu son premier mari. Ernest Raynaud, dans son *Charles Baudelaire,* a consacré quelques pages (23-27) à cet avocat qui s'était retiré du barreau après fortune faite. Pages un peu «romancées», à coup sûr, comme tout l'ouvrage, mais qui paraissent refléter la vérité. — Le baron Paul Pérignon, ancien magistrat, député, etc., une façon de personnage, lui aussi, était des familiers du général Aupick dans la correspondance duquel on le voit désigné par son prénom. Il avait compté parmi les «amis dévoués» qui, en 1841, obligèrent le jeune poëte à s'embarquer pour les Indes. D'où peut-être l'appréciation péjorative dont il est ici l'objet.

XXXIX

— l. 16-p. 116, l. 2 : Apportées par le texte de 1908. — Ligne 16 (1908-1919) : «moins il b..de»; (1909) : «moins il b....». — Ligne 19-20 : *La fouterie est le lyrisme du peuple.* Dans son *Richard Wagner* (1861, *L'ART ROMANTIQUE,* p. 224), Baudelaire a défini l'amour le «sentiment le plus *populaire,* — j'allais dire populacier...» — Ligne 21 : *Foutre...* (1908-1919) : F..... — Ligne 22 : *L'artiste ne sort jamais de lui-même.* Nous avons déjà lu cela plusieurs fois sous des formes approchantes, voir *Amour* et *Artiste,* à l'*Index.*

Page 116, l. 1-2 : ...*le nom de cette salope... je le retrouverai...* (1909) : «je la retrouverai...» (Faute de lecture ou coquille.) — Baudelaire paraît ici se souvenir d'une boutade de Balzac :

Aucun homme n'a plus profondément enterré sa femme; Dieu ne la retrouvera pas au jugement dernier. (A propos de M. de Listrac, *Petites Misères de la vie conjugale,* éd. Conard, t. XXXIII, p. 138.)

— l. 3 : *La musique donne l'idée de l'espace.* Dans ses *Journaux*, Baudelaire avait déjà dit qu'elle « creuse le ciel » (p. 59, l. 8) et, dans son *Richard Wagner* (1861, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 208), il avait écrit :

Aucun musicien n'excelle, comme Wagner, à *peindre* l'espace et la profondeur, matériels et spirituels.

— l. 4-6 : Voir l'*Index* aux mots *Nombre* et *Grands hommes*. — *...le nombre est une traduction de l'espace.* Cf. Balzac, à propos du Nombre (*Séraphîta*, éd. Conard, XXXI, p. 288) :

Ici vous l'appelez le Temps, là vous l'appelez l'Espace.

— l. 8-9 : *Étant enfant, je voulais être tantôt pape... tantôt comédien...* Aveu précieux que François Porché a commenté dans son *Baudelaire, Histoire d'une âme* (Flammarion, 1945, p. 30). Cf. aussi l'article de Loys Masson, *Baudelaire qui a voulu se faire le « comédien »* (*Le Mot d'Ordre*, 1er juillet 1942). — Cette « hallucination » est celle que décrit le premier enfant des *Vocations* (*PETITS POËMES EN PROSE*, p. 113-114). Mais Baudelaire enfant ne s'était point contenté d'envier les acteurs, il avait lui-même joué la comédie (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. I, p. 3, lettre du 22 novembre 1833).

XL

— l. 12-14 : *Tout enfant, j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires, l'horreur de la vie et l'extase de la vie.* Cf. p. 90, l. 21. — Dans les *PARADIS ARTIFICIELS*, p. 356, nous avons déjà signalé combien les lignes en cause ressemblaient à un passage du texte de Thomas de Quincey :

L'horreur de la vie se mêlait déjà, dans ma première jeunesse, avec la douceur céleste de la vie.

Mais, à y bien penser, est-ce étonnant ? Et ne relève-t-on pas chez Baudelaire cent emprunts semblables ? A mesure qu'on l'étudie davantage, on constate qu'il fut le prototype du Narcissisme littéraire, ne se penchant que sur les auteurs chez lesquels il pouvait retrouver quelque chose de lui-même, les aimant à proportion de leur ressemblance avec lui, et enrichissant sa propre substance de ce qu'il admirait en eux.

— l. 17-18 : *Les nations n'ont de grands hommes...* Voir l'*Index* à *Grand homme*.

Page 117, l. 1-2 : ... *la gloire du comédien, l'état de comédien*... (Tous textes antérieurs à 1938 :) «... la gloire du comédien, l'*art* du comédien, ...» Fautes de lecture. — On sait que Baudelaire possédait au plus haut degré «ce qui constitue, dans l'âme humaine, la vocation du comédien» et qu'il nous a éclairés sur son propre cas en étudiant les fonctions de mimétisme et d'«hypocrisie» chez Samuel Cramer, le héros caricatural de *La Fanfarlo* (*PARADIS ARTIFICIELS*, p. 238-240 et 267).

— l. 4 : *La théorie de Legouvé.* Dans une plaquette parue en 1863 : *La Croix d'honneur et les Comédiens*, Ernest Legouvé, faisant valoir que depuis longtemps les autres nations avaient banni les préjugés qui pesaient encore sur les acteurs en France, s'était étonné qu'on n'eût pas décoré Samson, «auteur de plusieurs comédies en vers qui toutes ont été applaudies, fondateur de la Société des artistes dramatiques, administrateur du Théâtre-Français pendant une crise des plus difficiles, professeur de déclamation et professeur incomparable au Conservatoire, titulaire dans le même établissement d'une chaire de littérature...» Le gouvernement impérial s'était rendu à ces raisons. Le 4 août 1864, Samson recevait la croix — en sa seule qualité de professeur toutefois, ayant fait ses adieux au public l'année précédente.

— l. 4-9 : *Legouvé est-il un farceur froid? ... De la vraie grandeur des parias.* Sans doute faut-il comprendre que Baudelaire, dont on a vu ce qu'il pensait vers 1863 de la Croix, entendait préserver, en perpétuant l'interdit, la «grandeur» qui s'attache à l'artiste maudit. Traiter le comédien comme un bourgeois, ce serait lui retirer son plus beau titre de gloire, sa «noblesse unique» de réprouvé. Cette interprétation se voit confirmer par le passage suivant d'une lettre à Sainte-Beuve (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 76, 30 mars 1865) :

> Il y a bien des années, je disais à E. Delacroix avec qui j'avais tout mon franc-parler, que beaucoup de jeunes gens préféreraient le voir restant à l'état de pariah et de révolté.

Si Baudelaire juge «bon» le «choix» de Legouvé, c'est parce que Samson qui se faisait remarquer par sa «vertu» n'était ni un «paria» ni exclusivement un comédien. C'est donc *Bénédiction* (*LES FLEURS DU MAL*, I) qui donne de la l. 9 le meilleur commentaire. — Ce paragraphe est à rapprocher d'une page de *La Comédie Française racontée par un témoin de ses fautes* (Paris, Edmond Albert, 1863, p. 15) où l'on voit Banville examinant les nombreux titres que présente Samson à la considération de ses contemporains, morceau qui se termine sur ces mots de Thalie qu'on avait oubliée à la réunion des fées lors de la naissance de l'acteur : «Tu ne seras pas comédien».

XLI

— l. 13 : *Le commerce est, par son essence,* satanique... — Cf. les études sur Poe, où l'on voit Baudelaire flétrir avec non moins de dégoût le *make money* américain et rappeler le mot de J. de Maistre réfutant Locke (dans le VIe *Entretien* des *Soirées*) : *Quelle odeur de magasin!* (t. I, p. 248 et *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. IX).

— l. 18 : *Le commerce est* naturel, donc *il est* infâme. — En somme, à l'inverse des philosophes du XVIIIe siècle, Baudelaire voit dans la nature la source de tout mal. «La vertu, au contraire, est *artificielle*», correspondant à une réaction de l'esprit contre la matière.

Page 118, l. 2-5 : *Quand Jésus-Christ dit : «Heureux ceux qui sont affamés...»* Matth. V, 6. — ... *Jésus-Christ fait un calcul de probabilités.* Le ton de cette irrévérencieuse boutade fait penser à celui des vers 9-10 de *L'Examen de minuit* (leçon de 1866) :

Nous avons blasphémé Jésus,
Des Dieux le plus incontestable !

XLII

— l. 7-11 : *Le monde ne marche que par le malentendu,* etc. — M. Maurice Chapelan, dans un article précité (*Baudelaire et Pascal,* Revue de France, 1er nov. 1933), a rapproché ceci d'un passage des *Pensées* (éd. Havet, II, 8) :

Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas, quoiqu'il en parle alors sincèrement et sans passion.

— l. 12-13 : *L'homme d'esprit, celui qui ne s'accordera jamais avec personne...* Définition assez proche d'une pensée de Wagner que Baudelaire a citée dans son étude sur le *Tannhäuser* (1860-61, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 211) :

L'homme qui n'a pas été, dès son berceau, doté par une fée de l'esprit de mécontentement de tout ce qui existe, n'arrivera jamais à la découverte du nouveau...

— l. 13-16 : ... *doit s'appliquer à aimer la conversation des imbéciles... Il en tirera des jouissances amères...* C'est évidemment en vue de goûter cette satisfaction un peu perverse que Baudelaire collectionnait les «perles» du *Siècle* et les «métaphores militaires» dont il a été question

plus haut. Propension qu'ont montrée pareillement plusieurs de ses contemporains, par exemple Henri Monnier, Flaubert, Villiers de l'Isle-Adam.

— l. 18 : *Un fonctionnaire quelconque...* Voir l'*Index* aux mots : *Directeur, Fonction, Ministres.* — En dépit de l'opinion que Baudelaire exprime ici, ses lettres révèlent que, sur la fin de 1862 et jusqu'en juin 1863, il rêva de se voir mis à la tête d'un théâtre subventionné (peut-être l'Odéon) — et par conséquent de devenir fonctionnaire *in partibus!*

XLIII

Page 119, l. 6-8 : *Il y a peut-être des usuriers et des assassins qui disent à Dieu : « Seigneur, faites que ma prochaine opération réussisse !* » Ce n'est ni un usurier ni un assassin que notre auteur a mis en scène dans *Le Joueur généreux* (1864, *PETITS POËMES EN PROSE,* p. 106), mais un quelconque mortel — lui-même — à qui, en échange de son âme perdue « en partie liée », le diable, par pure bonté, a promis tous les biens de ce monde. Cependant, à la fin de ce morceau-là, c'est bien sur la même idée qu'on le voit ironiser :

... en me couchant, faisant encore ma prière par un reste d'habitude imbécile, je répétais dans un demi-sommeil : « Mon Dieu! Seigneur, mon Dieu! faites que le diable me tienne sa parole ! »

Cette malicieuse constatation avait été déjà faite par Montaigne (*Essais,* I, ch. 56).

— l. 12-13 : *Toute idée est... immortelle...* Cf. p. 53, l. 6-7. — Dans sa *Préface* d'*EUREKA* (p. 9), ouvrage que Baudelaire avait commencé de traduire en 1859, Edgar Poe avait écrit :

Ce que j'avance ici est vrai; — *donc cela ne peut pas mourir; — ou, si par quelque accident cela se trouve, aujourd'hui, écrasé au point d'en mourir,* cela ressuscitera dans la Vie Éternelle.

Joubert, dans ses *Pensées* que notre auteur lut en 1860, avait dit :

Où vont nos idées? Elles vont dans la mémoire de Dieu (éd. de 1850, t. I, p. 104).

M. G.-T. Clapton, *op. cit.,* a rapproché ce même passage de quelques lignes où Maturin, dans *Melmoth,* tirant argument du parfum qui émane encore d'un flacon vide (cf. *LES FLEURS DU MAL, Le Flacon,* 1857), écrivait :

Peut-être ce qui pense (*what thinks*) vit-il encore après que la forme s'en est évanouie.

— l. 14-15 : *Toute forme créée, même par l'homme, est immortelle.* Passage omis en 1909. — Baudelaire semble bien se souvenir ici

de ce qu'il avait lu dans *The Night Side of Nature*, un ouvrage de Mrs Crowe dont il a parlé dans son *Salon de 1859* et où plusieurs observations sont rapportées, tendant à établir que la forme d'un corps peut subsister et même se reconstituer après que ledit corps (plantes, crâne, etc.) a été pulvérisé. — Voir *Baudelaire and Catherine Crowe* par G.-T. Clapton (*Modern Language Review*, Cambridge, july 1930) et *Une étape de l'esthétique de Baudelaire, Catherine Crowe*, par Randolph Hughes (*Revue de Littérature comparée*, octobre-décembre 1937). Une traduction complète du livre en cause a d'ailleurs été donnée en 1900, dans la collection du colonel de Rochas, sous le titre *Les côtés obscurs de la nature* (Paris, Leymarie).

Il convient de rapprocher de ce passage le dernier quatrain d'*Une Charogne* (*FLEURS DU MAL*, XXIX), à quoi font écho les derniers vers d'*Une Martyre* (*Ibid.*, CXXI) :

> Ton époux court le monde, et ta forme immortelle
> Veille près de lui quand il dort...

On sait que cette pérennité de la forme fut l'un des articles du credo parnassien (voir Th. Gautier, *L'Art*).

— l. 18-20 : Apportées par le texte de 1908. — *Émile Douay*... Compositeur né à Paris en 1802 (voir J.-F. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*). C'est à propos de sa traduction du *Calumet de paix* et d'un concert projeté par Robert Stoepel, que Baudelaire semble être entré en rapport avec lui (lettre à Poulet-Malassis, s. d. [novembre 1860]). Dans ses *Baudelairiana* (E.-J. Crépet, p. 294), Asselineau le mentionne comme un «auteur de symphonies jadis jouées chez Valentino», à qui notre poète voulait confier la musique d'un opéra «où devaient se rencontrer Don Juan et Catilina». — Cf. *LES PARADIS ARTIFICIELS*, p. 179 :

> Un homme de génie... jette... au feu toutes ses œuvres encore manuscrites. Et comme on [le] lui reprochait... il répondit : «Qu'importe? ce qui était important, c'était que ces choses fussent *créées*; elles ont été créées, donc elles *sont*.» Il prêtait à toute chose créée un caractère indestructible.

Peut-être, dans ce passage qui n'a point de contrepartie chez Thomas de Quincey, est-ce d'Émile Douay qu'il s'agissait? — Pour Guys, dans son *Peintre de la Vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 56-57), Baudelaire a bien mentionné que, lui arrivait-il de rencontrer quelque essai de son jeune âge, l'artiste ne manquait point de le déchirer ou de le brûler «avec une honte et une indignation des plus amusantes». Il a aussi relaté que Guys, dans son amour de l'incognito et sa haine de la renommée, non seulement ne signait jamais ses dessins, mais encore s'opposait absolument à ce que son nom fût prononcé au cours des études dont son talent était l'objet. Toutefois il nous paraît difficile de voir là les *anecdotes* promises dans notre texte.

XLIV

— l. 22-p. 120, l. 15 : *Il est impossible de parcourir une gazette ... Je ne comprends pas qu'une main pure puisse toucher un journal sans une convulsion de dégoût...* — Cf. *Exposition Universelle de 1855* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*), p. 227 :

Demandez à tout bon Français qui lit tous les jours *son* journal dans son estaminet ce qu'il entend par progrès, il répondra que c'est la vapeur, l'électricité et l'éclairage au gaz, miracles inconnus aux Romains, et que ces découvertes témoignent pleinement de notre supériorité sur les anciens; tant il s'est fait de ténèbres dans ce malheureux cerveau et tant les choses de l'ordre matériel et de l'ordre spirituel s'y sont bizarrement confondues!...

Dans notre édition des *HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES*, p. 280 (note sur le début de l'*Ange du Bizarre*), nous avons résumé une anecdote contée par Philibert Audebrand dans *Un Café de journalistes sous Napoléon III*, qui peut pareillement être rapprochée des lignes en cause :

Un néophyte, une fois, pensant plaire, apportait à Baudelaire un numéro du *Figaro* où il était question de lui.

— Eh! monsieur, s'exclama-t-il, qui vous a demandé ce papier? Sachez que je ne jette jamais les yeux sur ces cochonneries-là!

On sait d'ailleurs que, sur la fin de sa vie, Baudelaire avait pris le journalisme en haine. Cf. sa lettre à Mme Aupick en date du 9 mars 1865.

XLV

Page 120, l. 17-19 : *La force de l'amulette démontrée par la philosophie.* Dans *Assommons les pauvres* (paru posthume, *PETITS POËMES EN PROSE*, p. 170), Baudelaire a pris à partie «le subtil Lélut» à propos de son *Démon de Socrate* (1836). Or, Lélut était aussi l'auteur de *L'Amulette de Pascal* (1846), essai où il avait prétendu établir un rapport de cause à effet entre l'état maladif du penseur et le port de son amulette.

Mais plusieurs psychiatres de l'époque avaient protesté là-contre, notamment Brierre de Boismont dans son ouvrage *Des Hallucinations* (2e éd., p. 462), écrivant :

Prétendre subordonner les doctrines, les croyances, les convictions à l'état maladif du corps, c'est avancer une proposition qui peut être vraie du caractère, de l'humeur, mais qui est de toute fausseté par rapport aux phénomènes de conscience qui se passent dans l'âme. Les faits psychologiques ne se comportent pas comme les faits physiologiques; ils ont, comme ceux-ci, leurs ois. Si leur union mystérieuse établit entre eux des points de contact, ils diffèrent complètement par leur nature, l'une impalpable, l'autre tangible.

C'est peut-être ce raisonnement-là que Baudelaire se proposait de reprendre, ou bien aurait-il plaidé la «puissance de l'idée fixe»? — Mrs Crowe, dans l'ouvrage mentionné plus haut (note sur la p. 119, l. 14-15) a, elle aussi, parlé des amulettes et talismans, rapportant leur vertu aux émanations qui en peuvent venir, et disant que dans la foi qu'on y attache se découvre, comme dans toutes les croyances populaires, un germe de vérité.

Mais nous ne sommes pas, autant que M. R. Hughes, certains que Baudelaire ait attaché une véritable importance au jugement de Mrs Crowe. — Voir encore B. Constant, *De la Religion*, I, 55.

— l. 20-21 : Cf. p. 59, l. 6-7.

— l. 22-23 : *Dès mon enfance, tendance à la mysticité. Mes conversations avec Dieu.* Cette tendance n'avait point échappé aux contemporains. Dans la correspondance d'Hippolyte Babou (Pierre Dufay, *Autour de Baudelaire*, 1932), notre auteur est désigné comme «le spiritualiste». Dans sa *Lorgnette littéraire* (1857), Monselet avait annoncé, pour paraître prochainement : *Conversations de M. Baudelaire avec les Anges*, et il semble bien qu'il ne s'agissait pas là d'une information fantaisiste, car dans ses *Curiosités littéraires et bibliographiques* (1890, p. 162), il y reviendra sur un ton très sérieux, précisément à propos du *Journal intime* qui nous occupe :

Dans la pensée de Baudelaire, *Mon Cœur mis à nu* devait sans doute faire le pendant de cet autre ouvrage qu'il avait conçu sous le titre non moins singulier de *Conversations de Charles Baudelaire avec les Anges*.

Alexandre Pothey, lui aussi, a fait allusion à ce projet dans le *Parnasse satyrique du XIXe siècle* (1864), mais ironiquement :

Personne de l'intimité de M. Nadar, écrivait-il à propos d'une certaine Bichette, en note de son petit poëme funambulesque : *Nadar a l'sac.* — Il a eu avec elle des conversations du même genre que celles de M. Baudelaire avec les anges.

Il est aisé d'ailleurs de discerner les influences qui avaient dû fortifier cette tendance de Baudelaire : elles s'appellent Swedenborg, Balzac (*Louis Lambert*, *Seraphîta*), et Görres qui admet qu'«une élévation mystique de l'âme, produite par une ascèse longue et sévère, telle qu'on la trouve dans la vie d'un grand nombre de saints» peut permettre de *converser* avec les anges.

— l. 25-26 : *De l'Obsession, de la Possession*... Il est probable que Baudelaire eût repris ici bien des idées exprimées soit par Görres dans sa *Mystique* dont un chapitre (t. IV) est intitulé : *De l'obsession comme premier degré de la possession*, soit par Mrs Crowe dans *The Night Side of Nature* où il est amplement question «Des apparitions en quête des prières des vivants».

Page 121, l. 1-2 : (*Renan trouve ridicule que Jésus croie à la toute-puissance, même matérielle, de la Prière et de la Foi.*) — Les parenthèses avaient été omises en 1949. — Il doit s'agir du passage suivant (*Vie de Jésus*, éd. orig., p. 41) :

Jésus [...] croyait au diable, qu'il envisageait comme une sorte de génie du mal, et il s'imaginait, avec tout le monde, que les maladies nerveuses étaient l'effet de démons[...] Le merveilleux n'était pas pour lui l'exceptionnel; c'était l'état normal[...] L'homme étranger à toute idée de physique, qui croit qu'en priant il change la marche des nuages, arrête la maladie et la mort même, ne trouve dans le miracle rien d'extraordinaire, puisque le cours entier des choses est pour lui le résultat des volontés libres de la divinité. Cet état intellectuel fut toujours celui de Jésus.

Voir aussi le même ouvrage, p. 245 et 257. — Joseph de Maistre, au contraire de Renan, admettait que la prière peut suspendre les lois qui gouvernent l'univers.

— l. 3 : *Les sacrements sont les moyens de cette dynamique* (1908-1919) : «... sont *des* moyens...» Faute de lecture. — Dans *Fusées*, p. 59, il avait été déjà question de la «sorcellerie» des sacrements.

— l. 4-5 : *De l'infamie de l'imprimerie, grand obstacle au développement du Beau.* Évidemment à cause des facilités qu'elle donne à des écrivains sans valeur et de la fausse culture qu'elle répand, car, ainsi que l'a dit Molière

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant

et puis parce que, comme disait Montesquieu :

La nature semblait avoir sagement pourvu à ce que les sottises des hommes fussent passagères; et les livres les immortalisent.

(*Lettres Persanes*, LXVI.)

— Dans *Mon bonnet de nuit* (1784, t. I, p. 122), Sébastien Mercier avait écrit, plein d'enthousiasme :

L'imprimerie est à peine née et tout a une pente générale et bien marquée vers la perfection...

Mais quelques années plus tard, dans son *Paris pendant la Révolution* (éd. Poulet-Malassis, t. II, p. 224-225), il se ravisait :

L'imprimerie, après avoir fait tant de bien, menace d'être épouvantablement funeste.

et il ajoutait que «les livres ont tué les écrits».

— Dans ses *Marginalia* (CLXXXI, tr. Orban), Poe avait déploré «l'énorme multiplication des livres» comme un obstacle dirimant à l'acquisition des connaissances exactes (pensée citée par Baudelaire dans sa préface des *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. VIII), et dans son *1.002ᵉ Conte de Shéhérazade* (non traduit par Baudelaire), il avait aussi fait remarquer que l'imprimerie sert autant le mal que le bien. — Au cours d'un essai : *Des ouvrages de l'esprit dans*

une démocratie (1855), dont avant guerre passa en vente un exemplaire dédicacé à Baudelaire (Catalogue Mouravit, octobre 1938), Ernest Crampon avait constaté que la découverte de l'imprimerie contribuait à rendre dangereux le régime démocratique. Dans *Le Boulevard* du 15 mars 1863, Charles Joliet, un ami de Baudelaire, résumait la lutte qui divisait alors le pays — c'était l'heure des réformes Duruy — en disant :

Il faut réduire les opinions politiques et religieuses à cette alternative : Êtes-vous pour ou contre la découverte de l'imprimerie ?

Et peut-on s'étonner que Baudelaire eût pris parti contre la «diffusion des lumières» et l'instruction obligatoire quand on se souvient que Joseph de Maistre prétendait réserver à quelques-uns «d'apprendre aux nations ce qui est mal et ce qui est bien, ce qui est vrai et faux dans l'ordre spirituel», déplorant qu'on eût «commis l'imprudence d'accorder la parole à chacun»? (SOIRÉES DE SAINT-PÉTERSBOURG, *Huitième Entretien*).

— l. 6-8 : *Belle conspiration...* Apportées par le texte de 1908. — Ceci est assez particulier sous la plume de Baudelaire qui, bien que goûtant peu les Juifs, n'a jamais fait profession d'antisémitisme, que nous sachions (à moins d'admettre qu'il ait été l'auteur de l'article contre Rachel publié dans les *Mystères galans* en 1844). En somme, quand il reproche aux Juifs de n'avoir été que les «Bibliothécaires» et les «témoins de la Rédemption», il se réfère, — mais dans un esprit exactement opposé, — à ce que Diderot avait appelé, dans ses *Pensées Philosophiques*, le *miracle* de l'incrédulité judaïque :

XXV. — Mais, tous les Juifs qui étaient à Jérusalem ont apparemment été convertis à la vue des miracles de J.-C. ? Aucunement. Loin de croire en lui, ils l'ont crucifié. Il faut convenir que ces Juifs sont des hommes comme il n'y en a point : partout on a vu les peuples entraînés par un seul faux miracle, et J.-C. n'a pu rien faire du peuple juif avec une infinité de miracles vrais.

XXVI. — C'est ce miracle-là d'incrédulité des Juifs qu'il faut faire valoir, et non celui de sa résurrection.

XLVI

— l. 13-14 : *... qui m'accompagnant une fois au Louvre, ...* (1909) : «... *m'accompagnant* un jour *au Louvre...*» (Faute de lecture.)

— l. 19 : *Les feuilles de vigne du sieur Nieuwerkerke.* Ce *sieur,* appliqué au personnage important qu'était le surintendant des Beaux-Arts, donne à penser que Baudelaire n'approuvait point l'apposition de feuilles de vigne sur les statues. C'est peut-être qu'il n'était point exposé, comme ce fonctionnaire, aux réclamations des mères de

famille... Il est à remarquer d'ailleurs que plusieurs des écrivains qu'il goûtait le plus avaient protesté contre la nudité intégrale des dieux et nymphes qui décoraient les promenades publiques, — tels Diderot et Sébastien Mercier, — et que cette mesure était bien loin d'innover. — Th. Gautier, au début de la *Préface* de *Mademoiselle de Maupin*, s'était aussi fait l'écho des quolibets lancés sous la Restauration «contre ce malheureux et virginal comte Sosthène de La Rochefoucauld qui allongea les robes des danseuses de l'Opéra, et appliqua de ses mains patriciennes un pudique emplâtre sur le milieu de toutes les statues». — On peut croire que Baudelaire venait de lire un long article (non signé) paru dans l'*Indépendance belge* le 14 mars 1865 sous le titre *Des nudités dans l'art chrétien.* Il y était notamment conté qu'au premier congrès de Malines, les lois existantes s'opposant à la destruction des œuvres d'art inconvenantes, l'évêque de Gand avait proposé qu'on se contentât de les retoucher, et que des «copies vêtues» d'Adam et Ève avaient été récemment commandées au peintre Lagye pour remplacer les figures trop décolletées des panneaux de *l'Agneau mystique.*

XLVII

Page 122, l. 2-5 : *Pour que la loi du progrès existat* [sic], *il faudrait que chacun voulut* [sic] *la créer;...* Baudelaire omet presque toujours les accents circonflexes dans les verbes à l'imparfait du subjonctif. — *... c'est-à-dire que...* A rapprocher des lignes 25-26, p. 91 et 21-24, p. 109. — *... alors, et seulement alors, ...* (1919) : les trois derniers mots avaient été omis.

— l. 8-9 : *... il y aura, dans le cas de progrès, identité entre la liberté et la fatalité...* C'est ainsi que les théologiens ont toujours tâché de concilier l'action de la Providence avec la liberté laissée à la créature. Peut-être faut-il voir ici, avec M. Rolland de Renéville (*Sciences maudites et poètes maudits* dans les *Cahiers d'Hermès*, n° 1, 1947, p. 176-179), une «réminiscence» «de la doctrine Wronskienne de progrès». On sait, en effet, que Baudelaire s'était montré avide d'étudier l'œuvre du philosophe polonais Wronski (voir *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. I, p. 216, 24 septembre 1853).

XLVIII

C'est par erreur que les éditions précédentes avaient accompagné ce feuillet d'un titre.

— l. 12-24 : Apportées par le texte de 1908. — L. 13 : *Citer également...* Omise en 1909. — *... la pièce sur* Roland. — «S'agit-il du poëme de Napoléon Peyrat?» demandait le scoliaste en 1908. C'est bien

probable, car ce poëme se recommandait à Baudelaire par son étonnante couleur, et notre auteur avait pu le relire tout récemment soit au tome IV des POËTES FRANÇAIS (1862) où Charles Asselineau en avait célébré les beautés et auquel lui-même avait collaboré, soit dans la *Revue Anecdotique* qui reproduisit la pièce cette même année.

— l. 14 (vers 1 du sonnet) : *Je songeais cette nuit que Philis revenue...* Baudelaire citait ici de mémoire sans doute; il faut lire :

Je songeais que Philis *des enfers* revenue,...

Page 123, l. 5 : *Je crois que ce sonnet est de Maynard. Malassis prétend qu'il est de Racan.* (Tous autres textes avant 1938 :) «... qu'il est de *Théophile.*» Dans le manuscrit, c'est *Racan* qu'avait écrit Baudelaire; la substitution est de la main de Poulet-Malassis, d'où notre leçon. — Baudelaire portait une très vive admiration à Maynard; parmi ses papiers on devait trouver copie de deux sonnets de lui : celui qui est dédié au Comte de Carmain et l'*Épitaphe pour un enfant.* — Baudelaire s'était trompé. Le présent sonnet est de Théophile. Voir dans la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE* (t. V, p. 203-204) le billet par lequel notre auteur s'ouvrait à Sainte-Beuve de ses hésitations et la longue note qui en accompagne le texte.

TRADUCTIONS DE L'ANGLAIS.

[CHANSONS], p. 127.

Ces deux feuillets autographes qui appartiennent à la collection Arm. Godoy, ont été reproduits pour la première fois (en fac-similé) dans *Le Manuscrit autographe*, numéro spécial consacré à *Charles Baudelaire* (A. Blaizot, 1927), mais dans l'ordre inverse de celui où il convient de les placer.

Au bas du second on lit ces notes écrites par un tiers :

Anne de Boyleyn [sic].
Constantius Fulta.
38. *Nouveau chant national.*
Père [?] du duc de Wellington.
Weber.
56 *Gluck.*
Winchester.
Mélodie de Thibaut c^{te} [?] de Champagne.

et, au travers, dans l'angle de droite : *Autographe de M. Beaudelaire Dufays* [sic]. Ce manuscrit doit être antérieur à 1847 puisque, à cette date, notre auteur avait renoncé définitivement à joindre le nom de sa mère à celui de son père.

Nous avons fait de notre mieux pour retrouver le recueil anglais d'où avaient dû être extraites ces chansons, mais en vain. Pas plus au British Museum qu'à la Bibliothèque Nationale nos recherches n'ont abouti. On trouvera du moins ci-dessous quelques éléments d'information qu'a bien voulu nous fournir M. André Koszul, l'éminent angliciste.

Quant à la destination de ces textes, nous en ignorons tout. Il nous paraît seulement probable qu'il s'agissait là de travaux d'ordre alimentaire. Même aux heures les plus brillantes de sa carrière, Baudelaire n'était pas en état de dédaigner les minces appoints que pouvaient lui fournir des traductions. A preuve un reçu de 90 fr. que nous avons reproduit au t. VI de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE* (Appendice) et qui le montre, comme d'ailleurs plusieurs de ses lettres à Eugène Crépet, disposé à collaborer à une anthologie anglaise dont celui-ci nourrissait le projet.

Préambule.

Page 127, l. 1 : ... *sont annoncés*... — 1re leçon, biffée : sont *mentionnés.*

— l. 4 : ... *un autre utile talent*... — 1re leçon biffée : un autre *remarquable* talent.

— l. 10 : *chansonnette.* — 1re leçon biffée : Chanson *de table.*

— l. 11-12 : *M'aimez-vous*... par T. E. Walmisley. — Cette chansonnette figure dans les *Six glees* for 3, 4, 5 and 6 voices... de Thos Forbes Walmisley (Chappell and Co, London, 1814) avec l'indication : «The Words Anon. from *Elegant Extracts*».

En voici le texte anglais :

Do you, said Fanny t' other day,
In earnest love me as you say,
Or are those tender words applied
To fifty girls alike beside? —
Dear, cruel girl, cried I, forbear
For by those eyes, those lips, I swear, —
She stopt me as the oath I took,
And cried : you've sworn, now kiss the book.

Thomas Forbes Walmisley (non T. *E.* W. — par conséquent) figure dans le *Dictionary of National Biography* comme ayant vécu de 1783 à 1866.

— l. 16 : *Également à cinquante autres filles,* 1re leçon : «A cinquante filles *semblables à côté.*»

— l. 17 : Entre : «m'écriai-je» et «épargne-moi!» *tais-toi* raturé.

— l. 23, sqq. : La chansonnette *Dans le joyeux mois de mai* ne peut avoir appartenu au Dr Cooke que pour la musique, — il y a un Benjamin Cooke (1734-1793) célèbre pour ses chansons, lit-on dans le *Dictionary of Music* de Grove, — car les paroles s'en trouvent sous le titre de *Phyllida and Corydon,* chez Nicholas Breton (1545-1626 environ) qui fit beaucoup de pastorales du même ordre. Celle qui nous occupe aurait été, croit-on, composée à l'occasion d'une fête donnée en 1591 à la reine Elisabeth. En voici le texte anglais :

In the merry month of May.
In a morn by break of day,
Forth I walked, by the wood side,
When as May was in her pride :
Then I spied all alone
Phyllida and Corydon.
Much ado there was, God wot!
He would love and she would not.

She said, never man was true;
He said, none was false to you.
He said, he had loved her long;
She said, love should have no wrong.
Corydon would kiss her then;
She said, maids must kiss no men
Till they did for good and all;
Then she made the shepherd call
All the heavens to witness truth:
Never loved a truer youth.
Thus with many a pretty oath,
Yea and nay, and faith and troth,
Such as silly shepherds use
When they will not love abuse,
Love, which had been long deluded,
Was with kisses sweet concluded;
And Phyllida, with garlands gay
Was made the Lady of the May.

Le rapprochement des textes anglais et français montre que le traducteur avait commis un contresens au vers 18 dont le sens est non pas : «qu'il n'avait jamais aimé une fille plus candide», mais : «que jamais garçon plus loyal n'avait aimé», et qu'il avait de plus négligé de rendre l'idée de naïveté un peu niaise apportée dans le vers 21 par le mot *silly*.

— l. 27 : *Je me promenais...* — 1re leçon raturée : «*J'allais...*»

Page 128, l. 6 : *Elle disait : jamais...* — 1re leçon raturée : «Elle disait *que* jamais...»

— l. 13 : *Puis elle...* — 1re leçon raturée : «*Alors* elle...»

— l. 15 : ... *une fille plus candide...* — 1re leçon raturée : «... une *jeune* fille plus *pure.*»

— l. 23 : *Devint...* — «*Fut*» biffé.

LE PONT DES SOUPIRS, p. 129.

Le manuscrit de cette traduction du *Bridge of Sighs* de Thomas Hood a été par nous publié dans le *Mercure de France* du 1-IV-1949, p. 599-607. C'est le libraire bruxellois Paul van der Perre qui nous l'avait communiqué; bien qu'il soit de l'écriture d'Arthur Stevens, on n'a aucune raison de mettre en doute la véridicité de l'attestation qui l'accompagne : «Traduction *exacte* écrite sous la dictée de Ch. Baudelaire. Bruxelles, 8 avril 1865». Aussi bien Arthur Stevens était-il parmi les amis les plus dévoués de notre auteur.

Que Baudelaire ait traduit Hood, rien d'étonnant à cela. Il éprouvait pour le poète anglais une réelle sympathie à laquelle l'avait peut-être préparé la lecture des *Marginalia* de Poe, — sympathie dont font foi un long extrait de *Whims and Oddities* intercalé dans le *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 299-302) comme la mention de Hood dans le canevas d'un article sur *Le Comique dans les Arts* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 452) et dans le CARNET (f[t] 1). C'est du reste du *Bridge of Sighs* que le XLVIII[e] des *PETITS POËMES EN PROSE* a tiré son titre : *Anywhere out of the World* (V. Margaret Gilman, *Baudelaire and Thomas Hood*, article paru dans la *Romanic Review*, XXVI (1935), p. 240-244).

Le *Figaro* (18 août 1868) avait publié cette traduction, légèrement modifiée, sous la signature : J. J. Graham, pseudonyme d'Arthur Stevens. Un exemplaire de ce numéro du journal était, d'ailleurs, joint dans les papiers de Stevens à son manuscrit.

Nous croyons inutile de reproduire ici le texte anglais que le lecteur trouvera facilement dans les *Poems of Thomas Hood*, 1897, 2 vol.

1[re] strophe. — En marge (version plus littérale) :

Une plus infortunée
   Fatiguée de respirer
Témérairement importune
   Partie pour la mort.

4[e] strophe, v. 5 et 6 :

Tout ce qui reste en elle
De la femme est pur maintenant.

NOTES ET FRAGMENTS DIVERS, p. 133.

[SUR SA VIE ET SES OUVRAGES], p. 135.

Les trois documents ici réunis sont les seuls chez notre auteur, qui, en raison de leurs forme et présentation sans titre, puissent être admis à figurer sous cette rubrique. Mais le lecteur voudra bien se souvenir qu'il trouvera aussi dans les n[os] 124 et 288 de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE* des éléments bio-bibliographiques.

I. Pièce donnée en fac-similé dans le Catalogue de la *Bibliothèque de M. Louis Barthou* (Aug. Blaizot et fils, 1935), 2[e] partie, n° 815. Elle appartient aujourd'hui à la collection du Bourg de Bozas Chaix d'Est-Ange.

Il s'agit là d'un simple canevas établi en vue de la lettre à Antonio Watripon (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. I, p. 171-173).

II. Pièce décrite dans le *Catalogue de Livres modernes* provenant de la Bibliothèque de M. J[ules] L[e] P[etit], 1[re] partie (Henri Leclerc, 1917), n° 361, 1°, et reproduite en fac-similé dans le *Bulletin du Bibliophile* (année 1929, p. 38) auquel l'avait communiquée M. Henri Saillard.

Il paraît possible que cette note ait été établie pour Alb. de la Fizelière auquel est attribuable la légende dont *L'Artiste*, dans son numéro du 1[er] novembre 1862, allait accompagner une reproduction du portrait de Baudelaire par Bracquemond [(1)]. Mais alors il faudrait croire que La Fizelière ne s'en servit point, car sa légende ne fournit aucun renseignement biographique.

Il est possible encore qu'elle ait été destinée à Duranty, voyez nos *Éclaircissements* sur la pièce suivante.

III. *La Chronique de Paris*, au cours d'un article de A. de La Fizelière, 4 septembre 1867. — *La Petite Revue*, livraison du 10 septembre 1867. — *Essais de bibliographie contemporaine*, I. CHARLES BAUDELAIRE,

[(1)] Dans notre édition des *Fleurs du Mal*, p. 381, l. 21-22, nous avons dit que le projet de reproduire ce portrait dans *L'Artiste* n'avait pas été exécuté. Nous nous trompions, on le voit. L'indulgent lecteur voudra bien rectifier le passage fautif.

par MM. A. de La Fizelière et Georges Decaux (1868), p. VI-VII. — ŒUVRES POSTHUMES, 1908, p. 73-74.

Pas de variantes.

La présentation de cette note, dans les publications ci-dessus, est à peu près identique. Nous nous contenterons donc de reproduire les commentaires qui l'accompagnaient en 1868 :

J'ai précisément sous les yeux le sommaire d'une petite biographie, écrite de la main de Baudelaire, et destinée, je pense, à diriger la mémoire d'un ami à qui il avait raconté sa vie et qui avait mission d'en coordonner les traits principaux dans une notice à placer en tête d'un de ses livres.

J'en dois la communication à l'obligeance inépuisable du savant M. Rathery [1], qui possède, pour les exigences de ses études, une curieuse collection d'autographes, et qui a bien voulu m'autoriser à transcrire la note suivante.

[Suivait le texte de notre note.]

Sans plus de détails et pour peu qu'on ait lu ses livres et les articles éparpillés dans tant de recueils différents, on connaît l'homme : ce simple sommaire dit tout.

Quel est l'ouvrage en tête duquel devait paraître la notice dont parle ici La Fizelière ? Peut-être s'agissait-il des *Curiosités esthétiques* ou des *Opinions littéraires* (plus tard *L'Art romantique*) pour lesquelles Baudelaire avait traité avec Poulet-Malassis le 1er janvier 1860. On semble en droit de le croire parce que l'ami en question s'appelait Edmond Duranty, et que celui-ci venait de donner, précisément chez Poulet-Malassis, une *Caractéristique des œuvres de M. Champfleury* parue en tête des *Amis de la Nature* (1859).

Duranty n'avait pas toujours marqué de la sympathie pour Baudelaire ; il avait même houspillé notre poëte à deux reprises tout au moins dans ses articles du *Figaro*, le plaçant parmi les *Vampires*, et le mettant en parallèle, de façon fort inattendue, avec Edm. About (13 novembre 1856 et 1er avril 1858). Mais sans doute Poulet-Malassis ou Champfleury s'était-il entremis pour apaiser l'animosité de l'un et les rancunes de l'autre, car, vers 1860, on voit Duranty aider à «la navette» des billets de complaisance au moyen desquels le poëte et son éditeur soutenaient leur crédit, comme on voit Baudelaire vanter le talent du romancier des *Malheurs d'Henriette Gérard* (lettre du 21 juillet 1860).

Il existe plusieurs témoignages à l'appui de ce projet de notice. Le 18 octobre 1860, on voit Baudelaire écrire à Malassis :

Je passe la journée de demain à rédiger un paquet de notes pour Duranty, dites-le-lui.

Et dans le *Carnet* l'intention d'établir ces notes est mainte fois affirmée.

[1] Sous-directeur adjoint à la Bibliothèque impériale.

Un peu après la mort du poëte, Malassis mandait à Asselineau qu'en 1861 :

Duranty avait fait une biographie de Baudelaire qui lui avait fourni des renseignements précis.

Et, dans la notice nécrologique qu'il consacrait à notre auteur (*L'Avenir national*, 2 septembre 1867), A. Désonnaz annonçait même la prochaine publication de la notice :

M. Baudelaire a remis, avant qu'il fût atteint du mal terrible auquel il a succombé, à l'un de ses amis, M. Duranty, diverses notes sur sa vie et ses ouvrages. Celui-ci prépare au moyen de ces documents, une biographie complète de M. Baudelaire, laquelle paraîtra prochainement dans la *Revue libérale.*

Cette «biographie complète», c'est en vain que nous l'avons cherchée soit dans la *Revue libérale* à laquelle collabora en effet Duranty comme d'autres amis de Baudelaire (Claretie, Asselineau, Cladel, Julien Lemer, etc.) et qui mourut avec l'année 1867, soit ailleurs. Mais on voit que les éléments en avaient été rassemblés. Aussi bien n'y a-t-il plus de doute aujourd'hui qu'elle ait été réellement écrite : cela résulte d'une lettre de Poulet-Malassis mandant à son auteur qu'il ne lui en a pas envoyé les épreuves parce que Baudelaire et Champfleury consultés l'avaient jugée inimprimable. La retrouvera-t-on un jour? Il faut évidemment le désirer. Cependant si nous osons exprimer librement notre pensée, nous croyons qu'il conviendra surtout, alors, de s'en défier. Baudelaire écrivait à Poulet-Malassis le 27 septembre 1860 :

Un petit *post-scriptum* dont vous ne vous fâcherez pas. — N'allez donc pas choisir un enfant comme Duranty, qui n'a pas connu notre vie, encore moins la mienne que la vôtre, pour lui exposer vos craintes sur mon avenir, sur mon imprévoyance, sur le désordre de mes affaires... Je sais bien ce que vous allez me dire : *c'est de l'amitié.* Je le sais, mais que votre amitié ne prenne pas d'autre confident que celui qui en est l'objet.

Et à sa mère le 11 octobre suivant :

Ma biographie va paraître avec mon portrait [...] Quels renseignements puis-je donner, si ce n'est des renseignements odieux? Ton *estime publique,* tu sais le cas que j'en fais, mais encore faut-il paraître comme un comédien, dans une attitude décente...

Ces fragments de lettres ne sont évidemment pas pour faire présumer chez leur auteur les intentions d'une réelle sincérité, et il y a gros à parier que Baudelaire avait fortement romancé les renseignements promis à Duranty. Aussi bien son modèle Edgar Allan Poe, héros imaginaire d'une expédition en Grèce, ne lui avait-il pas donné l'exemple?

Pour les rapports Baudelaire-Duranty, voyez, d'ailleurs, notre article du *Mercure de France,* 15-VIII-1939; il est encore valable sauf pour sa conclusion qui est à rectifier dans le sens de la note 3 de la

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE, t. III, p. 190. Voyez également p. 140 et p. 141 et les éclaircissements concernant ces passages.

Ce document constituant un véritable *curriculum vitæ*, c'est une biographie complète qu'il nous faudrait écrire pour l'annoter dans son détail. Nous nous bornerons donc à en éclairer les points les plus obscurs.

Page 136, l. 3 : *Enfance : Vieux mobilier*... Voir *E.-J. CRÉPET*, p. 10; Georges de Nouvion, *La Famille de Charles Baudelaire*, dans le *Bulletin de la Société historique du VIe arrondissement de Paris* (n°s 3 et 4, juillet-décembre 1900) et le *Charles Baudelaire* de Ern. Raynaud (Garnier, 1922).

— l. 10 : *Expulsion de Louis le Grand*, voir *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. I, p. 6, note 1. — ... *histoire du baccalauréat*, voir *ibid.*, t. I, p. 9, note 1.

— l. 12 : *Voyages avec mon beau-père*... Voir ici, t. I, p. 376-377, les notes sur *Incompatibilité*.

— l. 13 : ... *premières liaisons littéraires*, etc. — Outre l'*Index* du présent recueil, voyez : pour *Ourliac* et *Gérard* [de Nerval] celui de *L'ART ROMANTIQUE*; pour *Le Vavasseur*, pareillement, plus le *Charles Baudelaire* d'Ern. Raynaud ; pour *Balzac*, les *Index* des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, de *L'ART ROMANTIQUE* et des *PARADIS ARTIFICIELS*. Des rapports de notre auteur avec Henri de Latouche il nous faut avouer que nous ne savons rien ; nous présumons seulement que Baudelaire avait été attiré vers lui par le caractère lesbien de *Fragoletta*. C'est en vain que nous nous sommes reportés à la thèse que M. Ségu a consacrée à l'auteur de *La Reine d'Espagne*; nous n'y avons trouvé que des points d'interrogation quant à ces rapports qu'ont romancés Ernest Raynaud et Henri de Régnier à sa suite.

— l. 15 : *Voyages dans l'Inde... Ceylan*, etc. — Voir l'*Index* de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE* à *Calcutta*, et, pour la *première aventure*, la lettre du C^t^ Saliz au général Aupick dans *E.-J. CRÉPET*, p. 223.

— l. 18 : *Deuxième aventure*... Nous ne savons rien de celle-là.

— l. 20 : ... *secondes liaisons littéraires*... Pour *Sainte-Beuve*, voir principalement l'*Index* de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, les *Enquêtes* sur Baudelaire de M. Léon Lemonnier (Crès, 1929), et le *Sainte-Beuve* à paraître de M. André Billy ; pour *Hugo* et *Gautier*, nos *Éclaircissements* de l'*ART ROMANTIQUE* et nos *Index*; pour *Esquiros*, notre édition des *Mystères galans des Théâtres de Paris* (Gallimard, 1938) *passim*, et la thèse fort intéressante de M. Jacques van der Linden : *Alphonse Esquiros*, De la bohème à la république sociale (Paris, A. G. Nizet, 1948). — Voyez aussi t. I, p. 481.

[SUR *LES FLEURS DU MAL*], p. 137.

Dans notre édition des *FLEURS DU MAL*, p. 322-323, nous avions donné une partie de ce préambule ainsi que la description de la plaquette au seuil de laquelle Baudelaire l'avait placé, plaquette devenue fort rare en raison de son faible tirage, mais dont la teneur a été reproduite *in extenso* dans l'*Appendice* de l'édition de 1868 si souvent réimprimée. Aujourd'hui nous le donnons au complet.

Page 137, l. 1 : *Les quatre articles*... ceux d'Édouard Thierry pour partie (*Moniteur universel*, 14 juillet 1857); de F. Dulamon (*Le Présent*, 23 juillet); de Barbey d'Aurevilly, refusé par *Le Pays* et plus tard recueilli dans *Poésie et Poëtes;* enfin de Charles Asselineau, qui parut, légèrement modifié, dans la *Revue française*, livraison du 15 septembre, c'est-à-dire plusieurs semaines après la condamnation, et se trouvait alors accompagné de la note suivante :

Un jugement dont les journaux ont donné la teneur, a ordonné la suppression de six des pièces dont se composent les *Fleurs du Mal*. Il est entendu que rien de ce qui est dit dans cet article ne s'applique aux pièces supprimées. (*Note de la Rédaction*).

— l. 8 : *les deux derniers* n'ont pas pu *paraître*. Voyez *Notes et documents pour mon avocat*, dans notre édition des *FLEURS DU MAL*, p. 327.

— l. 14 : *Apostille*. Elle était placée sous un passage de l'article de Dulamon, où celui-ci faisait valoir que Baudelaire s'était conformé aux errements de la théologie chrétienne, laquelle «peint industricusement les affres de la mort, le cadavre, le ver de la tombe, la décomposition de nos misérables restes», mais «en même temps... éclaire toute cette pourriture d'un rayon d'immortalité...».

APPENDICE DE LA 3e ÉDITION.

— l. 19 : La première de ces deux notes (p. 399-400 de l'édition dite définitive) figurait sous une lettre où le marquis de Custine assurait le poëte de son admiration, mais déplorait la nature des sujets où son imagination s'était complu : «Vous voyez, monsieur, que je ne suis point un réaliste.» Pour la considération que Baudelaire portait à Custine et le prix qu'il avait attaché à sa lettre, voyez les *Index* de *L'ART ROMANTIQUE* et de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*.

— l. 24 : La seconde des notes tirées de la 3e édition (p. 401-402) avait trait à une lettre d'Émile Deschamps faisant allusion à l'épigraphe de la première édition. Cette épigraphe, en 1868, montrait une singulière coquille :

Et que par les esprits le mal ressuscité...

au lieu de :

Et que par les escrits le Mal ressuscité...

Ces deux notes constituent tout ce qui appartient en propre à Baudelaire dans l'*Appendice* de 1868 lequel était constitué :

d'un court «chapeau» (11 lignes) dû aux éditeurs, c'est-à-dire à Charles Asselineau et à Théodore de Banville;

des *Articles justificatifs* reproduits *in extenso*;

et de trois lettres adressées à l'auteur en 1857 par Sainte-Beuve (20 [juillet]), par le marquis de Custine (16 août) et par Émile Deschamps (14 juillet). Cette dernière était suivie d'une pièce de vers : «Sur les *Fleurs du Mal*. — A quelques censeurs», parue avec des variantes d'abord dans *Le Présent* du 1er septembre 1857 [1], puis dans la *Petite Revue* du 9 septembre 1865.

Cependant ces deux notes ne sont pas moins précieuses, car elles apportent la preuve que Baudelaire avait bien préparé lui-même l'établissement de l'*Appendice*, comme le donnaient aussi bien à présumer ses lettres à Ancelle et à Lemer en date du 9 août 1865, et comme l'ont affirmé Asselineau et Banville dans leur «chapeau».

[PROJET DE SOMMAIRE POUR LES *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*], p. 138.

Liste retrouvée en copie dans les papiers d'Eug. Crépet, et par nous publiée au *Mercure de France* le 15-IV-1938. Elle avait accompagné une lettre à Poulet-Malassis écrite sur la fin de l'année 1857, et réunissait les ouvrages ou articles soit terminés soit en projet, que Baudelaire voulait faire entrer dans ses *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, lesquelles, on le verra, auraient eu rapport tant à la littérature qu'aux beaux-arts.

[1] Elle était alors accompagnée de cette note :

Tout en respectant un arrêt récent, qui d'ailleurs sur cent pièces n'en a éliminé que six et a proclamé les intentions louables de l'auteur des *Fleurs du Mal*, nous sommes heureux de publier les vers d'un poëte universellement aimé et admiré. Ces vers datent du 13 août, le jugement rendu contre les *Fleurs du Mal* est du 20. » (*Note du directeur*.)

Le ms. de cette pièce est aujourd'hui à la Bibliothèque Jacques Doucet.

Cette pièce n'est pas dépourvue d'intérêt, car elle apporte quelques renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs. Les croix qu'on y voit semblent indiquer des travaux encore inédits ou inachevés.

— I. 1 : *Dédicace à Champfleury.* Celle-ci peut étonner, vu l'immense écart qu'il y a de Baudelaire à l'auteur des *Bourgeois de Molinchart.* Il faut se souvenir que ce dernier comptait parmi les plus intimes amis de notre poëte, avait été l'un des premiers à louer son *Salon de 1845*, et lui avait dédié en 1847 *L'Automne,* fantaisie parue à la suite du fameux *Chien-caillou.* Il faut se souvenir aussi de tous les petits services quotidiens qu'avait rendus à Baudelaire l'activité toujours en éveil de Champfleury dont l'esprit valait mieux que l'œuvre.

— I. 2-9 : On remarquera que les titres qui y figurent correspondent rigoureusement aux divisions I-IV et VI-VIII des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES,* une modification n'ayant été apportée à ce premier plan que pour y introduire le *Salon de 1859.*

— I. 9 : *Quelques caricaturistes français et étrangers.* La croix qui accompagne cet article, lequel parut en deux fois les 1er et 15 octobre 1857, semble apporter la date approximative de la note.

— I. 11 : *L'École vertueuse.* C'est-à-dire le morceau recueilli dans *L'ART ROMANTIQUE* sous le titre : *Les Drames et les Romans honnêtes.*

— I. 12 : *Le Haschisch et la Volonté.* Sans doute un titre antérieur de l'essai : *Le Poëme du Haschisch* qui ouvre *LES PARADIS ARTIFICIELS.*

— I. 13 : *Alfred Rétbel, Janmot et Chenavard ou l'Idée dans l'Art.* Voyez *L'Art philosophique* (*L'ART ROMANTIQUE* et note p. 470).

— I. 14 : *L'Intime et le féerique* (*Angleterre*). Il s'agissait là certainement des peintres anglais à l'Exposition de 1855. Dans son compte rendu de celle-ci et dans son *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES,* respectivement p. 230-231 et 256-258), ainsi que dans son *Théophile Gautier* (*L'ART ROMANTIQUE,* p. 172-173), Baudelaire leur a donné, en passant, de grandes louanges ; mais il ne paraît pas leur avoir jamais consacré une étude particulière.

— I. 15 : *Musées perdus et musées à créer.* Ici, c'est surtout des peintres espagnols qu'il eût été question, semble-t-il. Dans une lettre à Thoré qui date de juin 1864, on voit Baudelaire évoquer avec regret « l'époque où nous jouissions de ce merveilleux musée espagnol que la stupide République française, dans son respect *abusif* de la propriété, a rendu aux princes d'Orléans » et neuf ans auparavant on le voyait déjà écrire à Ancelle (21 décembre 1855) :

Je cherche partout un *livret des musées royaux* du temps de *Louis-Philippe,* et qui contienne les musées *Espagnol* et *Standish.*

D'ailleurs Prarond a relaté que, dès sa jeunesse, dans leurs visites au Louvre, c'est dans la salle des Espagnols et devant un Greco que Baudelaire s'arrêtait le plus souvent. Aucun doute par conséquent : par *Musées perdus* il faut entendre musées Espagnol et Standish. Pour *Musées à créer,* il est plus délicat de se prononcer. On peut toutefois supposer qu'il s'agissait, dans l'esprit de notre auteur, de combler les lacunes causées par les *Musées perdus.* Auquel cas son vœu aurait reçu en partie satisfaction en 1858, lors de l'acquisition d'un Herrera, de deux Zurbaran et de deux Murillo provenant de la collection du Maréchal Soult. Ce qui nous en ferait admettre la conjecture, c'est qu'après cette acquisition, Baudelaire ne mentionnera plus ce projet d'article, et en revanche, à plusieurs reprises, manifestera l'intention de consacrer une étude aux «emplettes espagnoles» (voir à ce mot l'*Index* de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*).

— l. 16 : *Lettre esthétique à S. M. Napoléon III.* Cette dernière ligne de la note est beaucoup plus mystérieuse, à moins de la rattacher à la précédente et d'y trouver simplement l'énoncé du moyen par lequel Baudelaire envisageait de plaider la cause des *Musées à créer,* ce qui nous semble indiqué. Une chose est sûre : dès le 16 juin 1857, Baudelaire avait reçu, au titre des *Histoires Extraordinaires,* une «indemnité à titre éventuel» et le 18 janvier 1858, soit cinq mois après le procès des *Fleurs,* il allait en recevoir une nouvelle au titre des *Nouvelles Histoires Extraordinaires.* Il est donc très certain que sa condamnation n'avait nullement refroidi l'intérêt que lui portaient ses amis du monde officiel : Pelletier, Arm. Du Mesnil, Rapetti, etc., et l'on semble dès lors autorisé à se demander si le projet de lettre à l'Empereur ne lui aurait pas été soufflé par ceux-ci, désireux de le voir se rallier définitivement au régime, et, ceci obtenu, de s'employer avec un zèle plus efficace en sa faveur.

[NOTULES ET PENSÉES], p. 138.

Dans nos *Éclaircissements* sur *L'ART ROMANTIQUE*, p. 471-472, nous avons naguère reproduit une suite de trois notes relatives à la *Peinture didactique,* mais nous avions alors interrompu la seconde après «Les peintres qui pensent» parce que les trois paragraphes qui y suivent cette mention-là, variante du titre : *L'Art philosophique,* et qui d'ailleurs y sont isolés par des filets, ne nous semblaient pas concerner le même objet.

Ce sont ces trois paragraphes que nous reproduisons aujourd'hui. Dans l'intervalle M. Yves-Gérard Le Dantec les avait recueillis dans *Cahiers Jacques Doucet,* I, BAUDELAIRE, p. 49-50.

Page 138, l. 17 : *Réthorique de la mer.* Faute orthographique quasi constante chez notre auteur. — Ce paragraphe est bien obscur. Peut-être Baudelaire entendait-il comparer l'éloquence de Chenavard, qui était réelle, mais assez tumultueuse et désordonnée, à la souple dialectique de Delacroix ? (Voir *L'ART ROMANTIQUE*, p. 35.)

Page 139, l. 1 : *Le vertige senti dans les grandes villes...* Idées fréquemment traduites chez Baudelaire. Voir nos *Index* des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES* et de *L'ART ROMANTIQUE*, au mot *Ville*, puis encore, dans le présent volume, *Fusées*, II, dernier paragraphe, et, dans la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, notre numéro 1058 *bis*.

— l. 5-7 : *L'homme au scorpion*, etc. — Peut-être sont-ce là des titres abandonnés de nouvelles ou de poëmes en prose ; pourtant nous ne les avons pas retrouvés ailleurs que dans ce feuillet. — *Supplice* par *la prestidigitation*, et non : *de*, comme on lit dans le *Cahier Jacques Doucet*. Baudelaire avait éprouvé quelque dépit à voir le public du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles préférer à ses conférences les séances données par le prestidigitateur de Caston (Voyez *Pauvre Belgique*, t. III, p. 129). Peut-être méditait-il de se venger de celui-ci. — *Le paradoxe de l'aumône.* Peut-être le premier titre de *Assommons les pauvres* ou, comme M. Le Dantec l'a suggéré, de *La fausse monnaie* (*PETITS POËMES EN PROSE*, respectivement XLIX et XXVIII).

— l. 8-18 : *Pour les milieux*, etc. — Texte établi d'après un feuillet autographe de la Collection Jules Le Petit (n° 364 du Catalogue de vente) et par nous publié au *Mercure de France*, livraison du 15-II-1936, p. 83. — Les deux premiers paragraphes en sont peut-être à rapprocher du *Marquis du Ier Houzards* (t. I, p. 89-91) où on lit : « Je n'indique pas les *décors* qui peuvent être d'un effet *poétique* », d'autant que l'action de cette pièce devait se dérouler sous l'*Empire* et la *Restauration*. Il y a lieu de croire que l'atmosphère de la *Révolution* et du *Directoire* y aurait été parfois évoquée ou reflétée. On peut aussi les trouver dans quelque rapport avec un passage des notes relatives aux Romans et Nouvelles en projet (t. III, p. 7) : « Série de scènes du Directoire et du Consulat. Modes de ces époques ». — Pour le troisième paragraphe, il correspondait peut-être à un titre de chapitre des *Lettres d'un atrabilaire :* « Goût des français » (dans le présent tome, p. 23). « Je suis un vieux » résume assez fidèlement ce qu'écrivait, à trente-huit ans ! Baudelaire à Poulet-Malassis (29 avril 1859) :

Je viens de relire... la *Grandeur et décadence des Romains*, le *Discours sur l'Histoire universelle* et *Les Natchez*. Je deviens tellement l'ennemi de mon siècle, que *tout*, sans en excepter une ligne, m'a paru sublime.

Et encore un propos du même ordre qu'il aurait tenu à Lorédan Larchey (*Bulletin du Bibliophile*, 15 octobre 1901) :

Vous savez que je ne lis plus ; je relis certains hommes du grand siècle, et cela me suffit. Le présent ne me dit plus rien.

Enfin on peut encore croire qu'il s'agissait là d'une note jetée sur le papier en vue des *Peintres de mœurs* (p. 34).

Mais ce ne sont que des conjectures.

— l. 19 : *Ils sont trois...* Ce texte nous fut communiqué jadis par M. Ét. Charavay. Il figurait, signé, sur un feuillet in-4° oblong. — *Vitam impendere vero*. JUVÉNAL, Sat. IV, 91. — *Jean-Jacques...* Rousseau a mis cette devise en épigraphe à ses *Lettres écrites de la montagne*, comme Pierre Leroux à son « poëme philosophique », *La Grève de Samarez* (1863). — Pour *George Sand* nous avons donné (*E.-J. CRÉPET*, p. 426-427) un billet d'elle à Baudelaire, en date du 16 août 1855, annoté comme suit par notre auteur :

La devise marquée sur la cire était : *Vitam impendere vero*. Mme Sand m'a trompé et n'a pas tenu sa promesse. Voir, dans l'*Essai sur le principe générateur des Révolutions*, ce que de Maistre pense des écrivains qui adoptent cette devise.

C. B.

Voici le texte exact de l'auteur de l'*Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et autres constitutions humaines* :

Un homme va-t-il écrire au-dessous de son propre portrait : *Vitam impendere vero*, gagez, sans information, que c'est le portrait d'un menteur ; et lui-même vous l'avouera un jour qu'il lui prendra fantaisie de dire la vérité.

Page 140, l. 3 : *Parmi les droits...* Pensée publiée pour la première fois, croyons-nous, par Catulle Mendès, dans la *Revue des Lettres et des Arts* le 1-XII-1867 (renseignement apporté par M. W. T. Bandy dans le *Bulletin du Bibliophile*, année 1930, p. 93-94). — Reproduite dans l'*Echo de Paris*, 19 juillet 1890. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 412.

Cf. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. XVIII :

Parmi l'énumération nombreuse des *droits de l'homme* que la sagesse du XIXe siècle recommence si souvent et si complaisamment, deux assez importants ont été oubliés, qui sont le droit de se contredire et le droit de *s'en aller*.

Chez plusieurs auteurs familiers à Baudelaire on trouve d'ailleurs l'éloge de la contradiction. Par exemple, chez Alfred de Vigny :

... il y en a un, qui n'est pas précisément le plus sot de sous, qui a dit un soir : « Je ne suis pas toujours de mon opinion. » (*Stello*, V.)

Chez de Maistre :

Celui qui a dit que *la première qualité d'un philosophe était de savoir changer d'avis*, a dit une grande vérité. (*Lettres et Opuscules inédits*, t. I, p. 155.)

et chez Benjamin Constant, — nous ne savons plus où :

Une vérité n'est complète que quand on y a fait entrer le contraire.

— l. 7 : *En passant, voici l'histoire du mot...* Note autographe figurant en marge d'une épreuve de la préface d'Asselineau à son recueil de nouvelles : *La double vie*, épreuve revue par Baudelaire qui allait bientôt rendre compte de ce livre (voir *L'ART ROMANTIQUE*, p. 409-416). — Publiée par M. Yves-Gérard Le Dantec, d'abord dans les *Cahiers Jacques Doucet*, I, p. 51, puis dans *Œuvres diverses*, p. 160. Reproduite par nous au *Mercure de France* (1-IX-1936) dans un article intitulé *Un manifeste baudelairien*, où nous montrions qu'Asselineau, dans sa préface, avait constamment traduit les idées de Baudelaire et où nous donnions aussi, avec un résumé de ce texte, les observations et corrections de notre auteur. — Cf. *Les Drames et les Romans honnêtes* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 283, note 1) ; on y retrouvera, consignée dès 1851, et un peu développée, la même historiette.

— l. 8 : ... *St-Alme.* A en croire Philibert Audebrand (*Derniers jours de la Bohème*, p. 204), Lepoitevin Saint-Alme, directeur du *Corsaire-Satan*, augurait fort mal, environ 1847, de la santé morale de Baudelaire. «En voilà un qui a des germes de démence dans la tête», avait-il prononcé une fois. La note qui nous occupe semble témoigner que «le père Alme», comme l'appelait Baudelaire, était du moins capable d'apprécier les boutades de son collaborateur.

— l. 12 : ... *Viard* (Jules), journaliste ami. Voyez à son sujet le t. I de ce recueil, p. 436, et *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 55.

— l. 14 : *Sur un exemplaire de* La Cause du Beau Guillaume (Collection Maurice Ancelle). — Roman d'Edm. Duranty (1862, Jung-Treuttel, collection Hetzel). Baudelaire reviendra sur cet ouvrage dans le *Carnet* (voyez p. 142). — Nous avons déjà parlé des rapports de Baudelaire et de Duranty, p. 288.

— l. 19 : *Sur un exemplaire de* Dominique. — L'exemplaire en cause (éd. orig., 1863, sur Hollande) a figuré au catalogue de vente de la bibliothèque Fernand Vandérem (1939, L. Giraud-Badin, 1re partie, n° 499), où la notule, rédigée au crayon, était reproduite en fac-similé autographe ainsi que l'envoi : *A mon ami Baudelaire*, EUG. FROMENTIN. — On ne sait que bien peu de chose des relations qu'eurent les deux hommes. Il semble qu'ils avaient dû se connaître par ou chez Armand Du Mesnil. Voyez une lettre de celui-ci *in* *E.-J. CRÉPET*, p. 355-359, lettre ayant trait au *Salon de 1859* où Baudelaire avait accordé de grandes louanges tant à la plume qu'au pinceau de Fromentin.

[EXTRAIT DU *CARNET*], p. 141.

Voir nos *Généralités* sur les *Journaux intimes* (ici, p. 178).

Page 141, l. 1 : *Le Salut...* À rapprocher des feuillets XIX *bis* et XX de *Fusées* (ici, p. 81-82).

— l. 4 : A propos de mes épreuves. — Celles du *Peintre de la Vie moderne;* plusieurs des expressions ici consignées : *suggestions, tristesse, épaule de Messaline, poupées macabres,* se retrouvent en effet dans cet essai.

— l. 11 : *Être le plus grand des hommes...* Cf. p. 255 nos Éclaircissements à *Mon Cœur mis à nu,* XXIV, l. 13-14.

— l. 14 : Pour Hetzel... — Voyez notre note de la page 297 sur *La Cause du beau Guillaume.* — *Le Malheur d'Henriette Gérard* avait paru, illustré de quatre eaux-fortes d'Alph. Legros, chez Poulet-Malassis et de Broise, en 1860, et Baudelaire, cette même année, dans ses lettres de juillet, avait loué très fort ce roman. Or la faillite imminente de Poulet-Malassis menaçait de laisser Duranty sans éditeur. On peut supposer dès lors que Baudelaire se proposait de recommander à Hetzel le romancier réaliste. De fait, on l'a dit, c'est bien dans la collection de celui-ci qu'allait paraître *La Cause du beau Guillaume.* Cependant on peut aussi trouver dans ces lignes l'embryon de l'article que Baudelaire envisageait d'écrire sur Duranty, ou même d'une préface destinée à *La Cause...* et conséquemment «pour Hetzel».

Page 142, l. 1 : *Agathe.* Peut-être faut-il penser à la camarade d'enfance dont le souvenir hantait le poëte de *Mœsta et errabunda,* pièce à l'occasion de laquelle nous avions déjà résumé (*FLEURS DU MAL,* p. 439) le présent texte. On retrouve Agathe au feuillet LXXXVII (ici reproduit au-dessous de celui qui nous occupe), et aussi au feuillet CI du *Carnet,* parmi une douzaine de prénoms disposés sur une colonne et que n'accompagne aucune indication.

— l. 3-4 : *Maquillage... Du rouge.* Voir dans *L'ART ROMANTIQUE, Le Peintre de la Vie moderne,* XI, *Éloge du maquillage,* et pour le rouge, la note de la page 97, ainsi que *La Fanfarlo* (réunie dans cette collection aux *PARADIS ARTIFICIELS,* p. 274).

— l. 9 : *Jarretières galantes.* Cf. la Strophe 7 de *Une Martyre* (*FLEURS DU MAL,* CXXI).

— l. 14 : Ma lettre. — Elle ne nous est pas parvenue.

Page 142, f°s LXXXVII et XCV. Bien qu'en leur ensemble ils présentent un caractère tout particulièrement autobiographique, nous avons cru devoir les donner ici *in extenso* à cause des doutes qu'en soulèvent plusieurs endroits. Que croire en effet, par exemple, de *La Femme malhonnête*, du *Visage ingénu*, de *La Baignoire*, du *Désbabillage* du feuillet LXXXVII ou du *Mensonge* et de *L'Œil voilé* du feuillet XCV? Convient-il d'y trouver des souvenirs ou repères consignés à des fins toutes personnelles, et en étroite connexion avec les «bonnes adresses» qui les entourent? Ou faut-il y voir des idées et des sujets notés en vue de projets littéraires? Nous reviendrons sur ce petit problème au tome III, dans nos *Eclaircissements* sur le chapitre des *Romans et Nouvelles.*

Nous ignorons le sens des croix qu'on voit ici.

Page 142, l. 15 : *Adèle...* Dans une lettre en date du 14 février 1865 (par nous publiée au *Bulletin du Bibliophile*, série de guerre, n° 3, 1940), Manet mandait à Baudelaire n'avoir pas encore effacé «l'esquisse d'Adèle». Qui était celle-ci? Doit-elle être identifiée avec l'Adeline du *Vin du Solitaire* (*FLEURS DU MAL,* CXVII)? Ad. Tabarant à qui nous avions signalé cette question, n'a pas réussi à la résoudre, non plus qu'à retrouver trace de l'esquisse en cause.

— l. 22 : *Aline Lorin.* Dans un catalogue de la librairie Jean Coulet nous avons relevé l'existence d'un exemplaire des *Paradis artificiels,* éd. orig., portant la dédicace : *A ma chère Aline. — C. B.*

— l. 25 : *Garibaldi.* Il n'est pas question de lui dans les œuvres de Baudelaire, et dans sa *Correspondance* ou dans ses *Journaux,* notre auteur ne l'a mentionné que péjorativement, comme «une religion ridicule» à laquelle il refusait d'adhérer.

— l. 28 : *La mulâtresse.* Peut-être y a-t-il lieu de se souvenir de l'anecdote contée par Léon Cladel, que nous avons relatée dans notre édition des *PARADIS ARTIFICIELS*, p. 327.

NOTE COMPLÉMENTAIRE SUR L'ŒUVRE EN PROSE

En dehors des travaux réunis dans les trois tomes de ce recueil, Baudelaire avait formé bon nombre de projets dont nous ne savons que bien peu de chose.

En voici le relevé au complet, sauf erreur ou omission. Nous y faisons suivre chacun d'eux : 1° de la date à laquelle il nous paraît devoir être rapporté ; 2° de l'endroit de cette collection où le lecteur trouvera quelques renseignements ou conjectures à son sujet.

LITTÉRATURE.

LES AMOURS ET LA MORT DE LUCAIN, par Baudelaire-Dufays. 1844.

Ouvrage annoncé dans le numéro-spécimen du *Mouvement*, journal projeté par E. Saint-Edme. — Voyez *Les Lundis d'un chercheur* de Spoelberch de Lovenjoul, p. 303, et le tome I du présent recueil, p. 595.

LE CATÉCHISME DE LA FEMME AIMÉE. 1846.

Voir, au début du tome III du présent recueil, le chapitre des *Romans et Nouvelles* et, dans la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, au t. VI, la lettre de mars 1846.

INFLUENCE DES IMAGES SUR LES ESPRITS. 1850.

Annoncé dans un prospectus du *Magasin des familles* comme à paraître dans les livraisons suivantes.

PRÉFACE POUR UN LIVRE DE CHAMPFLEURY. 1852.

Voyez la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. I, p. 174.

JOUJOUX (Sur la fabrication des —) et le goût des différentes nations dans cette matière, «ce qui est un sujet fort compliqué». 1853.

Article annoncé par notre auteur lui-même à la fin de *Morale du Joujou*, première version. — Voyez nos *Éclaircissements* dans *L'ART ROMANTIQUE*, p. 477.

TENDANCES DES THÉÂTRES (Grand article sur les). 1855.

Voir *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. I, p. 339-340. — Projet à mettre en rapport, peut-être, avec les dernières lignes de l'article sur *Les Drames et les Romans honnêtes* (fin de l'année 1851) recueilli dans *L'ART ROMANTIQUE*, p. 287.

RÉTIF DE LA BRETONNE (Morceaux choisis de). 1857?

Projet mentionné dans *De l'Éducation des femmes* par Choderlos de Laclos... avec une introduction et des notes par Édouard Champion... (Lib. Léon Vanier, 1903), p. 88. — Notre sentiment est que le publicateur aurait bien pu interpréter là, un peu hâtivement, une appréciation de Baudelaire contenue dans une lettre à Poulet-Malassis : « ... Rétif, de qui il y a d'excellents et ravissants extraits à faire. » (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. II, p. 35.)

APERÇU HISTORIQUE SUR LE CONSPIRATEUR ET LE FAVORI. 1857.

Essai annoncé comme « en préparation » dans une lettre à Gustave Rouland en date du 4 juin (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. II, p. 57).

CONVERSATIONS DE M. CHARLES BAUDELAIRE AVEC LES ANGES. 1857.

Annoncé par Charles Monselet dans sa *Lorgnette littéraire*, p. 21. Voyez dans le présent volume, p. 278.

Peut-être Baudelaire se serait-il diverti à imiter le poëte de *La Fin de Satan* qui, vers 1855-1860, se faisait photographier dans des attitudes extatiques et signait ces singuliers portraits : « Victor Hugo causant avec Dieu ».

Le même Monselet, l'année suivante (*Figaro*, 9 décembre 1858), annoncera, de notre auteur : *L'Oreiller mordu*. Mais de ce titre-là, il n'y a pas lieu de tenir compte ici, car l'article du « vieux Pharaon » (*Épaves*, XXIII) se présentait comme une « Chronique imaginaire ».

MACHIAVEL ET CONDORCET, DIALOGUE PHILOSOPHIQUE. 1859.

Annoncé sur le deuxième plat de la couverture du *Théophile Gautier* comme « en préparation » et devant former un volume. Voyez *L'ART ROMANTIQUE*, p. 490, et la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. II, p. 364 et 372.

LE DANDYSME LITTÉRAIRE, OU LA GRANDEUR SANS CONVICTIONS. 1860-1866.

Article dont Baudelaire écrivait, le 4 février 1860, l'avoir livré à *La Presse*; qui figure au deuxième plat de la couverture des *PARADIS ARTIFICIELS* (juin 1860) comme devant prendre place dans les *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains*, au sommaire desquelles il restera; qu'on retrouve annoncé dans la *Revue fantaisiste* des 15 septembre et 1er novembre 1861 ; qui changea dix fois de titre (s'appelant notamment *Le Dandysme littéraire* [Chateaubriand, de Maistre, de Custine, Ferrari, Paul de Molènes, d'Aurevilly]; *Chateaubriand, père des Dandies, et sa postérité* ; *Raffinés et Dandies*, etc.), et dont l'obsession est attestée par vingt mentions au *Carnet*. Voyez à son sujet l'*Index* de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE* au mot *Dandysme*.

NOTICES CRITIQUES (Hugo, Wagner, d'Aurevilly, Molènes), octobre-novembre 1860.

Proposé à Arsène Houssaye, voyez *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. III, p. 200.

HOOD (Thomas). Vers 1861.

Le nom du poète de *La Chemise* figure, raturé il est vrai, dans le *Carnet*. Il ne paraît pas impossible que Baudelaire qui avait copieusement cité Hood dans son *Salon de 1859* ait eu un peu plus tard l'intention de lui consacrer une étude.

SOIXANTE-SIX SUGGESTIONS. 1862.

Suite proposée à Arsène Houssaye le 18 août. Voyez *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. IV, p. 102, et le présent volume, p. 181.

SALAMMBÔ. 1862.

Article mentionné trois fois dans le *Carnet*, comme devant réclamer dix heures de travail.
Voyez la lettre à Escudier, *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. IV, p. 125.

DURANTY (Sur). 1862.

Article qui devait avoir trait, croyons-nous, à *La Cause du beau Guillaume*. Voyez dans le présent tome, p. 140 et 297.

LETTRES BELGES. 1864-1866.

Voyez au tome III l'introduction à *Pauvre Belgique*.

PRÉFACE DE LA VIE DE JULES CÉSAR (Réfutation de la). 1865.

Voyez la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, notamment aux pages 61 et 68, et à l'*Index*.

LES FLEURS DU MAL. HISTOIRE DES — ; BIOGRAPHIE DES — ; LES — JUGÉES PAR L'AUTEUR LUI-MÊME ; ÉTUDE CRITIQUE SUR LES —. 1865.

Quatre titres qui semblent bien avoir correspondu au même projet, lequel ne paraîtra plus au dernier sommaire de *Quelques-uns de mes contemporains* (*CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 26, 61, 75, 146).

ÊTRE COMÉDIEN OU PAPE. 1865.

Titre de chapitre biffé dans un sommaire des *Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains* dont la partie littéraire prendra le titre de : *L'ART ROMANTIQUE* (voyez *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 26, note 1), et cf., dans le présent tome, p. 116, *Mon Cœur mis à nu*, fragment 71.

SAINTE-BEUVE OU JOSEPH DELORME JUGÉ PAR L'AUTEUR DES *FLEURS DU MAL*. 1866.

Voyez notamment *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. V, p. 216 et 250.

BEAUX-ARTS.

De la Peinture moderne, annoncé comme «sous presse» sur le deuxième plat de la couverture du *Salon de 1845* (*Curiosités esthétiques*, p. 450).

De la caricature David, Guérin, Girodet	annoncés *ibid.*; pour paraître prochainement. Voyez aussi p. 451-452.

Histoire de la caricature — — sculpture	commande mentionnée dans la *Correspondance générale*, I, 94 (fin 1847).

Allemands, Anglais et Espagnols. 1859.

Voyez la *Correspondance générale*, t. II, p. 369 et 374, et aussi, pour les Peintres anglais, ici-même, p. 293.

Courbet (Sur). Vers 1854-1855.

Article que Baudelaire devait faire, mais qui ne parut jamais selon Théophile Gautier (Notice sur la troisième édition des *Fleurs du Mal*, p. 53.)

A identifier peut-être avec *Puisque Réalisme il y a.*

Sous le numéro 71453, N. Charavay (Bulletin 423, novembre 1911) mentionnait de notre auteur, comme une curieuse pièce faisant deux pages in-4°, un

Essai d'un catalogue de l'œuvre de Courbet,

ajoutant qu'à la fin de l'autographe se trouve un croquis à la plume «représentant une tête d'homme, le monocle à l'œil».

Daumier (Sur). 1861 ?

Article refusé par Louis Martinet comme trop élogieux. Voyez *Correspondance générale*, t. III, p. 319. Il ne nous est pas parvenu.

Peintres. 1861-1863.

Projet à identifier probablement avec celui des *Peintres de mœurs.* Voyez dans le présent volume, p. 34 et 163.

Dessins de Victor Hugo (Sur les). 1862.

Mentionné dans le *Carnet* (LXXIV) comme devant réclamer une dizaine d'heures.

Emplettes espagnoles. 1858-1859.

Voir *Correspondance générale*, t. II, p. 245, 273.

EXPOSITIONS RÉTROSPECTIVES. 1860.

Voir *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. III, p. 25.
Nous ignorons quel eût été l'objet de cet article.

MÉRYON. Légendes devant accompagner ses *Vues de Paris*. Environ 1860.

Voyez l'*Index* de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*.

MUSÉES «Note sur les — à faire». 1861-1863.

Ce poste-là se rencontre plus de vingt fois dans le *Carnet*. Il devait s'agir de *Musées perdus et Musées à créer*. Voyez, dans le présent tome, nos *Éclaircissements* des pages 293-294.

GALERIES PARTICULIÈRES DE BELGIQUE (Un livre sur les). 1863.

Projet nourri avant le départ pour Bruxelles. Voyez *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. IV, p. 177 et 185.

PEINTRES ALLEMANDS. PEINTRES ESPAGNOLS, voyez plus haut : *Allemands*, ... *Espagnols*.

TRAVAUX SUR POE.

POÉSIES de —. 1854-1857.

Ces poésies traduites et réunies dans un petit volume.
On sait que Baudelaire finalement n'en traduisit que quatre : *Le Corbeau*, *Le Ver conquérant*, *Le Palais hanté*, et le sonnet : *A ma mère*. Voyez *EUREKA*, p. 224-225.

ENSEMBLE DES ARTICLES CRITIQUES SUR —, avec portrait. 1859.

Voyez *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. II, p. 315-316, et *EUREKA*, p. 228-229.

DERNIERES NOTES SUR —.

Annoncées à Poulet-Malassis en décembre 1859. Voyez *AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM*, p. 254-255, et *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. II, p. 386, aux notes.

CONTES DE —, grande édition illustrée, de luxe. 1860-1862.

Projet qui fut poursuivi longtemps. Voyez *EUREKA*, p. 226-228.

HISTOIRE DE MA TRADUCTION D'EDGAR —. Date incertaine.

Projet noté dans *Mon Cœur mis à nu*, XV (dans le présent tome, p. 95).

AUTRES TRADUCTIONS.

Du Latin :

LA PHARSALE, de Lucain.

Annoncée avec vraisemblance — on sait l'admiration de Baudelaire pour cet ouvrage — par Alb. Glatigny dans son article sur *Les Paradis artificiels* paru à *L'Orphéon*, 1er juin 1860.

LE BANQUET DE TRIMALCION, de Pétrone, traduit par M. Charles Baudelaire.

Annoncé sur la couverture du *Récit historique des événements qui se sont passés dans l'administration de l'Opéra*, la nuit du 12 février 1820 (assassinat du duc de Berry), par Roullet (1862, in-12, Poulet-Malassis), et au verso des trois volumes publiés dans la collection de la « Bibliothèque singulière » (les seuls parus, même année).

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux (10 avril 1886) a demandé si Baudelaire avait réellement entrepris cette traduction qui ne parut jamais.

Cf., dans la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, la lettre à Poulet-Malassis du 31 octobre 1864.

De l'Anglais :

BERTRAM, de Maturin.

Extraits proposés à Eug. Crépet pour une anthologie de *Poëtes anglais* que celui-ci avait en projet (1859-1861).

Cf. la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. II, p. 359, et t. III, p. 112 et 251.

MELMOTH, du même. 1865.

Projet que Baudelaire poursuivit pendant deux mois (février-mars). Voyez l'*Index* de la *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*.

THÉÂTRE.

MASANIELLO, drame. Date incertaine.

Voir le présent recueil, t. I, p. 445, note, et 479-480.

PILE OU FACE. 1859.

Voir *CORRESPONDANCE GÉNÉRALE*, t. II, p. 325, et le tome III du présent recueil, aux *Romans et Nouvelles*.

UNE PIÈCE pour le *Théâtre des Marionnettes*, de Duranty. 1860-1861.

Voir à ce sujet un article fort curieux et abondamment documenté de M. Maurice Parturier, *Bulletin du Bibliophile*, 1950, n° 3.

NOTE RECTIFICATIVE

concernant les *Petits Poëmes en prose.*

Dans notre édition de cet ouvrage parue en 1926, nous avions reproduit (p. 247-249), d'après le *Charles Baudelaire intime* de Nadar (Aug. Blaizot, 1911), une nomenclature de titres de petits poëmes en projet, où avaient été fondus des éléments empruntés à trois listes autographes de Baudelaire.

Or dans l'intervalle les manuscrits de ces trois listes, lesquels méritent de toute évidence plus de crédit qu'aucun résumé, ont été retrouvés encartés au tome IV du précieux exemplaire sur hollande des *Œuvres complètes* qui, après avoir appartenu à Charles Asselineau, à Nadar et à Roger-Marx, repose aujourd'hui sur les rayons de la Bibliothèque Jacques Doucet, et M. Yves-Gérard Le Dantec les a publiés dans ses diverses éditions.

Nous croyons nécessaire dès lors de les reproduire à notre tour (après une révision sévère des textes que la bonne grâce de Mlle Dormoy nous a facilitée, et qui a fait disparaître plusieurs fautes de lecture), d'autant que nous aurons maintes fois à y renvoyer dans nos *Éclaircissements* sur les *Romans et Nouvelles*, au début du tome III.

Un certain nombre de titres sont, dans ces listes, légèrement soulignés au crayon rouge; nous en faisons précéder les numéros d'un astérisque.

[I]

Poëmes à faire.

CHOSES PARISIENNES		ONEIROCRITIE	
[FACILES : *biffé*]			
Le vieux petit athée	1	Symptômes de Ruine	35
La Cour des messageries	2	Mes Débuts	36
L'élégie des chapeaux	3	Retour au Collège	37
La poule noire	4	Appartements inconnus	38
La fin du Monde	5	Paysages sans arbres	39
Du haut des Buttes Chaumont	6	Condamnation à mort	40
Un mercredi des Cendres	7	La Mort	41
Le poëte et l'historien	8	La Souricière	42
Oreste et Pylade	9	Fête dans une ville déserte	43
Les deux ivrognes	10	Le palais sur la Mer	44
Les aliénistes	11	Les escaliers	45

SYMBOLES ET MORALITÉS

[II]

Spleen de Paris

à faire

*51 La Cour des messageries
52 Les reproches du portrait (portrait de mon père)
*53 La fin du Monde
54 Les aliénistes. (Une mauvaise Communion. Chancellerie universelle)
*55 Le poisson rouge
56 La salle des Martyrs
57 L'homme aux diamants
58 Nuits de noces. (Les épreuves. Les Bottes neuves. La prière)
59 Le vieil entreteneur
60 Avant d'être mûr
*61 Les deux ivrognes
*62 L'orgue de Barbarie
*63 L'autel de Moloch
64 La Sourde Muette
*65 Vol de Cavaliers (collectionneurs. Maniaques. Cleptomanes portraits à lunettes)
*66 L'Élégie des Chapeaux
*67 Un [*surchargeant* Le] mercredi des Cendres [à la barrière St-Jacques : *biffé*]
*68 Distribution de vivres
69 Fête dans une ville déserte (Paris la Nuit, à l'époque de la guerre d'Italie)
70 Le vieux petit athée
71 Chants d'Église (In exitû Israel... ponam inimicos tuos...)
72 Autococu ou incestueux ?
73 Le prétendant Malgache (Souvenir revu à Paris, par une poupée de cire) (nouvelle)
74 Le boa (souvenir de l'Inde) (nouvelle)
*75 Oreste et Pylade
76 Pour Cinq sols
77 Une saute de vent
78 Une rancune satisfaite (histoire de Feuchères, *peut-être une nouvelle*)
79 Le père qui attend (vêtements de fou et joujoux, *peut-être une nouvelle*)
*80 La Lazzaronne [*sic*] (à Paris)

[III r°]

*81 En l'honneur de mon Patron. (Le billard)
82 L'ingratitude filiale (Les oiseaux) (expérience)
83 Le Rêve avertisseur (*peut-être une nouvelle*)
84 L'auberge du Bocage (souvenir de jeunesse, par l'odeur, la couleur, et le vent frais)
*85 Le poëte et l'historien (Carlyle et Tennyson)
*86 Symptômes de ruines
*87 Mes débuts
*88 Le Retour au Collège (consultation)
*89 Appartements inconnus. (Lieux connus et inconnus, mais reconnus. Appartements poudreux. Déménagements. Livres retrouvés)
90 Le palais sur la mer
91 Paysages sans arbres
92 La souricière
93 Les Escaliers. (Vertige. Grandes courbes. Hommes accrochés, une sphère, brouillard en haut et en bas)
94 Prisonnier dans un phare
95 Condamnation à mort. (faute oubliée par moi, mais subitement retrouvée, depuis la Condamnation.)
96 La Mort
*97 L'illusion sacrée
98 Melencholia [*sic*]
*99 Un Désir
100 Le rêve de Socrate
*101 Une parole de Jean Hus [*sic*]
102 Ni remords ni regrets (?)
103 Les derniers chants de Lucain
104 Le sphinx Rococo
105 La Douce Visiteuse
106 Le choléra au bal masqué
107 [La grande prière : *biffé*]
La statistique et le Théâtre
(L'enfer au Théâtre)

CLASSEMENT

Choses parisiennes
Rêves.
Symboles et Moralités
Autres classes à trouver

[108. Every where, out of the world
Any } [*biffé*]
109. La grande prière]
108 Any where, out of the World (fait)
109 La grande prière
110 Assommons les pauvres (fait)
111 Les bons chiens (fait)
112 La prière du pharisien

[III v°]

[Liste entièrement raturée.]

Poëmes faciles à faire

La cour des Messageries
L'Elégie des Chapeaux
Du haut des buttes Chaumont
La fin du Monde
L'autel de Moloch
Symptômes de Ruine
Dernière parole de Jean Hus [*sic*]
[Le Rêve de Socrate : *biffé*]
La poule noire
Les aliénistes
Un mercredi des Cendres
Auto-cocu ou incestueux?
Le vieux petit athée
Pour Cinq Sols
Oreste et Pylade
Le poëte et l'historien
L'illusion sacrée. [17 surchargé en] 16.

FIN DU TOME II des *ŒUVRES POSTHUMES.*

TABLE DES MATIÈRES.

NOTES ET FRAGMENTS DIVERS.